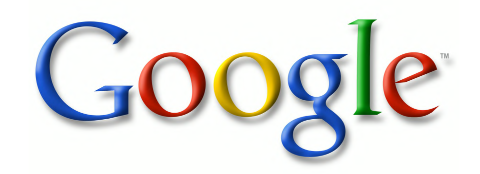
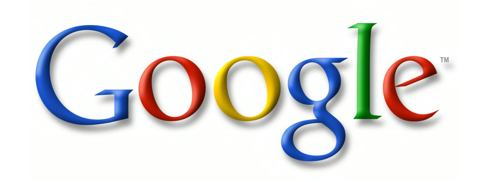
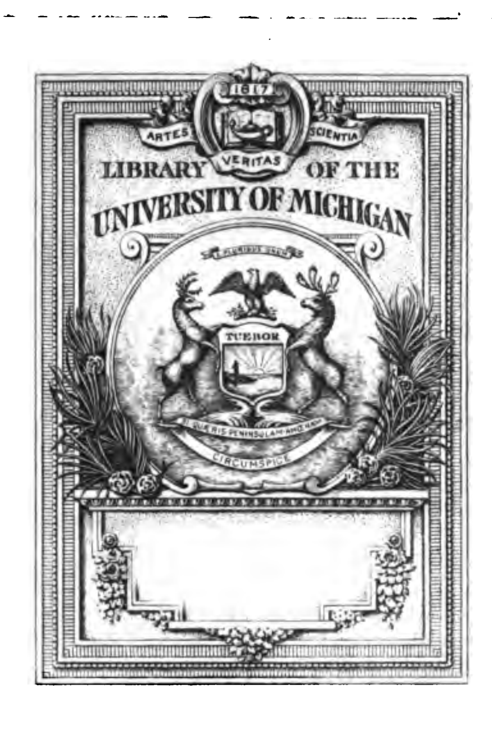
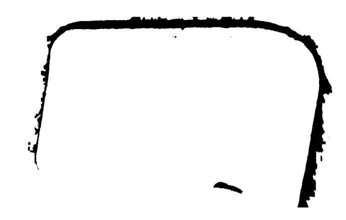

Google


Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

DE

M. DE LA HARPE.

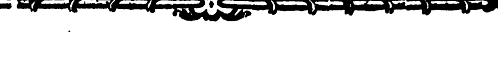
TOME SECOND.

ŒUVRES
DE
M. DE LA HARPE,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
NOUVELLEMENT RECUEILLIES.

TOME SECOND.



POÉSIES.





A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



DISCOURS EN VERS.

DISCOURS PREMIER.

LE POÈTE.

Pièce couronnée à l'Académie Française en 1766.

Disciple ambitieux du Dieu de l'harmonie,
Qui cédant, jeune encore, à l'instinct du génie,
Epris de l'art des vers, charmé de ses douceurs,
Fis tes premiers sermens aux Autels des neuf Sœurs ;
Je sers ce même Dieu que tu choisis pour guide ;
Il rend notre amitié plus douce & plus solide.
L'un par l'autre affermis, d'un pas moins hasardeux,
Dans les mêmes sentiers nous marchons tous les deux.
Tels ont voit deux ruisseaux, qui baignant une plaine,
Dans un lit resserré serpentaient avec peine,

De leurs naiſſantes eaux ſe prêter le ſecours,
S'embellir l'un par l'autre & croître dans leurs cours.

Tu veux donc aujourd'hui que mes crayons ſévères
Du Poète à tes yeux tracent les caractères.
Tu voudrais reconnaître à d'infaillibles traits
Celui qui d'Apollon a ſurpris les ſecrets,
Qui reçut en naiſſant le talent de tout peindre,
Et le don de créer & le droit de tout feindre,
Et qui fut en un mot deſtiné par les Cieux
A parler aux humains le langage des Dieux.

Les Rimeurs ſont nombreux, & le Poète eſt rare.
Quels ſont donc les préſens que le Ciel lui prépare,
Alors qu'à ce grand titre il daigne l'appeller ?
Et quels tréſors en lui doit-il accumuler ?

Si l'on n'eſt pas ſenſible, on n'eſt jamais ſublime.
Mais ſur-tout le mortel que Calliope anime,
Doit porter ſur ſon front, doit nourrir dans ſon cœur
De tous les ſentimens la féconde chaleur,
Doit avoir d'autres ſens que la foule groſſière.
Le monde eſt à ſes yeux une immenſe carrière,
Un théâtre de gloire élevé pour ſon art,
Et que doit du génie embellir le regard.
En voyant la nature, il ne peut ſe contraindre,
Il ſent à ſon aſpect qu'il eſt né pour la peindre.
Son talent le pourſuit ; tout ſert à l'exciter :
Il a vu les objets, ſa voix va les chanter.
Regardez dans un Port, au moment d'un orage,
Les crayons dans la main, Vernet ſur le rivage.

Immobile, il promène un œil observateur,
Des flots amoncelés mesure la hauteur,
Fixe le noir foyer où la foudre s'allume,
La vague qui se brise & retombe en écume,
Saisit dans un lointain des débris de vaisseaux,
Et la cime d'un mât chancelant sur les eaux.
Ses pinceaux rediront ce qu'a senti son ame.
Tel, frappé des objets dont la beauté l'enflamme,
Le Poète à l'instant va les multiplier,
Sous les riches couleurs que lui seul peut broyer.

Mais ces divers tableaux déployés à sa vue,
De son vaste regard bornent-ils l'étendue ?
Bornent-ils son essor ? Eh! qui peut l'arrêter ?
Loin du monde connu je le vois s'emporter.
Viens, viens l'environner de tes aimables songes,
Imagination, mère des doux mensonges,
Sœur de la Poésie & son plus grand appui !
Il t'appelle, il t'attend; viens créer avec lui.
C'est toi qui sous les mains du Chantre de la Grèce,
Bâtis de Calipso la grotte enchanteresse.
Tu dressas ce bûcher arrosé de nos pleurs,
Où Didon de l'amour expia les erreurs;
Tu forgeas pour Achille une savante armure,
Et tes mains de Vénus ont tissu la ceinture.
Déesse du Poète, accompagne ses pas :
Soit que des passions il trace les combats,
Et que m'intéressant à de feintes allarmes,
Il me fasse chérir mon erreur & mes larmes
Soit que me conduisant en des lieux enchantés,
Il m'ouvre le séjour des tendres voluptés,

Et que par un effet de ton pouvoir magique,
Il vole avec Renaud ſous un ciel fantaſtique;
C'eſt à toi qu'il devra ſa gloire, ſa grandeur;
Son titre le plus beau, le titre d'inventeur.

Mais dans tous les momens, je veux le reconnaître
A ce feu qui s'échappe, & dont il n'eſt pas maître.
Dans les cercles choiſis où l'uſage & ſes loix
De notre eſprit né libre ont aſſervi les droits,
Où des conventions le pouvoir arbitraire,
Nous retient ſous un joug, peut-être néceſſaire,
Où le Sage attentif à ne rien offenſer,
Regarde autour de lui s'il oſera penſer;
Là, l'enfant d'Apollon s'égare, s'abandonne,
Il rompt d'un entretien la froideur monotone,
Il m'échauffe, il me plaît; j'aime à voir ſa candeur
Enoncer fortement ce qu'éprouve ſon cœur.
J'aime qu'au nom d'Homère il s'anime & rougiſſe,
Qu'à celui de Zoïle il s'indigne & frémiſſe.
Ainſi que ſes écrits, il eſt ſimple & ſans fard;
Il parle avec tranſport des Maîtres de ſon art;
Aux accens de leur voix ouvre une oreille avide;
Il les voit & les ſuit dans leur eſſor rapide.
Lui-même en ſon yvreſſe, il veut les égaler,
Dans le champ de la gloire il eſt prêt à voler.
Il prépare, il ſaiſit l'inſtant d'un beau délire,
Où l'ame doit céder au beſoin de produire.
Ses vers ſeront empreints de ſa mâle vigueur;
Son ſtyle ferme & plein n'aura point la langueur
De ces Ecrivains froids, qui dans leurs jeux pénibles,
N'étant que doucereux, penſent être ſenſibles,

Et rebattant toujours leurs insipides airs,
Sans *Flore* & les *Zéphirs* n'auraient point fait de vers.

Quelques mortels ont pu, sans offenser les Grâces,
Se couronner des fleurs écloses sur leurs traces;
Accorder à leur voix un luth voluptueux,
Et livrant au repos des jours infructueux,
Dans leurs tendres Chansons tracer avec aisance
D'un esprit faible & doux la molle nonchalance.
Mais fuyez l'air frivole & le rire aprêté
De cet Auteur contraint dans sa fausse gaîté,
Qui s'est fait un devoir de vanter la folie,
Qui veut nous amuser quand lui-même il s'ennuie,
Chante la volupté qui s'enfuit de ses bras,
Et nous glace au récit des plaisirs qu'il n'a pas.

Par un effort nouveau l'auguste Poésie
S'éleva de nos jours vers la Philosophie.
Osez du-moins la suivre en son auguste essor;
Parvenu dans sa sphère, osez l'étendre encor
Qu'un sublime talent soit un talent utile.
Pensez comme Platon, chantez comme Virgile.
Que le Sage vous lise, & de la vérité
Reconnaisse la force & même la fierté.
Que votre ame sur-tout nous parle en vos ouvrages.
Savez-vous ce qui peut unir tous les suffrages,
Plaire à tous les esprits, à tous les goûts divers?
C'est un beau sentiment rendu dans un beau vers.

Ce n'est qu'à ce seul prix, sous cette loi sévère,
Que sauvés des retours d'un succès éphémère,

Chez nos derniers neveux les fruits de vos loisirs
Vous assurent des droits fondés sur leurs plaisirs.
Tout Ecrivain sans doute est épris de la gloire ;
Mais cette noble ardeur de vivre en la mémoire,
Cet inquiet élan vers la postérité,
Cet invincible amour de l'immortalité,
D'un Poète sur-tout est le vrai caractère ;
Non ce frivole orgueil du bel esprit vulgaire,
Qui brigue un vain encens qu'il devrait rejetter,
Ou poursuit des honneurs qu'il faudrait mériter ;
Mais ce pur sentiment, ce desir si sublime,
D'être cher aux humains & grand par leur estime,
Ce puissant aiguillon qui produit les succès,
Qui réveillait jadis le Vainqueur de Xercès.
La gloire se refuse à l'adresse, à la brigue ;
Elle fuit loin d'un cœur avili par l'intrigue ;
Mais elle aime à descendre au séjour retiré,
Où médite le Sage à l'étude livré,
Et de tous ses rayons la clarté réunie
Brille dans la retraite où veille le génie.
C'est elle seule enfin, qui devant les talens,
Ouvre de l'avenir les trésors consolans.
C'était de son aveu que l'ami de Mécène
S'écriait : Je vivrai. Toi qui sur notre Scène
Fis régner l'harmonie & ses sons enchanteurs,
Qui n'eus qu'un seul Rival & tant d'Imitateurs ;
Toi, dont l'Auteur du Cid en sa gloire immortelle,
Fut le prédécesseur, & non pas le modèle ;
O Racine ! ô grand homme ! alors que ton pinceau
Traça des passions un éloquent tableau,
Quand la première fois ta main sage & hardie

Offrit du cœur humain l'hiſtoire approfondie,
Envain quelques eſprits par la haîne excités,
Contre un ſi beau triomphe en ſecret révoltés,
Annonçaient que ton nom déchu dans la mémoire,
Un jour perdrait l'éclat de ſa première gloire.
Alors encouragé par la voix de ton cœur,
Plus que par Deſpréaux & ſon encens flatteur,
Tu *diſais avec lui* : » Non, les races futures
» Ne mépriſeront point ces ſavantes peintures;
» Ces traits de vérité, ces touchantes couleurs.
» Hermione & ſa rage, Andromaque & ſes pleurs,
» Charmeront le Français épris de ſon Théâtre,
» Du plus brillant des arts conſtamment idolâtre;
» Et ſi la renommée, & cette auguſte voix
» Qui juge les talens, les vertus & les Rois,
» De la nuit des tombeaux interrompt le ſilence,
» Un jour peut-être, un jour les cris d'un peuple
» immenſe,
» Atteſtant de mon art les immortels effets,
» Réveilleront ma cendre au bruit de mes ſuccès.

Ton cœur eſt pénétré de ces grandes images,
Tu vis dans l'avenir, tu devances les âges,
Et tu ſais de ton art ſentir la dignité.
Un attribut auguſte, un devoir reſpecté,
Trop rarement connu des enfans du Permeſſe,
Pourrait de leurs travaux relever la nobleſſe,
La vérité. Je ſais que leur premier deſir,
Leur plus beau privilége eſt de tout embellir.
Boileau chante Louis que l'Univers honore,
Et le nom de Boileau s'en aggrandit encore.

Le Chantre harmonieux du jour de Fontenoi
Est plus cher à la France en célébrant son Roi.
Orner la vérité c'est l'emploi du génie.
Mais qu'on ait vu Lucain flattant la tyrannie,
Lucain deshonorant son esprit & ses vers (1),
Placer au Ciel Néron qu'a flétri l'Univers,
Voilà l'excès honteux dont la vertu murmure.
Nul talent n'a le droit d'ennoblir l'imposture ;
Ou s'il s'est dégradé par ce coupable abus,
Quel droit lui reste-t-il de chanter les vertus ?

S'il est bas de flatter, il est affreux de nuire.
Le succès ne peut même illustrer la satyre,
Et ses traits destinés à corriger les mœurs,
Trop souvent de la haîne ont servi les fureurs.
L'arrêt qui la proscrit, enchaînant la vengeance,
Au talent qu'on outrage ordonne le silence.
Quoi ! dis-tu, qu'un grand homme entouré d'ennemis
Par l'impunité même accrus & affermis,
Oubliant à la fin sa force & leur faiblesse,

(1) Il y avait dans la première Edition,

Esclave dans sa mort, esclave dans ses vers.

Ce reproche était fondé sur ce qu'on rapporte de Lucain, que dans l'espérance d'obtenir sa grace, il eut la faiblesse de nommer sa mère parmi les complices de Pison ; mais l'Auteur a fait réflexion que Lucain fut séduit par la promesse qu'on lui fit, s'il avouait, de laisser la vie à sa mère & à lui. Cependant le caractère de Néron qu'il devait connaître, & le supplice qu'avaient subi les autres conjurés, pouvaient lui rendre une pareille promesse bien suspecte ; mais le courage que ce jeune Poète fit voir en mourant, & les élans d'une liberté républicaine que l'on remarque dans son Poëme, doivent faire penser qu'il n'avait pas une ame vile, & que lorsqu'il fit de Néron cet éloge si extravagant & si odieux, qui est à la tête de la Pharsale, il était enivré des caresses du jeune Prince qui devint ensuite son rival & son assassin, mais qui n'avait encore montré que les ridicules d'un mauvais Poète, & non l'atrocité d'un Tyran.

Les rappelle un moment à leur propre bassesse ;
Quel mortel inflexible ose le condamner ?
Celui qui sait se taire, attendre & pardonner.
Tu connus, tu suivis cette vertu si pure,
Toi qui te défendis de repousser l'injure,
Qui de la calomnie éprouvas la noirceur,
Sans que jamais son fiel altérât ta douceur,
O Philosophe aimable ! ô sage Fontenelle !
Ton cœur était heureux ; ta gloire en est plus belle.
Plus d'un Sage accablé par ses persécuteurs,
Descendit dans la tombe au bruit de leurs clameurs ;
Mais toi dans le repos tu terminas ta vie ;
Ton silence & tes ans ont fatigué l'envie.

Son exemple sans doute a peu d'imitateurs :
Il est fait pour ton ame, il règlera tes mœurs.
Avec ces sentimens qu'adopta ton courage,
Avec ce premier feu, le trésor de ton âge,
Tu cours d'un pas hardi la carrière des arts ;
Tu n'en vois que l'éclat, & non point les hasards.
Vas, ne t'arrête pas dans ta course rapide ;
Ce bel enthousiasme est ton plus heureux guide.
C'est dans notre printems qu'au fond de notre cœur,
La gloire fait entendre un cri toujours vainqueur ;
Que règne sur nos sens l'illusion puissante,
Des talens de l'esprit souveraine inconstante.
Mais de notre matin ces fortunés présens
Sont séchés quelquefois vers le soir de nos ans.
De la maturité les conseils plus tranquilles
Offrent à nos desirs des objets plus utiles ;
Et les jardins d'Armide & leur prestige heureux,

Ces cieux purs & brillans s'éclipsent à nos yeux.
C'est à la gloire, ami, qu'appartient la jeunesse.
Ménage les instans de sa féconde ivresse.
Je m'anime avec toi : tu conduisis mes pas
A ces jeux du génie, à ces nobles combats.
Ton exemple, tes soins, ton amitié fidèle,
De mes faibles talens ont nourri l'étincelle.
Ah ! si dans ces momens où mon cœur enivré,
Par l'orgueil poétique est peut-être égaré,
Rempli d'un avenir que mon ardeur devance,
J'embrassais les erreurs de la douce espérance,
Te dirai-je les vœux que formerait ce cœur ?
Tout combattant aspire au titre de vainqueur :
Et moi, j'ose prétendre un plus cher avantage.
Qu'entre nous, s'il se peut, la palme se partage ;
Que chacun de nous deux puisse en un si beau jour
Des lauriers d'un ami se couvrir à son tour !
Que ce double triomphe aurait pour moi de charmes !
Et qu'il me ferait doux, en confondant nos larmes,
De voir à mes plaisirs ton cœur associé,
Et de sentir la gloire au sein de l'amitié !



DISCOURS SECOND.

LES TALENS.

Pièce couronnée à l'Académie Françaiſe en 1771.

Vous, après la vertu, le plus beau don des Cieux,
Que le monde naiſſant compta parmi ſes Dieux,
Talens, que votre empire eſt noble & légitime!
Beſoins d'une ame pure & d'un eſprit ſublime,
Vous promettez la gloire, & créez les plaiſirs;
L'homme doit à vous ſeuls ſes plus heureux loiſirs;
Vous occupez ſes ſens, ſon cœur & ſes organes.
Dans l'antique Eliſée on nous a peint les mânes,
De vos attraits encore, ainſi que nous épris,
S'amuſant à des jeux, & diſputant des prix:
Tant vous ſavez accroître & charmer l'exiſtence!

Un Roi dont le génie a fondé la puiſſance,
Au milieu des périls à ſes yeux préſentés,
Parmi les grands projets dans ſon ame enfantés,
Au Palais de Potſdam, à ſa Cour, à l'armée,
Sait réſerver une heure où ſa main déſarmée
Touche cet inſtrument, qui ſemblable à la voix,
Rendit Blavet célèbre en parlant ſous ſes doigts.
On ſe laſſe de tout, la gloire même accable;
On quitte la grandeur pour un talent aimable.

L'ambition tourmente, & l'on préfère alors
La ſeule volupté qui n'ait point de remords.

Arts dont l'impreſſion nous eſt toujours ſi chère,
Vous ne nous offrez point un bonheur ſolitaire.
Il s'étend, ſe partage, il croît autour de nous;
Les plaiſirs partagés ſont auſſi les plus doux.
De la ſociété par vous ſeuls embellie,
Vous écartez l'ennui, ce poiſon de la vie.
Qui poſſède un talent, peut promettre un bienfait.
L'amour qui ſoumet tout, & que rien ne ſoumet,
Ce premier des penchans, ce ſentiment ſuprême,
Qui ſembleroit ſur-tout ſe ſuffire à lui-même,
Par les talens encor s'allume & ſe nourrit;
Le cœur nous rend plus chers les tréſors de l'eſprit.
De la tendreſſe alors l'illuſion s'augmente.
Celui qui le premier auprès de ſon amante,
Sut moduler des airs dans le creux d'un roſeau,
Fit connoître à l'amour un ſentiment nouveau.

Auprès d'un clavecin, voyez la jeune Hortenſe,
Au ſortir d'un Couvent, priſon de ſon enfance,
Sous les yeux d'une mère eſſayer les talens,
Que l'art doit ajouter à ſes attraits naiſſans.
Voyez-la préluder; voyez ſes mains agiles
Courir légèrement ſur les touches mobiles.
Lindor à ſes côtés, enchanté de la voir,
Lindor qu'elle a choiſi, ſans même le ſavoir,
Tout troublé du plaiſir de chanter avec elle,
Soutient d'une voix tendre une voix qui chancelle,
S'anime au mot d'amour, que d'un regard baiſſé,

Hortenſe, encor timide, à peine a prononcé.
Leurs yeux brillans d'un feu qu'en ſecret ils éprouvent,
N'oſant trop ſe chercher, cependant ſe retrouvent.
Autour d'elle on ſourit de ce tendre embarras;
Son trouble, ſes accens augmentent ſes appas;
Son cœur s'ouvre au pouvoir de la douce harmonie;
L'art de plaire s'accroît des dons de *Polymnie*.
Ainſi formant nos goûts, épurant nos deſirs,
La ſenſibilité préſide à nos plaiſirs.

O vous, peuples polis, ces plaiſirs ſont les vôtres.
A la honte de l'homme, il en exiſta d'autres
Que ſouillaient le ſcandale, & l'horreur & la mort.
Rome avide de ſang, cruelle ſans remord,
Fit du crime un ſpectacle, & du meurtre une fête.
Dans ces jeux qui du monde étalaient la conquête,
On s'efforçait, au gré de ce peuple tyran,
D'expirer avec grace, & de plaire en mourant.
Sur des tréteaux impurs appellant la licence,
La Pantomime obſcène effrayait l'innocence.
Il fallait que Caton, s'éloignant de ces jeux,
Diſpensât les Romains de rougir ſous ſes yeux.
Ici l'humanité, ſur la ſcène ennoblie,
Vient apporter des pleurs en tribut au génie;
Et l'aimable pitié, ſans amollir nos cœurs,
En nous attendriſſant, ſait nous rendre meilleurs.
La vertu dans nos jeux n'eſt jamais dégradée.

Si le ſang de Thérèſe ou celui d'Amédée
Vient donner des ſoutiens au trône des Français;

Verſailles voit alors s'élever ce Palais (1)
Qui préſente à nos yeux dans ſes formes brillantes,
Le luxe des talens, & leurs pompes ſavantes.
Vois ces lieux, ô Racine, à Melpomène ouverts,
Ce temple digne d'elle, & digne de tes vers;
Il t'appelle, il t'attend. Toi, Rameau, prends ta lyre;
Fais entendre ces airs que Therpſicore admire.
Deſcendez de l'Olympe, auguſtes demi-Dieux,
Sur ce peuple enchanté régnez encore tous deux.
Que tous les arts rivaux s'épuiſent en miracles :
Ce ſont les grands talens qui font les grands ſpectacles.
France, tels ſont les arts par ton goût conſacrés.
De nos cœurs, de nos ſens Souverains adorés,
Ces arts de tes ſuccès embelliſſent l'hiſtoire,
Et leur règne toujours eſt celui de la gloire.

Vous qui les cultivez, à qui j'offre mes vers,
Vous qui faites briller ſur ce foible univers
Le jour de la raiſon, les rayons du génie,
Vous qui nous ſoumettez aux loix de l'harmonie,
Le charme des talens ſur vos jours répandu,
Ce charme incorruptible à vous ſeuls eſt connu.
Il eſt dans votre cœur, ainſi qu'en vos ouvrages;
Il eſt indépendant des ſuccès, des ſuffrages;
Et peut-être en effet quand vous veillez pour nous,
Vos veilles, vos travaux ſont vos prix les plus doux.
Le génie eſt heureux de ſa propre richeſſe.

Emporté vers la gloire, & plein de ſon ivreſſe,

(1) La Salle du Spectacle de Verſailles.

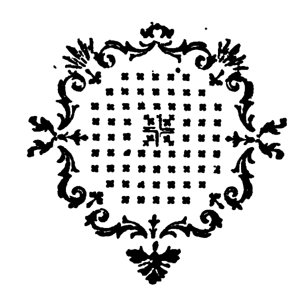
Le jeune homme s'eſt dit dans le fond de ſon cœur :
J'entrerai dans la lice, & je ſerai vainqueur.
Il ſemble, devant lui renverſant la barrière,
De ſon premier regard dévorer la carrière.
Les écueils ſont en foule au-devant de ſes pas ;
Il lutte ; il voit enfin, après de longs combats,
Qu'on ne parvient au *but où tend ſon eſpérance*,
Qu'*appuyé ſur le tems & ſur l'expérience.*
Plus ſage, plus heureux, il tourne ſes regards
De l'amour des ſuccès, à l'amour des beaux arts :
Il dépend moins d'autrui, trouve plus en lui-même.
Beaux arts, ah ! c'eſt pour vous qu'aujourd'hui je vous aime ;
De mon cœur, de mes jours vous êtes les ſoutiens ;
Je jouis des travaux qui ſurpaſſent les miens.
Malheur à qui s'armant d'un orgueil inflexible,
Ferme aux talens d'autrui ſon oreille inſenſible,
Et n'admire jamais dans ſon aveugle choix
Que ſes propres accords & le ſon de ſa voix !
Le ſage retiré dans ſon enclos champêtre,
Peut reſpirer les fleurs que ſes ſoins ont fait naître ;
Mais il goûte des fruits plantés d'une autre main ;
Il ne ſe flatte pas que les pleurs du matin,
Les bienfaits des ſaiſons, les dons de la nature,
N'appartiennent qu'aux champs ſoumis à ſa culture.
Que dis-je ? eſt-il poſſible, alors que dans ſon cœur
On porte des talens le germe créateur,
De n'en pas reſpecter le caractère auguſte ?
A-t-on, lorſqu'on eſt grand, la force d'être injuſte ?
J'ai vu (puiſſent mes vers au ſiècles avenir,
D'un exemple ſi beau tracer le ſouvenir !)

J'ai vû le chantre heureux que Melpomène inspire,
Qu'ont immortalisé les larmes de Zaïre,
Au seul nom de Racine, attendri, transporté,
De son rare génie adorer la beauté,
L'adorer en pleurant, peindre avec complaisance
Sa facile richesse, & sa douce élégance,
Lui-même en répéter les vers les plus touchans,
Et des tons d'un Poète animer ses accens :
Je croyais voir Linus chantant les vers d'Orphée.
Mais au son de sa voix par degrés étouffée,
Succédait un silence immobile & rêveur.
Rappellé tout-à-coup à sa propre grandeur,
Interrogeant son ame, & pesant les suffrages,
Il semblait assister au jugement des âges.
Tout entier à lui-même il semblait revenir,
Pour entendre de loin l'arrêt de l'avenir;
Et soudain, loin d'en croire un orgueil légitime,
Emporté malgré lui par un élan sublime,
Oubliant tous ses droits pour ceux de son rival,
» Grand-homme, disait-il, non, tu n'as point d'égal.
O toi, qui lui rendais ce généreux hommage,
Puisse ce noble aveu, répété d'âge en âge,
Lorsque des Nations vous serez l'entretien,
Commencer ton éloge, & couronner le sien!

Ainsi le vrai talent, séparé du vulgaire,
Des arts environné, brillant de leur lumière,
Se nourrit dans leur sein de gloire & de vertus.
Ses plaisirs, ses penchans ne sont point corrompus.
Il goûte en ses travaux d'innocentes délices;
Loin de lui, des méchans il voit les injustices.

Le

Le mortel attendri, qui charmé des beaux jours,
Sous l'arbre du printemps va chanter ses amours,
N'entend point, dans l'extase où son ame s'arrête,
Les oiseaux ravisseurs croasser sur sa tête.
A l'étude attaché, rien ne peut vous ravir
Le bonheur de penser, le bonheur de sentir.
Il est une hauteur où n'atteint point l'envie :
En horreur aux humains, l'insolente Harpie
Ne va point profaner d'un vol injurieux
Les banquets de l'Olympe où sont assis les Dieux.





DISCOURS TROISIÈME(1).

Conſeils à un jeune Poète,

Pièce couronnée à l'Académie Françaiſe en 1775.

Oui, la gloire t'appelle, & ce n'eſt pas envain.
Oui, ſur ton front naiſſant, marqué d'un ſceau divin,
Le Ciel mit un rameau de ce laurier fertile,
Qui reverdit encore au tombeau de Virgile.
Viens, Apollon t'appelle au Parnaſſe Français;
Mais de nombreux écueils en défendent l'accès.
Les rangs y ſont ſerrés : il faut fendre la preſſe.
Un peuple de rivaux & t'aſſiége & te preſſe.
Tu ſais, lors qu'autrefois le Héros des Troyens
Allait chercher ſon pere aux champs Elyſiens,
Quels monſtres effrayans, réels ou fantaſtiques,
Du Ténare à ſes yeux aſſiégeaient les portiques.
Rappelle ce tableau : le Poète en ſes vers
A peint notre Parnaſſe en peignant les enfers.
Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,
Tu franchiras le ſeuil ſans aſſoupir Cerbère.
Mais ſuis dès-lors en paix la route du talent.
Tranquille citoyen d'un état turbulent,

(1) On a rétabli dans cette Pièce quelques morceaux que les convenances académiques n'avaient pas permis d'imprimer.

Sauve-toi des travers que ce siècle accumule ;
Fuis des divers partis la guerre ridicule.
Ris tout bas, si tu veux, des querelles du tems,
Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.
Chacun a son enseigne ainsi que sa doctrine.
Ici l'on a proscrit Despréaux & Racine ;
Le goût est le *Tyran du Génie* & des Arts.
D'une Muse nouvelle on suit les étendards,
Et le Drame bourgeois nommé le *Drame honnête*,
Va de notre théâtre achever la conquête,
Détrôner Melpomène & régner dans Paris.
» Ecoutez-moi, suivez le chemin que j'ai pris ;
(Vient vous dire un Auteur qui se croit à la mode)
» Voulez-vous réussir ? adoptez ma méthode.
» Soyez homme du monde avant d'être Ecrivain.
» Célébrez les soupers, les boudoirs & le vin.
» Du nom de quelque belle ornez toujours vos pièces,
» Contez vos rendez-vous, parlez de vos maitresses,
» Et quittez tous les jours, dans des vers délicats,
» Eglé, Philis, Cloé, qui ne le sauront pas.
» Les grands noms, les beaux arts, le trône & la coulisse,
» Tout de votre Apollon doit subir le caprice.
» *Persifflez* : c'est le ton des ouvrages nouveaux,
» Et vous serez *charmant* dans cinq ou six Journaux.

De ces belles leçons tu feras peu d'usage.
Ah ! fuis ce peuple auteur, vrai fléau de notre âge,
Qui du premier des Arts faisant un plat métier ;
Pense acheter un nom en vendant du papier ;
Des lourds compilateurs la tourbe famélique ;
Et des bâtards d'Young l'essaim mélancolique ;

Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière,
Et leurs vastes regards étendront sa carrière.
On s'arrête souvent après quelques efforts ;
Mais de l'art mieux que toi connoissant les trésors,
Que leur jugement sûr t'en montre les ressources,
Et dans toi du génie interroge les sources.
Quand ils verront tes pas affaiblis & lassés,
Que leur voix t'encourage & te crie, avancez ;
Et d'un dernier effort que la fortune avoue,
Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Des bords du Sénégal le Sauvage habitant,
Que le Ciel n'a pas fait pour un travail constant,
Saisit quelques grains d'or dans des sables mobiles,
Content de remporter ces dépouilles faciles ;
Il y borne sa vue, il ne soupçonne pas
Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas.
Mais plus industrieux, les enfans de l'Europe
Surprennent les métaux sous leur brute enveloppe ;
Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit,
Fouillent la veine errante au moment qu'elle luit
Ne l'abandonnent pas, & leur main obstinée
La redemande encore à la terre indignée,
L'en arrache, & triomphe, & rend à l'Univers
Ces trésors ignorés que gardaient les enfers.

C'est ainsi que la force à la constance unie,
Jusqu'en ses profondeurs va sonder le génie,
Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix
Ces prodiges frappans dont le monde est épris.

Je sais que par un art plus court & plus facile,

Tu pourras, négligeant & ta muse & ton ſtyle,
T'aſſurer quelque temps de ſtériles honneurs,
Des *Lecteurs* en Province, à Paris des Prôneurs
Et d'ouvrages oiſeux ſe ſuccédant ſans ceſſe,
Fatiguer le Burin, le Public & la Preſſe.
Tu le peux, j'y conſens : mais quel ſera ton ſort ?
Avec les connoiſſeurs le temps toujours d'accord,
Qui *ſeul* au mauvais goût n'a jamais fait de grace,
Le tems, s'il eſt ainſi, marquera-t-il ta place
Parmi les Ecrivains cenſurés & relus ?
Par-tout le petit nombre eſt celui des Elus,
Celui des bons eſprits, qui jaloux de bien faire,
Ont ſoumis leur travail à l'amitié ſévère,
Et voulu qu'en tout tems ſon auſtère coup-d'œil
Tourmentât la pareſſe, & corrigeât l'orgueil.
La Médiocrité trop ſouvent eſt fertile.
Tel qui bien moins fécond, plus ſoigné, plus docile,
Eût pû *ſe diſtinguer* des Vulgaires eſprits,
Etouffa ſon talent ſous ſes nombreux écrits.
Il brigua la louange, & n'obtint pas la gloire.
Veux-tu *que le* Parnaſſe adopte ta mémoire ?
Crains, au premier ſuccès, accueilli, careſſé,
Par la voix des flatteurs nonchalamment bercé,
Au murmure indulgent des louanges trompeuſes,
De goûter du repos les douceurs dangereuſes.
Oppoſe à tes rivaux un travail aſſidu,
Et ſonge encor à vaincre après avoir vaincu.
Ainſi croît & s'étend le talent qu'on renomme,
Et la ſoif des ſuccès eſt l'inſtinct du grand homme.

Mais c'eſt peu que du Pinde ouvrant tous les ſentiers,

Et préparant pour soi des moissons de lauriers,
Des guides respectés dirigent ton courage;
C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage;
Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens,
Qui relèvent l'éclat & le prix des talens.
Oui, quoiqu'en tous les tems l'injurieuse envie
Se plaise à raconter les fautes du génie,
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits
Soient vils dans leur conduite, & grands dans leurs écrits.
Il est une fierté par la gloire inspirée,
Par l'amour du devoir noblement épurée,
Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à nos yeux
Et le grand Ecrivain & l'Artiste fameux.
Vois des arts en nos jours les plus brillans modèles,
A l'honneur, au bon goût également fidèles,
Repoussant à la fois & le vice & l'ennui,
Et méritant la gloire, & l'aimant dans autrui;
Offrant à l'amitié de nobles sacrifices,
Exemples d'un pays dont ils font les délices;
Laissant mourir loin d'eux les libelles impurs,
Fabriqués par la haîne en ses antres obscurs.
Ainsi tandis qu'un chêne, honneur d'un beau rivage,
Rassemble les Pasteurs sous son auguste ombrage,
Sur le bord d'un marais, dans le creux d'un vallon,
Siflent de vils roseaux battus par l'aquilon.

Cl ** de sa Province arrive un drame en poche,
Il croit trouver la gloire en descendant du coche.
Mais le public sur lui prend d'abord un travers,
Et l'on est convenu de bâiller à ses vers.

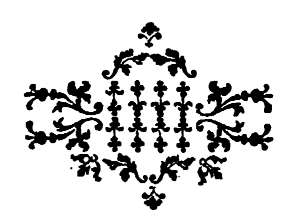
Le Sénat des foyers poliment lui refuse
L'honneur d'être sifflé que demandait sa muse.
Un ami lui dirait qu'on le sert malgré lui,
Qu'on lui sauve la honte en nous sauvant l'ennui.
Mais ses sots compagnons caressant sa démence,
L'enflent d'un vain courroux accru par l'impuissance.
Vous l'allez voir, livrant de risibles combats,
Nous demander raison des succès qu'il n'a pas.
Il se croit de Boileau l'unique légataire,
Et la férule en main, il régente Voltaire.
L'opprobre est le seul fruit de ces plattes fureurs.
Le talent est vengé de ses vils détracteurs.
Le vautour ne meurt point dans leurs ames impies;
Ils tournent en heurlant sous le fouet des furies.

Jamais l'élève heureux des Vernets, des Vanloos,
N'alla de Raphaël diffamer les pinceaux,
Et n'insulta dans Rome, en son caprice étrange,
Les chefs-d'œuvres éclos des mains de Michel Ange.
De qui hait les talens, j'augure toujours mal.
Jamais leur détracteur ne devient leur rival.
Muses, vous repoussez le sacrilége impie,
Dont la main viola les autels du génie.

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.
Le temple des beaux arts est l'asile des mœurs.
Dans ce séjour sacré la France voit paraître
D'illustres citoyens, des grands dignes de l'être.
Laisse quelques esprits tristement prévenus,
Penser, dès qu'on est Grand, que l'on n'est rien de plus.
A la Ville, à la Cour des mortels respectables

Ont joint l'esprit du monde au goût des arts aimables.
Le talent se polit dans leur société,
Acquiert plus d'agrément & plus d'urbanité,
Ce tact heureux & fin, ce ton, cet art de plaire,
Aux mœurs comme à l'esprit parure nécessaire.
La Feuillade & Vendôme, & Chaulieu vieillissant,
Présidaient aux essais de Voltaire naissant.
Le héros de Dénain, l'enfant de la victoire,
Aimait à le couvrir des rayons de sa gloire.
Il goûtait leurs leçons, & ces maîtres choisis
Le formaient au bon goût du siècle de Louis.
Il est, il est encor d'aussi parfaits modèles
Du jugement exquis, des graces naturelles.
Attire leurs regards sur tes heureux essais;
Mérite enfin qu'un jour honorant tes succès,
Te donnant pour leçon leurs exemples à suivre,
Nivernais & Beauveau t'enseignent l'art de vivre.
C'est peu de posséder : il faut savoir jouir;
Il faut goûter en paix ce qu'on sut obtenir.
Aux palmes d'Hélicon, il est beau de prétendre;
Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre!
Pour moi, je puis encor, témoin de tes honneurs,
Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.
Appollon a reçu tes premiers sacrifices:
Ce Dieu de mon printems a reçu les prémices.
Cet amour des beaux arts est souvent séducteur;
Ils ne m'ont point trompé, puisqu'ils sont mon bonheur.
Ils enchantent mes jours, & leur riant cortége
Ecarte les soucis dont l'essain nous assiége.
Je me sauve en leurs bras, j'y trouve le repos.
Le vieillard au front chauve, à l'inflexible faulx,

De nous à chaque instant ravit quelque partie ;
Il moissonne en courant les fleurs de notre vie.
L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris ;
C'est le dernier soutien de nos derniers débris.
Un jour mon œil éteint sous les voiles de l'âge,
Ne verra la beauté qu'à travers un nuage.
Les parfums du printems, son éclat, ses couleurs,
Pour mes sens émoussés auront moins de douceurs,
Et des airs de Grétry l'aimable mélodie
Frappera faiblement mon oreille engourdie.
Alors toujours sensible aux charmes des neuf Sœurs,
Puissé-je encor goûter leurs dons consolateurs,
Rassembler avec joie autour de ma vieillesse,
Ces Ecrivains chéris qu'adora ma jeunesse,
Relire & dévorer ces ouvrages charmans,
De la raison, de l'ame immortels alimens,
Me réchauffer encor de leur flamme divine,
Et retrouver mon cœur dans les vers de Racine !





DISCOURS QUATRIÈME.

LE PHILOSOPHE (1).

Qu'est-ce qu'un Philosophe ? Est-il vrai que ce
nom,
Profané par la mode & par l'opinion,
Fut prodigué longtems aux artisans frivoles
Des systêmes trompeurs bâtis dans les Ecoles,
A l'absurde Pyrrhon, au Cinique arrogant,
A l'Astrologue épris d'un art extravagant ?
Le plus bizarre fou peut donc s'appeller sage ?

Platon a, je l'avoue, un sublime langage.
Je l'admire & souvent ne l'entends pas trop bien.
C'est un très-bel esprit; mais que m'apprend-il ? rien.
Je n'irai point d'ailleurs, adoptant sa chimère,
Habiter ses Etats dont il bannit Homère.
J'aime la Poésie & j'en sens les attraits.
Les vers ne sont un mal que quand ils sont mauvais.
Platon craint leur pouvoir, & moi, je crains pour
l'ame
L'erreur qui la dégrade, & non l'art qui l'enflamme.
Des plaisirs de l'esprit l'innocente douceur

(1) Cette Pièce a été couronnée à l'Académie des Jeux Floraux en 1769, sous le titre de *Portrait du Sage*. Elle est ici fort différente.

Entrera malgré lui dans mon plan de bonheur.
Ce n'eſt pas ſur ce point que je le prends pour Maître.
Platon craint d'être ému ; moi, je veux toujours l'être.
La douce émotion, principe du plaiſir,
M'avertit de la vie & me la fait ſentir.
Qui nous prêche l'ennui doit avoir tort ſans doute.

Quel eſt ce grand Docteur qu'à Tarente on écoute,
Qui chercha les ſecrets du Bracmane & d'Hermès,
Conſulta tour-à-tour Memphis & Bénarès,
Et vint dans l'Italie établir ſon école ?
Sa doctrine a du bon, & n'était pas ſi folle.
Il vit que la nature organiſant les corps,
Avec quatre élémens ſes uniques tréſors,
Façonne en ſe jouant mille formes légères,
De ſon moule éternel ébauches paſſagères,
Qu'elle briſe ſans ceſſe & reproduit toujours.
J'aime ſes *vers dorés* que n'a lus de ſes jours
Le renommé Clément, qui dans ſa fantaiſie
Veut avec la raiſon brouiller la Poéſie,
Et ſe brouille lui ſeul avec toutes les deux.
Mais je ne comprends rien à ces nombres fameux,
Dont jadis Pithagore enſeigna le myſtère ;
Je reſpecte fort peu ſon divin *quaternaire*,
Et ne veux point ſur-tout de ſon maigre dîné.

Le Sage de ſon but s'eſt long-tems détourné ;
Long-tems il ſe perdit au labyrinthe immenſe
Des ces illuſions que l'on nomma ſcience.
Il prétendit envain ſoumettre à ſon effort
L'énigme de la vie & celle de la mort,

Ces ſecrets éternels, que l'Arbitre ſuprême
Voulut cacher à l'homme, & garda pour lui-même.

L'heureux Cultivateur des côteaux Champenois
S'informa-t-il jamais comment, par quelles loix,
Le Soleil, dont ſouvent il chante les louanges,
Ramène tous les ans la ſaiſon des vendanges?
Il ne s'enfonce point dans ces calculs obſcurs,
Heureux & ſatisfait, quand ſes raiſins ſont mûrs.
Sages, qui demandez d'où ce monde a pu naître,
Laiſſez-là ce qu'il fut, voyez ce qu'il peut être.
Vous qui jettez ſur l'homme un œil obſervateur,
Laiſſez ſon origine & cherchez ſon bonheur,
Ce qu'on a fait pour lui, ce qu'on peut encor faire,
Quel eſt le bien poſſible & le mal néceſſaire.
Son plus grand ennemi, croyez-moi, c'eſt l'erreur,
Et qui détrompe l'homme eſt ſon vrai bienfaiteur.
Voilà votre devoir & voilà votre ouvrage.
Employez tour-à-tour & l'art & le courage.
Oppoſez quelquefois contre l'opinion
Ce ridicule heureux, arme de la raiſon;
Et ſi les préjugés ont acquis trop d'empire,
Déſarmez les du-moins, ne pouvant les détruire.
Le nom de Philoſophe exige ces combats;
Vous le mériterez & ne le prendrez pas.

Dans les illuſions où notre eſprit s'applique,
Il ſemble que ſortis d'un ſommeil léthargique,
Nous employons le jour qu'on nous donne & qui fuit,
A rappeller envain les rêves de la nuit.

La nuit a ſur les cieux jetté ſon ombre obſcure;

Le sommeil dans ses bras a reçu la nature ;
Le Philosophe veille, & l'homme est sous ses yeux.
Son cœur plein de nos maux s'est attendri sur eux ;
Et de cet intérêt sa grande ame oppressée
Fixe sur l'univers sa profonde pensée.
Peut-il guérir nos maux ? non, mais il peut du moins
Faire encor retentir le cri de nos besoins,
Auprès de ces mortels choisis pour nous conduire,
Qui peuvent commander quand le Sage desire.
C'est assez, cet espoir l'anime & le soutient.
Cet immortel honneur à lui seul appartient.
Il élève sa voix ; elle est simple & touchante ;
Tous les cœurs aimeront sa douceur éloquente.
Il s'exprime sans faste & sans emportement.
La déclamation est loin du sentiment.
Ainsi que dans sa vie, il préfère en son stile
A l'orgueil d'étonner le plaisir d'être utile.
Son ame à ses écrits prête un charme vainqueur ;

La cause des humains est celle de son cœur.
Mais n'est-il donc assis qu'à l'ombre du lycée ?
Et la Philosophie oisive & délaissée,
Aux seuls ambitieux livrant cet univers,
Doit-elle sans retour habiter les déserts ?
Que dis-je ? en tous les lieux elle est toujours la même.
Elle est auprès du trône & sous le diadême.
On la vit sous Trajan commander autrefois ;
De Pline dans l'Asie elle dicta les loix.
Ce Catinat modeste, au sein de la victoire,
Qui vit d'un œil égal la disgrace & la gloire,
Sulli, l'ami du peuple au milieu des honneurs,

Ainſi qu'aux ennemis formidable aux flatteurs,
Et ce grand l'Hopital, citoyen magnanime,
Sujet de la vertu ſous le règne du crime,
Ces vrais ſages enfin, ſi dignes de ce nom,
Ne valaient-ils pas bien & Chryſippe & Zénon?

Ces ſubtils inventeurs des dogmes du portique,
Vous ſemblent-ils bien grands quand leur orgueil ſtoïque
Signale ſans objet un effort impuiſſant,
Et diſpute aux douleurs un pouvoir qu'il reſſent?
Et que ſert d'oppoſer au tourment qui nous preſſe,
Un menſonge arrogant qui prouve la faibleſſe?
Le ſtoïque me trompe, & je renonce à lui:
Qui ne ſent point ſes maux ne plaint pas ceux d'autrui.
Ce ſuperbe inſenſé ſe refuſe des larmes;
En aura-t-il pour moi? plus vrai dans ſes allarmes,
Le ſage n'en veut point cacher l'impreſſion;
Il a plus d'une fois connu l'affliction,
Et ſans doute à lui-même il croirait faire injure,
En exceptant ſon cœur des loix de la nature.
Il eſt homme, il eſt loin de rougir de ce nom.
Banni par des ingrats, tu pleurais, Ciceron!

Et qui n'a pas pleuré! l'injuſtice, l'envie
Doit du ſage ſouvent perſécuter la vie.
Contre de tels aſſauts il doit-être affermi,
Et quand l'homme a penſé, ſes tyrans ont frémi.
Nous parlions de Platon; Platon va vous apprendre
Quel ſort la vérité parmi nous doit attendre.

Il croyait être aſſis dans le conſeil des Dieux.
Là ſur un trône d'or, deſpote impérieux,

Le

Le Destin rassemblait sous son regard immense
Tout ce qui du néant passait à l'existence.
Sa voix incessamment appellait les mortels,
Leur annonçait à tous ses décrets éternels.
Des Etres & des tems parcourant l'assemblage,
Dans le vaste avenir il lisait son ouvrage,
Et de l'homme & des Dieux ses arrêts respectés;
Etaient en longs échos dans les cieux répétés.
On l'entendait redire à la foule inutile,
» Tu vivras inconnue & tu vivras tranquille «;
Et la foule passait sans se plaindre du sort.
Il dit aux Conquérans : » Ministres de la mort,
» Avant qu'elle vous frappe, exercez son Empire «.
A cet autre il disait : » Ton partage est de nuire.
» Des illustres talens tu seras l'ennemi.
» Tu vivras sans vertu, sans honneur, sans ami;
» Mais tu vivras enfin «. — Le lâche rendait grace.
La voix qui des humains marquait ainsi la place,
D'un ton plus éclatant fit entendre ces mots :
» Toi, de la vérité l'organe & le héros,
» Va, parais devant l'homme, & que ta voix l'éclaire.
» Les fers & la ciguë en seront le salaire.
» Du fanatisme impie ose braver les coups.
» Ta tombe est un autel; ta place est parmi nous «.
Tout l'Olympe applaudit aux destins de Socrate.

C'est dans l'opression que votre gloire éclate,
Sages qui la souffrez; songez dans vos malheurs
Aux exemples fameux de vos prédécesseurs.
Je pourrais avec vous remontant sur leurs traces,

Chercher les monumens de leurs longues disgraces,
Vous montrer votre sort dans leur histoire écrit,
Le génie étouffé, l'honnête homme proscrit.
Je pourrais..... Mais j'entends Zoïle qui vous crie :
» Est-ce qu'on *persécute ?* est-ce qu'on calomnie ?
» Qu'est-ce qu'on vous a fait ? Messieurs, vous vous
vantez.
» Vous avez résolu d'être *persécutés ;*
» La *persécution*, c'est là votre chimère.
» Il est vrai, dans l'accès d'une sainte colère,
» J'ai supplié le Roi de vous *exterminer*.
» C'est un sage conseil que j'ai dû lui donner.
» Mais c'est bien vainement, & ma peine est perdue ;
» Quelqu'un de vous encore a-t-il bû la ciguë ;
» Allez, le crédit baisse, & les feuilles vont mal,
» Voilà le seul abus qui soit vraiment fatal «.

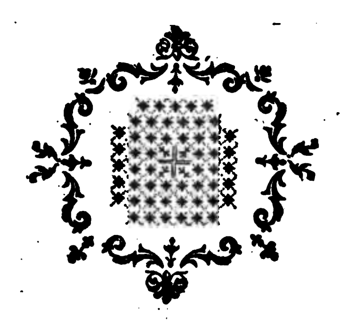
Qu'il déclame à son gré ce plat Folliculaire.
Mais verrons-nous long-tems un titre imaginaire,
Etre un signal de haîne & de délations,
L'épouvantail des sots, & l'arme des fripons ?
Le nom de Philosophe est l'injure à la mode ;
Et si dans nos projets quelqu'un nous incommode,
S'il ne s'est pas soumis à nos opinions,
S'il a blâmé nos vers, s'il en a fait des bons ;
Cet homme est Philosophe & c'est chose très-claire.
Sommes-nous dans ces tems de discorde & de guerre,
Dans ces jours de la fronde, où des brigans sans frein,
Dès qu'ils voulaient piller, criaient *au Mazarin ?*
Entendrons-nous long-tems un cri plus ridicule ?
Dès que l'on n'est ni sot, ni lâche, ni crédule,

On est donc Philosophe ? hélas ! en vérité
Ce titre à plus haut prix devroit être acheté.
Mais parlons sans détour : des charlatans en place
On respecte un peu moins l'imposante grimace,
Et de l'homme peureux, du grand jour effrayé,
La paupière du moins est ouverte à moitié.
Vous craignez qu'il n'apprenne à l'ouvrir toute entière ;
Que ses yeux affermis ne souffrent la lumière.
Allez, rassurez-vous ; ce moment est bien loin ;
Et s'il doit arriver, vous prenez trop de soin.
Rarement la raison fait un pas en arrière ;
Sans doute quelque jour achevant sa carrière,
Elle verra le terme où tendent tous ses pas ;
Ce jour sera fort beau, mais nous n'y serons pas.

Heureux du moins, heureux celui dont le courage
Par de nobles efforts hâte ce grand ouvrage ;
Qui des droits des mortels interprète & soutien,
Prépare leur bonheur même aux dépens du sien ;
De qui l'ame sensible, & non pas amollie,
Fait entrer les beaux arts dans sa philosophie,
Et fait entremêler avec facilité,
L'étude, les plaisirs & la société.
C'est par l'emploi du tems qu'il augmente sa vie ;
Et lorsque de ses jours la carrière est remplie,
Il meurt, comme il vécut, avec tranquillité.
Il ne craint point le Dieu dont il n'a point douté.
Son cœur fut toujours pur ; il va sans défiance
Présenter sa faiblesse aux pieds de la clémence,
Et l'amitié le pleure en louant ses vertus.

» Mais nous nous attendions que vous en diriez plus.
» Nous cherchions dans vos vers, que nous voulons
» bien lire,
» Jusqu'où des préjugés l'on peut braver l'empire,
» Si détromper le peuple est un devoir réel....
» Si.....—Vous demandez trop. Allez chez Marc
» Michel (1).

(1) Marc-Michel Rey, Libraire à Amsterdam.





DISCOURS CINQUIÈME.

SUR LE LUXE (1).

1770.

» JETTEZ, (disait Horace aux Romains indociles).
» Jettez au fond des mers ces trésors inutiles,
» Ce métal corrupteur, vrai tyran des esprits.
On ne l'écouta point, & j'en suis peu surpris.
Il en demandait trop, & ce prétendu sage,
Bias, qu'importunait un modique héritage,
Heureux & triomphant, quand il n'eut pas un sou,
S'écria : je suis libre, & Bias était fou.
Je suis loin de blâmer, aveuglément austère,
Des richesses, des arts l'usage nécessaire.
Non, je ne prétends point livrer de vains combats,
Evoquer nos ayeux qui ne m'entendraient pas,
Citer au tribunal de l'antique ignorance,
D'un siècle rafiné la savante opulence.
Possédant davantage on doit abuser plus.
Gardons la jouissance, & restreignons l'abus.

Nous n'avons pas en vain acquis un hémisphère.

(1) Ce sujet fut proposé par l'Académie. Il était trop vaste, & l'on ne donna point de prix. On s'est restreint ici à considérer en partie l'influence morale du luxe. Une bonne Pièce sur le Luxe doit être une violente Satyre, & toute Satyre est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus vraie.

Le Potose a changé la face de la terre.
L'or qu'elle recelait, & qu'on fait en tirer,
Arraché de son sein, ne peut plus y rentrer.
Il en sort pour régner. Si l'or, si la mollesse,
Ennoblit la roture, illustre la noblesse,
S'il suffit d'éblouir après avoir rampé,
Si l'on n'a jamais tort avec un bon soupé,
Alors tout est perdu : ce funeste scandale
Des désastres publics est l'époque fatale.
L'honnête Citoyen par la brigue éloigné,
Pleure en vain la patrie, ou se tait indigné.
Des ravisseurs titrés, dans leur coupable joie,
Se partagent l'Etat, & dévorent leur proie.
Alors le seul talent, le seul accrédité,
Est d'unir la fortune avec l'impunité;
Et celui qu'arrêtait un reste de scrupule,
Y renonce bientôt, de peur du ridicule.

» Venez voir, dit Crassus, venez voir ma maison.
» Le porphire, l'émail, le stuk & le Japon,
» Y brillent à l'envi : mes jardins & mes serres,
» Mes bosquets, mes oiseaux, mes plantes étrangères,
» Et le choix de mes fleurs & leurs assortimens,
» Du Jardinier Batave, attestent les talens.
» Mes boudoirs sont d'un art que l'on ne peut décrire;
» Et pour ses favoris l'amour les fit construire.
» Venez, je fais l'essai d'un nouveau Cuisinier.
» Celui du Président sera't son Ecolier.
» Ce jour est un grand jour. — Il dit, & tous s'empressent;
Ses convives charmés le fêtent, le carressent,

Et son vin de Hongrie enivre ses flatteurs.
Fuyez, vils complaisans, fuyez, adulateurs.
Vous connoissez cet homme & son ignominie.
Vous savez que le traître a vendu sa patrie,
A désolé nos camps qu'il devait secourir,
Affamé nos Soldats au lieu de les nourrir.
Et quelqu'un aujourd'hui le voit ou le salue!
On ne fuit pas au loin en détournant la vue! —
Mais les loix l'ont absous. — Ah! reprenez vos droits,
Flétrissez le coupable, & remplacez les loix.
La pompe qu'il étale est un nouvel outrage;
Fermez-lui vos maisons, évitez son passage.
Qu'il rencontre par-tout des regards ennemis,
Qu'il sèche sur son or, accablé du mépris.
Que jamais la beauté ne daigne lui sourire,
Qu'il conçoive pour lui l'horreur qu'il nous inspire,
Et que le Père dise à son fils étonné,
» Vois ce riche coupable, il est abandonné.

C'est ainsi que des mœurs on exerce l'empire,
Qu'on balance le luxe, & qu'on peut le détruire.
O! luxe empoisonneur! ta folle vanité
De l'ame qu'elle enivre altère la bonté.
L'homme frivole & dur, fasciné par tes charmes
De la tendre pitié ne connaît plus les larmes.
Son cœur aux maux d'autrui par degrés s'est fermé.
A l'éclat des objets son œil accoutumé,
Descend bien rarement de ces pompes hautaines,
Sur l'importun tableau des misères humaines.
Que dis-je? Laissons-là ses torts les plus légers.
Connait-il les besoins? Ils lui sont étrangers.

Accuſons des forfaits qui demandent vengeance.
La richeſſe, grand Dieu ! dépouille l'indigence !
Je n'exagère rien : j'ai vu des malheureux
A la porte d'un Grand s'arracher les cheveux.
Ils avaient, ſur la foi d'une vaine promeſſe,
Des fruits de leur travail décoré ſa molleſſe,
Et tenté pour lui ſeul des efforts ruineux ;
Ils ſe voyaient perdus, tout ſe tournait contre eux.
Ils criaient en pleurant, qu'au lieu de leur ſalaire,
Quelque faible ſecours ſoulageât leur miſère.
Ils gémiſſaient envain : le raviſſeur cruel,
Entouré fièrement d'un faſte criminel,
Tranquille, & de ſes yeux écartant ſes victimes,
Oppoſait, ſans rien craindre, à leurs cris légitimes,
A la voix du beſoin qui devait le fléchir,
Le ſeuil de ſon Palais qu'on ne pouvait franchir.

De ma Patrie, ô Ciel ! ai-je tracé l'image ?
D'un luxe meurtrier tel eſt donc le ravage !
Il a donc pu ſouiller de tant d'atrocité
Des mœurs de nos Français l'aimable aménité !

» Mais quoi ! (me dira-t-on) prétendez-vous proſcrire
» Les arts & les talens, appuis de ſon empire ?
» Condamner au repos ces bras induſtrieux,
» Occupés à flatter nos goûts voluptueux,
» Et tarir ces canaux creuſés par l'abondance,
» Où l'or de l'étranger eſt porté dans la France ?

De tous ces grands objets le rapport médité,
Pour être approfondi, voudrait un long traité.

Sans doute je n'ai point la rigueur indiscrette
De briser les crayons, l'aiguille & la palette.
J'aime & je sens les arts par qui l'homme inventeur
Ajoute chaque jour aux dons du Créateur.
J'admire le premier sur un vase d'Auguste (1)
La plume d'un oiseau, la branche d'un arbuste,
Où l'Artiste étalant un travail accompli,
Donne de la souplesse au métal amolli.
Mais craignez que ces Arts du luxe tributaires,
Ne soient trop préférés à des Arts nécessaires.
La balance en vos mains a penché d'un côté.
L'habitant des hameaux par vous trop rebuté,
Qu'on devroit animer & que l'on décourage,
Veut faire de ses bras un plus utile usage.
Bientôt impatient de les voir employés
A ces brillans travaux si chèrement payés,
Il court, en abjurant sa chétive patrie,
Dans Paris, dans Lyon, porter son industrie.
Si le talent lui manque & trompe ses souhaits,
Il lui reste un recours qui ne trompe jamais,
A l'oisif subalterne existence assurée;
Il obtient les honneurs d'une riche livrée.
Il lui parait bien doux dans sa sécurité,
De se nourrir d'un pain qu'il n'a point acheté.
Il perd en peu de tems les mœurs de la campagne.
S'il va dans son village, il est *Monsieur Champagne*,
Se voit d'un œil jaloux chez les siens regardé,
Et son air d'importance & son chapeau bordé
De son plus jeune frère éblouissent la vue.

---

(1) Célèbre Orfèvre.

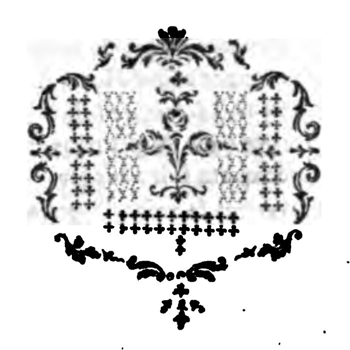
Le père accablé d'ans, pleurant fur fa charrue,
Perd fon dernier foutien, & dans fon défefpoir
Maudit encor Paris qu'il n'a jamais pu voir.

Je n'ai peint qu'à demi les maux dont nous accable
Ce luxe, des états vautour infatiable,
Monftre que l'on careffe au lieu de l'étouffer;
Le Sage envain l'attaque, il n'en peut triompher.
Quand fera-t-il vaincu? Que fert pour fa défaite
La voix de l'Orateur & le chant du Poète?
Il faut d'autres combats: je le répète encor;
Pour fauver les vertus, Rois, aviliffez l'or.
Et vous Français & vous, O! nation brillante!
Si la pompe & l'éclat vous flatte & vous enchante,
Ah! rougiffez au moins d'un luxe infortuné,
Dans l'ombre de vos toîts obfcurément borné.
Pour les fiècles futurs montrez-vous magnifiques.
Que vos murs, vos jardins, vos places, vos portiques,
Des Pigal, des Lemoine illuftrant les cifeaux,
Soient ornés par la gloire & pleins de vos héros.
Ce Corneille fi cher à votre ame agrandie,
Manque à la fcène augufte où régna fon génie.
Turenne mort pour vous, laiffant un nom fi beau,
Attend une ftatue, & n'a rien qu'un tombeau.
Voilà les monumens d'un luxe légitime.
Qu'à leur touchant afpect le jeune homme s'anime;
Par ces prix glorieux qu'il fe fente exciter,
Qu'il pleure en les voyant; il va les mériter.
Eft-il vrai? l'on m'exauce.... O! fortuné préfage!
Eft-il vrai qu'un grand homme, idole de notre âge,
A déja fait un pas dans la poftérité,

Et voit avant ſa mort ſon immortalité ?
Parais, éleve-toi, noble & brillant trophée ! (1)
L'inconſolable envie à tes pieds étouffée,
Va faire entendre envain ſes derniers ſifflemens ;
Parais, préviens les coups de la mort & du tems.
N'offre point au génie une attente frivole,
Et que le Taſſe vive & monte au Capitole.

---

(1) La Statue que les Gens de Lettres ont érigée à M. de Voltaire, exécutée par le célèbre Pigal.





DISCOURS SIXIÈME.

Sur les Grecs anciens & modernes.

1772.

DE l'antique Phocée enfant induſtrieux,
Tu vas voir le berceau de tes premiers ayeux.
Tu parcours ces climats chers à la Poéſie,
Les rives de la Grèce & la mer d'Ionie.
Les tributs du commerce enrichiſſent ces bords;
Mais tu n'y cherches pas comme leurs ſeuls tréſors,
Les vins délicieux ni l'éclatante ſoie,
Ni ces fruits ſi vantés que Moka nous envoie.
L'antiquité n'a rien qui te ſoit étranger.
Que ne puis-je avec toi la voir, l'interroger,
Trouver dans ſes débris d'intéreſſans ſpectacles!
Va viſiter Délos d'où partaient tant d'oracles;
Vois ces marbres épars dans de muets déſerts,
Ces temples renverſés que la ronce a couverts.
Mytilène t'attend, lieu jadis plein de charmes:
Les mânes de Sapho te demandent des larmes.
Elle aima dans Lesbos, elle aima ſans retour;
Donne en quittant Lesbos un ſoupir à l'amour.
L'amour de monumens a couvert ces rivages.

Ios où tu deſcends ſous de meilleurs préſages,
Offre un plus grand objet à tes yeux étonnés.

O destin des talens ! des brigands couronnés
Ont bâti des palais pour leur cendre superbe ;
Et les restes d'Homère étaient cachés sous l'herbe !
Ios (1) s'énorgueillit de ce trésor nouveau.
D'un pas réligieux marche vers le tombeau
Où du Chantre d'Hector l'ombre est ensévelie ;
La pierre qui le couvre est l'autel du Génie.

Ah ! de quel œil vois-tu ces belles régions,
Où du grand jour des Arts ont brillé les rayons ?
Peux-tu, sans que ton cœur soit frappé de tristesse,
Contempler cette terre où fut jadis la Grèce,
Et du tems qui s'avance en foulant les grandeurs,
La trace injurieuse & les pas destructeurs ?
Tu la cherches envain cette fameuse Athène,
Où gouverna Solon, où tonna Démosthène,
Qui parut, dans l'éclat de ses destins heureux,
Le Palais du Génie élevé par les Dieux.
La ville de Pallas est le bourg de Sétine.
Sous les arcs triomphaux du jour de Salamine,
L'insolent Janissaire, une pipe à la main,
Parmi ces monumens qu'il fouille avec dédain,
Frappant de vils sujets que l'esclavage énerve,
Courbe sous le bâton le peuple de Minerve.
L'auguste Aréopage est le camp des Spahis.
La maison de Socrate est celle d'un Dervis ;
Et le Turc ignorant ivre des vins de Cnide,
S'endort sur les tombeaux d'Alcée & d'Euripide.

---

(1) On prétend qu'on a découvert le tombeau d'Homère dans l'Isle d'Ios, l'une des Sporades.

Ces marbres animés faits pour être éternels,
Les Dieux de Phidias sont tombés des autels.
Le vil amour du gain, les fraudes du commerce,
Sont les talens du Grec & les Arts qu'il exerce.

» Mais quoi ! (me diras-tu) ce peuple infortuné
» Est-il donc sans retour à l'opprobre enchaîné !
» Que devient du climat l'activité puissante ?
» On doit au sol natal, à sa force agissante,
» (Si les Sages du moins ne nous abusent pas,)
» Cet esprit inventeur & ces sens délicats,
» Ces organes heureux formés par l'harmonie,
» Et ce sang embrasé des flammes du génie.
» N'est-ce pas chez les Grecs que dans des cœurs brûlans
» Des grandes passions naissaient les grands talens ?
» Là pour mieux asservir au frein de l'éloquence
» Les flots toujours bruyans d'une assemblée immense,
» Raffermissant sa voix, l'intrépide Orateur
» Haranguait de la mer les vagues en fureur.
» Là veillait, tourmenté du besoin de la gloire,
» Thémistocle à grands cris appellant la victoire.
» Là trois cens citoyens s'immolant sans effroi,
» Arrêtaient en mourant les armes du Grand Roi.
» On dressait des autels au saint nom de patrie,
» A cette liberté qui fait aimer la vie,
» Aux Arts faits pour l'orner, aux plaisirs, aux amours,
» Aux Dieux consolateurs de nos malheureux jours.
» Comment cette contrée en talens si fertile,
» Est-elle devenue impuissante & stérile ?
» Ce pays autrefois par le ciel caressé,
» Sous un sinistre aspect se trouve-t-il placé ?

» Le ſoleil n'a-t-il plus ſa chaleur ſalutaire ?
» Le ſol a-t-il perdu ſa ſève nourricière ?
» Ou faut-il qu'un climat épuiſé par les ans,
» Vieilliſſe ainſi que l'homme & change avec le tems ?

Non, ne t'y trompe pas ; la nature eſt la même ;
Mais on détruit ſes dons dans ces beaux lieux qu'elle aime.
Leurs germes étouffés ſe sèchent en naiſſant,
Tout y ſemble frappé d'un ſouffle flétriſſant.
Tout languit, tout expire, & ſur ces bords célèbres
L'affreuſe barbarie épaiſſit ſes ténèbres.
L'eſclave eſt ſans génie ; & l'on m'allègue envain
Le conteur de Phrygie & Phèdre l'Afriquain.
Le timide Apologue eſt né de l'eſclavage ;
Mais les talens du Grec naiſſaient de ſon courage,
De ſes loix, de ſes mœurs, de ſa juſte fierté.
Il a dû perdre tout avec la liberté.
Il gémit accablé du poids de ſes entraves.
Rien de beau ne peut naître en des eſprits eſclaves.
Grand dans la liberté, l'homme eſt vil dans les fers.
Le Muphti, les Schérifs, (noms peu faits pour les vers,)
Le ſtupide Ottoman, & ſa morgue inſultante,
La triſte ſervitude, abbatue & rampante,
La ſuperſtition ſous l'habit des Imans,
Et l'ignorance aſſiſe au trône des Sultans ;
Voilà les ennemis dont la morne puiſſance
Aux Arts, à l'harmonie ordonna le ſilence,
Exila tous les Dieux de ces heureux cantons ;
L'impérieux turban fait taire les Platons.

Le cœur eſt ſans courage, & l'eſprit ſans culture;
Les tyrans ſont par-tout plus forts que la nature.

Non que du Grec déchu, ſous le joug affaiſſé,
Le premier caractère en tout ſoit effacé.
Chez ce peuple aſſervi qu'ont dégradé ſes maîtres,
On reconnaît encor des traits de ſes ancêtres;
Ce génie inquiet, cette vivacité,
Ce pouvoir sûr & prompt qu'a ſur lui la beauté,
Ce penchant au plaiſir, ce goût pour la cadence,
Des filles de Samos règlant encor la danſe,
Ce langage animé par qui tout s'embellit,
Flattant toujours l'oreille & peignant à l'eſprit.
Mais ces fruits du climat, ces dons de la nature
Sous de barbares mains périſſent ſans culture.
Ah! C'eſt peu des talents il faut, il faut encor
De ces enfans des cieux encourager l'eſſor;
Il faut un abri sûr à leur berceau fragile,
Des palmes, des lauriers pour orner leur aſyle.
O fêtes des beaux Arts! ô combats immortels!
Voyez la Grèce entière, en ſes jours ſolemnels,
Se preſſer dans les flancs d'un vaſte amphithéâtre,
Où brille le porphyre, ou reſplendit l'albâtre,
Où des Grecs triomphans les héros retracés,
Reſpirent ſous le marbre auprès des Dieux placés.
Le voile qui s'abaiſſe a découvert la ſcène.
D'un pas majeſtueux, digne de Melpomène,
Une urne dans les mains, s'avance Electre en pleurs;
Invoquant une tombe & des mânes vengeurs.
Les filles de Mycène autour d'elle gémiſſent;

En

En échos douloureux ses plaintes retentissent.
Son lamentable accent, & le bruit de ses fers,
Ses imprécations qu'entendent les Enfers,
Et ces vers si touchans, ce rithme plein de charmes,
Arrachent à la Grèce & des cris & des larmes.
C'est le jour des talens, le prix est décerné;
Un Hérault le proclame, Eschyle est couronné.
Regardez cependant ce jeune homme immobile;
Jouir avidement du triomphe d'Eschyle.
Il palpite, il ressent les plaisirs du vainqueur,
Et déja le génie a parlé dans son cœur.
Il cède à cet instinct dont il n'est plus le maître;
Melpomène l'appelle, & Sophocle va naître.

C'est ainsi que l'exemple & l'émulation,
Nourrissant des beaux Arts l'utile ambition,
Réveillent le grand homme aux cris de la victoire;
A l'aspect des lauriers on brûle pour la gloire.

Mais qu'un Grec aujourd'hui trafiquant dans Sestos,
Ou cultivant la terre au pied du mont Athos,
Aux travaux de l'esprit veuille occuper sa vie;
Que lui reviendra-t-il de cette noble envie?
Ira-t-il amuser la paresse & l'ennui
D'un obscur Patriarche, esclave comme lui?
Des Papas (1) ignorans mendier le suffrage?
Ira-t-il à genoux présenter son ouvrage
A quelque Omar nouveau, qui goûtant peu l'esprit,

(1) Moines Grecs.

Répondra gravement que l'Alcoran suffit ?
Jadis il eût joui des honneurs du génie ;
Il eût chez Périclès soupé près d'Aspasie.
Il est venu trop tard ; il ira, s'il m'en croit,
Sur les tranquilles bords de ce fameux détroit,
Le soir, quand le soleil dans la vague applanie,
Brise de ses rayons la pourpre réfléchie,
Sous les murs du Serrail où Mustapha s'endort,
Voir les mille vaisseaux qui remplissent le Port,
Contempler à loisir la perspective immense
Des deux mers dont les flots viennent ceindre Bizance,
Et la flûte à la main, le bonnet sur le front,
Attendre que le Russe ait soumis l'Hellespont.

Ah ! souvent de regrets mon ame possédée
Dans la Grèce avec toi se transporte en idée.
Je me crois descendu dans ces lieux révérés,
Que jadis des neuf Sœurs les chants ont consacrés.
J'invoque en gémissant la grande ombre d'Athène ;
Je voudrais l'arracher au sommeil qui l'enchaîne.
J'interroge ces murs jadis chéris du sort ;
Je rencontre par-tout le silence & la mort ;
Et je m'écrie alors : » Politique insensée,
» Qui glace les talens & défend la pensée !
» Hélas ! qu'ils sont trompés, ces Despotes cruels,
» Qui pour les asservir dégradent les mortels !
» Et que le sceptre est vil aux mains de l'ignorance !
» Rois, contemplez la Grèce & permettez qu'on pense «.





DISCOURS SEPTIÈME.

LES PRÉTENTIONS.

1770.

QU'AI-JE vu dans ce monde, école d'impoſture?
Par-tout l'art prodigué pour gâter la nature,
Par-tout l'ambition d'être un autre que ſoi.
Se connaître ſoi-même eſt la première loi,
Qu'impoſait Pithagore, & l'utile ſcience
Qu'il fallait acheter par cinq ans de ſilence.
Elle était rare alors, & le ſera long-tems.
Tous les jours notre choix contredit nos talens.
J'aurais atteint un but, j'en vais manquer un autre,
Et le chemin d'autrui nous écarte du nôtre.
Ainſi dans un enclos l'ignorant Jardinier
Aux regards du ſoleil cacherait l'eſpalier,
Attendrait que la plante altérée & flétrie,
Tirât d'un ſol aride une ſève tarie,
A l'aquilon cruel livrerait l'oranger,
Ou ſécherait les eaux qu'implore ſon verger.
Cet enclos eſt du monde une image fidèle.
On dépouille à l'envi ſa forme naturelle.
C'eſt ſous des traits d'emprunt qu'on veut frapper les
yeux.

Damon dont le barreau vit briller les ayeux,
Né dans l'antique robe au sein du Jansénisme,
Dès l'enfance a sucé le lait du pédantisme.
Il en a sur le front & la morgue & les plis.
Toujours en quatre points divisant son avis,
Héritier de l'étude, & du goût de ses pères,
Il savait figurer dans ces cercles austères,
Où l'on discute à fond le Prône du Curé,
Le dernier Mandement en Grève lacéré,
Les droits du Pain-béni, ceux du Banc de l'Eglise,
Et la Prise-d'habit d'une vieille Sœur grise.
Dans une Confrairie admis à vingt-cinq ans,
On présageait déjà ses destins éclatans.
La harangue d'entrée, eût été son chef-d'œuvre,
Et Marguillier d'honneur il eût brillé dans l'Œuvre.
Mais lui-même il s'arrache à ces succès flatteurs.
Egaré sur les pas de jeunes séducteurs,
Il s'efforce de prendre un nouveau caractère.
Le voilà près d'Eglé, rival d'un Mousquetaire.
D'un élégant Robin il affecte les airs,
Il est aux petits soins, & même aux petits vers.
Dans l'histoire du jour il brûle de paraître,
De faire des cocus, n'étant né que pour l'être.
Le logis paternel & vieux & rembruni,
Sous les couleurs du luxe a paru rajeuni.
Le boudoir a chez lui remplacé l'oratoire.
L'haute-lisse a fait place au Pékin, à la moire;
Et le grand bénitier aux tableaux d'Aretin.
Mais change-t-il d'esprit, & vaut-il mieux enfin?
Non, & quoiqu'il dépense en meubles, en toilette,

L'or qui fut amassé pour la *boîte à Perrette*,
Tandis qu'il se ruine on se moque de lui.
Il apporte par-tout la fadeur & l'ennui.
Il a fait, en un mot, faute de se connaître,
D'un Pédant fort passable, un mauvais Petit-Maître.

C'est qu'on est toujours sot quand on est déplacé.
Demeurer dans son genre est d'un Acteur sensé,
Et vouloir en sortir, vise à l'extravagance.
Mais qui sait s'enfermer dans sa propre existence,
Et de celle d'autrui ne brigue point les droits?
Nous voulons posséder tous les dons à la fois.
Allez aux Parvenus prêcher la modestie;
Gourmandez ces Bourgeois d'une espèce amphibie,
Humiliez par-tout, mais fiers sur leurs foyers,
Marquis pour leur Valets & pour leurs Créanciers,
Qui de titres pompeux chargés chez les Notaires,
Pensent faire oublier l'enseigne de leurs pères.
Eh! l'orgueil ridicule est de tous les états;
Tous riront du portrait, & ne s'y verront pas.
Regardez ce Baron venu de sa Province,
Etayant d'un gros bien un mérite assez mince.
C'est un homme isolé de qui l'on ne dit rien,
Qui n'a, pour parvenir, ni titre ni moyen.
Il veut d'un courtisan avoir la renommée.
Il n'a charge en la Cour non plus que dans l'armée.
Non, de se rendre utile il n'a pas le talent;
Son sort est à jamais d'être un riche indolent.
Mais ce grand mot de cour a tourné sa cervelle.
Il croit que tout Baron doit être né pour elle:

Il en parle ſans ceſſe, & voudrait aujourd'hui,
Au prix de tout ſon bien, qu'on y parlât de lui.
Voyez-le du Miniſtre aſſiéger l'audience.
Pourquoi ? pour y jouir de ſon droit de préſence.
Demandez ſon avis ſur la pièce du jour :
Il attend pour juger ce qu'en dira la Cour.
Il ſe croit courtiſan auſſi bien que Noailles,
Quand ſon Portier répond : *Monſieur eſt à Verſailles.*
Les voyages du Roi, dont il ne ſera pas,
Dirigent ſa conduite, & règlent tous ſes pas.
Il faut bien qu'il aſſiſte aux ſpectacles, aux fêtes,
Et pour Fontainebleau ſes voitures ſont prêtes.
Il faut qu'il ſuive auſſi la chaſſe à Saint-Hubert,
Et qu'il ponte à Marly ſur le grand tapis vert.
Vous le voyez par-tout, il court, ſe multiplie,
Il eſt à *l'Œil de Bœuf*, & dans la Gallerie,
Il laſſe les porteurs dans les cours du Château,
Et dîne au Cadran-bleu (1), des débris du *Cerdeau.*
Eh ! bien, qu'y gagne-t-il ? Il tourmente ſa vie,
Sans qu'on en diſe un mot, ſans que même on en rie ;
On ne l'apperçoit pas. Il peut, ailleurs placé,
Cultivant l'héritage entre ſes mains laiſſé,
Voir fleurir, par ſes ſoins, ſes riches dépendances ;
De l'aſpect du Seigneur les douces influences,
Par-tout de l'induſtrie animant les travaux,
Feraient bénir ſon nom de ſes heureux Vaſſaux.
Il eût pu relever quelque pauvre famille.
Du Laboureur honnête il eût doté la fille,

(1) Auberge de Verſailles.

Et ſauvé ſon grabat des mains de l'exacteur,
Avec quelques écus donnés au Collecteur.
Il préfère en nos murs l'état d'un inutile,
Berce d'illuſions ſa vanité futile,
Et conſume ſes jours perdus dans le mépris,
A battre le chemin de Verſaille à Paris.

Ce travers de l'eſprit que l'on nomme importance,
Se rencontre en tous lieux, mais ſur-tout dans la France.
La Fontaine l'a dit, & n'était pas malin.
L'Anglais eſt orgueilleux, mais le Français eſt vain.
Le Français veut paraître, & c'eſt-là ſa faibleſſe.
Il eſt dupe en tout tems du Grand qui le careſſe.
Que dis-je ? il ſouffre tout, les dédains, la hauteur,
Pour vous dire en paſſant qu'il a vu Monſeigneur.
On quitte d'un ami l'entretien délectable,
Pour eſſuyer l'ennui d'un cercle reſpectable.
Car tout, juſqu'au plaiſir, cède à la vanité.
L'amitié même fuit d'un cœur qu'elle a gâté.
Dorilas avec moi fut uni dès l'enfance.
Tout nous était commun, jeux, plaiſirs, eſpérance.
J'étais le confident des ſecrets les plus chers,
De ſes premiers amours & de ſes premiers vers.
Il recherchait le monde, & moi, la ſolitude ;
Il aimait le fracas, je préférais l'étude.
Quelquefois cependant il venait en ſecret,
Boire avec ſon ami le vin du cabaret.
Mais lorſqu'il fut admis à d'illuſtres toilettes,
Qu'une Ducheſſe un jour eut acquitté ſes dettes,

Il ne fut plus le même, & son froid embarras
Etonna l'amitié qui lui tendait les bras.
Son sourire aprêté repoussa mes caresses;
Il me parut distrait, il me fit des promesses.
Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli;
Je l'avais vu sensible, & le voyais poli.
Je m'éloignai bientôt : mon humeur confiante
Ne put souffrir long-tems sa réserve offensante.
Je laissai Dorilas de lui-même ébloui,
Croire qu'un protégé valait mieux qu'un ami.
Cependant j'ai pleuré de son erreur funeste.

Mais qui ne plaindrait pas celle du bon Alceste?
Doux, simple, bienfaisant, sans chagrin, sans humeur,
Il voyait près de lui le repos, le bonheur.
Des folles passions il ignorait l'yvresse.
Timide, sérieux & froid dès sa jeunesse,
Il parut étranger au monde, à ses plaisirs,
Et fait pour les douceurs des tranquilles desirs.
Il pouvait les goûter au sein de l'hyménée.
C'était le vœu des siens & de sa destinée.
Dans un paisible état, dans un commerce sûr,
Ses jours auraient coulé d'un cours égal & pur.
Né pour les bonnes mœurs, il choisit la débauche;
Il enrichit Laïs qui lui trouve l'air gauche.
Parmi vingt jeunes gens chez Flore rassemblés,
Gais, légers & brillans, par l'amour appellés,
Dans un souper charmant que le bon goût apprête,
Il ressemble à l'Ennui qui vient voir une fête.
Heureux si quelque jour il fait vivre chez lui!

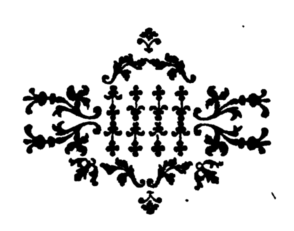
Ainsi l'on corrompt tout : l'esprit même aujourd'hui
Ne peut de ce travers préserver notre vie,
Ni des prétentions corriger la folie.
L'ingénieux Hylas pourrait être amusant,
S'il ne s'efforçait pas d'être toujours plaisant.
Il peut raisonner bien sur diverses matières ;
On lui doit accorder du goût & des lumières.
Mais de son entretien de pointes hérissé,
Tout esprit sage & doux sera bientôt lassé ;
C'est un choc éternel, & chaque répartie
Veut être une Epigramme ou bien une saillie.
Sans cesse en ses discours l'équivoque revient :
Il redit ses bons mots dont lui seul se souvient.
S'il raconte une histoire, il prétend qu'on admire,
Et riant aux éclats, il ne vous fait point rire.
Toute prétention fait mourir la gaité,
L'aisance, l'enjouement, l'aimable liberté.
Le désir de briller nuit au talent de plaire.

La plus sotte manie & la plus ordinaire,
Est d'être un Aristarque, un Juge, un Connaisseur.
Tel qui jamais des Arts n'a senti la douceur,
Par-tout de ses conseils veut porter la lumière,
De tous les cabinets pénétrer le mystère.
Si l'on croit ses discours, seul arbitre du beau,
A Greuze il a donné le dessin d'un tableau,
De trente manuscrits il est dépositaire,
Et reçoit de Ferney les brouillons de Voltaire.
Ce défaut si commun qui choque tous les yeux,
Fournirait sur la scène un sujet très-heureux.

Des dîners du caveau (1) l'élève (2) un peu folâtre,
Qui sut chanter Marotte & briller au Théâtre,
A tracé le portrait d'un de ces importans,
Qui pensent être faits pour juger les talens,
Ne disent jamais rien, & toujours balbutient
Vous aident à refaire un vers qu'ils estropient,
Et d'écouter en vain quand vous êtes bien las,
Demandent en partant qu'on ne les cite pas.
C'est à lui qu'il convient d'une main plus habile,
De jetter sur le siècle un ridicule utile,
D'achever le sujet dont je vous entretiens.
J'admire ses pinceaux, & je quitte les miens.

(1) Lieu où s'assemblaient autrefois plusieurs Gens de Lettres, MM. Saurin, Piron, Crébillon fils, &c.

(2) M. Collé, Auteur de Dupuis & Desronais, & d'une foule de Chansons originales, pleines de sel & d'esprit.





DISCOURS HUITIÈME.

Sur les Préjugés & les Injustices littéraires.

AU Parnaſſe, Ariſton, les rangs ſont diſputés.
Au tribunal du tems les titres ſont portés.
En vain les paſſions, les préjugés, la haîne,
Agitent à l'envi ſa balance incertaine.
Sur ſes pas lentement marche la vérité.
A travers un nuage avec peine écarté,
Elle arrive; elle règne, & ſa main ſûre & libre
Raffermit la balance, en fixe l'équilibre,
Et vengeant le grand homme après tant de combats,
Ecrit ſur ſon tombeau l'arrêt qu'il n'entend pas.

Oui, telle eſt des humains la biſarre injuſtice.
Ainſi que les préſens d'une main bienfaitrice
Souvent bleſſent l'orgueil qui murmure tout bas;
Les plaiſirs de l'eſprit ſont auſſi des ingrats.
On réſiſte à ſon ame, on combat l'harmonie;
Même en verſant des pleurs on inſulte au Génie.

Le Génie eſt un Roi qui raſſemble à ſa Cour
L'envie & le reſpect, & la haîne & l'amour.
Là dans l'ombre & l'oubli la foule confondue,
Abaiſſant loin du trône une débile vue,

Voit quelques favoris, quelques mortels heureux,
Tout brillans des rayons qu'il fait luire sur eux,
Et dans les vains accès de son fougueux délire,
Elle blasphême un Dieu qu'elle ne peut détruire.

Ah! ne blasphémons pas ce qu'il faut adorer.
Ne fermons point notre ame au plaisir d'admirer.
O vous tous que la gloire appella dans son temple,
Goûtez la paix des Dieux que l'Olympe contemple.
Ces illustres Romains qui chantaient les Césars,
Etaient unis entre eux par l'amour des beaux arts.
Leurs ames s'élevaient dans ce commerce auguste.
Le talent véritable est rarement injuste.
Boileau, je l'avouerai, se trompa quelquefois;
Mais aucun intérêt ne corrompit sa voix,
Et s'il a dans Atis méconnu l'art de plaire,
Du moins en se trompant son erreur fut sincère (1).
Boileau crut que Lulli qu'on a tant surpassé,
Faisait valoir Quinaut qu'on n'a point effacé.
Il fallait que le tems vengeât l'auteur d'Armide.
Ce Juge des talens en sa faveur décide;
Chaque jour à sa gloire il paraît ajouter.
Aux dépens du Poète on n'entend plus vanter
Ces accords languissans, cette faible harmonie,
Que réchauffa Quinaut du feu de son Génie.

---

(1) Il paraît que Boileau était de bonne-foi dans ses jugemens sur Quinaut. *Il excelle*, écrit-il quelque part, *à faire des vers bons à être mis en chant.* Il ne sentait pas tout le mérite de ces vers qui sont, en général, ce qu'ils doivent être, pleins de facilité, de grace & de douceur, & toujours sans inversions. La sévérité de son caractère ne goûtait pas assez ce genre de beautés, & ne lui laissait voir que les faiblesses du style lyrique qu'il n'aimait pas, parce qu'il le comparait au style tragique de Racine, qui est le comble de la perfection.

Pardonnons à Boileau dont la févère humeur
Du lyrique Amphion goûta peu la douceur;
Mais qui vantait Racine, & célébrait Molière,
Tandis que Sévigné, tandis que Deshoulière,
Nevers, Saint-Evremont, oracles de leur tems,
Dont notre fiècle encor chérit les agrémens,
Pour Corneille éclipfé fignalant leur manie,
A côté d'*Attila* plaçaient Iphigénie;
Soit qu'il faille penfer que tant de beaux efprits
D'une fauffe grandeur fuffent encore épris,
Et que dans tous les arts le goût de la nature
Exerce une puiffance auffi lente que sûre;
Soit plutôt qu'on préfère avec malignité
Un athlète affaibli qui n'eft plus redouté,
Ses triomphes paffés & fon antique gloire,
A l'heureux afpirant guidé par la victoire,
Qui préfentant fon front à des lauriers nouveaux,
De fon règne naiffant menace fes rivaux;
Soit qu'enfin le mortel qui forçant la barrière,
Le premier de fon art a couru la carrière,
Laiffe de fa grandeur un profond fouvenir,
Que les âges fuivans femblent entretenir,
Et jouiffe en tous tems de cet honneur fuprême,
De nous avoir appris à le vaincre lui-même.

De Vifé, Subligni, ces abfurdes Cenfeurs;
Moins abfurdes pourtant que leurs vils fucceffeurs,
Dont la foule augmentée aujourd'hui nous affiège,
Que le mépris public & punit & protège;
Ces oifeaux de la nuit, par leurs cris odieux,
Voulaient troubler les chants du Cigne harmonieux.

Des Grands qui protecteurs du bel esprit vulgaire,
Mais jaloux des talens que le Public révère,
S'indignent en secret dans leur prévention,
Qu'il existe une gloire au-dessus de leur nom,
Du Poète applaudi méditaient la ruine;
A table avec Pradon ils outrageaient Racine.
Le tems l'a couronné. Je sais que dans nos jours,
De ces critiques vains répétant les discours,
Quelques déclamateurs dont la muse bouffie
A tout pris de Corneille, excepté son génie,
Rabaissent à ses pieds le Poète enchanteur,
Qui sut charmer l'oreille en subjuguant le cœur.
Hélas! malheur à moi, si ma voix sacrilége
Violait des grands noms l'auguste privilége,
Si j'osais attenter à la gloire, aux talens!
Corneille de tes vers les traits étincelans,
Ces rayons qui des arts ont annoncé l'aurore,
Et dont l'éclat sur nous se réfléchit encore;
Ton vol qui nous étonne, & qui t'ouvre les cieux,
Tes rapides éclairs qui font baisser les yeux,
Sous tes robustes mains notre langue affermie,
Sous tes mâles pinceaux la nature aggrandie;
Voilà tes droits, Corneille, ils sont sacrés pour moi.
Mais sans te ressembler, sans rien prendre de toi,
Si ton rival plus cher à notre ame asservie,
Sut joindre au sentiment la touchante harmonie,
S'élever & descendre, & ne tomber jamais,
Des tendres passions surprendre les secrets,
Enfin si pour ouvrir la source de nos larmes,
L'éloquence & l'amour lui prêtent tous leurs charmes;
Peut-être la beauté d'un style toujours pur,

Ce ſublime avoué par le goût le plus ſûr,
Epouvante (1) encor plus la faibleſſe & l'envie,
Que ta muſe inégale autant qu'elle eſt hardie.
On eſpere être un jour au rang de tes rivaux,
Lorſqu'on te voit ſi grand avec tant de défauts.
Ces défauts qui n'ont pas obſcurci ta mémoire,
Raſſurent en ſecret ceux qu'effrayait ta gloire.
Mais la perfection qu'on ne peut égaler,
Déſeſpere toujours ſans jamais conſoler.

Horace le diſait : on craint ce qu'on admire.
Du mérite vivant on repouſſe l'empire,
Et ſon règne commence au moment du trépas;

---

(1) C'eſt une choſe remarquable que la mauvaiſe foi des Critiques qui ſe déchaînèrent avec une fureur ſi abſurde contre l'Eloge de Racine & contre les notes qui ſuivaient cet Eloge. Comme il eſt plus facile de trouver des autorites que des raiſons, on voulait s'appuyer de l'opinion de Boileau, & l'on citait ce vers ſi connu,

Surpaſſer Euripide & balancer Corneille.

mais on voulait oublier ce que tout le monde ſait, que Boileau avait d'abord fait ce vers autrement, & qu'il avait mis,

Balancer Euripide & ſurpaſſer Corneille.

Il n'y a qu'à lire le Commentaire de Broſſette, de ce Broſſette qui avait vécu avec Boileau, & qui était le confident de toutes ſes penſées. » Il ne changea ce vers, dit-il, que pour ne point irriter les » partiſans trop outrés de Corneille. *Je ne ſerais point fâché*, diſait » Deſpréaux, *que dans la ſuite des tems, quelque Critique ſe donnât* » *la licence de rétablir mon vers de la manière que je l'avais fait* «. Veut-on ſavoir, d'ailleurs, ce qu'il penſait de Corneille & de la préférence que l'on pourrait un jour donner à Racine ? Voyez ce paſſage de ſes Réflexions critiques, où il prouve *que la poſtérité ſeule met le véritable prix aux Ouvrages*. Il cite d'abord l'exemple de Balzac, dont la réputation était déja fort diminuée, & il ajoute : » Mais pour chercher un exemple encore plus illuſtre que celui de » Balzac, Corneille eſt celui de tous les Poëtes qui a fait le plus d'é» clat en notre tems, & on ne croyait pas qu'il pût jamais y avoir » en France un Poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point, en » effet, qui ait eu plus d'élévation de génie, ni qui ait plus compoſé.

Sous la tombe il est grand : voyez par quels combats
De l'Auteur de Mérope on disputa la place ;
Il a bien acheté le trône du Parnasse.
Pour l'en faire tomber en dépit d'Apollon,
On s'efforça vingt ans d'y placer Crébillon.
Tout grand talent, dit-on, veut être despotique.
Ah ! loin d'un cœur bien né l'indigne politique,
Qui servile & cruelle en sa timidité,
Aux préjugés jaloux immole l'équité.
Non, il n'en est aucun qu'il ne faille détruire.
Je voudrais tout penser, & j'oserais tout dire.
Vous ne m'imposez point critiques imposteurs,
D'un célèbre lyrique ardens admirateurs.

» Tout son mérite pourtant, à l'heure qu'il est, ayant été mis par le » tems comme dans un creuset, se réduit à huit ou neuf Pièces de » Théâtre qu'on admire, & qui sont, s'il faut ainsi parler, comme » le midi de sa Poésie, dont l'orient & l'occident n'ont rien valu ; en» core dans ce petit nombre de bonnes Pièces, outre les fautes de » langue qui y sont assez fréquentes, on commence à s'appercevoir » de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyait point au» trefois. Ainsi, non-seulement on ne trouve point mauvais qu'on » lui compare aujourd'hui M. Racine ; mais il se trouve même quan» tité de gens qui le lui préfèrent «.

Pourquoi donc n'aurait-on pas aujourd'hui sur Racine & Corneille un avis que Boileau ne trouvait point mauvais, & qui même paraît avoir été le sien ? J'avais dit que les jeunes gens sur-tout étaient enthousiastes de Corneille : on a voulu trouver cette assertion ridicule ; elle est encore de Despréaux. » Corneille n'a point songé, » dit-il, dans ces Réflexions déja citées, à émouvoir la pitié & la » terreur, mais à exciter dans l'ame des Spectateurs, par la subli» mité des pensées & par la beauté des sentimens, une certaine ad» miration, dont plusieurs personnes, *& les jeunes gens sur-tout*, » s'accommodent souvent beaucoup mieux que des véritables passions » tragiques «.

On peut observer que ce peu de lignes contient en substance tout ce qui a été développé dans les notes sur l'Eloge de Racine, & ce qu'on a voulu faire trouver si révoltant. On peut sans doute combattre ces opinions, quoiqu'elles soient de Boileau ; mais il faut avoir perdu toute pudeur, pour citer contre moi l'avis de Boileau, qui est mon avis.

Je

Je le dis malgré vous, & veux qu'on le publie ;
Ce nom (1) de *Grand Rousseau* fut donné par l'envie.
Le grand homme est celui dont les riches pinceaux
Rapprochent les objets sous des aspects nouveaux,
Dont la plume éloquente aux grands traits exercée,
Joint le charme du style au don de la pensée,
Qui de la vérité profond observateur,
De sa raison féconde enrichit son lecteur,
Noble & doux à la fois, grand sans chercher à l'être :
C'est le chantre Romain qui des cœurs toujours maître,
Inspirant de l'amour les lugubres douleurs,
Au bûcher de Didon nous traîne tout en pleurs ;
Le grand homme est celui qui sûr du même empire,
Désole un peuple entier des malheurs de Zaïre.
Le grand homme est celui dont la sublime voix
Dicte aux pieds de Joas la morale des Rois.
O des arts & du goût véritables arbitres !
Nos pleurs sont vos bienfaits, nos plaisirs sont vos titres.
Sans cesse votre éloge anime nos discours ;
Toujours heureux par vous, nous vous aimons toujours.

J'admire de Rousseau la poétique ivresse,
De ses termes choisis la pompeuse richesse.
Je le crois en effet inspiré par les cieux,

(1) Observez que ces mêmes Auteurs qui disent toujours le *Grand Rousseau*, traitent de Bel-esprit l'Auteur de Zaïre, d'Alzire, de Mahomet, de Mérope, de Brutus, de Nanine, de la Pucelle, de la Henriade, &c.

Quand il traduit David en vers mélodieux,
Et de nos vieux conteurs les naïves saillies,
Dans ses cadres piquans sont toujours embellies.
Mais en vain la raison, l'esprit, le sentiment,
Dans ses meilleurs écrits cherchent un aliment.
Il plait à mon oreille & bien moins à mon ame,
Et je n'appelle grand que l'Auteur qui m'enflamme,
Qui mettant sous nos yeux nos penchans, nos erreurs,
Semble le confident des besoins de nos cœurs,
Nous ramène vers lui par un pouvoir qu'on aime,
Et pour nous être cher, nous parle de nous même.

Rousseau n'eut pas non plus ce funeste travers,
Qui corrompt aujourd'hui notre prose & nos vers,
Cet orgueil des grands mots, ces fougues insensées.
Les sévères leçons par Despréaux tracées,
Dans les bornes du goût ne peuvent nous fixer,
Et nous manquons le but en voulant le passer.
Un faux enthousiasme, une bizarre audace,
De la noble éloquence ont usurpé la place.
Tout cède au vain desir d'étonner le lecteur,
Et l'on perd le bon sens, sans trouver la chaleur.

Ah ! ce n'est pas ainsi que la voix de Voltaire
Enchante les humains que sa morale éclaire;
Que le grand Montesquieu, l'interprète des loix,
Rend à l'humanité ses titres & ses droits.
Ce style forcené, ce ton d'énergumène,
Est loin des demi-Dieux du Tibre & de la Seine,
Du hardi Bossuet, du tendre Fénélon,
Et loin de toi sur-tout, aimable Massillon,

Qui ſage dans ton goût, ainſi qu'en ta doctrine,
Dans la chaire apportas le talent de Racine.
Voilà les Ecrivains dont la douce chaleur
N'étourdit point la tête & pénètre le cœur ;
Et les ſiècles chargés du ſoin de leur mémoire,
Ajouteront encore aux titres de leur gloire.

Sans qu'il faille, il eſt vrai, porter ſi loin ſes vœux,
Il eſt pour l'illuſtrer des ſecrets plus heureux,
D'infaillibles moyens qu'à l'envi l'on embraſſe.
Chez les Cenſeurs du jour, arbitres du Parnaſſe ;
On porte avec reſpect ſes timides eſſais,
On remet en leurs mains ſa gloire & ſes ſuccès.
Bientôt admis vous-même à groſſir leur volume,
De vos admirateurs vous conduiſez la plume,
Et vous diſparaiſſez aux regards des humains,
Sous l'amas des lauriers entaſſés par vos mains.

Pour moi, je l'avouerai, peu fait à ces manéges,
Je ne recherche point ces brillans priviléges.
Je rencontrai Griffon dans mes plus jeunes ans ;
Je déteſtai dès-lors l'ennemi des talens.
Il vit dans mes diſcours, il lut ſur mon viſage
De mes profonds dédains le juſte témoignage.
On ſe juge ſans doute, & l'on eſt tourmenté
Du mépris qu'on inſpire & qu'on a mérité.
Il a depuis ce jour, avec pleine licence,
Signalé contre moi ſon abſurde inſolence.
Je le vois dans la boue : irai-je l'y traîner ?
Pour le fouler aux pieds, dois-je me détourner,
Me ſouiller d'un combat que ſon nom deshonore,

E 2

L'abreuver de sa honte, & l'en couvrir encore?
Laissons-lui sa bassesse & son impunité.
Il peut, toujours plus vil, toujours plus détesté
Dans un lâche métier nécessaire à sa vie,
Se nourrir en tremblant du pain de l'infamie.

Loin de toute cabale, en ces riants deserts (1),
J'abandonne à leur sort & ma prose & mes vers.
Au sein de l'amitié bravant la calomnie,
Je cherche des succès qui punissent l'envie,
Et j'oppose aux fureurs de mes vils ennemis
L'égide des talens & celle du mépris;
Né pour la vérité, constant à la défendre,
Craignant peu de la dire, & bien moins de l'entendre;
Rendant même justice à qui ne m'en rend pas;
Marchant près des écueils sans détourner mes pas;
Trop heureux que Voltaire, éclairant mon jeune âge,
Applaudisse aux essais que sa voix encourage;
Heureux de présenter à d'illustres amis
Les fruits laborieux d'un art qu'ils m'ont appris;
Cultivant les vertus que leur commerce inspire;
Goûtant cette douceur d'aimer ce que j'admire;
Formé par leurs leçons, guidé par leurs regards,
J'ouvre un cœur pur & libre aux charmes des beaux arts.

---

(1) Cette Pièce fut composée à Ferney.





DISCOURS NEUVIÈME.

A SA MAJESTÉ LOUIS XVI,

Sur l'Edit du 31 Mai 1774.

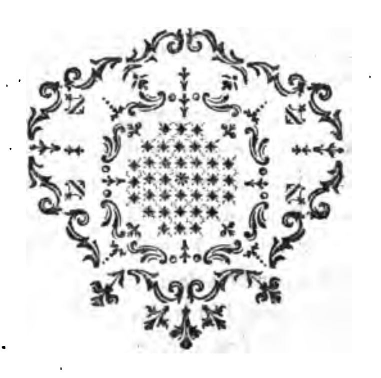
TEL s'annonçait au monde heureux ſous ſes auſpices,
Ce Titus, des humains l'amour & les délices,
Quand il pleurait un jour vainement écoulé,
Un jour que ſes bienfaits n'avaient pas ſignalé.
Ainſi le grand Henri, l'idole de la France,
Déploya dans Rouen ſa loyale éloquence,
L'éloquence du cœur, du trône & des vertus.
Prince qui rends l'eſpoir aux peuples abbattus,
O Roi ſage à vingt ans! il eſt beau qu'à cet âge
Ton ame t'ait dicté ce ſublime langage,
Qu'au vainqueur de la Ligue apprirent autrefois
Le tems & le malheur, les ſeuls maîtres des Rois.
Comme lui tu nous dis: » Reprenez l'eſpérance,
» Ma vie eſt dévouée au bonheur de la France.
» Elle attend tout de moi: je veux tout lui donner.
» Ah! ſi de longs revers qu'on n'a pu détourner
» Ont tari les canaux des publiques richeſſes,
» S'il faut ſacrifier pour remplir mes promeſſes,
» Ces pompes de ma Cour, ce luxe, cet éclat,
» Qu'autoriſe en un Roi la grandeur de l'Etat,
» O mon peuple! pour vous tout me ſera facile.
» Au trône des Bourbons le faſte eſt inutile.

» Peuple, à vos intérêts je foumettrai les miens,
» Et les befoins du trône à ceux des citoyens.
» Si mes foins vigilans vous font des jours propices,
» Je ferai trop payé de tous mes facrifices.
» C'eft ma première gloire & mon premier defir.
» Français, foyez heureux : *tel eft notre plaifir.*

Oui, j'en crois la promeffe où ta bonté t'engage.
Louis de nos deftins a dépofé le gage
Dans cet Edit facré, monument folemnel,
Ecrit vraiment royal, & vraiment paternel,
Qui prévient nos fouhaits, qui calme nos allarmes,
Qu'on lit avec tranfport, & qu'on baigne de larmes.
A ta voix, ô Louis ! ce peuple a répondu ;
De ce qu'on fait pour lui rien n'eft jamais perdu.
Tu le connais ce peuple & fenfible & docile,
Et fon amour fi prompt & fa douceur facile ;
Peuple, qui de fon Prince adorateur charmé,
Le conjure à genoux de vouloir être aimé.
Tu le feras, tu l'es, Monarque aimable & jufte,
D'un Etat affaibli réparateur augufte.
Tous les yeux, tous les cœurs fe font tournés vers toi.
Le pauvre confolé tend les bras à fon Roi.
Du bonheur qu'il efpère il embraffe l'image,
Et déjà de ton règne adore le préfage.
Sans doute fon efpoir ne fera pas trompé.
De tes devoirs nouveaux profondément frappé,
Tu montres de ton rang une frayeur modefte ;
C'eft cet heureux effroi, c'eft lui que j'en attefte,
C'eft le garant des biens que nous allons goûter ;
Qui craint le poids d'un fceptre eft fait pour le porter.

Mais pourquoi craindre tant le trône & ta jeunesse?
Dans ces jours de discorde, où le Roi, la Noblesse,
Les Barons, les Vassaux, divisés tous entre eux,
Cherchant tous à se nuire, étaient tous malheureux,
L'art de régner, parmi tant d'intérêts contraires,
Semblait un composé de ténébreux mystères,
Un art triste & profond d'intrigues, de complots,
Indigne des vrais Rois, indigne des héros,
L'art d'être tour-à-tour ou faux ou tyrannique,
Qu'envain Machiavel appella politique.
Mais aujourd'hui qu'enfin du maître & des sujets
Le plus étroit lien unit les intérêts,
Nos heureux Souverains, sûrs de l'obéissance,
N'ont rien à redouter que leur propre puissance;
Et s'ils ont des vertus, ils ont les vrais talens.
Quiconque est juste & bon, peut régner à vingt ans.
La science des Rois est toute dans leur ame.
La vérité t'éclaire, & la gloire t'enflamme,
Dans ton cœur bienfaisant tes devoirs sont tracés;
Tu chéris tes sujets: c'est en savoir assez.
De l'Etat dans tes mains la fortune affermie,
Aura pour fondement l'ordre & l'économie.
Ta sage vigilance & ton activité,
Et l'amour du travail, base de l'équité,
Repoussent loin de toi le mensonge, la brigue,
Et vont deshonorer le talent de l'intrigue.
Le vice rougira sous un Roi vertueux,
Et le luxe insolent sera vil à tes yeux.
Puisse long-tems encor pour nous se reproduire
L'éclat du jour nouveau qui luit sur cet empire!
Je ne t'offrirai point pour prix de tes efforts,

Les chanſons des neuf Sœurs, & leurs ſavans accords.
Apollon quelquefois proſtitua ſa lyre.
Cet hommage ſi beau quand l'équité l'inſpire,
Fut ſouvent je l'avoue, un tribut mendié,
Vendu par la baſſeſſe & par l'orgueil payé.
Honorons la vertu ſans flatter la puiſſance.
Il eſt pour toi ſans doute une autre récompenſe;
L'amour de tes ſujets, l'aſpect de leur bonheur,
Les regards d'une épouſe & la voix de ton cœur.





DISCOURS DIXIÈME.

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE

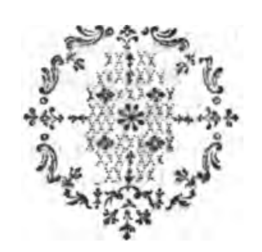
DE TOUTES LES RUSSIES.

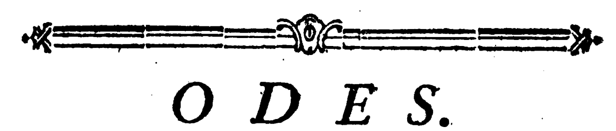
TU brises sous tes pieds l'orgueil des Ottomans.
L'opprobre de l'Europe est vengé par ta gloire.
Tu dictes au Divan les loix de la victoire,
Et ta foudre a grondé sous les murs des Sultans.
Bizance épouvantée a vu le Janniſſaire
Indigné de sa honte, & muet de douleur,
Porter en frémiſſant, l'œil fixé sur la terre,
Ses drapeaux dépouillés de leur antique honneur.
De la rive des morts au Danube appellée,
L'ombre auguste de Pierre a paru consolée,
Et de la nuit du Pruth oublié les horreurs.
Il a vu tout l'éclat de tes exploits vengeurs;
Les guerriers du Volga, par des routes nouvelles,
Portés de l'Océan aux bords des Dardanelles,
Ces Turcs, des Nations affreux déprédateurs,
Te livrant leurs trésors, & payant leurs vainqueurs;
Du Tartare affranchi l'altière indépendance,
Bravant sous ton appui le sceptre de Bizance,
Et les ports de l'Euxin à tes armes soumis,
Et sous tes pavillons ses flots aſſujettis.
De si rares efforts ont ému sa grande ame.
» Voilà donc, a-t-il dit, l'ouvrage d'une femme!

» Voilà ce qu'elle a fait ! ô héros ! rougissez,
» Un règne de dix ans vous a tous effacés «.

C'est peu de vaincre, hélas ! souvent parmi les fêtes
Dans la pompe des jeux qui suivent les conquêtes,
Un peuple que pressait l'indigence & la faim,
En célébrant son Roi lui demanda du pain.
On a vu se mêler la gloire & les misères,
Et le cri du besoin aux fanfares guerrières,
Des vainqueurs gémissans sous le poids de leurs maux,
Et la patrie en pleurs sous des arcs triomphaux.
Ah ! que par toi comblé des dons de la victoire,
Ton peuple a mieux goûté les doux fruits de ta gloire !
Et du poids des impôts libre par tes bienfaits,
Que sa reconnaissance a béni tes succès !
O qu'on ne l'a point vu s'abandonner en proie
Aux transports passagers d'une infidèle joie !
Des fêtes de Moscow l'imposante splendeur
A d'un plus beau spectacle étalé la grandeur.
Un peuple fortuné qui t'admire & qui t'aime,
S'enivrait d'un bonheur garanti par toi-même.
Ce bonheur qu'il te doit tu veux l'éterniser,
L'asseoir sur des appuis qu'on ne pourra briser.
C'est dans ce grand dessein que ta main créatrice,
Et des mœurs & des loix répare l'édifice.
Ils s'élèvent déjà ces asyles nouveaux,
Où réunis enfin par une heureuse chaîne,
Les principes de Sparte, & les talens d'Athène,
Forment des citoyens, des soldats, des héros.
Là, dès ses premiers ans la jeunesse aguerrie
Se consacre à l'honneur, & croît pour la patrie,

Aux travaux, aux dangers apprend à s'enhardir,
Et dompte la nature afin de l'aggrandir.
Là s'exalte sans cesse, & s'augmente avec l'âge,
Et l'instinct de la force, & celui du courage;
Le génie en son vol n'est jamais enchaîné,
Mais par son propre choix toujours déterminé,
Affranchi d'un pouvoir qui bornerait sa sphère,
Il a le noble droit de tracer sa carrière.
Que la tienne est brillante ! & que ces monumens
Sont du sort des Etats d'augustes fondemens !
Ton ouvrage est sublime autant qu'il est durable.
Il bravera les tems : te suivre & t'imiter
Est un fardeau bien cher, une charge honorable,
Que ton illustre fils est digne de porter.





ODES.

LE PHILOSOPHE DES ALPES,

ODE. 1763.

A la ſource du Rhône, au pied de ces montagnes,
Dont la cime orgueilleuſe, inſultant aux campagnes,
S'élève dans les cieux ;
Empreſſé de jouir, empreſſé de connaître,
Alcidonis goûtait dans un réduit champêtre,
Des jours délicieux.

Dans la pompe des Cours, dans le fracas des Villes,
Les plaiſirs faſtueux, & les grandeurs ſerviles
L'avaient trop occupé.
A la voix de l'erreur il ſe laiſſa conduire ;
Il avait éprouvé tout ce qui peut ſéduire :
Il était détrompé.

Une lyre à la main, dans ces vallons paiſibles,
Vous, diſait-il un jour, ô monts inacceſſibles,
Sommets majeſtueux ;
Vous, ſiége des hivers, & trône des tempêtes,
J'aime à vous contempler, à fixer ſur vos faîtes
Un œil reſpectueux.

Troncs noirs & dépouillés, dont la tige robuſte
Etale tout l'honneur d'une vieilleſſe auguſte,
Vous entendrez mes chants.
Redites-les, rochers, dans vos profondeurs ſombres;
Bois épais, conſacrés par l'horreur de vos ombres,
écoutez mes accents.

Au milieu des Cités, loin de ces bords ſauvages,
Dans le cercle des loix, des mœurs & des uſages,
Tout l'homme eſt reſſerré.
Il eſt couvert d'un maſque ou flétri ſous les chaînes,
Et ſoumis aux erreurs d'ames faibles & vaines
Dont il eſt entouré.

Ah! dans ce lieu déſert où l'on penſe ſans maître,
J'appelle les humains, qui des droits de leur être
Sont encore jaloux.
Alpes, c'eſt à vos pieds, loin d'un joug mépriſable,
Que l'eſprit eſt hardi, fécond, inébranlable,
Immenſe comme vous.

Je m'élève; je crois être aſſis ſur vos cimes,
Y juger l'Univers, les erreurs & les crimes,
Les Rois, & les deſtins.
Sans crainte, ſans dédain mon œil les enviſage;
C'eſt de cette hauteur que les regards du ſage
Tombent ſur les humains.

Où ſont-ils ces guerriers dont la valeur altière
Franchit de vos ſommets l'effrayante barrière,
Par des ſentiers nouveaux ?
Le tems à mis un terme à leur illuſtre audace ;
Et vous, ſur vos rochers, vous conſervez la trace
De leurs fameux travaux.

Des ſiècles renaiſſans vous bravez la puiſſance ;
Nous qui pouvons ſentir l'orgueil de l'exiſtence,
Nous repaiſſons les vers :
Nous, fiers de la raiſon & du titre de maîtres,
Nous vivons un moment, tandis qu'il eſt des êtres
Vieux comme l'Univers.

Je ne le perdrai point, l'inſtant de ma durée.
De ce jour, de cette heure aux muſes conſacrée
Je connois tout le prix ;
Dans le ſein du repos & de la ſolitude,
De mon propre bonheur faiſant ma ſeule étude ;
Mes jours ſeront remplis.

Fleuves que je vois naître, enfans de ces montagnes
Sujets de l'Océan, & tréſors des campagnes,
Parlez : où fuyez-vous ?
Vous allez ſur vos bords dévoués au ravage,
Voir périr les mortels, victimes de leur rage,
Et des Rois en courroux.

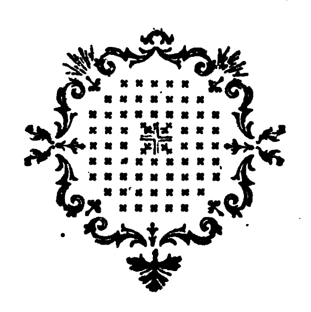
Voûs allez voir le ſang ruiſſeler ſur vos rives,
Les droits cruels du fer, les fureurs deſtructives,
Et les combats affreux.
Contez aux Nations que leurs forfaits puniſſent,
Que près de ces rochers d'où vos ſources jailliſſent
Eſt le mortel heureux.

Ma main inceſſamment s'égare ſur ma lyre;
J'obéis à mon cœur, j'obéis au délire,
Sans étude & ſans ſoin.
Au tribunal des arts je craindrais la cenſure;
Je chante ici pour moi, je chante la nature,
Et je l'ai pour témoin.

Mais quelle obſcurité funèbre & menaçante
A dérobé du jour la clarté bienfaiſante
A mes yeux effrayés!
L'air s'agite & frémit, & l'écho ſolitaire
Roule & répète au loin les éclats du tonnère
Cent fois multipliés.

La nature en courroux plaît à mon ame émue;
J'aime dans les horreurs qu'elle étale à ma vue,
Son auguſte fierté.
Que l'éclair eſt brillant! que la voix des orages,
Grondant profondément dans le ſein des nuages,
Parle avec majeſté!

Il chantait, & les vents, dans leur courſe bruyante,
Précipitant au loin la foudre étincelante,
Déployaient leur fureur ;
Et, tandis que les Cieux s'enflammaient ſur ſa tête,
Le ſage Alcidonis, ſeul avec la tempête,
En contemplait l'horreur.



ODE,



ODE,

A Monseigneur le PRINCE DE CONDÉ, *au retour de la Campagne de 1763.*

VIENS, descends dans les airs, sur tes bruyantes aîles,
Viens, Déesse aux cent voix, des voûtes éternelles,
Entendre mes accords.
Traverse dans ton vol cette immense carrière
Que remplit la lumière,
Et va porter mes chants jusqu'au séjour des morts.

Va, fais-les retentir sur ces heureux rivages,
Où le vainqueur de Lens, sous d'immortels ombrages,
Se repose aujourd'hui.
Que rassemblé par toi, tout le Royaume sombre,
Félicitant son ombre,
Répète que son sang sait vaincre comme lui.

Déjà tu m'obéis; & mon œil intrépide
Suit jusques sur les bords où la vertu réside
Ton essor radieux.
Je vois tous ces héros, fiers appuis de la France;
Leur foule qui s'avance,
A mes yeux enchantés, est le conseil des Dieux.

Au milieu d'eux s'élève un guerrier vénérable.
Du grand jour de Rocroy la palme inaltérable
Couvre ses cheveux blancs.
Le tems a respecté son brillant diadême.
Il va parler lui-même :
L'Elisée en silence écoute ses accens.

» La mort, de nos destins arbitre injurieuse,
» Vient borner à son gré la course glorieuse
» Des mortels généreux.
» Ils demandent alors, pour prix de leur courage,
» Cet heureux avantage,
» D'être un jour égalés par d'illustres neveux.

» Des voeux que j'ai formés tu remplis l'étendue,
» O mon sang ! ô Condé ! mon ame s'est émue
» Au bruit de tes travaux.
» Achève, place-toi, dans ta mâle jeunesse,
» Au rang où la vieillesse
» A conduit à pas lents les plus fameux héros.

» Des Germains terrassés les cohortes craintives,
» En passant l'Achéron, ont porté sur ces rives
» Le nom de leur vainqueur ;
» Et de leurs chefs jadis abbatus par mes armes,
» Les mânes en allarmes,
» A ce nom formidable ont frémi de terreur.

» Tu l'aurais admiré, toi, héros d'un autre âge,
» Dont l'œil étincelant, dans l'horreur du carnage,
» Ressemblait à l'éclair ;
» Guesclin, tu l'aurais vu, plein d'une ardeur guerrière,
» Dirigeant le tonnerre,
» Braver d'un front tranquille & la flamme & le fer.

» Tu l'aurais applaudi dans ses marches savantes,
» Sage Turenne, ô toi dont les mains triomphantes
» Ont affermi l'état.
» Tu l'aurais vu, dans l'âge où la valeur entraîne,
» Joindre, en grand Capitaine,
» Le coup-d'œil qui commande, & le bras qui combat.

» Mes yeux avec plaisir l'ont suivi dans sa route.
» Dans l'art de triompher un jour il peut sans doute
» Devenir mon rival.
» Les exploits de mon sang ne me font point ombrage.
» Le plus brillant partage,
» Le comble de la gloire, est d'être mon égal.

Poursuis, Prince, & remplis cet illustre présage,
Jouis de ces honneurs que pour toi j'envisage
Dans la postérité.
Peu d'entre les héros que l'Univers adore,
Ont eu dès leur aurore,
Des droits plus éclatans à l'immortalité.

Ce ſiècle a des ingrats que le mérite offenſe ;
Il eſt dur & jaloux ; ſa froide indifférence
Eſt avare d'encens.
Viens, reçois ces tributs arrachés à l'envie ;
Reçois dans ta patrie
Cet hommage plus pur des cœurs reconnaiſſans.

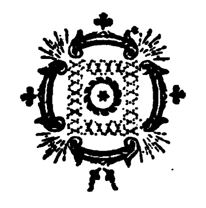
Pour moi, quand la vertu dans ſa ſphère immortelle,
Du centre des rayons qui brillent autour d'elle,
Vient éblouir mes yeux ;
Je livre tout mon cœur au feu qu'elle m'inſpire ;
C'eſt alors que ma lyre
Retentit ſous mes doigts de ſons harmonieux.

Des talens, du génie admirateur ſenſible,
J'éprouve à leur aſpect d'un pouvoir invincible
Le charme impérieux ;
Je leur offre mes chants, j'embraſſe leur trophée,
Et mon ame échauffée
Croit, en les contemplant, s'agrandir auprès d'eux.

Permets qu'à ces lauriers qui parent ta jeuneſſe,
J'entremêle les fleurs qu'aux rives du Permeſſe
Mes mains ſavent cueillir ;
Elles embelliront les palmes de Bellonne ;
Cette double couronne
Sur ton auguſte front ne peut jamais vieillir.

Ainsi, lorsqu'autrefois, précédé de sa gloire,
Heureux, & s'échappant des bras de la victoire,
Et du sein des hasards,
Ton immortel ayeul, l'idole de la France,
Voyait un peuple immense
Sur sa route, à l'envi, voler de toutes parts;

Bientôt se dérobant à tant de renommée,
Il aimait à toucher de sa main désarmée
La lyre des neuf Sœurs;
Et du bruit de la foudre avec fracas lancée,
Son oreille lassée,
De leurs savants concerts goûtait mieux les douceurs.





LA NAVIGATION.

PIÈCE couronnée à l'Académie Française en 1773.

SI l'homme a paru grand, si le fils de la terre,
Aux élémens armés osant livrer la guerre,
Sembla se rapprocher du Dieu qui l'a formé,
C'est lorsqu'il subjugua cet élément mobile,
Cette mer indocile,
Empire qu'à ses pas le Ciel avait fermé.

De Neptune & d'Eole ignorant le caprice,
C'est dans le creux d'un pin que Nautonier novice,
Il essaya les flots qui devaient le porter;
Mais quand le Ciel plus sombre annonçait un orage,
Regagnant le rivage,
Il embrassait les bords qu'il venait de quitter.

Bientôt il ose plus; sa course est moins craintive:
Instruit par le succès, & dédaignant la rive,
Il met entr'elle & lui les vastes champs des mers;
Il enferme les vents dans les plis de ses voiles;
Il lit dans les étoiles;
Du monde aux Nations les chemins sont ouverts.

Comment l'homme a-t-il pu, dans cet eſpace immenſe,
Et diriger ſa route, & marquer la diſtance,
Lorſque la terre échappe à l'œil épouvanté!
O prodige! ô grandeur! ô mortels intrépides!
Qui vous donna des guides
Sur l'élément nouveau que vous avez dompté?

C'eſt-toi qui les conduis, ô Muſe protectrice!
Uranie, au nocher Divinité propice!
Tes auguſtes ſecrets ſont ouverts à ſes yeux.
Vous que ſon œil atteint ſur la voûte étoilée,
Aſtres de Galilée (1),
Vous éclairez ſa route écrite dans les Cieux.

Ne vantez plus, ô Grecs! vos courſes trop fameuſes,
Du Phaſe & d'Iolcos les rives fabuleuſes,
Cent demi-Dieux armés pour ravir la Toiſon;
Ce vaiſſeau de Pallas, qui de la Propontide,
Aux bords de la Colchide,
Porta tous ces héros qui ſuivirent Jaſon.

Tandis que l'Océan, qu'ont adoré vos pères,
De ſes humides bras preſſait deux hémiſphères,
Peuples vains, l'un des deux n'exiſtait point pour vous;
Et ces immenſes eaux, baignant l'Inde & l'Afrique,
Et la mer du Mexique,
N'ont eu d'autres vainqueurs, d'autres maîtres que nous.

(1) Les Satellites de Jupiter découverts par Galilée.

C'est trop, Chantre d'Ulisse, admirer l'industrie
Qui l'égara dix ans autour de sa Patrie :
Renais pour des héros plus dignes de tes vers.
Ulysse cherche Itaque, & nous cherchons des mondes;
Il errait sur les ondes,
Et l'aiman conducteur nous ouvre l'Univers.

Mais que dis-je ? ah ! tremblez, mortels, que rien n'arrête !
Vos vaisseaux menacés roulent sous la tempête,
Et la nuit des enfers se répand sur les flots ;
Le vent frappe & tourmente au gré de ses caprices,
Vos frêles édifices,
Entre les feux du Ciel & le gouffre des eaux.

Entendez le fracas du tonnerre & des ondes,
Le cri des aquilons, le bruit des mers profondes.
Que la nature est grande en son auguste horreur !...
Quel spectacle à mes yeux est encor plus sublime !
L'homme, qui sur l'abyme,
Combat les élémens, & dompte leur fureur.

Le Pilote est tranquille, & d'une main savante
Il enchaîne des vents la rage obéissante,
Tout à tour la dirige ou l'élude à son gré ;
Il trompe les écueils, repousse le naufrage,
Et porté par l'orage,
Insulte à l'Océan dont il est entouré.

Mais combien de fléaux balancent tant de gloire !
Que l'homme a payé cher sa superbe victoire !
De combien de périls il vogue environné !
Que de maux à souffrir, de besoins à contraindre,
Que de trépas à craindre,
Assiègent le mortel aux mers abandonné !

Ici le flot trompeur, introduit pour sa perte,
Affaisse sourdement sa demeure entr'ouverte (1).
Où fuir ! infortunés ! elle cède au fardeau.
Dans l'horreur du trépas, que leurs efforts prolongent,
Lentement ils se plongent,
Et descendent vivans au fond de leur tombeau.

Là le feu, plus cruel & plus terrible encore,
Parcourt, en pétillant, le vaisseau qu'il dévore ;
Cent bras, pour l'arrêter, ont fait un vain effort.
Je vois ces malheureux, sans espoir, sans asyles,
Et d'horreur immobiles,
Entre deux élémens qui présentent la mort.

Quoi ! malgré ces fléaux, en butte à leur furie,
L'homme a pu, renonçant à sa douce Patrie,
Parcourir sur les flots le cercle des saisons !
Et contemplant des mers l'uniforme étendue,
Dérober à sa vue,
Et l'aspect du printems & l'espoir des moissons !

(1) Les voies d'eau

Hélas! il préſageait les maux qui nous puniſſent,
Ce Chantre renommé, que les Muſes chériſſent,
Qui de *Gama* jadis célébra les travaux.... (1).
Muſe, interromps tes chants, écoute, & rends hommage
Au Virgile du Tage:
C'eſt à lui de chanter les Dieux & les héros.

» Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage
» D'un nouvel Océan nous ouvrit le paſſage,
» De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;
» Un fantôme, du ſein de ces mers inconnues,
» S'élevant juſqu'aux nues,
» D'un prodige ſiniſtre effraya les Nochers.

» Il étendait ſon bras ſur l'élément terrible;
» Des nuages épais chargeaient ſon front horrible,
» Autour de lui grondaient le tonnerre & les vents;
» Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
» Et ſa voix ſur les ondes,
» Fit retentir au loin ces funeſtes accens.

» Arrête, (diſait-il) arrête, peuple impie;
» Reconnais de ces bords le ſouverain Génie,
» Le Dieu de l'Océan, dont tu foules les flots.
» Crois-tu qu'impunément, ô race ſacrilége!
» Ta fureur qui m'aſſiége
» Ait ſillonné ces mers qu'ignoraient tes vaiſſeaux?

(1) Voyez la *Luſiade du Camoëns*.

» Tremble, tu vas porter ton audace profane
» Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane,
» Qu'envain si loin de toi placèrent les Destins.
» Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire
» Où tu vas les conduire,
» N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

» J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
» Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
» Et les foudres de l'homme aux tonnerres des Cieux.
» Les vainqueurs, les vaincus deviendront mes victimes:
» Au fond de mes abymes
» Leurs coupables trésors descendront avec eux.

» Il dit, & se courbant sur les eaux écumantes,
» Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes,
» Où le flot va se perdre, & mugit renfermé.
» L'air parut s'embrâser, & le roc se dissoudre,
» Et les traits de la foudre
» Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

Muse, entends ces leçons à toi-même adressées;
Fremis de ces horreurs à tes yeux retracées,
Qui souillent ce que l'homme a tenté de plus grand.
Vois la honte par-tout à tant de gloire unie,
Et le crime au génie,
L'audace d'un héros aux fureurs d'un tyran.

Regarde les effets de cet art que tu vantes ;
Vois de ces grands travaux, de ces courſes ſavantes,
Au Mexique, à Lima les affreux monumens.
Peux-tu, des Nations quand les ombres plaintives
S'élèvent ſur ces rives,
Mêler des chants de gloire à leurs gémiſſemens ?

Vois le noir Africain, ſuccombant ſous les chaînes ;
Deſcends, va pénétrer ces priſons ſouterraines,
Ces cachots de Plutus, dans le Potoſe ouverts ;
Sépulchres des vivans, creuſés pour leur ſupplice,
Des mains de l'avarice,
Où l'homme enchaîne l'homme aux voûtes des enfers.

L'humanité t'implore ; expoſe ces images
Aux tyrans endurcis qui lui font ces outrages ;
Et fais entendre encor la voix de ſes douleurs.
Redis tous leurs forfaits ; que leurs fronts en rougiſſent,
Que leurs cœurs en frémiſſent :
Et tu les chanteras, quand ils ſeront meilleurs.

Mais qu'entends-je ? Eſt-il vrai ? dignes de tes hom-
mages,
Des mortels généreux, (1) à des hordes ſauvages

(1) Dans les derniers voyages maritimes, entrepris pour la découverte des nouvelles Terres, les Commandans Français & Anglais ont traité les peuples ſauvages avec tous les égards poſſibles. Liſez le

Portant des arts nouveaux, présent d'un peuple ami,
Défendent, en touchant la rive hospitalière,
Que la foudre guerrière,
Au lieu d'un bienfaiteur, annonce un ennemi.

L'Anglois voit s'éloigner des peuplades craintives;
Sa bonté les rappelle, & sa main sur leurs rives
Des talens de l'Europe expose les essais,
Ces heureux instrumens de tous les arts utiles
Cultivés dans nos Villes,
Enfans de l'industrie, & gages de la paix.

Ils seront expiés, nos funestes ravages;
Nous n'irons plus porter, sur de lointains rivages
Nos vices oppresseurs, nos coupables abus;
Et du navigateur l'activité prospère
Etendra sur la terre
Le commerce des arts, & celui des vertus.

Bientôt, en abordant des plages étrangères,
L'Européen dira : je viens chercher des frères;

Voyage de M. Bougainville, & celui du Capitaine Wallis. Ce dernier découvrit en 1767, dans la mer du Sud, une petite Isle qu'il nomma l'*Isle de la Reine Charlotte*. A son approche, les Naturels de l'Isle se jettèrent dans leurs pirogues, & s'enfuirent dans une Isle voisine. Le Capitaine Wallis, ayant descendu à terre pour y prendre des rafraîchissemens, laissa sur la plage, en la quittant, des instrumens utiles, & quelques bijoux, *comme un présent qu'il faisait aux Habitans, pour les dédommager de l'incommodité & de l'inquiétude qu'il avait pu leur causer.*

Ah ! c'eſt pour nous chérir qu'il faut nous raſſembler.
Je viens à vous, mortels, que la main du grand Etre
Comme nous a fait naître
Pour l'adorer enſemble, & pour lui reſſembler.

L'homme parcourt ce globe ouvert à ſon audace,
Domaine dont ſes yeux ont meſuré l'eſpace,
Ce Palais des humains qu'embellit leur Auteur.
Il ſait par ſes travaux, du ſéjour qu'il habite,
Reculer la limite ;
Il ſaura quelque jour y trouver le bonheur.

Oui, ſans doute, à travers les maux & l'ignorance,
Le monde lentement vers le bonheur s'avance,
Ce conſolant eſpoir ſerait-il une erreur ?
C'eſt la dernière au moins du ſonge de la vie ;
C'eſt une erreur chérie,
Que le ſage en mourant emporte au fond du cœur.





HÉROÏDES.

OVIDE paraît avoir été le premier qui ait essayé ce genre de Poésie, qui ne diffère de l'Epître qu'en ce qu'il traite des sujets de fiction, & que l'Auteur, au lieu de parler en son propre nom, fait parler des personnages. Ce genre doit avoir, par conséquent, moins d'agrément & de vérité qu'une Epître proprement dite, parce qu'il est fort rare qu'un personnage que l'on fait long-tems parler seul dans quelque situation que ce soit, ne tombe dans les lieux communs & la déclamation. Tout long monologue est dangereux & voisin de l'ennui. C'est, en effet, le défaut le plus ordinaire de toutes ces Pièces connues sous le nom d'*Héroïdes*, dont nous avons été inondés depuis quelques années, & qui, à l'exception de trois ou quatre, sont tombées dans l'oubli.

L'Auteur, qui, pour payer le tribut à la mode, en avait fait plusieurs dans sa première jeunesse, telles que Montézume à Cortès, Caton à César, Elisabeth à Dom Carlos, Socrate à ses Amis, les a retranchées de ce Recueil,

parce qu'elles n'étaient guères, ainſi que tant d'autres Pièces de ce genre, que des monologues vagues & prolixes. Il a conſervé les deux ſuivantes qui ont paru mieux traitées & écrites du ſtyle de la Tragédie. L'un des deux roule ſur cette queſtion intéreſſante & ſouvent agitée : Si Brutus, meurtrier de Céſar, a commis un meurtre inutile, ou fait une belle action avantageuſe à ſa patrie. On ſent bien que Servilie ne devait pas être de ce dernier avis.

On trouve dans les Héroïdes d'Ovide, de l'intérêt, de la grace, quelquefois même du naturel, ſur-tout beaucoup d'eſprit; mais ſouvent trop, comme dans tout ce qu'il a écrit. Ajoutez les redites, les longueurs, & la monotonie continuelle des ſujets. Ce ſont preſque toujours des Amantes malheureuſes & abandonnées; c'eſt Philis à Démophoon, Didon à Enée, Hypſipile à Jaſon, Sapho à Phaon, &c. On conçoit l'eſpèce de dégoût que peut inſpirer cette ſuite de plaintes, de reproches, de regrets, qu'on revoit ſans ceſſe. Il eſt difficile de lire pluſieurs de ces Pièces avec un plaiſir continu, & je doute qu'un Livre d'Héroïdes Françaiſes du même genre pût jamais réuſſir,

à moins qu'il ne fût écrit comme Zaïre & Bérénice.

Ce n'est pas qu'Ovide n'employe beaucoup de fécondité & de talent pour varier les détails dans un fonds si uniforme. J'en citerai quelques endroits qui serviront à donner une idée de sa manière d'écrire en ce genre. Laodamie écrit à Protésilas son amant, parti pour la guerre de Troye. Elle frémit des dangers qu'il va courir.

Je tremble ; on m'a parlé d'un Hector redoutable.
On dit qu'il est armé d'un glaive inévitable.
Crains Hector, quel qu'il soit ; crains mille autres encor.
Crois parmi les Troyens trouver plus d'un Hector ;
Et dis dans les combats, dis, ma Laodamie
M'ordonne d'épargner & mes jours & sa vie.

Le commencement de sa onzième Héroïde est noble & rapide. Déjanire reproche à Hercule, vainqueur des Æchaliens, sa faiblesse pour la jeune Iole.

Ton épouse joüit de ta nouvelle gloire.
Elle se plaint qu'Alcide a souillé sa victoire.
Dans la Grèce déja s'est par-tout répandu
Un bruit injurieux que dément ta vertu.
On dit que ce héros dont la vaillance heureuse,

A laffé de Junon la haîne impérieufe,
Eft tombé fous un joug indigne de fon cœur,
Et qu'Iole captive a foumis fon vainqueur.
Ah! fans doute voilà ce que veut Euristhée;
L'implacable Junon de ta honte flattée,
Applaudit en marâtre à tes exploits flétris;
Mais le Maître des Dieux reconnaît-il fon fils?

On s'attend bien que je ne m'arrêterai point ici fur toutes ces lamentations infipides, ou ces déclamations bourfoufflées, qui ont paru fous le nom d'*Héroïdes*. On les laiffe enfévelies dans les Journaux qui les ont louées. Mais il faut parler de la Lettre d'Héloïfe à Abailard, Ouvrage heureux qui donna naiffance à tant de malheureufes imitations. Il eut un grand fuccès, & il le méritait, puifque les plus beaux endroits font reftés dans la mémoire des Amateurs. Ce morceau de Poéfie annonçait un talent rare. Il eft au moins égal à l'original Anglais pour la fenfibilité & la paffion. On fouhaiterait qu'il lui fût moins inférieur dans la Poéfie defcriptive.

Dans les dernières éditions des Héroïdes de M. Colardeau, on trouve des vers nouveaux que l'Auteur avait d'abord négligé de traduire de l'original Anglais. Il y a joint, à pro-

pos de cette omiſſion, une note un peu chagrine. » Quelques perſonnes ont regretté, » dans cette Lettre, des morceaux de l'original Anglais. M. de la Harpe, *ſenſible encore à cet oubli*, a traduit l'un de ces endroits, & l'a inſéré dans les Réflexions critiques qui précèdent ſes Héroïdes; ce qui a » déterminé l'Auteur à donner lui-même, dans » cette édition, ce qu'il avait retranché volontairement, ſoit comme retour des mêmes » idées, ſoit comme des beautés étrangères au » génie de notre langue. Le Public jugera s'il » a eu tort ou raiſon «.

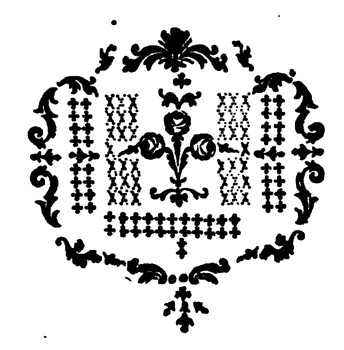
Il paraît par le ton de cette note, que c'était M. Colardeau lui-même qui avait été un peu trop *ſenſible* à la liberté qu'on a priſe de relever un oubli qu'il ne juſtifie pas trop bien. Il n'y a dans les morceaux qu'il avait omis, ni *retour des mêmes idées*, ni *beautés étrangères au génie de la langue.* M. Colardeau a répondu beaucoup mieux, en donnant une traduction des vers qu'il avait d'abord paſſés, bien ſupérieure ſans doute à celle que j'ai haſardé d'en faire. Voici les deux verſions, la mienne d'abord, parce qu'elle a été imprimée la première.

Dans l'ombre de la nuit, au milieu des tombeaux,
Je veillais à genoux ſous ces voûtes fatales,
A la pâle lueur des lampes ſépulchrales.
De leur dernier rayon la funèbre clarté
Mourait dans une ſombre & vaſte obſcurité.
Du fond d'un monument une voix ſouterraine
Semblait juſques à moi s'élever avec peine.
» Viens, ma ſœur, diſait-elle, & deſcends près de moi.
» Cet aſyle éternel eſt préparé pour toi.
» Viens, ô ma triſte ſœur ! briſe un joug qui t'opprime.
» Comme toi de l'amour je fus long-tems victime.
» J'ai tremblé, j'ai gémi, j'ai répandu des pleurs.
» La mort a dans ſon ſein endormi mes douleurs.
» Du malheur en ces lieux on n'entend point les plaintes.
» Le ſcrupule timide y dépoſe ſes craintes.
» L'éternel y fait grace au cœur infortuné,
» Et Dieu pardonne ici, quand l'homme a condamné, &c.

Voici la traduction de M. Colardeau :

Une nuit.... je veillais à côté d'un tombeau ;
La torche funéraire, obſcur & noir flambeau,
Pouſſait, par intervalle, un feu mourant & ſombre.
A peine il s'éteignit, & diſparut dans l'ombre,
Que du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens,
Ont porté juſqu'à moi cette voix que j'entends.
» Arrête, chere ſœur ; arrête, me dit-elle !
» Ma cendre attend la tienne, & ma tombe t'appelle.
» Du repos qui te fuit c'eſt ici le ſéjour :
» J'ai vécu, comme toi, victime de l'amour.
» J'ai brûlé, comme toi, d'un feu ſans eſpérance.

» C'eſt dans la profondeur d'un éternel ſilence,
» Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
» Ici l'on n'entend plus les ſoupirs des amans.
» Ici finit l'amour, ſes ſoupirs & ſes plaintes.
» La piété crédule y perd auſſi ſes craintes.
» Meurs, mais ſans redouter la mort ni l'avenir:
» Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
» Loin d'allumer ici des flammes vengereſſes,
» Aſſoupit nos douleurs, & pardonne aux faibleſſes.





ANNIBAL A FLAMINIUS.
1760.

TRIOMPHE, & vois enfin ta vengeance assouvie,
Ministre des tyrans qui poursuivent ma vie.
Toi, Rome, après les maux que je t'ai fait souffrir,
Sois désormais sans crainte : Annibal va mourir.

Tu n'as point attendu que la Parque trop lente
Délivrât, d'un rival, ta haîne impatiente ;
Et tu veux de tes mains verser le peu de sang
Que l'âge & les combats ont laissé dans mon flanc !
O Romains qu'autrefois on vit punir les traîtres,
Sont ce là les leçons de vos nobles ancêtres ?
Fidèles aux vertus que vous abandonnez,
Ils ne savaient que vaincre, & vous assassinés.
Vous forcez lâchement un Monarque timide
A trahir son ami par un traité perfide ;
Vous traversez les mers, & jusques dans ces lieux
Vous briguez le trépas d'un vieillard malheureux.
Jouis, Flaminius, d'un triomphe barbare.
Je t'accorde ma mort, c'est moi qui la prépare.
J'ai su te prévenir, & m'ouvrant le cercueil,
Me conserver ma gloire, & tromper ton orgueil.
Ne crois pas qu'Annibal, victime fastueuse,
Aille suivre d'un char la pompe injurieuse,
Ni que baissant un front de sa honte étonné,
Il montre à tes Romains leur vainqueur enchaîné.
O sort ! tu pris plaisir à confondre ma haine.
De mes fiers ennemis la chûte étoit certaine.

C'eſt toi qui les ſauvas.... Ah ! né pour les haïr,
Que ne m'avais-tu fait pour les anéantir !
O Rome ! ô nom fatal ! toi que je brave encore,
Tu dois me déteſter autant que je t'abhorre.
Vers ces ſommets glacés, trône affreux des hivers,
Ma fureur me guidait du bout de l'Univers.
De Cartage ſur toi j'allai venger l'injure,
Et j'appris de la haîne à vaincre la nature.
J'ai vu fuir devant moi tes chefs les plus altiers.
J'ai nagé dans le ſang de tes plus fiers guerriers ;
Et l'Italie en proie aux horreurs du carnage,
Fut un ſéjour de mort où triomphait ma rage.
Que d'enfans regrettés ! que de veuves en pleurs !
Tes murs retentiſſaient du cri de tes douleurs.
O champs fameux de Canne ! ô jour de ma vengeance !
O Capoue ! eſt-ce toi qui trompas ma prudence ?
Le Ciel l'ordonnait-il ? &, dans tous nos projets,
Eſt-il donc un inſtant qui ne revient jamais ?
N'importe ; abandonné d'une ingrate patrie,
J'ai tourné contre toi les armes de l'Aſie,
Et mes efforts par-tout te montrant un rival,
Semblaient dans l'Univers reproduire Annibal.
Trop faible Pruſias, dont la baſſeſſe extrême
Sous l'orgueil des faiſceaux courbe le diadême ;
Qui profanant les droits de l'hoſpitalité
Veux plaire à des tyrans par l'infidélité ;
Loin d'avilir ainſi l'honneur de la couronne,
Que n'armais-tu mon bras pour ſoutenir ton trône ?
La vengeance animant mes languiſſantes mains,
M'eût fait revivre encor pour vaincre les Romains.
C'en eſt fait ; & le ſort affermit votre empire,

O tyrans ! vous tremblez tant qu'Annibal respire.
Troublés incessamment d'un souvenir fatal,
Vous redoutez le nom & l'ombre d'Annibal.
Vos mères, dont cent fois j'ai causé les allarmes,
Ne m'ont jamais nommé sans répandre des larmes.
Enfin, de mon trépas pour obtenir l'arrêt,
A la grandeur Romaine il en coûte un forfait.
On dira que vainqueurs des plus superbes Princes,
Ces fiers Républicains, maîtres de cent Provinces,
Quand tout les redoutait, quand déjà sous leurs loix
L'Asie avait baissé les sceptres de ses Rois,
Lorsque sur les débris de Carthage asservie,
On voyait s'élever leur aigle enorgueillie,
Et la fameuse Grèce enchaînée à leur char;
Ces Romains, acharnés contre un faible vieillard,
Lui disputant encor les restes de sa vie
Vinrent l'empoisonner dans un coin de l'Asie.

Achève, ô Rome ! achève; étends au loin tes fers.
Va, mon dernier soupir te livre l'Univers.
Mais puissent les tyrans que Rome nous envoie,
Disputant leurs trésors, expirer sur leur proie !
Puissent tes citoyens, dans tes murs embrâsés,
Se préparer des fers de leur sang arrosés !
Puisse un jour (cet espoir me flatte & me console)
S'écrouler sous son poids l'orgueilleux Capitole !
Puissent, les Nations, s'armant de toutes parts,
Egorger tes enfans, massacrer tes vieillards;
Rassasier de sang leurs traits & ma vengeance,
Faire un vaste desert de ton enceinte immense !
Puisses-tu n'accuser en cet instant fatal,
Que tes propres forfaits & les vœux d'Annibal !



SERVILIE A BRUTUS,

APRÈS LA MORT DE CÉSAR.

PIÈCE qui a remporté le Prix de Poésie à l'Académie de Marseille en 1767.

EH bien ! César n'est plus, & tu crois Rome libre.
Tu te crois le héros & le vengeur du Tibre,
Et t'armant d'un poignard au milieu du Sénat,
Tu viens de t'illustrer par un assassinat.
Le meurtre de César a commencé ta gloire.
Il te laissa la vie aux champs de la victoire ;
Tu lui ravis la sienne ; il t'aimait, & ta main
Pour prix de ses bienfaits a déchiré son sein.
S'il t'a paru si beau d'être ingrat & perfide,
Brutus, applaudis-toi d'être encor parricide.
A tes titres brillans joins ce comble d'honneur,
Cet effort de vertu qui manquait à ton cœur.
Crois-en le désespoir & l'aveu d'une mère.
Assassin de César, apprends qu'il fut ton père.

Cet horrible secret échappe à mes remords.
Le sang que tu versas est le sang dont tu sors.
Je saurai m'en punir, & me rendrai justice.
Du trépas d'un héros je me crois la complice ;
Le mien doit l'expier, il doit peu t'attendrir.
C'est un tribut de plus qu'à Rome il faut offrir.

Tu ſais trop bien du ſang étouffer le murmure,
Et tu mets ta grandeur à braver la nature.
C'eſt par d'autres objets qu'on peut t'épouvanter.
Tout fier du coup affreux que tu viens de porter,
Le ſalut de l'Etat te ſemble ton ouvrage.
Ah ! connais quelle erreur égara ton courage ;
Gémis d'avoir bleſſé tous les droits des humains,
Sans ſervir ton pays, ſans venger les Romains.
Oui, croyant rappeller la liberté bannie,
Tu détruiſais Céſar, & non la tyrannie.
Il ne te reſtera de ce meurtre odieux,
Que l'horreur de rougir d'un crime infructueux.
Je prétends éclairer ta féroce imprudence ;
Je veux te détromper ; c'eſt toute ma vengeance.

Farouche citoyen, comment t'es-tu flatté
De pouvoir aux Romains rendre leur liberté ?
Ah ! rends-leur donc l'eſprit, les mœurs de leurs ancêtres.
Quoi ? n'ont-ils pas déjà changé trois fois de maîtres ?
Ces hommes qui rampaient ſous le fier Marius,
Qui ſous un joug honteux lâchement abattus,
Signalant à l'envi leur ſervile épouvante,
De Sylla leur bourreau baiſaient la main ſanglante,
Ou qui plus criminels & plus vils à la fois,
Satellites vendus à ſes barbares loix,
De carnage enivrés, teints du ſang de leurs frères,
Vantaient à ſes genoux leurs fureurs mercénaires ;
De tels hommes, dis-moi, pouvaient-ils s'indigner
Que Céſar leur vainqueur ſe crût fait pour régner ?
En avaient-ils le droit ? en avaient-ils l'idée ?

Si par quelques amis ta main fut secondée,
Si tremblants sous César ils détestaient sa loi,
Le reste des Romains pensait-il comme toi ?
Ont-ils à ton audace accordé leur suffrage ?
Que dis-je ? il a fallu te sauver de leur rage.
César percé de coups trouvait mille vengeurs ;
Au trépas de leur maître ils ont donné des pleurs.
Et voilà tes Romains ? Voilà ta République ?
Et tu crois ranimer cet héroïsme antique,
Ce zèle pour les loix & pour la liberté,
Eteint dans la grandeur & la prospérité ?
Tu t'es trompé, Brutus : ces Citoyens si braves,
En subjuguant les Rois, sont devenus esclaves.
Les dépouilles du monde ont perdu ses vainqueurs.
La liberté, mon fils, est l'ouvrage des mœurs ;
Elle n'est plus dans Rome, & n'y peut plus renaître ;
Et tu n'as pas voulu que nous eussions pour maître
Le héros de l'Etat, le plus grand des mortels,
Qui jadis eût des Dieux partagé les Autels ;
Lorsqu'aux brillans exploits, au génie, au courage,
L'homme encor simple & juste adressait son hommage !
Dis-moi, méconnais-tu César à ce portrait ?
Peut-être que mon cœur sent un plaisir secret
A vanter le mortel qu'a choisi ma tendresse ;
Peut-être que sa gloire illustrant ma faiblesse,
Parut plus éclatante à mes yeux éblouis ;
Ainsi que l'univers mon cœur lui fut soumis.
Qui le méritait mieux ? généreux, intrépide,
Triomphateur aimable, & conquérant rapide,
Le monde dont ses soins assuraient le bonheur,
Cédait à ses vertus autant qu'à sa valeur.

Sa clémence toujours désarma la victoire.
Oui, tu n'en peux, ingrat, étouffer la mémoire ;
Tu te diras toujours dans le fond de ton cœur,
Qu'il te permit de vivre, alors qu'il fut vainqueur,
Que prompt à pardonner, de sang toujours avare,
Il arrachait le glaive au soldat trop barbare,
Et que cherchant la gloire, & bravant le danger,
Il ne savait que vaincre, & non pas se venger.
Rome entière avec moi lui rend ce témoignage.
Ah ! s'il n'eût pas régné par le droit du courage,
Sa grace, ses bienfaits, ses talens enchanteurs
Auraient subjugué Rome, & régné sur les cœurs.

Mais, toi, quel est enfin le prix de ta furie ?
Malheureux ! tu n'as fait que livrer ta Patrie
A la guerre intestine, aux horreurs des combats.
Les amis de César en vengeant son trépas,
Avides des grandeurs qui furent son partage,
Brigueront à l'envi ce funeste héritage.
Dans ce champ de discorde ils vont se signaler
Tu viens d'ouvrir l'arène où le sang va couler.
L'ardente ambition, la fureur meurtrière,
La haine & l'intérêt, ces fléaux de la terre,
Vont tous déchirer Rome, & lui rouvrir le flanc,
Et s'abreuver encor du reste de son sang.
Crois-tu que cet Antoine, & si fier, & si brave,
Le dangereux Lépide, & sur-tout cet Octave
Que l'auguste César a fait son héritier,
Qui soutiendra ce nom qu'on lui doit envier,
Crois-tu que ces Romains qu'appelle la fortune,
Brûlent d'un zèle pur pour la cause commune,

Qu'ils chériffent l'Etat, qu'ils veuillent le fervir?
Peux-tu les réprimer ? Ou peux-tu les punir ?
A leurs vaftes deffeins mettras-tu des limites ?
De ton projet toi-même as-tu conçu les fuites ?
Es-tu fûr d'un parti qui puiffe épouvanter
Les nombreux ennemis que tu dois redouter ?
Qui de tout oppreffeur puiffe affranchir le Tibre,
Unir les intérêts, en fixer l'équilibre ?
Et fi ce grand ouvrage eft loin de ton pouvoir,
Qu'as-tu donc prétendu ? Quel était ton efpoir ?
Quel était ton objet ? rien qu'un meurtre inutile ?
Avant ce coup fatal Rome heureufe & tranquille.
Après de longs débats retrouvant le repos,
Oubliait fes malheurs fous les loix d'un héros,
Refpirait fous l'abri de fon puiffant Génie.
La Gaule par lui feul à notre empire unie,
Et l'Afrique foumife, & l'Orient dompté,
Avaient du nom Romain accru la majefté.
Il répandait fur vous l'éclat de la victoire ;
Vos fers étaient ornés des lauriers de fa gloire.
En dominant fur Rome il en était l'appui ;
L'efprit de faction fe taifait devant lui.
Mais bientôt des partis la fureur va renaître.
Vous aurez vingt tyrans, & vous n'aviez qu'un maître.
Opprimés, avilis, enchaînés à leur char,
En pleurant fur vos maux, vous pleurerez Céfar.
Vous aurez des vainqueurs ardens à vous détruire,
Savans dans la vengeance & dans l'art de profcrire.
Et toi-même, Brutus, toi, fuperbe Romain,
Parmi tant de malheurs, quel fera ton deftin ?
Le Ciel m'en eft témoin ; les vœux de la colère

Sont loin de la tendresse & du cœur d'une mère.
Ce cœur plein du héros que tu viens d'égorger
N'a point chargé les Dieux du soin de me venger,
N'a point fait contre toi de souhait sanguinaire,
Et c'est en pardonnant qu'il imite ton père.
Mais si j'ose entrevoir l'affrayant avenir,
Ah ! combien d'ennemis contre toi vont s'unir !
Braveras-tu long-temps leur troupe conjurée ?
O mon fils ! de ton sang leur haîne est altérée ;
Ils doivent détester tes farouches vertus ;
Et qui voudra régner doit immoler Brutus.
Tu n'éviteras pas leur poursuite obstinée.
Dans les divisions où Rome est entraînée,
Crois-moi, la liberté de tes concitoyens
A beaucoup d'ennemis, & bien peu de soutiens.
Peut-être un jour, hélas ! succombant sous leur rage,
Expirant, abattu dans un champ de carnage,
Où tu croiras entendre, en frémissant d'effroi,
L'ombre du grand César gémir autour de toi,
Peut-être en ce moment ton ame détrompée
Reconnaîtra l'erreur qui l'a préoccupée ;
Tu diras, poursuivi de remords dévorants :
J'ai frappé le grand homme, & meurs sous des tyrans.

Ce fier républicain, cet illustre stoïque,
Que tu parus choisir pour ton modèle unique,
Mon frère, plus heureux & plus sage que toi,
Sans céder au vainqueur, sans reconnaître un Roi,
Gardant également & ses droits & sa gloire,
Eut recours au trépas en perdant la victoire.
Des défenseurs d'Utique il assura le sort ;

Le ſoin de leur ſalut fut ſon dernier effort.
Aux ordres des deſtins il crut devoir ſe rendre ;
Et cette liberté qu'il n'avait pu défendre,
Et que Rome après lui ne pouvait plus ſauver,
C'eſt en ſachant mourir qu'il ſut la conſerver.
Son cœur eût dédaigné cette lâche vengeance
D'immoler au Sénat un guerrier ſans défenſe.
Mais fidèle aux Romains, dans leur chûte entraîné,
Quand il vit à Céſar le monde abandonné,
Quitte alors envers Rome, & quitte envers la terre,
Arbitre de ſon ſort, & bornant ſa carrière,
Caton ferme & tranquille, à lui-même rendu,
Alla chercher au Ciel le prix de la vertu.

Sœur de ce vrai Romain, j'ai ſon exemple à ſuivre.
C'eſt aſſez qu'à Céſar il m'ait fallu ſurvivre.
Mes yeux du moins, mes yeux, aux larmes condamnés,
Ne verront point les maux qui te ſont deſtinés.
Mais je veux fuir en vain ces maux que je préſage ;
J'emporte en expirant cette funeſte image.
Ainſi que pour Céſar, mes regrets ſont pour toi.
Je tremble pour mon fils, & je meurs dans l'effroi.
Je meurs en gémiſſant ſur toi-même & ſur Rome.
O Brutus ! ô Céſar ! ô mânes d'un grand homme !
Infortunés Romains ! vos fureurs, vos revers
N'avaient-ils pas aſſez déſolé l'Univers ?
Vous verra-t-il encor armés pour vous détruire ?
O mon fils ! les Deſtins menacent cet Empire.
Puiſſes-tu te ſouſtraire à leur barbare loi,
Et n'être pas un jour plus malheureux que moi !



EPITRES ET PIÈCES DIVERSES.

EPITRE A ZÉLIS (1).

1760.

TU vois ma jeuneſſe incertaine
Livrée aux plus affreux combats ;
Tu vois les piéges de la haine
Se multiplier ſous mes pas,
Et l'envie au regard farouche,
Qui contre moi s'armant toujours,
Veut du ſouffle impur de ſa bouche
Sécher la fleur de mes beaux jours.
Cependant je ſuis ſans allarmes,
Et de mes ennemis vainqueur,
A mes yeux je défends les larmes,
Et l'abattement à mon cœur.
J'ai vu ſe former la tempête ;
J'en reçois les coups ſans frayeur,
Et je n'ai point courbé ma tête
Sous la main du perſécuteur.

(1) Cette Pièce eſt la première que l'Auteur ait faite. Elle courut manuſcrite & fut imprimée dans tous les Recueils. On y a fait ici quelques retranchemens ſans y rien changer d'ailleurs.

Je

Je sais, & la Philosophie
M'apprit dès mes prémiers travaux,
Que dans les rêves de la vie,
Il n'est de réel que nos maux ;
Que les hommes par leur naissance,
A pleurer étaient condamnés,
Et mouraient avec l'espérance.
Frère de tant d'infortunés,
J'ai méprisé mon existence ;
Je l'ai soumise à la puissance
De l'aveugle nécessité ;
Et par ce torrent emporté,
Je m'endors avec indolence,
Sur les flots de l'adversité.

Mais malgré cette indifférence,
Malgré ce mépris des revers,
Et mon amour, & ton absence,
Fatiguent bien plus ma constance
Que tous les maux que j'ai soufferts.
Zélis, c'est un tourment bien rude
De porter dans la solitude
Les dévorantes passions,
Leurs transports, leur inquiétude,
Et l'horreur des réflexions.
Voilà le fiel qui me consume,
Le trait qu'enfonce la douleur,
Et tout ce fardeau d'amertume
S'est appesanti sur mon cœur.

Secouant ses aîles funèbres,
Le malheur sur nos tristes ans,

Etend le voile des ténèbres,
Et les nuages menaçans.
Tout eſt obſcurci de ſon ombre ;
Mais appellés par le deſir,
Quelquefois dans cette nuit ſombre
Brillent les éclairs du plaiſir.
Reſſource faible & malheureuſe
Par qui nos maux ſont augmentés !
La nuit en devient plus affreuſe
Après ces rapides clartés.

Tandis qu'au fond de cette enceinte,
Réduit à penſer avec moi,
Je t'adreſſe une juſte plainte
Qui ne parvient pas juſqu'à toi ;
Dans ſon ſein nourriſſant l'orage
Et les feux cachés des Volcans,
Du Potoſe aux rives du Tage,
La terre engloutit ſes enfans.
La mort, vengereſſe des crimes,
La mort avec ſa main de fer,
Frappe d'innombrables victimes,
Et, pour leur creuſer des abîmes,
Briſe les voûtes de l'enfer.
Enfin ce globe lamentable
Me paraît un vaſte manoir
Où quelque deſpote implacable
Exerce un horrible pouvoir ;
Où l'on entend des cris de rage,
Et des pleurs & des ſifflemens,
Les ſoupirs plaintifs des mourans,

Le bruit des armes, du ravage;
Et l'infortune qui gémit;
Et les hurlemens de la haîne,
Et le crime traînant sa chaîne,
Et le désespoir qui rugit.
Telle est l'image épouvantable
De ce monde abhorré des Cieux;
Et, dans cet exil détestable,
Ai-je droit d'être seul heureux?

Adieu, Zélis. La nuit s'avance.
Je vais goûter quelque repos.
Je sens que mon ame commence
A vouloir éloigner ses maux.
Cet amas d'horreurs m'importune.
O Zélis! tu ne m'entends pas!
Mais j'oublierai mon infortune,
En la pleurant entre tes bras!





LE MALHEUR,

Allégorie.

A Madame DE***. 1760.

» OU me ſuis-je égaré ? dans quel deſert immenſe
» L'aveugle déſeſpoir a-t-il conduit mes pas ?
» Tout ſemble triſte ici... Quel effrayant ſilence !
» Que ces lieux ſont affreux !... Ah ! ne les fuyons pas ;
» Ils ſont faits pour mon cœur... Séjour épouvantable,
» Sois pour moi l'Univers, laiſſe-moi la douceur
» De jouir de mes maux, de reſpirer l'horreur ;
» Laiſſe-moi des humains fuyant l'aſpect coupable,
» Habiter avec ma douleur.

» Etends autour de moi tes crêpes & tes voiles,
» Cache à mes yeux l'éclat de tes étoiles,
» O nuit ! horrible nuit ! aſyle du malheur !
» Couvre-moi de ton épaiſſeur.
» Je m'avance ſans crainte au travers de tes ombres,
» J'aime à m'envelopper de leur obſcurité :
» Les ennuis de mon cœur ſont plus noirs & plus
» ſombres....

» Mais où vais-je ? Quel bruit a ſoudain éclaté ?
» C'eſt un torrent qui tombe, & dans un vaſte abîme
» S'enſévelit avec fracas.

» Enfant des Appennins, & nourri ſur leur cîme,
» Torrent, ſur les rochers précipite tes pas.
» Gronde plus triſtement, & roule avec ravage.
» Hélas! pourquoi mes jours, dont tu m'offres l'image,
» Dans ce gouffre avec toi ne ſe perdent-ils pas?

» Hôtes de ces deſerts; vous, oiſeaux des ténèbres,
» Que vos accens ſoient plus funèbres.

» Mais, ſuis-je ſeul ici? quoi! le Dieu du repos
» A ſur tout l'Univers répandu ſes pavots!
» O frère de la mort! ô ſommeil indomptable!
» Quoi! l'homme faible & miſérable,
» Pour ſuſpendre ſes maux, doit tous les jours mourir?
» Ne t'empreſſe point de renaître,
» Dans les bras du néant enſévelis ton être;
» Délivré du fardeau de penſer, de ſentir,
» Jouis, mortel, jouis de ton plus doux partage.
» Je veille.... Laiſſe-moi le funeſte avantage
» D'exiſter pour ſouffrir.

L'écho ſeul m'entendait & répétait ma plainte;
Je tombai fatigué ſous un feuillage épais.
Le ſommeil de mes maux vint adoucir l'atteinte.
Je crus voir devant moi s'élever un palais.
Ses murs étaient d'ébène, entourés de cyprès.
On entendait gémir autour de ſon enceinte,
Un ruiſſeau de ſang & de pleurs.
Son murmure plaintif portait au fonds des cœurs
Le ſaiſiſſement & la crainte.
Je crus que l'on m'ouvrait les portes de l'enfer,
Le ſilence habitait cette demeure affreuſe.

De trois lampes d'airain la lueur ténébreuse
Allait se réfléchir sur un trône de fer.
Elevé sur ce trône un colosse effroyable
Le remplissait de sa grandeur :
Ses pieds foulaient la terre, & son front redoutable
Se courbait sous les Cieux : son nom est le Malheur.
Ses deux bras s'étendaient aux deux pôles du monde.
A ses côtés les tyrans des humains,
La torche & le fer dans les mains,
Sans cesse ranimaient leur cruauté féconde.
Sur ses genoux un livre était ouvert,
Archives d'infortune & lamentable histoire :
Tout en lettres de sang, des mains de la Mémoire,
Est tracé dans ce livre, & tout m'était offert.
J'y vis ce que j'avais souffert,
J'y vis.... Mais gardons le silence,
Mon cœur doit suffire à mes maux.
Je parcourais les traits de cet ouvrage immense :
Une voix prononça ces mots :
» Crains l'Etre souverain, dont l'austère puissance
» Au livre du Malheur a déposé ton sort,
» Pour lui pardonner ta naissance,
» O mortel! souviens-toi qu'il t'a promis la mort.
» Son séjour touche au mien, regarde ». Un spectre horrible
Parut dans le lointain, & s'avançait vers moi ;
Mais ce consolateur me sembla trop terrible ;
Je frémis.... Le réveil dissipa mon effroi.

AINSI les noirs ennuis flétrissant ma jeunesse,
Versaient sur mes premiers écrits

Le plus funèbre coloris,
Et les teintes de la tristesse.
Sont-ce là les chansons de l'âge du bonheur ?
Est-ce donc à vingt ans que l'on peint le malheur ?
O ! des premiers chagrins impressions cuisantes !
Mon génie en naissant s'est senti captiver ;
Et quand il voulait s'élever,
Il agitait long-tems ses aîles chancelantes.
Ce feu qui dut jetter des clartés si brillantes,
Ce feu sans force & sans pouvoir,
N'exhalait qu'un nuage noir,
Mêlé d'étincelles mourantes.
Du moins mes ennemis ne purent l'étouffer.
Tout fiers d'avoir su nuire, ils pensaient triompher.
Quel triomphe, Emilie, & lâche & méprisable !
Hélas ! qu'il est commun sur ce globe coupable !
Sous l'herbe enséveli, l'insecte venimeux
Est loin d'épouvanter personne,
Et dans le même instant qu'il échappe à vos yeux,
Il rampe jusqu'à vous, mord, & vous empoisonne.

A ces sombres objets devant moi répandus,
Puissé-je en une paix profonde,
Voir succéder des jours par le bonheur tissus !
Puissé-je auprès de tes vertus
Oublier les crimes du monde !





L'INDIFFÉRENCE d'un Homme *sensible.*

1760.

DU démon qui souffle la guerre,
La trompette a frappé les airs ;
Bellone a fait briller sa lance meurtrière,
Signal des maux de l'Univers.
Riche de nos funérailles,
Ivre de tout le sang versé dans les batailles,
La mort foule à ses pieds les cadavres fumans ;
Elle étend sa faulx destructive,
Et parcourant l'Europe éperdue & plaintive
En moissonne les habitans.

« Quoi ! tu peux, me dis-tu, calme au sein des allarmes,
» D'un œil indifférent voir tant d'objets affreux !
» Tu vois ce globe malheureux,
» Que souille tant de sang, qu'arrosent tant de larmes,
» Et tu n'en verses point ! — Dois-je encore en verser ?
Ecoute, & tu vas prononcer.

Sans doute tout mortel doit se faire une étude
Du soin de son bonheur, du soin de son repos.
Hélas ! assez long-tems l'Univers & ses maux
Ont nourri mon inquiétude.
Tout portait une atteinte à ce cœur allarmé.

Des forfaits, des noirceurs l'image insupportable
Excitait mon courroux sans cesse rallumé ;
Je rougissais pour le coupable,
Je gémissais sur l'opprimé.
Ces craintes, ces douleurs empoisonnaient ma vie.
Ce feu me consumait, & ma raison l'éteint.
D'aucun trouble aujourd'hui je ne suis plus atteint ;
Je plaignais les mortels ; enfin je les oublie.
Ce séjour où je suis, où je vis sous ma loi,
Ce coin de l'Univers, est l'univers pour moi.
Que le crime & le mal triomphent sur la terre ;
Que tout soit confondu dans cette immense sphère ;
Que chaque jour la foudre y gronde avec fracas,
Jusqu'à mon horison le bruit n'en viendra pas.

» Quoi! même ces beaux arts si chers à ta jeunesse,
» Dans la fange aujourd'hui traînés,
» A l'esclavage abandonnés,
» Ces beaux arts (me dis-tu) n'ont rien qui t'intéresse?
» Assez d'autres prendront aux grands évènemens
» L'intérêt que tu leur refuses.
» Il est pour toi des soins plus voisins, plus pressans ;
» Et tu peux oublier les Rois, leurs jeux sanglans,
» Et pleurer les affronts des Muses.

Et qu'importe qu'au bruit des applaudissemens
Meurent d'insipides ouvrages !
Que m'importe le siècle & ses égaremens,
La haîne & ses fureurs, les sots & leurs suffrages ?
Qu'importent les erreurs où s'endort l'Univers,
Et ce choc éternel de préjugés divers ;

Et le *bien* & le *mal*, le trouble & l'harmonie ;
Qu'on ignore, & qu'on définit ;
Ces ridicules en crédit,
Ce masque des vertus, cet abus de l'esprit,
Cet esprit tous les jours insultant au Génie ?
Laissons-là les mortels, leurs cœurs & leurs destins
Seront-ils adoucis par nos regrets extrêmes ?
Nous avons trop, hélas ! à pleurer sur nous-mêmes ;
Faut-il pleurer sur les humains ?
Jettons les yeux sur nous ; voyons ce que nous sommes.
C'est un danger d'aimer les hommes,
Un malheur de les gouverner,
Les servir, un effort que bientôt on oublie ;
Les éclairer, une folie
Qu'ils n'ont jamais su pardonner.
Aminte, laisse-moi libre d'inquiétude,
Livré tout entier à l'étude,
Quelquefois à l'amour, toujours à l'amitié :
Dans ces plaisirs si purs ton cœur est de moitié.

Ainsi du bouclier de la raison sublime
Je me croyais environné.
On m'apprend qu'un vieillard, un père infortuné,
Pleurant la mort d'un fils, qu'on dit être son crime,
Vient d'être à l'échaffaud indignement traîné.
Alors de la pitié repoussant les allarmes,
Que m'importe ? disais-je ; & je versais des larmes.



L'ENVIE ET LE TEMS. 1760.

Allégorie.

Des tems & des objets, image renaissante,
Rappelle à mes esprits, ô mémoire agissante!
Ce spectacle frappant, prestige du sommeil,
Qu'avoua ma raison à l'instant du réveil.
Je croyais parcourir un péristile immense,
Où les mortels les plus fameux,
Sous le marbre & l'airain revivaient à mes yeux.
Dans un respectueux silence,
J'admirais la beauté de ces paisibles lieux,
Leur auguste magnificence,
Et leur calme majestueux.
J'admirais ces héros qui s'offraient à ma vue.
L'un fier en son maintien, l'œil fixé vers la nue,
Semblait interroger ou défier les Cieux.
Il portait dans ses mains le globe de la terre,
Et créateur nouveau d'une nouvelle sphère,
Paraissait la montrer aux Dieux.
Son air était superbe, & non pas téméraire;
C'était Neuwton. L'autre semblable à Mars,
Armé comme ce Dieu quand il vole aux hasards,
D'une main terrassait un ennemi sauvage,
Orgueilleux encore en tombant,
Et relevait de l'autre un guerrier suppliant,

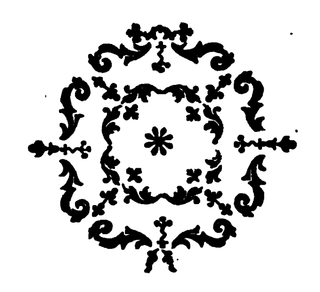
Forcé d'admirer ſon courage (1).
Il foulait ſous ſes pieds les armes, le carnage.
L'oiſeau, protecteur des Romains,
Ce formidable oiſeau qui porte la tempête,
Suſpendait la couronne au-deſſus de ſa tête.
Son front était celui du maître des humains.
Je reconnus Céſar.... Je m'avance, & j'admire
De la foule des arts un mortel entouré :
Ils ſemblaient le ſervir, l'inſpirer à ſon gré,
Et reconnaître ſon empire.
Melpomène en pleurant s'appuyait ſur ſon ſein ;
La fière & ſublime Uranie
Offrait un compas à ſa main ;
Homère, ſa trompette ; & Clio, ſon burin ;
Il jettait ſur les arts le coup-d'œil du Génie.

J'achevais d'obſerver tant d'objets étonnans ;
Tout-à-coup ſorti de la terre,
Un monſtre audacieux, de ſa dent meurtrière,
Vient ronger & flétrir ces ſacrés monumens.
Soudain une vapeur impure
Se répand dans l'air infecté :
Déjà mon œil épouvanté
Cherche en vain dans la nuit obſcure,
Ce ſpectacle pompeux qui l'avait enchanté.
Je demeurai long-tems perdu dans les ténèbres ;
Des cris aigus, & de longs ſifflemens,
Dans ces obſcurités funèbres,
Formaient un bruit affreux qui glaçait tout mes ſens.

---

(1) *Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos*

A cette nuit ſuccède un éclat de lumière :
Je vois un tranquille vieillard,
Une faulx dans la main, écraſant ſous ſon char
Le monſtre déteſté, roulant ſur la pouſſière.
Vainement de ſon ſein briſé
Il vomiſſait encor ſes flammes impuiſſantes,
Ses poiſons, ſon fiel épuiſé,
Et ſes couleuvres expirantes.
La joie en ce moment remplaça ma terreur.
A ſa coupable audace, à ſa noire furie,
Je reconnus l'affreuſe Envie ;
Je reconnus le Tems qui ſeul eſt ſon vainqueur.

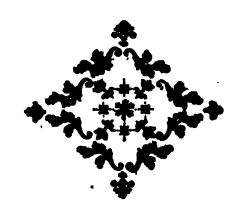




*VERS récités sur le Théâtre de Ferney, avant la Représentation d'*ALZIRE, *le 9 Juillet 1765.*

LES créateurs des arts, les maîtres du Génie,
Précepteurs & sujets de l'antique Ausonie,
Les Grecs, dans l'appareil de leurs solemnités,
Dans ces jeux immortels qu'on n'a point imités,
Ouvrant la lice de la gloire,
Appellaient les talens jaloux de la victoire.
Là se réunissaient aux yeux des Nations,
Le masque de Thalie, & la lyre hautaine,
Les touchantes illusions
De la plaintive Melpomène;
Vénus offrant encor de plus brillans appas,
Sous le ciseau de Praxitèle;
Jupiter de la foudre armé par Phidias,
Et les héros plus grands sous le pinceau d'Apelle.
Là, tout prêt d'achever un siècle de travaux,
Sophocle ranimant sa tragique éloquence,
Triomphait à cent ans de ses jeunes rivaux;
C'est-là que ce vieillard aux yeux d'un peuple immense,
Vainqueur à son dernier moment,
Baissant sous les lauriers sa tête appésantie,
Exhalait dans la joie, & le ravissement
Les restes brillans de sa vie.
Si le Sophocle des Français,

Voulait briguer encor les prix de Melpomène,
Qui jadis l'adopta dès ses premiers essais,
Cet atlhètè indompté retrouverait sans peine,
    Et son génie, & ses succès.
Mais dans l'art de penser sa vieillesse affermie,
Semble se consacrer à des emplois plus grands;
Entre la bienfaisance, & la philosophie,
    Il partage tous ses instans.
Il orne, il enrichit ces paisibles rivages;
Tout se ressent ici de ses soins généreux.
Son sort est de donner, & des leçons aux sages,
    Et des secours aux malheureux.
Nous, à ses vers touchans où la vertu respire,
Où de l'humanité dont il soutient les droits
    On éprouve le doux empire,
    Nous prêtons notre faible voix.
Mais sans l'art des Acteurs, il est bien sûr de plaire,
Lui-même il embellit nos jeux & nos loisirs;
    Il nous attendrit, nous éclaire,
    Et nous instruit dans nos plaisirs.





RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE aux Vers precédens (1).

DES plaisirs & des arts vous honorez l'asyle.
Il s'embellit de vos talens.
C'est Sophocle dans son printems,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

---

(1) On est tellement accoutumé à défigurer tout dans ces Recueils d'esprit, faits par des gens qui n'en ont guères, que dans l'Almanach des Muses, on imprima les deux derniers vers de ce quatrain de cette ridicule manière :

C'est Sophocle *dont le* printems,
Vient couronner de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

Dans le même Almanach, au lieu de ces deux vers du même Auteur,

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante & douze ans,

on ne manqua pas de mettre,

Agé de soixante & douze ans.

Agé ! âgé ! répétait M. de Voltaire dans sa colère poétique, *je ne croyais pas avoir envoyé mon baptistaire ;* & il jetta le Livre au feu.



VERS

» Ces trois cent vers que l'on n'a pas pu lire.
» Mon cher Cl**., grave dans ton cerveau,
» Si tu m'en crois, cet avis salutaire.
» Quand tu voudras injurier Voltaire,
» Signe Gâcon, & laisse-là Boileau.
» On rirait trop du délire nouveau
» D'un barbouilleur à la touche grossière,
» Qui placerait sur une enseigne à bière
» Le nom d'Apelle ou celui de Vanloo (1).

Cl**. partit méditant sa réplique.
On vit alors venir sous le Portique
Un petit homme à l'air humble, au ton doux,
C'était Au**. (2) qui d'une faible haleine
Réchauffe en vain les cendres de Trévoux.
Il arrivait se traînant avec peine;

---

(1) Cela rappelle le vers de M. de Voltaire sur cette prétendue *Epître de Boileau* :

Toujours ami des vers, & du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé :
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire;
Mais il m'a répondu par *un plat Secrétaire*.

(2) M. l'Abbé A**., autre Ecrivain d'Affiches où il annonce les Livres nouveaux, ne manquant jamais d'ajouter, *voyez sur tous ces Ouvrages le Journal des Sciences & des Béaux-Arts qui se vend chez Moutard*, & ce Journal était aussi de la composition de M. l'Abbé A**. Il y a dit vingt fois tout ce qu'on lui fait dire ici, *que la Fontaine n'avait rien inventé; que pour lui*, M. A**, *il avait fait cent cinquante Fables de son invention*, &c. Il a fait graver son portrait & ses Fables à côté, & cette inscription : *De telles Fables sont du sublime écrit avec naïveté.* Il est d'ailleurs prodigieusement loué dans l'Année Littéraire.

Car il portait, outre tous ses écrits,
Un lourd paquet d'*affiches de* Paris,
Où tous les jours il parle de sa gloire,
Et qu'il consacre aux Filles de mémoire;
Il présenta des feuilles de Fréron,
Et son recueil, & puis son médaillon,
Et des écrans : puis inclinant sa nuque,
» Voici des vers, dit-il, sur ma perruque,
» Et mon Journal : on souscrit chez Moutard,
» Et ma Psiché qui reste chez Moutard,
» Et tous mes vers : on les lit chez Moutard.
» Voici sur-tout mes cent cinquante Fables
» D'invention : car je n'emprunte rien.
» Dans ses écrits qu'on dit inimitables,
» Jean la Fontaine a mis trop peu du sien.
» Tout est à moi : je prouve avec génie
» Qu'il faut toujours fuir la philosophie,
» Et qu'une mère aime bien ses enfans,
» Deux vérités qui sont d'un très-grand sens.
» L'Académie à bon droit me réclame.
» Je suis connu sur le Pont Notre-Dame (1).
» Et chez Fréron : je viens peut-être tard.
» La modestie est vertu de grande ame.
» Quant à mes mœurs, nul soupçon, nul écart,
» Et l'on se peut informer chez Moutard.

Quand il eut dit, Duclos se prit à rire,
Et d'un coup-d'œil toisant le pauvre sire,

(1) Lieu où l'on vend beaucoup d'écrans, & l'on sait que les Fables de M. l'Abbé A**, un peu perdues dans la mémoire des hommes, se retrouvent sur des écrans.

D'un ton railleur, le malin Bois-Robert
Dit : » Ecoutez, il faut attendre, Au**,
» L'Académie est encor philosophe.
» C'est un travers qui ne peut pas durer.
» On en revient, vous pouvez espérer.
» Bientôt sa porte à gens d'une autre étoffe
» Pourra s'ouvrir : vous en serez l'honneur
» Et l'ornement ; & dans ce tems prospère,
» Monsieur Fréron en sera Secrétaire,
» Vous Chancelier, & Cl** Directeur.
» En attendant cette brillante époque,
» Qui doit sans doute arriver tôt ou tard,
» Mon cher Au**, restez dans votre coque,
» Dormez en paix, & soupez chez Moutard.

Fort peu content d'une telle semonce,
Au** restait sans trouver de réponse ;
Et contemplant d'un regard plein d'ennui
Son médaillon aussi triste que lui,
Il se taisait : mais un spectacle unique
Frappe les yeux. Un grouppe fort comique
S'avance alors. D'aimables *libertins*,
Frippons charmans, petits Auteurs badins,
Venaient chantant : comme une serinette,
Incessamment leur voix siffle & répète
Les mêmes sons : *Ismène*, *Iris*, *Doris*,
Philis, *Rosis*, & *Zulmis* & *Cloris*,
Themire, *Elmire*, & *Rosette* & *Lisette*,
Et tous les noms que leur fécondité,
Heureusement créa pour la beauté.

Ils précédaient leur modèle & leur maître.
C'était lui-même ; on l'allait voir paraître.
A ses côtés marchait Aliboron,
Qui sur sa tête arrangeait en couronne
Un beau bouquet des feuilles de l'automne,
Beau diadême, & digne du patron
Et du héros. Conduisant son école,
En pompe ainsi venait Monsieur *Frivole*,
Froid, sec & have, & tout rempli de vent,
Faisant tinter des grelots tristement.
Il croit au Louvre avoir déja sa place,
Et sur son front il est écrit *Préface*.
Avec effort sa bouche travaillant,
S'ouvre pour rire, & se ferme en bâillant.
Il amenait son cortège ordinaire.
De *jeux*, d'*amours*, non pas ceux de Cythère,
Non, ces enfans si gracieux, si beaux,
Qui de Boucher font aimer les pinceaux.
Tout est changé : les *graces* sont maussades,
Les *ris* chagrins, & les *amours* malades.
Autour de lui dix Graveurs attitrés
Avec orgueil portaient l'amas énorme
De ses écrits élégans par la forme,
Par le burin richement décorés.
» Si ces vers là, disaient-ils l'un à l'autre,
» N'ont fait sa gloire, ils ont bien fait la nôtre.
» Graces à lui, s'ils n'ont pas été lus,
» Graces à nous, ils ont été vendus.
Frivole approche, il perore, il harangue :
Mais par malheur nul n'entendait sa langue.

Le ſeul Cotin qui ſe trouvait tout près,
Crut deviner qu'il parlait en Français.
En écoutant ce biſarre langage,
Babil confus, monotone ramage,
Le Bois-Robert crut auſſi démêler
Que l'aſpirant prétendait *perſiffler*.
Il regardait la frêle créature,
Et ſans reſpect pour ſa maigre figure;
Par paſſe-tems il vint ſouffler deſſus.
Las! pour *Frivole* il n'en fallait pas plus.
Au même inſtant petits vers, petits drames,
Petits pamphlets, petits épithalames,
Froid apologue en ſtyle précieux,
Plate héroïde, & romans ennuyeux;
Couplets badins, & triſtes facéties,
Contes rimés, lyriques inepties,
Flore, *Zéphir*, & jargon d'Opéra,
Roſes, *baiſers*, *boudoirs*, & cætera,
Tout ce qui dut compoſer un grand homme,
Au jugement des *Arcades de Rome*;
Tout diſparut: un lamentable cri
En retentit juſques chez Monory.

A peine on vit cette chûte burleſque
Du Candidat diſſous ſi plaiſamment,
Qu'on ſe tourna vers un autre groteſque:
Nouvel objet, nouvel étonnement.
Cimmer venait traîné dans ſa *Brouette* (1).
Un étendart en forme de girouette

(1) *La Brouette du Vinaigrier*.

Flotte au-devant : on y lisait ces mots :
Le faux Ami, *l'Indigent*, *Natalie*,
Le Déserteur, *le Juge*, *Sophronie*,
Tous noms fameux, drames provinciaux,
Grands monumens dont la France s'honore
Sans le savoir, & que Paris ignore
Pour son malheur. Cimmer en ce moment
Sous le Parvis voit dans l'éloignement
Les Ecrivains, honneur du dernier âge,
Et qui du nôtre ont mérité l'hommage.
A cet aspect il change de couleur,
Et soupirant de rage & de douleur,
Tout boursoufflé d'un couroux emphatique,
Branlant la tête, & d'un ton prophétique :
» Malheur, malheur à ce siècle déçu !
» Il vous admire, & vous l'avez perdu.
» Fléaux des arts, auteurs de leur ruine,
» *O plat Boileau ! froid bel-esprit Racine !*
» Et toi timide & faible Poquelin,
» Toi qui du drame ignoras l'art divin,
» Vous écriviez pour ceux qui savent lire,
» Vous vouliez plaire aux esprits cultivés.
» Ce joug honteux nous a trop captivés.
» C'est pour *le peuple* enfin qu'il faut écrire.
» *Le peuple* seul, *le peuple* a le vrai goût ;
» *Le peuple* sent, *le peuple* seul est tout ;
» Le reste, rien. *Humanité ! morale !*
» Jurons par vous d'écrire pour la Halle.
» *O vaniteux*, qui *vaniteusement*
» Nous retraciez Auguste & Cornélie,
» Néron, Burrhus, Mithridate, Athalie,

» Ou pensiez-vous trouver le sentiment,
» Le naturel & les traits pathétiques ?
» Où ? dans Sophocle ? Il est dans les boutiques,
» A cette table où de gros Vignerons
» Vont s'enivrer du vin des Porcherons,
» Au Cabaret où va danser Toinette,
» Aux Carrefours.... Enfin dans ma *Brouette.*
» Oui, sans doute, oui : c'est-là qu'il faut saisir
» Les seuls objets qu'on voit avec plaisir.
» Ainsi pensait cet Anglais, ce grand homme,
» Qui fit parler les Savetiers de Rome,
» Le *Caliban* (1), les Fossoyeurs Danois.
» De cet oracle on méconnaît la voix.
» La mienne enfin va réformer la scène.
» Sur ces tréteaux où votre Melpomène
» Depuis cent ans ne fait rien qu'assoupir ;
» Je placerai *le monstre* de *Schekspir* (2).
» Ce *monstre-là*, c'est l'enfant du Génie.
» Fuyez, héros de Grèce & d'Ausonie.
» Le tems n'est plus de voir comme autrefois
» Le Capitole, & les Palais des Rois
» Sur le théâtre, & si j'en suis le maître,
» On y verra l'*Hopital & Bicêtre* (3) ;

---

(1) Personnage monstrueux & incompréhensible d'une Pièce de Shakespéare, intitulée, *la Tempête.*

(2) On écrit ce mot comme on le prononce.

(3) *Un Hopital, dira-t-on. Oui ; & si l'on me fâche, je transporterai la scène à Bicêtre.* Essai sur l'Art dramatique, pag. 136. Tout ce que dit ici l'homme à la *Brouette*, est tiré très-fidèlement de ses écrits. On sent bien qu'il y a un genre de ridicule qu'il serait maladroit d'imaginer. On a besoin ici de la vérité, au défaut de vraisemblance.

» Oui, l'*Hopital*. Français prosternez-vous.
» Je l'ai juré. Profanes à genoux.

Chantre d'Hector; ô toi qui sus décrire,
Des immortels l'inexprimable rire,
Peins-nous le rire éclatant, redoublé,
Dont retentit le Parvis ébranlé,
Les longs éclats, la bruyante huée,
Et la gaité librement déployée.
En se pâmant Molière s'écriait,
Sur Despréaux Racine s'appuyait
N'en pouvant plus. Pour le bon la Fontaine;
Il contemplait ce rare Energumène
D'un regard fixe, immobile, enchanté;
Il jouissait avec tranquillité,
La bouche ouverte, & la mine ébahie,
N'ayant rien vu de semblable en sa vie.
Cimmer jugea qu'on se mocquait de lui.
Il en frémit, il étouffe de bile;
Et révolté contre un siècle indocile,
Qui lui résiste, & court après l'ennui,
Il désespère enfin de la patrie,
Brise en pleurant sa *Brouette* chérie,
Foule à ses pieds son superbe drapeau,
Prend une robe, & s'enfuit au Barreau.

On approuva ce dessein salutaire.
Mais tout-à-coup on entend un grand bruit;
La scène change, & l'Illusion fuit.
» Est-il bien vrai? Nous allons voir Voltaire.

» On dit qu'il touche au bout de sa carrière,
» La goutte aux pieds, la fièvre dans le sang (1).
» Il va bientôt venir prendre son rang.
On s'empressait déjà pour l'introduire
Avec éclat : chacun se disposait
A le fêter, & Racine disait :
» Je le verrai celui qui fit Zaïre.
Soudain Mercure entre le front serein,
On fait silence à son aspect divin ;
» On vous trompait, & je viens vous apprendre ;
» Leur dit ce Dieu, les arrêts du destin.
» Voltaire ici n'est pas prêt à se rendre,
» Et de ses jours on recule la fin.
» De sa carrière aux talens consacrée
» Nul n'égala l'immortelle splendeur ;
» Le destin veut pour dernière faveur,
» Que nul aussi ne l'égale en durée.
» Quand sur ses jours étendant son pouvoir,
» La parque enfin fermera sa paupière,
» Apollon veut que pour le recevoir
» Vous choisissiez Sophocle & Saint-Aulaire (2).

Ainsi parla Mercure ; à ce discours
On applaudit, comme on fait tous les jours,
Quand sur la scène en pleurant on admire
Les vers touchans de Mérope & d'Alzire.

---

(1) M. de Voltaire venait d'être attaqué d'une maladie dangereuse au commencement de l'année 1773.

(2) Deux centénaires.





Etrennes à une Société.

A CHACUNE de vous on doit le même hommage:
Tous les moyens de plaire entre vous réunis,
Tous les tons différens l'un à l'autre assortis,
Charment par leur contraste, & frappent davantage.
Vous gagnez à vous rassembler,
Et de tous les esprits vous avez le suffrage,
Sans vous disputer rien, & sans vous ressembler.

La douceur sans ennui, la gaité sans folie,
Les goûts les plus sentis & les plus délicats,
Cette douce coquetterie
Qui flatte & qui n'allarme pas;
De ce qu'on voit ici c'est l'esquisse fidèle;
Tous les traits en sont vrais, quoiqu'ils soient mal tracés.
Mais chacune de vous, modeste autant que belle,
Peut-être trouvera que j'en dis trop pour elle,
Et pour les autres pas assez.

Vous aimez les beaux arts, les vers, la poésie,
Alimens les plus purs du banquet de la vie.
Celui qui d'un ton sûr, avec simplicité,
Fait parler la raison, l'esprit, la vérité,
Reçoit de vous le prix où le talent aspire,
En voyant le bon goût sourire
Sur les lèvres de la beauté.
A votre sensibilité

Celui qui peut causer d'agréables allarmes,
Plus heureux & plus fier, est payé par vos larmes.

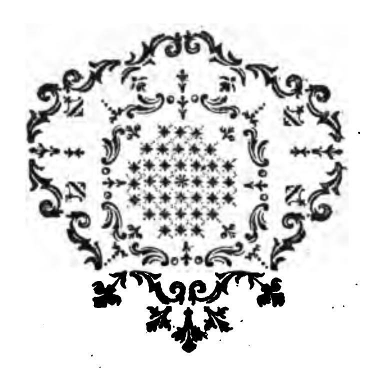
Puissiez-vous présider toujours
Aux travaux de ma Muse, aux destins de mes jours!
Que mes souhaits pour vous n'éprouvant point d'obstacles,
Toujours renouvellés & toujours satisfaits,
Soient semblables à ces oracles
De l'antique Apollon qui ne trompait jamais.

Que Doris de qui l'ame agissante, exercée
Dans chaque mot, dans chaque mouvement,
Sait exprimer un sentiment,
N'aìt jamais l'oreille offensée,
Ni de vers raboteux, ni de prose insensée,
Qu'elle abhorre si franchement.

Que Chloé, dont le front qu'embellit la jeunesse,
Semble un trône de lis où siége la candeur,
Si pleine de délicatesse
Et dans ses traits & dans son cœur;
Puisse pour son bonheur qui tous nous intéresse,
Voir par-tout régner quelque jour
Le systême du pur amour,
Et le Roman de la tendresse.

Que Daphné fertile en bons mots,
Daphné que doit chercher la bonne compagnie,
Et que doivent craindre les sots,
Qui du feu de ses yeux, du feu de la saillie,
Anime les esprits & tourne les cerveaux,

Et qui riant toujours, & toujours à propos
Semble de la gaîté posséder le génie,
Et rire du plaisir de se voir si jolie ;
Que Daphné, dis-je, à ses genoux
Ait mille adorateurs & me préfère à tous.





Vers adressés à M. le Kain, *Représentant Cicéron dans la Tragédie de* Rome sauvée.

1762.

Ainsi dans le Conseil des Maîtres de la terre
Tonnait cet éloquent Romain
Contre son coupable adversaire ;
Tel il bravait jadis ce farouche assassin ;
Tel contre sa rage insolente,
Il signalait ce zèle illustre & vertueux,
Ce courroux noble, impétueux,
Et la vérité foudroyante.

Les talens peuvent tout : tu sais être à-la-fois
Ce sublime imposteur armé contre Zopire,
L'implacable Gengis, ce fier tyran des Rois,
Ou l'Amant forcené qui brûle pour Zaïre,
Qui soupire en sa rage & menace en pleurant,
Immole son Amante, & meurt en l'adorant.

Préside aux destins du Théâtre ;
Poursuis, & de Clairon secondant les succès,
Triomphe des dégoûts d'un Public idolâtre
Et de chansons & de ballets.
Tu ne le sais que trop : oui, la scène divine
Où l'on entend gémir *Racine*
Dans ses éloquentes douleurs ;

Où s'élève Corneille en sa grandeur altière ;
Où leur brillant rival, l'harmonieux Voltaire,
Sous des traits plus frappans, plus forts, plus séducteurs,
Déploya le tableau des tragiques horreurs ;
Ce Théâtre aujourd'hui voit sa gloire avilie
Par un aveuglement fatal.
Je vois de jolis riens éclipser le génie ;
Le Français pour Lindor abandonne Athalie,
Et Brutus pour le Maréchal.
Faut-il rougir de ma patrie ?
C'est à toi d'opposer à ces prestiges vains
Ce talent admiré dont l'attrait nous enchaîne ;
Et le sceptre de Melpomène,
Pour ne pas chanceler, a besoin de tes mains.





A Mlle Dubois.

1763.

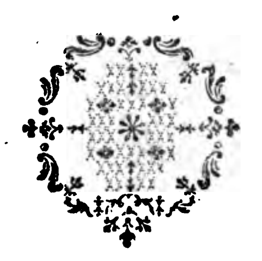
Tu nous fais aimer les allarmes
Que ta voix porte dans nos cœurs.
Melpomène dans ses douleurs,
Devient plus belle par tes charmes,
Et plus touchante par tes pleurs.
La foule autour de toi s'empresse;
Et l'opûlence & la jeunesse
T'offrent des présens & des vœux.
Tu reçois les tributs stériles
Des élégans, des inutiles,
Et beaucoup de vers ennuyeux.
L'amour demande la victoire;
Il est bien fait pour l'obtenir:
Il peut amuser ton loisir;
Mais tes jours sont dûs à la gloire;
Elle embellit jusqu'au plaisir.





A Mlle CLAIRON, *jouant un rôle de Soubrette dans les* Précieuſes.

ON aime à voir un Roi ſous l'habit d'un Berger ;
Plus volontiers encor on vous verrait Bergère.
Vous ſeule à la nobleſſe altière
Savez unir le ton léger.
Les Graces près de vous s'empreſſent à ſe rendre,
Vous prêtent leurs attraits, leur aimable gaité :
Elles valent la majeſté.
Vous ne perdez rien à deſcendre.





VERS adressés aux Officiers Français, assistant à une Représentation d'Adélaïde, sur le Théâtre de Ferney.

SOUS les belles couleurs du pinceau d'un grand homme,
Guerriers, vos propres traits vont s'offrir à vos yeux.
Vous verrez votre image ; & Nemours & Vendôme
Parleront de bien près à vos cœurs généreux.
L'ivresse de l'amour, l'ivresse de la gloire,
Le cri des passions, le cri de la victoire,
Voilà vos guides, ô Français !
Les monumens de vos succès,
Sont au temple de Gnide, au temple de Mémoire.
Les plaisirs ont pour vous embelli les grandeurs ;
Ils charment vos instans : vous ornez leur empire ;
L'honneur seul vous arrache à ces douces erreurs ;
L'honneur est votre Dieu : cet ouvrage l'inspire,
Et ce que l'Auteur sut écrire,
Est écrit déjà dans vos cœurs.





VERS à la Fontaine de Meudon, 1769.

AIMABLE fille des montagnes,
Qui d'un tertre isolé qu'ombragent trois ormeaux,
Sur un lit de gravier laissant tomber tes eaux,
Viens désaltérer nos campagnes;
Dans quelle grotte obscure, ou bien sous quels berceaux
Rassembles-tu l'essaim de tes jeunes compagnes,
Et les nymphes de ces côteaux?
Souffre-moi pour témoin de leurs danses légères,
Et de leurs plaisirs innocens.
Horace a vu jadis de semblables mystères;
Horace a célébré dans ses divins accens,
La fontaine de Blandusie,
Objet de son hommage, honneur de l'Italie,
Et le rendez-vous des amans.
O! Nymphe, tu serais plus digne de ses chants.
Fontaine de Meudon, source pure & lympide,
Accueille sur tes bords un habitant nouveau.
Aux sons qu'il va former que toi seule préside.
Dans les antiques mœurs, on entendrait Ovide,
Te promettre le sang d'un agile chevreau,
Ou d'une génisse timide.
Mais faut-il présenter cette offrande homicide
A la Déesse d'un ruisseau,
Et souiller son cristal liquide?

Tu verras par mes mains ton rivage jonché
De branches de lilas, d'épine printanière.
Je renouerai le tout d'un ruban détaché
Du corset de quelque bergère,
Et voilà mon bouquet : il est fait pour nous deux.
Les dons de la campagne ici bornent mes vœux,
Ici je me sens plus tranquille.
Les folles passions, dont au sein de la Ville,
Je portais sur mon cœur le pénible fardeau,
Se calment dans ce libre asyle,
Et sous un horison plus beau.
L'ambition s'endort, les préjugés se taisent ;
Des desirs effrenés les tumultes s'appaisent.
Je suis plus à moi-même, & dépends moins d'autrui :
Mes penchans sont plus doux, mes plaisirs plus faciles ;
Il n'en faut de bruyans qu'à ces ames stériles,
Que l'agitation défend contre l'ennui.
Le repos est un bien lorsque notre ame est pure,
Et lorsqu'elle est sensible, un champ peut l'attendrir ;
D'un œil indifférent qui peut voir la verdure,
N'était pas né pour le plaisir.
Je respire avec l'air le calme & l'allégresse,
Ce gazon, ce côteau, cet arbre m'intéresse ;
L'oiseau chante, & l'amour anime ses accens ;
La nature m'entoure, & parle à tous mes sens.

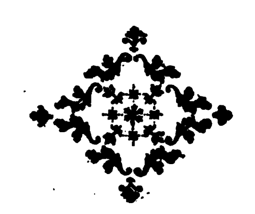
Nature ! que sert-il que dans leur fausse ivresse,
D'ambitieux Rimeurs te nomment leur maitresse ?
Tu n'es pas à leurs yeux des objetts le plus beau ;
Non, tu n'as point touché leur vanité futile.

Pour être applaudis à la Ville,
Ils nous parlent de leur hameau.
Leur vain amour pour toi n'eſt rien que la manie
D'étaler à nos yeux ce qu'ils n'ont point goûté ;
Ils peignent une fleur, & ne l'ont pas cueillie ;
Tu n'es point leur Divinité.
Ils n'ont pas ſous tes yeux compoſé leur cantique.
Qu'ils viennent ſur ces bords : fortunés comme moi,
Renonçant pour t'aimer à l'orgueil poétique,
Tous leurs vers couleront purs & doux comme toi.
Eh ! qui ſe défendrait d'un riant payſage ?
Au ſpectacle des champs qui pourrait réſiſter ?
Ah ! c'eſt ſur un charmant rivage
Que Saint-Lambert a dû chanter.

Là bas ſur ce côteau, théâtre de verdure,
Regardez l'homme heureux : il contemple, il jouit.
Son viſage eſt ſerein, & ſa bouche ſourit...
Son front eſt rayonnant d'une volupté pure.
Vous lui parlez, à peine il entend vos diſcours,
A peine il vous répond. L'onde eſt là qui murmure ;
Il compte les cailloux qu'elle effleure en ſon cours.
Il eſt l'amant de la nature,
Il eſt ſeul avec elle, il eſt entre ſes bras...
Cruels ! n'approchez point, ne l'interrompez pas.
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides.
Ces momens ſont bien chers, puiſqu'ils ſont ſi rapides ;
Il ne peut les goûter toujours.
Bientôt les paſſions reprendront leur empire ;
Peut-être eſt-il, hélas ! ſous celui des amours,

Ou peut-être la gloire a trop su le séduire ;
La gloire ! ah ! s'il est vrai, ces momens seront courts.
O souveraine de mes jours !
Gloire, tu me poursuis jusqu'au sein des campagnes,
Sous l'abri des rochers, au faîte des montagnes.
Ton séduisant fantôme est toujours devant moi,
Eh bien ! je t'obéis, je suis encore à toi.
Ne me reproche point une oisiveté sage.
Mon vaisseau se radoube, & va braver l'orage (1).
Dans les trésors cachés de la réflexion,
Solitaire, appliqué, j'ai puisé des richesses.
Gloire, voici le tems de tenir tes promesses ;
Sur moi de tes splendeurs fais briller un rayon.
La plus belle retraite en peut être embellie ;
Et si tu m'exauçais, du sein de mes foyers,
Je reviens en ces lieux semer sur la prairie,
Tes couronnes & tes lauriers.

(1) L'Auteur travaillait alors à Mélanie qui parut l'année suivante.





L'OMBRE DE DUCLOS.

1773.

DANS l'Elisée il est un lieu charmant,
Séjour divin de ces esprits célèbres,
Qui de leur siècle ont été l'ornement;
Qui du faux goût dissipant les ténèbres,
Ont de l'erreur combattu le poison,
En vers heureux fait parler la raison,
Et parcouru la brillante carrière
Det arts créés pour enchanter la terre.
Après leur mort, c'est-là qu'ils sont admis;
Tous dans leurs mains apportant leurs écrits,
Sont éprouvés sur le Léthé tranquille,
Qui de ses eaux entoure cet asyle.
De l'onde à peine ils ont touché les bords,
O vérité puissante chez les morts!
Tout froid ouvrage, ou prose ou poésie,
Qui soutint mal l'honneur de leur Génie,
Et trompa leurs stériles efforts,
Cédant alors à la dernière épreuve,
S'abime au fond du véridique fleuve.
Entre les mains il ne leur reste plus
Que les écrits qui seront toujours lus.
Dans la demeure éternelle & sacrée,
On ne reçoit qu'une gloire épurée.
Chacun compris dans l'arrêt général,
Perd plus ou moins au passage fatal;

Et peu d'Auteurs, par grace fingulière,
Viénnent à bord avec leur charge entière.
Tous du déchet font fort furpris, dit-on.
Ces jours derniers, le cauftique Piron,
Un peu confus, fauva de la difgrace
Le Métromane & même fans Préface;
Et tel Auteur qui ne s'en doute pas,
Léger de poids, doit arriver là-bas.

Tous raffemblés dans ce riant afyle,
Ceux dont la gloire a confacré le nom,
Tels que jadis les a dépeints Virgile,
Ceints du bandeau des Prêtres d'Apollon;
Sans paffions, fans haîne & fans envie,
Heureux vainqueurs du tems & du tombeau,
Goûtent en paix, fous le ciel le plus beau,
Les doux loifirs d'une immortelle vie;
Rivaux unis, mais non d'accord fur tout,
Gardant toujours leur efprit & leur goût;
Chacun s'amufe & penfe à fa manière.
Houdart encor difpute contre Homère,
Et va frondant fes Dieux & fes Héros;
Le d'Olivet y fait la guerre aux mots.
Boileau foutient, quoiqu'on puiffe lui dire,
Qu'un Opéra ne peut jamais fe lire.
On lui répond par des vers de Roland.
L'éternité s'abrège en difputant.
Sans la difpute, où l'ame eft aiguifée,
On s'ennuyerait même dans l'Elifée.

Duclos fur-tout était de cet avis.
Naguere il vint dans le facré Pourpris;

Et rapporta du Fleuve hypercritique,
Un bon Roman (1), un bon Livre claſſique (2),
Avec fineſſe écrit par la raiſon,
Tableau des mœurs & l'honneur de ſon nom.
A ſa rencontre arriva maint confrère.
Ceux qu'autrefois on voyait ſur la terre
Au Louvre aſſis dans le fauteuil à bras,
Vinrent d'abord autour du Secrétaire,
Et Marivaux (3) lui demanda tout bas,
Si les Français liſaient encor Voltaire.

En parcourant la Troupe littéraire,
Duclos aviſe auprès de Vaugelas
Certain Normand qu'il ne connaiſſait pas,
A l'accent niais, à la mine plaiſante;
Quel eſt ton nom? dit-il, qu'as-tu fait? — Moi?
Oh! rien de bon. — Cet aveu-là m'enchante,
Dit le Breton; j'aime la bonne-foi.
Chez les vivans, quel était ton emploi?
Lors le Normand dit avec aſſurance:
Connaîtrais-tu cette altière Eminence (4),

(1) Les Confeſſions, Roman très-ingénieux, & remarquable par les caractères.

(2) Les Conſidérations ſur les Mœurs, Ouvrage qui n'a ni la tournure piquante, ni le ſtyle pittoreſque de la Bruyère, mais qui eſt très-ſagement penſé, écrit avec une préciſion toujours élégante, & très-utile aux jeunes gens.

(3) Marivaux était un des beaux-eſprits qui ne ſentaient point le génie de M. de Voltaire. Il l'appellait *la perfection des idées communes, bel-eſprit fieffé*, &c.

(4) On ſait que l'Abbé de Bois-Robert, qui avait du crédit auprès du Cardinal de Richelieu, contribua plus que perſonne à l'établiſſement de l'Académie Françaiſe. Il en inſpira le projet à ce Miniſtre, & détermina les Gens de Lettres à ſe prêter à ſes vues, malgré la répugnance qu'ils y apportèrent d'abord. Il rendit des ſervices à pluſieurs d'entr'eux & ne nuiſit jamais à aucun.

Ce Cardinal si redouté jadis,
Qui fit trembler & l'Autriche & la France,
Et son Roi même & tous ses ennemis ;
Ce fier Prélat si cher aux beaux-esprits ? —
Qui ! Richelieu ! La demande est fort bonne.
Il fut connu chez nous comme en Sorbonne.
Depuis vingt ans je l'entendais louer ;
J'en étais las ; il le faut avouer.
Tu vivais donc auprès de sa personne ? —
Je l'amusais. Souvent ma bonne humeur
Le délassait de sa triste grandeur.
Des noirs soucis chassant l'amas sinistre,
Je déridais le Cardinal-Ministre.
Le faire rire était mon seul métier.
Il me payait pour le désennuyer.
Car en régnant quelquefois on s'ennuie ;
Et la vengeance attriste un peu la vie.
Quand son esprit à trop de soins ouvert,
S'obscurcissait par la mélancolie,
On lui disait : *Prenez du Bois-Robert.*

Ah ! c'est donc toi, dit le Chef des Quarante,
Abbé folâtre, heureux Bénéficier !
Tu fis là-haut un assez doux métier,
Et ta gaité t'a tenu lieu de rente.
Mais de quel droit entras-tu dans ce lieu ?
Je sais fort bien que tu fus sur la terre
L'un des élus (1) dotés d'un honoraire,
Pour composer l'esprit de Richelieu ;

(1) Les cinq Auteurs qui travaillaient aux Pièces du Cardinal de Richelieu.

Que Colletet, compagnon de tes veilles,
Rotrou, l'Etoile & l'aîné des Corneilles,
De cet honneur partageaient l'embarras;
Mais tu n'as fait Cinna, ni Venceslas.
Non. Je l'avoue. — Et quel est donc ton titre? —
Il en est un qui peut être prisé.
De mon crédit je n'ai point abusé,
Du bien, du mal, je fus souvent l'arbitre;
Je fis le bien, & de mon protecteur
Sur les talens j'attirai la faveur.
Je n'avilis ni son nom, ni ses graces;
Je ne vendis priviléges, ni places,
Et je servis, j'aimai de bonne-foi,
Tous mes rivaux qui valaient mieux que moi. —

Oh! J'en conviens, ce mérite est unique;
Reste avec nous, vas, tu nous fais honneur.
Tu fus donc gai? moi, je fus véridique,
Peu courtisan, mais excellent buveur,
Très-bon convive, un peu brusque & parleur,
Et dans le vin sur-tout plein d'éloquence.
Que dis-je hélas! ô regrets! ô douleurs!
Tout est perdu; j'ai vu passer en France
Du cabaret le règne & les honneurs,
Ces jours marqués par une ivresse aimable,
Où les neuf Sœurs ne chantaient plus qu'à table;
Ou du caveau (1) par Phœbus habité,
Tout respirait la brillante gaité;
Lorsque Bacchus enflammant le génie

(1) Lieu où se rassemblaient plusieurs Gens de Lettres, MM. Piron, Saurin, Crébillon fils, Collé, &c.

Des feux sacrés de la joyeuse orgie,
Réunissait dans ses heureux festins
Et de Piron la verve étincelante,
Et de Saurin la finesse piquante,
Et de Collé les folâtres refreins.
Ce train de vie était assez commode,
Assez plaisant : j'en vis passer la mode.
On devint sobre, on n'eut plus de chanteurs.
Piron & moi de la vieille méthode,
Nous fûmes seuls fidèles sectateurs,
Et les derniers des beaux-esprits buveurs.

J'avais vu naître une autre épidémie
Moins agréable, une triste manie,
Qui par degrés gagna tous les esprits,
Et qui domine en Province, à Paris,
Même à la Cour ; l'ambitieuse envie
De s'endormir dans notre Académie.
La passion des honneurs du fauteuil
N'avait jamais exercé tant d'empire,
Pris tant de soins, tant irrité l'orgueil.
C'est un vertige, une rage, un délire,
Chacun cabale, écrit ou fait écrire ;
Prêtre, Avocat & Philosophe & Grand,
On s'entre-pousse, on se heurte en courant.
Mon cher Abbé, qui te plais tant à rire,
Pour te servir un plat de ton métier,
Il te faudrait faire voir l'audience
Que je donnais dans les jours de vacance.
C'est un tableau qui pourrait t'égayer. —
Eh ! crois-tu donc l'entreprise impossible ?

Reprit l'Abbé : sais-tu que sous nos yeux
Tu peux placer cette scène risible ?
L'Illusion habite dans ces lieux ;
Non, cette vieille & hideuse sorcière,
Monstre imposteur qui séduit le vulgaire,
Qui va semant les préjugés affreux,
Et les erreurs qui désolent la terre,
Protée impur & Lutin ténébreux ;
Mais cette Fée, heureuse enchanteresse,
Reine des arts, mère des fictions,
Qu'en ses beaux jours a vu naître la Grèce,
Et qui d'Orphée anima les chansons ;
Fille du Ciel & sœur de l'Harmonie,
Qui consacrait tous les jeux du Génie,
Peuplait de Dieux les forêts & les eaux,
Attendrissait les sensibles échos,
Et sur une urne appuyait les Nayades,
Et sous l'écorce enfermait les Dryades ;
Qui sur un char plaça le Dieu du jour,
Sut aiguiser les flèches de l'amour,
Et qui berçait de ses songes aimables,
Le genre humain toujours épris des Fables.
Elle tourna vers de plus grands objets,
De ses leçons l'utile allégorie,
Mit ses crayons dans les mains de Thalie,
De Melpomène éleva le Palais.
Elle enseigna dans Athène & dans Rome,
Cet art charmant qu'on n'ose plus blâmer,
Cet art divin de montrer l'homme à l'homme,
Pour l'attendrir & pour le réformer.
Elle est toujours à nos ordres fidèle,

Elle peut tout. Il dit & l'Immortelle
Parut soudain sur un trône d'azur,
Baguette en main, & d'abord autour d'elle
Tout s'éclipsa sous un nuage obscur.
Puis par degrés une douce lumière
De ses rayons pénètre l'athmosphère.
On voit Duclos sur son grand fauteuil noir,
Dans l'entresol, sombre & triste manoir,
On doit loger Monsieur le Secrétaire.
Là, fourmillait tout l'essaim littéraire.
L'un apportait sa nouvelle Grammaire,
L'autre, un Roman, l'autre, des Almanachs,
L'un, ses Sermons, l'autre, ses Opéras,
Et celui-ci, son Recueil d'Héroïdes,
Et celui-là, ses Drames insipides,
Drames en prose, & traduits & vendus
En Allemagne, & des Français peu lus;
Mais enrichis de fleurons & d'estampes,
Malgré Voltaire, appellés *culs de lampes;*
Couverts de points de l'un à l'autre bout,
Points merveilleux qui tiennent lieu de tout,
Points éloquens qui font si bien entendre
Ce que l'Auteur n'a pas l'esprit de rendre.
C'est dans les points qu'il faut s'évertuer,
Et le génie est l'art de ponctuer.

Ainsi courait cette troupe empressée
Confusément vers le Louvre poussée.
Les Candidats tour-à-tour introduits,
Se retiraient tour-à-tour éconduits;
Et cependant Duclos, peu formaliste,

Difait : Allez, vous ferez fur ma lifte.
Dans cette foule, on remarquait Lingus,
Le fucceffeur du grand Voëtius (1),
De Scriblérus & de Scioppius,
Lequel criait : » Vive la métaphore.
» Je viens flétrir tout ce que l'on adore.
» J'ai réformé l'abfurde antiquité ;
» J'ai de Titus anéanti la gloire,
» Et de Néron rétabli la mémoire ;
» Car, comme on fait, j'aime la vérité.
» Pour la venger feul je me facrifie,
» J'ai frondé tout & j'ai tout contredit,
» Et j'ai cité devant ma *théorie*,
» *L'Efprit des Loix* qui n'eft pas mon efprit ;
» Et d'Alembert & fa Géométrie (2),
» La Politique & la Philofophie,
» Et Cicéron dont je fais peu de cas :
» Place, Meffieurs, pour Simon Nicolas «.

A ce difcours s'élève une huée.
Maître Lingus eft fait à cet accueil,
Et fa grande ame en eft fort peu troublée.
D'un regard fier il narguait l'Affemblée.
Plus fier encor, plus rengorgé d'orgueil,
Parut Curlon (3), fameux chez les Libraires,

(1) Pédans qui écrivaient de groffes injures entre leurs Adverfaires, mais du-moins en latin.

(2) Dans une Brochure intitulée : *Lettres fur la Théorie des Loix*, on prétend *que M. d'Alembert a commis des fautes en Géométrie qu'un Ecolier ne commettrait pas.*

(3) On croit que c'eft un M. Q.** qui a fait des Affiches pour la Province, dans lefquelles il *affiche* un grand mépris pour beaucoup

Curlon, Doyen de cent Folliculaires,
Un peu pédant, un peu lourd, un peu sec,
Plat en français, mais citant force grec,
Vieil Ariſtarque & ſubalterne Apôtre,
Qui des talens a médit comme un autre;
Qui du bon goût pour apprendre les loix,
Depuis vingt ans étudia par choix
D'Aliboron *la Littéraire Année*,
En prit le ſuc & quatre fois par mois
En compoſa ſa Feuille enluminée
Des quolibets du bel-eſprit bourgeois.

En arrivant, il dit au Secrétaire:
» Je ne viens point me mettre ſur les rangs;
» Ce n'eſt point-là, comme on ſait, mon affaire.
» Je viens ſavoir celui des Aſpirans
» Que l'on deſtine à l'honneur aſſez mince
» D'avoir ſa part à l'immortel jetton.
» J'en veux d'avance avertir la Province;
» Sur mon Affiche il faut coucher ſon nom,
» Et décider ſi votre choix eſt bon «.

Duclos allait répondre au Journaliſte,

de gens de mérite. Il écrit, d'ailleurs, avec une nobleſſe de ſtyle remarquable. Il diſait, à propos d'un fragment ſur la Poéſie lyrique, *que l'Auteur ſe dreſſait ſur ſes pieds pour paraître plus grand, & qu'il ne croiſſait pas d'une demi-ligne.* Il prétend que l'Auteur de l'Eloge de Racine *met le mot de création à toute ſauce.* On a voulu ſavoir quel était cet homme qui jugeait ſi finement & ſi poliment tous les Ecrivains. On a trouvé dans la France Littéraire une liſte de tous ſes écrits, qui tient une page. Il n'y en a pas un dont le titre ſoit connu. Et ce ſont-là les hommes qui jugent! *Nam Romæ quis non?*

Quand un autre homme à l'œil dur, au front triste,
Ne voyant rien & ne saluant pas,
Tira Duclos à part & dit tout bas :
» Ecoutez-moi : j'aurai toute ma vie
» Un grand mépris pour votre Académie.
» Mais Despréaux en était, & je doi
» En être aussi : je me fais une loi,
» De ressembler en tout à mon modèle.
» Pour le bon goût vous connaissez mon zèle,
» Je veux venger sa cause & ma querelle,
» Former le siècle, il n'est pas mûr pour moi,
» Avec le tems j'en ferai quelque chose,
» Et je tiens bon : si j'en crois ce qu'on dit,
» Mes vers sont plats, & plus platte est ma prose ;
» On s'y fera : j'obtiendrai du crédit.
» Il est bien vrai que j'abhorre l'esprit,
» Mais cet esprit ne peut pas toujours plaire,
» On reviendra d'une telle chimère.
» Peut-être un jour son règne finira ;
» J'aurai beau jeu quand on s'en passera.

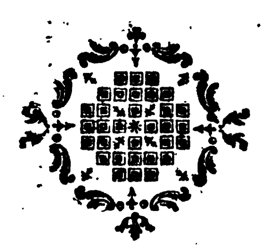
Comme il parlait, Boileau le considère,
Le reconnaît à son air, à son ton,
» Oh ! oh ! dit-il, c'est *le plat Secrétaire*,
» Qui n'a de moi su prendre que mon nom,
» Qui sans esprit insulte le génie,
» Ecrivain dur qui parle d'harmonie,
» Juge ignorant qui parle de bon goût,
» Censeur bavard qui se trompe sur-tout,
» Qui barbouilla cette longue satyre,

» Ce



A Madame la Comtesse DE C***.

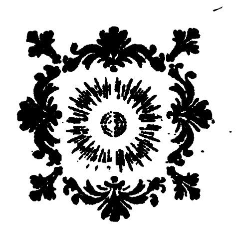
Vos traits sont beaux, & votre esprit est sage ;
L'amour le raconte en tous lieux.
Ce que l'amour publie est quelquefois douteux ;
Mais l'amitié joint son suffrage :
Quand ils s'accordent tous les deux,
Il faut croire leur témoignage.
D'un jeune amant des arts, éloigné de vos yeux,
Ce tribut hasardé vous surprendra peut-être.
Vous ressemblez en tout aux Dieux,
Qu'on adore sans les connaître.





A Madame la Comtesse DE *P***,*
Sur une Parure de Diamans qui représentait les Globes célestes.

LA terre est à vos pieds, les cieux vous embellissent ;
Tous les êtres se réunissent
Pour vous servir & pour vous couronner.
Ils épuisent en vain leur puissance féconde.
Le monde ne peut vous orner
Autant que vous ornez le monde.





A Monsieur DE *V****.

VIVONS unis, vivons contens,
Sans art, sans ennui, sans nuage ;
Et mettons à profit le tems ;
C'est le patrimoine du sage.
Sachons le perdre & l'employer,
Deux talens rares à tout âge.
Possédons sur-tout le dernier ;
De la gaité sans verbiage,
Un sommeil doux, un cœur serein,
De bons convives, de bon vin,
Le tout sans aucun alliage.
Que puis-je encor vous souhaiter ?
Un grain de folie & d'ivresse,
Assez pour aimer sa maitresse,
Et trop peu pour la regretter.
Voilà tous les biens nécessaires ;
Ami, voilà quels sont mes vœux.
Vous croirez bien qu'ils sont sincères ;
Car je les ai faits pour nous deux.





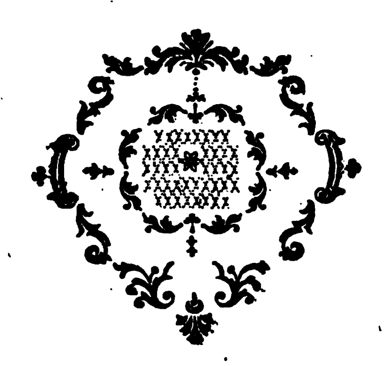
*A Monsieur***, en lui envoyant les Œuvres de* GESNER.

1763.

TOUT change, & le tems notre maître,
Cet arbitre des Nations,
Fait fleurir & fait disparaître
Leurs talens, leurs mœurs & leurs noms.
Dans les bois de la Germanie,
Ces Grècs, autrefois si vantés,
Trouvent des rivaux respectés.
Les Chantres d'Abel, du *Messie* (1),
Vont s'élever à leurs côtés.
Où va se placer le Génie?
Dans ces climats longtems grossiers,
Qui semblaient ne devoir produire
Que des ronces & des guerriers,
Apollon semant des lauriers,
Etablit son nouvel empire.
Les derniers seront les premiers.
L'Evangile a su le prédire.
A Berlin, au Palais des Czars,

(1) Le Poëme du *Messie*, par M. Klopstok, n'est guères connu qu'en Allemagne, & passe pour être plein de beautés sublimes. A l'égard du Poëme d'*Abel*, de M. Gesner, on sait quel succès a eu, dans toute l'Europe, la traduction française qu'en a faite M. Huber. Cet Ouvrage remarquable par l'intérêt & la simplicité, respire la manière antique. Rien ne ressemble plus à Homère.

Les muses semblent se complaire,
Et le nord de cet hémisphère
Devient l'orient des beaux arts.
Tout se succède sur la terre.
Nommés barbares autrefois,
Ces peuples hardis & sauvages
N'ont régné que par leurs exploits;
Ils vont régner par leurs ouvrages.
Ils s'élèvent, & nous baissons.
A cet éclat nous n'opposons
Que la vieillesse de *Voltaire*.
Quand il finira sa carrière,
Nous seront réduits aux chansons.





Vers à Mlle Dumesnil.

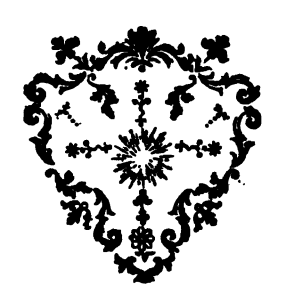
1763.

Eh bien ! de tes talens le triomphe est durable,
Et le tems n'a point effacé
Ce caractère inaltérable
Qu'en toi la nature a placé.
L'art ne t'a point prêté son secours & ses charmes.
A ses heureux efforts souvent on applaudit ;
Souvent il satisfait l'esprit ;
Mais avec toi l'on pleure, avec toi l'on frémit.
Ton désordre effrayant, tes fureurs, tes allarmes,
Et tes yeux répandant de véritables larmes,
Ces yeux qui de ton ame expriment les combats,
L'involontaire oubli de l'art & de toi-même ;
Voilà ta science suprême,
Que tu n'as point acquise, & qu'on n'imite pas.

D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse,
Avec précision des gestes mesurés,
D'un débit cadencé la pompe harmonieuse,
Des silences frappans, des repos préparés,
Sans doute avec raison peuvent être admirés.
J'estime une adroite imposture ;
J'en vois avec plaisir le charme ingénieux,
Et j'admets après la nature,
L'art qui la remplace le mieux.

Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice.
Je te crois Clytemnestre, & je déteste Ulysse.
Tu me fais partager ta profonde douleur ;
Tu fais gémir mon ame & palpiter mon cœur.

Poursuis, & règne encor sur la scène ennoblie.
Elle assure à ton nom un éclat éternel.
Il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel,
Que la nature & le génie.



A Madame DE *M**, en lui envoyant la Réponſe d'un Solitaire à l'Abbé* DE**.

VOUS qui ſavez penſer & plaire,
Réunir tous les goûts, & prendre tous les tons,
Qui jugez d'un œil ſûr & les tableaux d'Homère,
Et les recherches des Platons;
Qui dans le ſiècle heureux qu'a célébré Voltaire,
Auriez ſu rapprocher Racine & Deshoulière,
Adoucir Boſſuet, enchanter Fénélon;
Ecoutez un moment le ſage Solitaire,
Qui combat, en s'armant des traits de la raiſon,
Le rigoriſme atrabilaire
Du triſte amant de Monbazon.
Admiré dans ſon ſiècle, & blâmé dans le nôtre,
Il a deux grands torts à mes yeux,
Et comme amant, & comme apôtre.
Privé de l'objet de ſes vœux
Il put ſe conſoler! il fit des malheureux!
L'amant de Monbazon, s'il eût été le vôtre,
N'eût jamais fait ni l'un ni l'autre.





A mes Amis.

Je vous retrouve enfin, je vous vois réunie,
Douce société que mon cœur a choisie,
O mes guides ! ô mes amis !
Dans le tourbillon de Paris,
Où l'on porte au milieu de la foule étrangère,
Et l'ennui d'être solitaire,
Et le besoin de s'attacher,
Qu'il est doux de se rapprocher
De ceux qu'on aime, & qu'on préfère !

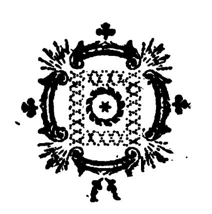
L'été nous avait tous dispersés dans les champs,
La nature alors est si belle !
Pour des plaisirs nouveaux elle éveille nos sens ;
Son règne est commencé ; l'on est heureux par elle ;
Pour elle l'on veut tout quitter ;
Et tranquille on se livre au plaisir d'exister.

Croyez-moi cependant, quelque ivresse qu'inspire
Le spectacle enchanteur des beaux jours renaissans,
Quand je trouvais l'air pur, les ombrages charmans,
Il manquait à mon cœur de pouvoir vous le dire.

Que je suis heureux avec vous !
N'en vaut-on pas bien mieux lorsque l'on est ensemble ?
N'a-t-on pas, quand on se rassemble,
Plus d'esprit, de gaité, des sentimens plus doux ?

Le travail a son prix ; j'en estime l'usage.
Je veux bien de mes jours lui laisser la moitié.
S'il les occupe tous, il devient esclavage ;
 Il ôte trop à l'amitié.
Je vois qu'il nourrit l'ame, & qu'il la fortifie.
Mais si l'on n'entremêle aux travaux de l'esprit
Ces noeuds intéressans qui font chérir la vie,
 L'ame se sèche & s'endurcit.

 Le cœur ne peut pas se suffire.
Il faut qu'un autre cœur vienne le ranimer.
On se lasse souvent de penser & d'écrire ;
Se lasse-t-on jamais de sentir & d'aimer ?





RÉPONSE à des Vers de M. D. P. adressés à l'Auteur, sur un Concours académique.

VOUS êtes trop modeste, & savez trop séduire.
En vain sur mes rivaux vous m'accordez l'empire;
Vos vers m'ont défendu d'une si douce erreur.
Je conçois aisément, quand je viens à les lire,
Que je puis avoir un vainqueur.
Je suis loin d'imiter un plaideur intraitable,
Qui, content de Thémis dans un jour de succès,
Ne la trouve plus équitable,
Lorsqu'il a perdu son procès.
Nous sommes cent amans de la même maîtresse:
C'est la gloire que nous servons.
Il n'en est point de plus traîtresse.
Un sourire flatteur, un mot, une caresse,
Nous fait oublier vingt affronts.
De tant de courtisans cette belle entourée,
Prodigue d'espérance, avare de faveurs,
Toujours capricieuse, & toujours adorée,
Trompe ses plus chers serviteurs.
Elle a des favoris qui portent ses couleurs;
Et laisse aux autres sa livrée.
Malheur à qui sent trop ses dangereux attraits;
Il n'échappera plus à son charme funeste.
Souvent on la maudit, souvent on la déteste;
Mais on ne la quitte jamais.



RÉPONSE à des Vers d'un jeune Homme de dix-huit ans.

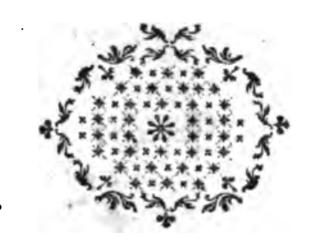
TON style est séduisant ; ton ame est noble & tendre ;
Ta jeunesse naïve adore les talens,
De leur attrait flatteur tu n'as pu te défendre ;
Je vois qu'ils te suivront dans le cours de tes ans.
Ah ! puisses-tu du-moins, jeune amant de la gloire,
Ne jamais déplorer tes premières amours !
Puissent les filles de mémoire,
T'inspirant de beaux vers, t'accorder de beaux jours !
Saches & mériter & désarmer l'envie,
A la célébrité réunir le bonheur.
Que toujours tes destins soient purs comme ton cœur,
Que ce cœur si sensible aux vertus, au génie,
Leur offre les accens que tu sauras former.
Sur-tout que jamais il n'oublie
Que dans tes premiers vers tu promis de m'aimer.





*VERS à Madame S**, en lui envoyant l'Eloge de Henri IV.*

JE n'ai point au bon Roi reproché ſes faibleſſes.
Pouvais-je de l'amour condamner les tendreſſes ?
En regardant vos yeux, il m'a ſemblé ſi doux !
Si du tems de Henri le Ciel vous eût fait naître,
Ce volage Vainqueur ſe fût fixé pour vous ;
Roſni lui-même alors eût approuvé ſon Maître,
Ou bien Roſni lui-même en eût été jaloux.





VERS à la même, en lui envoyant l'Eloge de FÉNÉLON.

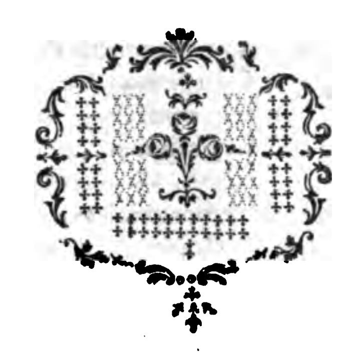
J'AI loué Fénélon ; vous l'euſſiez loué mieux ;
Vous parlez comme il ſut écrire.
La douceur de ſon ſtyle eſt celle de vos yeux ;
On veut toujours vous voir ; on veut toujours le lire.
Vous nous repréſentez les vertus qu'il inſpire.
Son génie & votre ſourire
Sont les plus beaux préſens des Cieux.
Que tous les deux ont de puiſſance !
Combien il faudrait envier
L'Auteur qui pour partage obtiendrait le premier,
Et le ſecond pour récompenſe !





*Vers à Madame D**, en lui envoyant la Pièce intitulée,* le Philoſophe.

Mon art eſt peu de choſe, & j'en ſens la faibleſſe.
Le vôtre eſt enchanteur, le vôtre eſt le premier.
Peut-être que mes vers font aimer la ſageſſe ;
Mais vos yeux la font oublier.





HÉRO ET LÉANDRE,

ROMANCE.

Sur l'Air de la Romance de Gabrielle de Vergi.

JE vais vous conter l'aventure
D'un jeune Amant né dans Sestos,
Dont la mer fut la sépulture,
Comme il nageait vers Abidos.
Long-tems il eut le sort prospère
Dans ce trajet si dangereux.
Las ! il devint trop téméraire,
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuste contrainte,
Et les parens & les rivaux,
Léandre incapable de crainte,
Chaque nuit traverse les flots.
Héro l'attend : Héro timide
Fait briller du haut d'une tour
Un flambeau qui lui sert de guide,
Allumé des mains de l'amour.

Dieux ! quel moment, quand cette Belle
Entre ses bras pourra presser
L'Amant qui s'exposa pour elle,

Et qu'il faudra récompenser !
Il vient... son Amante l'embrasse,
Ce jeune Dieu vainqueur des flots ;
Et le premier baiser efface
Le souvenir de ses travaux.

Il n'est point de bonheur durable,
Telle est la loi de l'Univers.
Héro ! tu parus trop aimable
Aux yeux du Souverain des mers.
Caressant une Néréïde,
Il avait vu d'un œil jaloux
L'Amant qui d'un cœur intrépide,
Va chercher des plaisirs plus doux.

» Effrayons, dit-il, son audace «.
Déja les flots sont soulevés.
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre un moment s'intimide....
De l'œil il mesure les eaux.
Héro l'attend : l'amour décide.
Léandre est déja dans les flots.

Il va luttant contre l'orage.
» O Dieu ! dit-il, qui me poursuis !
» Faut-il que mon bonheur t'outrage ?
» Je sens trop que tu m'en punis.
» Ah ! s'il faut que l'onde engloutisse
» Le mortel dont Héro fit choix,
» Que Léandre avant qu'il périsse,
» Soit heureux encore une fois «.

Hélas ! ſa dernière eſpérance,
Le fatal flambeau s'éteignit.
Il va flottant ſans aſſiſtance,
Dans la tempête & dans la nuit;
Et cependant d'horreur ſaiſie,
Héro, dans ſa funeſte tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'amour.

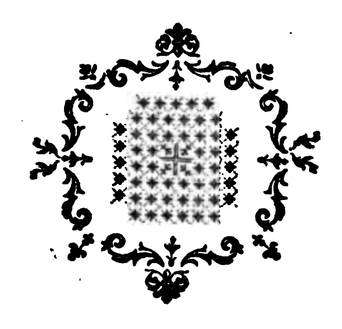
Le jour renaît : pâle & craintive,
Elle s'avance en frémiſſant.
Les flots avaient juſqu'à la rive
Porté le corps de ſon Amant.
Héro le voit ! ames ſenſibles,
Que l'amour bleſſa de ſes traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais.

A ſa douleur elle ſuccombe.
Dans l'onde elle s'enſévelit.
L'amour dans une même tombe,
A Léandre la rejoignit;
Et chaque jour ſur ce rivage,
En ſe reprochant ſes fureurs,
Neptune à ce tombeau ſauvage,
Porte le tribut de ſes pleurs.



*Envoi à Madame***.*

Il ne faut point braver l'orage ;
C'eſt un parti trop dangereux ;
Il vaut bien mieux ſur le rivage,
Attendre un inſtant plus heureux.
Mais ſi pour vous par imprudence,
J'affrontais l'humide ſéjour,
Je voudrais du moins l'aſſurance
De n'être noyé qu'au retour.





AUTRE ROMANCE.

Sur l'AIR : Que ne suis-je la fougère ?

D'UNE Amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur ?
Maître de ma destinée,
Tu prononces mon malheur.
A cette nouvelle affreuse,
Je fus prête d'expirer ;
Mais je suis moins malheureuse ;
A-présent je puis pleurer.

Je t'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir & mon ardeur.
En me laissant moins connaître,
J'aurais mieux fixé ton cœur.
Mais j'ai cru, loin de rien taire,
N'en pas assez exprimer.
D'autres ont l'orgueil de plaire ;
Je n'ai que celui d'aimer.

Eh ! bien ? ce monde volage
T'offre-t-il de vrais plaisirs ?
Et l'objet de ton hommage
Va-t-il fixer tes désirs ?
Que ta maitresse nouvelle
Doit être chère à tes vœux !

Serais-tu donc infidèle,
Sans devenir plus heureux ?

Tu t'es mal connu toi-même,
Tu ſentiras ton erreur.
Tu mets ta gloire ſuprême
A conquérir plus d'un cœur.
Mais la nature invincible
Te preſcrit une autre loi.
Elle t'a formé ſenſible ;
Elle t'a formé pour moi.

Lorſqu'à des beautés trompeuſes
Tu ſeras las d'obéir,
De tes victoires honteuſes
Lorſque tu ſauras rougir,
Viens retrouver ton Amante,
Viens lui confier ton ſort ;
Tu la reverras conſtante ;
Elle n'attend qu'un remord.

Ne crains point que ma vengeance
Abuſe d'un tel moment.
Je mettrai ma jouiſſance
A conſoler mon Amant.
Va, ma tendreſſe eſt ſi pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.





AUTRE ROMANCE,

Sur une ancienne Musette.

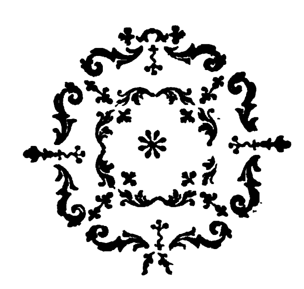
O ma tendre Musette !
Musette des amours !
Toi qui chantais Lisette,
Lisette & les beaux jours !
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté ;
Chantes son inconstance,
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme,
Qui brille dans ses yeux.
Je croyais que son ame
Brûlait des mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir.
Hélas ! si jeune encore,
Sait-on déja trahir ?

Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur.
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur.
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas !

Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma chere musette,
Console ma douleur.
Parles-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours :
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.





*Couplets à M. P**, qui dansait au Bal.*

Oui, la Muse pleine d'appas,
Qui préside à la danse,
A dû former les premiers pas
Qu'essaya ton enfance.
Oui, la Déesse du printems
Te donnant sa parure,
T'apprit à courir dans nos champs,
Sans fouler la verdure.



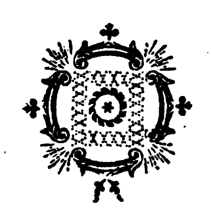
Telle Flore au soir d'un beau jour,
Fuit devant le zéphire,
S'arrête, & d'un œil plein d'amour,
Vient encor lui sourire.
Mais si de tes regards charmans
Flore avait le langage,
Zéphir des volages Amans
Ne serait plus l'image.



Ah! Dieu! que de légèreté,
De grace & de souplesse!
C'est l'abandon, c'est la gaité
De l'amour qui caresse.

Amis, répandons ſur ſes pas
Les fleurs de nos prairies.
Les fleurs ſous ſes pieds délicats,
Ne ſeront point flétries.

Le cœur le moins fait pour aimer
Te ſerait-il rebelle ?
De tant d'attraits faits pour charmer,
Le moindre eſt d'être belle.
Ta fille ſeule avec le tems
Peut être ton égale.
Juſqu'au jour qu'elle aura quinze ans,
Ne crains point de rivale.





LE RUISSEAU.

Couplets sur l'ancien Refrein (1) Félicité passée, &c.

L'AMOUR charmait ma vie,
L'amour fait mon malheur.
Je plaisais à Silvie,
Et j'ai perdu son cœur.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Voyez cette eau si belle
Couler sous ce berceau.
Autrefois l'infidèle
Venait à ce ruisseau.
Félicité passée, &c.

C'était dans ce lieu sombre,
Le soir des jours d'été,
Qu'amour allait dans l'ombre
Attendre la beauté.
Félicité passée, &c.

---

(1) Ce refrein est heureux; mais les anciennes paroles qui l'accompagnaient, n'en sont pas dignes. On a tâché d'y suppléer dans celles-ci, qui ont été demandées à l'Auteur.

Ses pas dans le boccage,
Quand le vent ſe taiſait,
Agitaient le feuillage,
Et mon cœur palpitait.
Félicité paſſée, &c.

Quelle douce harmonie
Formaient les flots légers,
La voix de ma Silvie,
Et le bruit des baiſers!
Félicité paſſée, &c.

Vers ce lieu que j'adore,
Portant toujours mes pas,
J'y viens l'attendre encore;
Mais elle n'y vient pas.
Félicité paſſée, &c.

Ruiſſeau, ſi dans ta courſe
Tu peux la rencontrer,
Dis que près de ta ſource,
Tu m'as vu la pleurer.
Félicité paſſée, &c.





DAPHNÉ.

Couplets à Madame B * *.

VOUS retracez tous les appas
De cette Nymphe agile,
Dont Apollon ſuivit les pas,
Sans la rendre docile.
Vous avez les traits auſſi doux,
Et la taille auſſi belle.
Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
Si vous courez comme elle!

De la même légéreté
Duſſiez-vous être ſûre,
Que le prix me ſoit préſenté,
Je tente l'avanture.
L'amour me rendra plus léger,
J'en attends la victoire;
Et ſi vous devenez laurier,
Je reviens à la gloire.

Ah! quand vous auriez le ſecours
Des antiques preſtiges,
Croyez-moi, n'ayez point recours
A de pareils prodiges.
Connaiſſez mieux tout le danger
D'une métamorphoſe.
Vous ne pouvez jamais changer,
Sans perdre quelque choſe.



STANCES à *Madame* DE C**.

1772.

L'ÉCLAT de ta naissante aurore
Brilla sur mon heureux printems.
J'essayais mes faibles talens,
Quand tes appas venaient d'éclore.

Cet instinct de nos jeunes ans
Qui nous éclaire & nous enflamme,
Grava tes attraits dans mon ame,
Et plaça ton nom dans mes chants.

Dirigeant mes premières veilles,
Ton goût me prescrivit des loix.
Les premiers accens de ma voix
Ont voulu flatter tes oreilles.

Nous étions dans l'âge brillant,
Et des projets & des conquêtes.
Tes yeux tournaient toutes les têtes;
Ma muse en voulait faire autant.

Je l'avourai sans jalousie,
Tu fus plus heureuse que moi.
Tes charmes pour donner la loi
En savaient plus que mon génie.



Le bonheur qui suit la beauté
Ne se fixe point sur nos traces;
Et les Muses en vérité
Ont plus d'ennemis que les Graces.



Les mortels, les héros, les Dieux,
Sont tous aux pieds de Cithérée;
Elle est triomphante, adorée;
Apollon est chassé des Cieux.



L'ignorance nous persécute,
La haine veut nous avilir.
Un lecteur chagrin nous dispute
Et nos talens & son plaisir.



Mais l'amour veille à votre gloire:
Deux beaux yeux n'ont point de censeur;
Et nous chantons notre bonheur,
Quand nous chantons votre victoire.

Amis, s'il faut être rivaux,
Soyons-le aux genoux de Glycère.
Sur le Pinde on trouve la guerre,
Et les fêtes sont à Paphos.



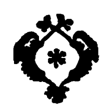
Deux jeunes hôtes des boccages,
Brouillés assez mal à propos,
Se querellaient dans leurs ramages;
Leurs chants affligeaient les échos.



Flore parut, fraîche & brillante.
Pour elle ils unirent leur voix.
Leur voix alors fut plus touchante,
Et la paix revint dans nos bois.



Qu'à jamais elle nous enchaîne,
Puisqu'elle a su nous désarmer.
A-t-on des momens pour la haîne?
On en a si peu pour aimer!





Traduction d'un morceau du quatrième Chant de Lucrèce.

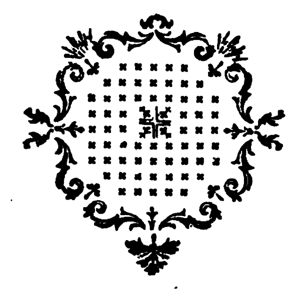
Ah! fuyez cet amour qui dans sa folle erreur
Mêle à ses voluptés l'ivresse & la fureur.
Le sage veut goûter un bonheur sans mélange.
Mais voyez un amant & son délire étrange.
Au moment du triomphe, au comble de ses vœux,
Il ne sait où fixer & ses mains & ses yeux.
Errant sur les beautés qui sont en sa puissance,
Il hésite à choisir, il admire, il balance.
Vénus a devant lui dévoilé ses trésors;
Mais quel sera l'objet de ses premiers transports?
L'insensé sur sa proie enfin se précipite.
Une tendre fureur le tourmente & l'agite.
Il voudrait sous sa bouche, il voudrait sous ses doigts,
Pouvoir tout rassembler, tout sentir à la fois.
Il tient ce qu'il adore, il l'accable, il le presse;
Il mord dans ses baisers les lèvres qu'il caresse,
Comme s'il prétendait par cette trahison,
Se venger des appas qui troublent sa raison.
Mais l'amour fait chérir ces brûlantes morsures;
Il verse son nectar sur ces douces blessures.
L'enchanteur vous promet que l'objet de vos feux,
En peut calmer dans vous l'excès impétueux;
Que ce corps séduisant dont l'aspect vous consume
Porte en lui le remède aux ardeurs qu'il allume.

Non,

Non, il ne tarit pas les sources du desir,
Et plus vous jouissez, plus vous voulez jouir.

Quand vous sentez la faim, quand le besoin qui crie
Vous demande les mêts qui soutiennent la vie,
Bientôt dans votre sang tout leur suc est versé;
L'aliment est à vous; le besoin a cessé.
Mais l'éclat d'un beau teint, l'incarnat qui vous frappe,
N'est qu'une image vaine, & qui toujours échappe,
Un être fugitif que l'on ne peut saisir.
Ainsi lorsqu'en rêvant la soif se fait sentir,
Vous buvez à longs traits une onde imaginaire;
Même au milieu des eaux rien ne vous désaltère.
Ce songe si pénible est celui des amans.
Vous promenez en vain des yeux étincelans,
Sur l'albâtre adoré de ces formes charmantes,
Qui semblent s'arrondir sous des mains caressantes.
Le plaisir de les voir ne se peut assouvir;
Rien n'en peut être à vous; rien ne s'en peut ravir.
Vous voyez tant d'appas, vous les cherchez encore.
La soif de posséder vous brûle & vous dévore.
Le desir est au comble, & vos corps enlacés
Par des nœuds plus étroits se sont déjà pressés.
Votre amante au plaisir s'abandonne pâmée.
Votre bouche s'attache à sa bouche enflammée.
Vous pressez de vos mains, vous semblez dévorer
Tous ces brûlans appas qu'elle aime à vous livrer,
Vous voulez les ravir.... Inutile espérance!
Vains efforts! de l'amour ils prouvent l'impuissance.
Ils épuisent enfin vos membres languissans;

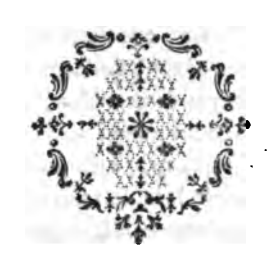
La dernière secousse ébranle tous vos sens.
Dans un doux tremblement, dans une heureuse extase,
L'amour darde ces sucs que sa chaleur embrase.
Les yeux demi fermés, & les bras étendus,
Vous palpitez encor d'un plaisir qui n'est plus.





Impromptu à M^de L. C. D. M., après lui avoir récité le morceau précédent.

AH ! j'ai traduit, & traduire, c'eſt feindre.
Pour bien chanter l'amour & le plaiſir,
C'eſt dans vos bras qu'il faudrait les ſentir ;
C'eſt à vos pieds qu'on apprend à les peindre ;
C'eſt ſous vos traits qu'il faut vous les offrir.
Des voluptés ainſi jadis Lucrèce
Peignait enſemble & ſavourait l'ivreſſe.
Il en eſt mort, & j'en voudrais mourir.





A M. DE VOLTAIRE, *sur la Réhabilitation de la Famille* CALAS.

1765.

TU n'as pas vainement défendu l'innocence;
Ta voix s'est fait entendre aux Ministres des loix;
Leur justice & ton éloquence
D'une famille en pleurs ont su venger les droits.
Tu chantes la vertu, ton exemple l'inspire,
Et dans toi l'on révère en dépit des ingrats,
Et le créateur de Zaïre,
Et le Défenseur des Calas.

Sans doute il est affreux, que dans nos jours paisibles,
Le fanatisme encore aiguise de ses mains
Ces glaives sacrés & terribles,
Dont il menace les humains.
Mais qui sait mieux que toi, qu'à ses erreurs cruelles
Le stupide vulgaire est loin de renoncer?
Le jour de la raison peut-il jamais percer
Dans ces ténèbres éternelles?
Il est, il est des maux qu'on ne saurait guérir,
Et l'étude du sage est d'apprendre à souffrir.

Lorsque de ta brillante sphère
Tu baisses tes regards sur l'insecte éphémère,
Qui tourne contre toi son aiguillon brisé,

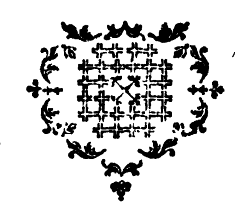
Sur ce faible ennemi des arts & du génie (1),
Qui voudrait ſecouer le poids d'ignominie,
Dont il eſt ſans ceſſe écraſé;
Sans doute en ce moment tu te dis à toi-même,
Que la nature ici, par une loi ſuprême,
Plaça dans un même tableau
Et l'être le plus vil, & l'objet le plus beau;
Que par un ordre néceſſaire,
Ordre myſtérieux émané des deſtins,
Il faut que des tyrans tourmentent les humains,
Tandis qu'un ſage les éclaire;
Que l'abeille ait ſon miel, le ſerpent ſon poiſon:
Tout eſt comme il doit être, & Pangloſſ a raiſon.

Quand l'aſtre qui des tems nous décrit la carrière,
Elevé ſur notre hémiſphère,
Fera briller ſur nous ſes rayons bienfaiſans;
J'irai, n'en doute pas, dans tes fertiles champs,
Dans la retraite où tu m'appelles,
Sur les bords de ton lac, ſur ces rives ſi belles,
Qu'embelliſſent encor ta gloire, & tes bienfaits,
Et dont ta voix touchante a vanté les attraits.
C'eſt dans ce lieu tranquille, où tu braves l'envie,
Où tu ſais & ſentir & donner le bonheur,
Que j'irai m'embraſer d'une nouvelle ardeur
Sous les aîles de ton Génie.
Quelquefois de la poéſie
Quittant pour un moment l'étude & les ſecrets,

(1) L'Auteur de l'Année Littéraire avait attaqué M. de Voltaire au ſujet de ſes Mémoires en faveur de cette famille infortunée. Il y a des hommes que rien n'adoucit.

J'entendrai les leçons de ta philosophie,
En te suivant dans tes bosquets.
Quand nous verrons dans tes campagnes
Un aigle à l'œil superbe, élancé des montagnes,
Planer vers le soleil, & fuir loin de nos yeux,
Nous croirons voir Corneille en son vol orgueilleux;
Et lorsqu'en un boccage, où les roses fleurissent,
Nous verrons la chenille errer dans un buisson,
Et flétrir en rampant les fleurs qui la nourrissent,
Il faudra malgré nous reconnaître F**.

Ah! puissé-je long-temps, sur ce charmant rivage,
Où s'écoulent tes jours dans un calme envié,
Trouver auprès de toi ces premiers biens du Sage,
Ces trésors des humains, la paix & l'amitié.





A une Mère. 1765.

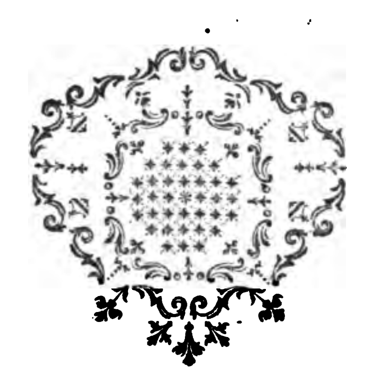
TANDIS que cette foule inconſtante, aveuglée,
Va fatiguer ſes jours dans de frivoles jeux,
Pour retomber bientôt languiſſante, accablée,
Dans les bras d'un loiſir auſſi pénible qu'eux;
Ton ame inceſſamment & s'élève & s'éclaire.
Une étude agréable, un travail volontaire,
Savent multiplier le prix de tes inſtans;
    Les tendreſſes de tes enfans
Font ſentir à ton cœur le plaiſir d'être mère.
Combien ils te ſont chers ces êtres précieux,
Ces objets de tes ſoins, ces ſoutiens de ta vie!
Comme ils ſavent parler à ton ame attendrie,
Et comme tes regards répondent à leurs yeux!
    Leurs careſſes délicieuſes,
Redoublent ton amour en peignant leurs tranſports;
    C'eſt pour les ames vertueuſes
    Que la nature a des tréſors.

    Ce ſexe que le nôtre encenſe,
    D'un nuage de préjugés
Voit obſcurcir par nous les jours de ſon enfance,
    Et tous ſes devoirs partagés
    Entre la feinte & l'ignorance.
Il tremble de penſer, il tremble de ſentir;
Sa raiſon eſt muette, & ſon ame eſt captive.
    On s'efforce d'anéantir

L'aimable expression de sa candeur naïve.
Pour le mieux asservir, on cherche à l'aveugler ;
Et l'on n'instruit enfin sa jeunesse craintive,
Que dans l'art de rougir & de dissimuler.
Ah ! ce n'est pas du moins dans ce triste esclavage
Que tes heureux enfans croissent auprès de toi.
Sans effaroucher leur jeune âge,
Tu sais de la vertu leur faire aimer la loi.
Des biens que le Ciel nous dispense,
Tu leur montres avec prudence
L'usage nécessaire, & l'abus séducteur ;
Et tu présentes à leur cœur
Les plaisirs avec l'innocence,
La sagesse avec le bonheur.

Le don le plus brillant, hélas ! le moins durable,
La beauté s'efface & périt.
D'un souffle dévorant la volupté flétrit,
Et l'ame qu'elle enivre, & les sens qu'elle accable ;
Elle éteint par degrés les clartés de l'esprit.
Malheur à la coupable mère,
Qui pour son propre sang insensible, étrangère,
De ses égaremens ne bornant point le cours,
Use dans les plaisirs le tissu de ses jours !
Bientôt dans l'abandon, malheureuse, avilie,
Des ennuis & de l'infamie,
Seule, elle traînera le douloureux fardeau ;
Le long opprobre de sa vie,
Sera gravé sur son tombeau.
Mais celle qui toujours à son devoir fidelle,
Aura de l'amour maternelle

Sur ſes heureux enfans répandu les bienfaits,
Les verra, de ſes jours conſolateurs aimables,
Par leurs empreſſemens prévenir ſes ſouhaits,
Et baiſer de ſon front les rides reſpectables;
Et ſes derniers momens couleront dans la paix.





LES REGRETS.

Stances. 1771.

Le sombre hiver va disparaître ;
Le printems sourit à nos vœux ;
Mais le printems ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir,
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;
Je n'ai plus de droits au plaisir.
Pour les autres tout semble éclorre,
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule,
Me rappelle un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuye ?
Heures, dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie ;
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce penſée
Qui s'offrait à moi le matin,
Et qui vers le ſoir retracée
M'entretenait du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
Des arbres de ce beau vallon,
Et de l'oiſeau qui ſe ranime,
J'entends la première chanſon.

Ah ! c'eſt vers ce tems que Thémire
A mes yeux parut autrefois.
C'eſt-là que je la vis ſourire ;
C'eſt-là que j'entendis ſa voix ;

Sa voix, qui ſous le frais ombrage
Où je l'écoutais à genoux,
Raſſemblait autour du bocage
Les oiſeaux charmés & jaloux.

Les témoins, la crainte & l'Envie,
Combattaient ſouvent nos déſirs.
Mais ſous l'œil de la jalouſie
L'amour ſent croître ſes plaiſirs.

Beaux ſoirs d'été, charmante veille;
Où je ſaiſiſſais au haſard
Un baiſer, un mot à l'oreille,
Un ſoupir, un geſte, un regard!

Que de fois dans cet art inſtruite,
Thémire au milieu des jaloux,
Jetta dans des diſcours ſans ſuite
Le mot, ſignal du rendez-vous!

O! comment remplacer l'ivreſſe
Que l'amour répand dans ſes jeux?
Non, la gloire, autre enchantereſſe,
N'a point d'inſtans ſi précieux.

Du ſoin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrais-je me remplir?
Pourquoi voudrais-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir?

Les Arts, dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon Amante
Loin de me la faire oublier.

A ce spectacle où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis : celle qui m'est ravie,
Chantait mieux, & chantait pour moi.

Dans le temple de Melpomène,
Je songe qu'en nos jours heureux,
Nos cœurs retrouvaient sur la scène
Tout ce qu'ils sentaient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis pas loin
De cette retraite si chère,
Qui nous recevait sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir !

Mon ame aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare & cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau n'osant plus la raser,
Voltige d'une aîle incertaine,
Sans savoir où se reposer.

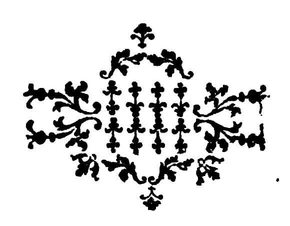
Je m'apperçois que sans contrainte,
Mon cœur, pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager?
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je hélas! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieilleſſe
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendreſſe
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illuſion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.





A M. le Comte DE SCHOWALOW, *Chambellan de l'Impératrice de Russie, qui avait adressé des vers à l'Auteur.*

VOUS avez, sur un noble ton,
Chanté l'astre de notre Europe (1),
Et jusqu'à mon humble horison
Vous baissez votre télescope.
Vous êtes comme Salomon ;
Vous allez du cédre à l'hysope.
Ainsi le Peintre des héros,
Appelle, au vainqueur de l'Asie
Consacrait ses premiers travaux,
Et dessinait de fantaisie
Un Page à la mine étourdie,
Qu'immortalisaient ses pinceaux.
Quand Pierre vint dans cet Empire
Du fond de vos climats glacés,
A peine en saviez-vous assez
Pour nous connaître & pour nous lire,
Et déja vous nous surpassez.
Chantez Vous êtes à la source
Des grands exploits, du grand talent.
La gloire au plus haut de sa course,

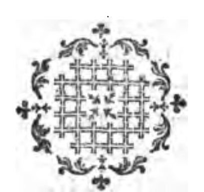
(1) M. de Voltaire, à qui le même Auteur avait adressé une Epitre.

Roule

Roule ſon char étincelant
Autour des ſept aſtres de l'Ourſe.
Vous voyez l'Ottoman cruel
Trembler devant votre Génie ;
Le pavillon de la Ruſſie
Commande aux mers de l'Archipel.
L'amour qu'à Bizance on enchaîne
Sous le plus lugubre attirail,
Croyant ſa vengeance prochaine,
Entend le canon d'une Reine
Tonner ſous les murs du Serrail.
Célébrez tout ce que vous faites ;
Chantez la gloire & vos grandeurs.
Avec les lyres des neuf Sœurs
Mars peut accorder ſes trompettes ;
Et ces exploits des Souverains,
Qui troublent un peu les humains,
Font les Héros & les Poètes.
Pour moi, ſi je ſavais toucher
Le luth de Tibulle & d'Horace ;
Si comme l'Albane ou Boucher,
J'étais né pour peindre une Grâce ;
De ces Artiſtes excellens,
Si par une faveur divine,
Je réuniſſais les talens,
Je vous peindrais notre Dauphine (1).
Je voudrais chanter dignement
Ces traits, cet éclat de jeuneſſe,
Cet air de Nymphe ou de Déeſſe,

(1) Aujourd'hui Reine.

Ce port & ce maintien charmant,
Ce front où la candeur tracée
S'unit à l'aimable enjoument ;
Ces yeux où brille également
La finesse de la pensée
Et la douceur du sentiment.
Je peindrais la publique ivresse,
Et ces cris, ces transports si doux,
Autour de l'auguste Princesse,
Et les larmes de son époux,
Larmes de joie & de tendresse,
Larmes qui du bonheur de tous
Sont la plus touchante promesse ;
Et si vous pouviez comme nous
Voir ce spectacle d'allégresse,
Quoique le sort ait fait pour vous
Sur le Danube & dans la Grèce,
Vous pourriez être encor jaloux.



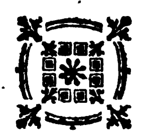


A Madame la Marquise DE F**.

VOUS n'êtes plus dans l'esclavage,
Vous avez abjuré les loix
De ce vieil époux Génevois,
Qui tourmenta votre jeune âge.
Vous n'entendrez donc plus parler
Des Représentans de Genève.
Que la discorde aille siffler
Au pied des rochers de Salève (1);
De ces combats tant célébrés
Vous ne serez plus étourdie,
Et dans Ferney vous n'entendrez
Que les doux accens du génie.
Goûtez bien le repos du cœur
Dans cette retraite chérie.
Ferney devient votre patrie,
Si vous y trouvez le bonheur.
La République calculante
Doit vous coûter peu de regrets.
Le Ciel qui vous fit si charmante,
Vous fit pour un mari Français.
Et comment pourriez-vous prétendre
Un sort plus brillant & plus doux?
Voltaire chante auprès de vous,
Et vous méritez de l'entendre.

(1) Montagne voisine de Genève.

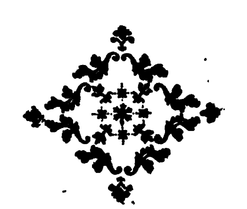
Vous joignez vos ſoins complaiſans
A ceux de la compagne aimable,
Dont l'amitié pure & durable
Conſole & charme ſes vieux ans.
Paris & ſon mobile empire
Seraient-ils l'objet de vos vœux ?
Ici le bonheur eſt de lire
Tout ce qu'on écrit ſous vos yeux
Et ce que l'on aime à vous dire.
Allez, de vos félicités
C'eſt à nous d'envier les charmes ;
Je ne ſonge qu'avec des larmes,
A vos plaiſirs que j'ai goûtés.
Babylone & ſa vaſte enceinte,
Et ſes preſtiges ſi vantés,
Conſolent peu mon ame atteinte
Des regrets que vous excitez.
Mon cœur eſt dans la Cité ſainte,
Et ſur-tout quand vous l'habitez.





A M. le Comte DE *B**.*

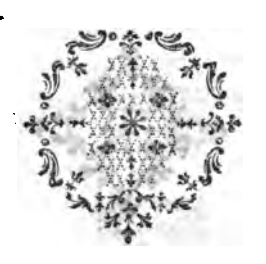
RELEVEZ moins nos avantages.
Croyez que la Beauté, ſans le ſecours des vers,
Reçoit l'encens de l'Univers,
Et les tributs de tous les âges.
Elle embellit nos chants, elle anime les arts.
Le premier qui toucha la lyre
Fut inſpiré par ſes regards,
Et fut payé par ſon ſourire.
Ses titres ſont ſacrés, ſon pouvoir éternel.
Qui la voit eſt heureux; qui la chante, immortel.





A un Amant *qui pleurait beaucoup.*

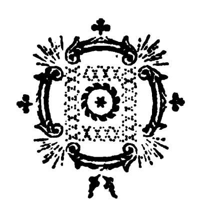
CONNAISSEZ mieux le prix des larmes ;
C'eſt en les ménageant que l'on ſent leur douceur.
A la volupté même elles prêtent des charmes ;
Elles ſoulagent le malheur.
Le malheur & l'amour, ſouvent c'eſt même choſe ;
Qu'il en ſoit autrement pour vous.
Recueillez ce nectar ſi doux,
Que l'amour a placé ſur des lèvres de roſe,
Et laiſſez pleurer les jaloux.





TRADUCTION de l'Ode d'*HORACE*, *O VÉNUS, Regina Cnidi Paphiq.*

O Reine de Paphos, de Cnide & de Cythère !
Viens, quitte ces beaux lieux, quitte-les pour Glycère.
Sa demeure eſt plus belle, & ſon encens plus doux.
Mène avec toi l'enfant qui nous commande à tous,
Qui règne ſur le monde, & même ſur ſa mère ;
Mercure ennemi des jaloux,
Les Grâces en robe flottante,
Les Nymphes à l'envi ſe preſſant ſur tes pas,
Et la Jeuneſſe enfin, Divinité charmante,
Qui ſans toi ne le ferait pas.





A une célèbre CANTATRICE *Italienne.*

A la voix du Chantre de l'Hèbre,
Les bois marchaient obéiſſans.
On vante d'Amphion la lyre encor célèbre ;
Thèbes naquit à ſes accens.
Arion ſe plaignant à la mer attentive,
Par un chœur de dauphins fut porté ſur la rive.
La Sirène, de loin, chantant ſur un rocher,
Malgré lui vers l'écueil entraînait le Nocher.
Ainſi l'ont raconté les Maîtres du menſonge,
Pères des belles fictions ;
Mais malgré mon reſpect pour leurs inventions,
Je n'y vois pourtant qu'un beau ſonge.
Je crois à l'harmonie, à ſon charme touchant ;
J'en admire dans toi les plus puiſſans preſtiges ;
Mais rejettant les faux prodiges,
J'en connais deux bien vrais, ton organe & ton chant.





A une PENSIONNAIRE *de Couvent.*

CÉLESTE eſt le nom que je chante,
Que je voudrais chanter le mieux.
Nulle beauté n'eſt plus touchante ;
Nulle beauté n'eſt plus piquante ;
Jamais ame plus éloquente
N'embellira de plus beaux yeux.
Que pour les cœurs ils ſont à craindre,
Ces yeux bleus ſous un ſourcil noir !
Et que j'ai ſenti leur pouvoir,
Bien mieux que je ne puis les peindre !
Que j'admire avec volupté
Ce regard où brille ſans ceſſe
Et le jour doux de la tendreſſe,
Et le rayon de la gaité !
Son teint ! ah ! c'eſt celui de Flore,
Qui rêvant encore au plaiſir,
S'éveille & ſourit à l'aurore,
En ſortant des bras de Zéphir.
Que ſa voix eſt enchantereſſe !
L'amour en a formé les ſons.
Elle répète ſes leçons.
Hélas ! quelquefois la triſteſſe
Interrompt ſes douces chanſons.
Alors un nuage de larmes
Offuſque ces yeux ſi brillans.
Il ſemble en obſcurcir les charmes ;

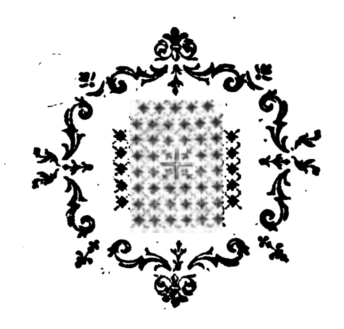
Mais il rend leurs traits plus puissans.
Ah ! par quelle loi trop funeste,
Des destins le suprême Auteur,
En prodiguant tout à Céleste,
Lui refusa-t-il le bonheur ?
D'une félicité tardive
La verrons-nous enfin jouir ?
De la plus aimable captive
L'esclavage doit-il finir ?
Mais dans l'éclat dont elle brille,
Rendue au monde qui l'attend,
Songera-t-elle en cet instant
Au consolateur de la grille ?
N'importe. O ciel ! entends mes vœux.
S'il faut que Céleste m'oublie,
Je ne l'oublierai de ma vie ;
N'est-ce pas encor être heureux ?





Vers pour le Portrait de PASCAL.

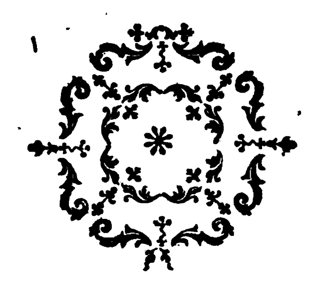
PAR la nature inſtruit, prodige dès l'enfance,
Son eſprit créateur devina la ſcience
Des calculs & des mouvemens ;
De l'homme & de Dieu même interrogea l'eſſence,
Connut l'art des bons mots & l'art de l'éloquence.
Admirez & pleurez : il mourut à trente ans.





A Mde ***.

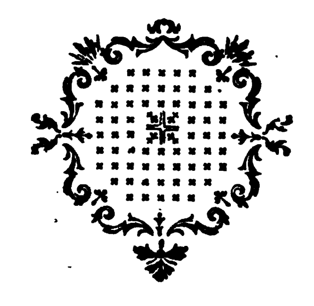
VOTRE gaîté vive & piquante
Promet quelque facilité.
Un petit pied qui nous enchante,
Promet quelque difficulté.
L'un & l'autre est bien quelque chose.
L'un aide à commençer, & l'autre aide à finir.
Vous savez qu'en amour le bonheur se compose,
Et de la peine & du plaisir.





Vers pour le Portrait de la Reine.

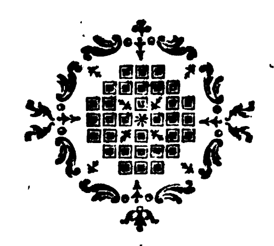
LE Ciel mit dans ses traits cet éclat qu'on admire.
France, il la couronna pour ta félicité.
Un sceptre est inutile avec tant de beauté;
Mais à tant de vertus il fallait un Empire.





Vers pour le Portrait de M. Turgot, *Contrôleur-Général des Finances.*

Ses talens, ſon courage & ſa raiſon profonde,
Sont dignes de ſa place & du choix de Louis.
Le pauvre & l'opprimé ſont ſes premiers amis;
Et le vœu de ſon cœur ſerait de faire au monde
Le bien qu'il fait à ſon pays.





EPITRE AU TASSE.

Lugentes campi : ſic illos nomine dicunt.
Hic quos dirus amor crudeli tabe peredit...
... curæ non ipsâ in morte relinquunt.
Æneïde, Liv. VI.

O Toi que le Deſtin, complice de l'Envie,
Accabla d'un malheur égal à ton génie,
Toi qu'attendit la gloire au moment de la mort,
Victime des tyrans, de l'amour & du ſort;
Aimable Torquato ! ſi ton ombre appaiſée
A bu l'heureux oubli, tréſor de l'Eliſée,
De tes longues douleurs le tableau retracé,
Ne t'offrira qu'un ſonge à jamais effacé.
Mais ſi près du bocage où toujours indignée,
Didon en ſoupirant ſe détourna d'Enée,
Les Parques t'ont rejoint aux mânes amoureux,
Dont les eaux du Léthé n'ont pas éteint les feux ;
Ah ! permets que ma voix perçant la ſombre rive,
Entretienne un moment ton ombre encor plaintive ;
Heureux, ſi de ta Muſe empruntant les attraits,
Du récit de tes maux je charme tes regrets !

Le Ciel te réſervait une infortune illuſtre :
Un an manquait encore à ton deuxième luſtre,
Hélas ! & tu fuyais un pouvoir oppreſſeur.
Tes talens ont brillé dans la nuit du malheur.
La vengeance & la mort ſont déja ſur tes traces,

Et proſcrit à neuf ans (1), tu chantes tes diſgraces.
Ton partage honorable autant que rigoureux,
Fut d'être avant le tems & grand & malheureux.

Ta voix ſe fait entendre, & ſoudain l'Auſonie
S'éveille à tes accords, à ta douce harmonie.
On s'empreſſe à t'offrir cet accueil careſſant,
Qu'on aime à prodiguer au mérite naiſſant.
Son aurore eſt brillante, & l'envie en ſilence
Attend en ſe cachant le jour de la vengeance.
Dans Ferrare, ô trop cher & trop fatal ſéjour!
Tu chantais, inſpiré par la gloire & l'amour.
Ce double enthouſiaſme enflammait ton génie.
De l'Epopée alors la Muſe enorgueillie,
Du tombeau de Virgile, objet de ſes douleurs,
Aux bords (2) où Phaëton fut pleuré par ſes Sœurs,
Vola pour écouter tes chanſons immortelles.
Sur ta tête ſacrée elle étendit ſes aîles.
Sa main te couronna; tout l'Olympe applaudit;
Sur ſon double ſommet le Pinde en retentit.
De ſes Chantres fameux les mânes ſe troublèrent;
Pour juger tes accords en foule ils s'aſſemblèrent.
Le vieillard qui d'Achille a chanté le courroux,
S'il eût été moins grand, allait être jaloux.
Combien il admira ces traits, ces caractères,
Ces âmes de héros ſi tendres & ſi fières,

(1) Le Taſſe, né à Sorrento le 11 Mars 1544, fut obligé de quitter à neuf ans le royaume de Naples, & de fuir avec ſon père, qui était attaché, en qualité de Secrétaire, au Prince de Salerne, Sanſévérino, alors proſcrit par Charles-Quint avec tous les ſiens. Il fit des vers ſur ſa diſgrace, dans leſquels il ſe compare au jeune Aſcagne, fuyant avec Enée.

(2) Le Pô.

Ces tableaux tour-à-tour & touchans & pompeux ;
Leur accord, leur contraste également heureux ;
Du féroce Aladin la sombre tyrannie,
Et la rage d'Argant dans le sang assouvie ;
Ce superbe Sultan qui seul & détrôné,
Vers le ciel ennemi lève un front indigné ;
Et Renaud, si brillant dans sa fougue indocile,
Le foudre de la guerre, & le rival d'Achille !

Tu conduis ces guerriers au milieu des hasards ;
La lyre est dans tes mains la trompette de Mars.
A ce signal, Bellone aux combats appellée,
Jette un cri formidable, & court dans la mêlée ;
Elle court, sous ses pieds foulant les étendarts ;
Elle traîne à travers les cadavres épars
Les lambeaux déchirés de sa robe sanglante (1).
J'entends les sons plaintifs d'une foule expirante.
Je marche dans le sang, j'erre parmi les morts.
Le Dieu qui t'inspira ces belliqueux transports,
Mars ouvre devant moi des scènes de carnage,
Me souffle tous ses feux, m'enivre de sa rage,
Et j'habite avec toi dans l'horreur des combats.

Mais quoi ! ce bruit du fer, ce sinistre fracas,
Fuit loin de mon oreille & meurt par intervalle.
La guerre est loin de moi : la flûte pastorale,
De l'épaisseur des bois qui répètent ses sons,
Vient rassurer mes sens au doux bruit des chansons.
La discorde tonnait ; c'est l'amour qui soupire.
Je vois ses tendres jeux & son fatal délire.

(1) *Et scissâ gaudens vadit discordia pallâ.*
VIRG.

Il s'endort sur les fleurs, il sourit, & soudain
Le glaive à son réveil étincelle en sa main.
Près de toi, quel Génie avec lui se présente,
Et semble s'applaudir de sa beauté changeante.
Quel docile Protée! il varie à ton choix
Ses traits, ses mouvemens, sa parure, sa voix.
Il porte tour-à-tour le sceptre & le tonnerre,
Les roses de Vénus, les torches de Mégère.
Ou rayonnant de joie ou de larmes baigné,
Tantôt noirci de deuil, tantôt de fleurs orné,
Quels changemens, quels jeux, quel pouvoir, il rassemble!
Il pleure; je gémis: il menace; je tremble.
Il vole, & je le suis au bout de l'Univers,
Au Palais de l'Olympe, aux cachots des Enfers.
Tel le Chantre d'Hector a peint le Dieu de l'onde,
Atteignant en deux pas jusqu'aux bornes du monde.
Tel & plus prompt encor, son vol illimité,
Sans m'échapper jamais, parcourt l'immensité.
Ah! je la reconnais, cette puissante Fée;
Sa baguette en tes mains se joint au luth d'Orphée.
La Reine des beaux-Arts, guide de tes travaux,
L'Imagination t'a remis ses pinceaux.
D'Armide dans les pleurs, d'Armide suppliante,
Le portrait épuisa sa palette brillante.
Non, jamais tant d'appas n'ont été mieux tracés.
Ses modestes regards vers la terre fixés,
Les larmes dont ses yeux gardent encor les traces,
Ce voile des douleurs soulevé par les Graces,
Le sourire enchanteur sur ses lèvres naissant,
Cet œil qui tour-à-tour ou fier, ou languissant,

En impose au désir & permet l'espérance,
Le charme de sa voix & l'art de son silence!
Grand Peintre!.. Tels aux yeux de l'Olympe surpris,
Homère & Praxitèle embellissaient Cypris.

Eh! bien? quel fut le prix de ces efforts sublimes?..
Aurons-nous donc toujours à raconter tes crimes,
Inexorable Envie!.. & que sert-il hélas!
De retracer encor des maux qu'on ne plaint pas?
Quand l'a-t-on vu, ce monde indifférent, frivole,
S'intéresser au sort du talent qu'on immole?
Ce talent méconnu dans ses nobles travaux,
Jusques dans ses succès flétri par ses rivaux,
Détourné malgré lui dans une indigne arêne,
Reste en proie à l'outrage, en spectacle à la haîne.
Que sert de rappeller les cris de tes Censeurs,
Tes Juges ignorans & tes vils détracteurs?
Quelle oreille est ouverte à ces plaintes usées?
Artistes, renfermez vos douleurs méprisées.
Elles sont pour vous seuls; on ne les connaît pas.
Génie, astre du monde, éclaire des ingrats.

Mais la nature hélas! pour des maux plus terribles
Arrache un même cri de tous les cœurs sensibles;
Tous ont pitié des pleurs que l'amour a versés;
Des mêmes traits que toi tous ont été blessés;
Tous ont aimé sans doute: ah! ton ame enivrée
De ce fatal poison fut long-tems dévorée.
Du vase envenimé, source de tes malheurs,
Tu savouras d'abord les trompeuses douceurs.
La Grandeur, la Beauté te cédaient la victoire.

Oui, ce ſexe, toujours amoureux de la gloire,
S'il ne peut l'obtenir, veut au moins la payer,
Fier de placer ſon myrte à côté du laurier.
Le myſtère qui rend la paſſion plus tendre,
Ce ſerment mutuel qu'on ne peut trop entendre,
De porter au tombeau ſa chaîne & ſes amours;
Serment qui toujours trompe & que l'on croit toujours;
Tels étaient tes plaiſirs : qu'ils furent peu durables!
On déchira trop-tôt les voiles favorables
Qui couvraient de ton ſort le ſecret enchanteur.
Tes pas ſont arrêtés aux piéges du malheur.
Quel aſcendant ſiniſtre à tes deſtins s'attache!
Tu pleures dans les fers le bonheur qu'on t'arrache.
Que dis-je? Le chagrin, ce morne Deſtructeur,
Altère, égare enfin cet eſprit créateur.
Du ſort injurieux la longue tyrannie
Oſa-t-elle à ce point attenter au génie?
Eſprit, raiſon, talens, flambeaux ſi lumineux,
Amour de l'Univers, & chefs-d'œuvre des Cieux,
Quelle nuit vient couvrir vos clartés éclipſées?
Où ſont ces traits brillans, & ces hautes penſées?
Ce feu, qui ſi rapide avant d'être amorti,
S'élançait vers le Ciel dont il était ſorti;
Ce feu s'eſt-il éteint? & qui pourra décrire
Ce paſſage effrayant du génie au délire?
Et vous dont le courroux contre lui s'eſt armé,
Approchez : le voilà, ce Chantre renommé,
Qui conta les exploits des Vainqueurs de Solyme,
Et qui fut aux Héros prêter ſa voix ſublime.
De funeſtes vapeurs ſes ſens ſont offuſqués.
Par les plus noirs accès ſes inſtans ſont marqués.

Si quelquefois encor ſa raiſon peut renaître,
Le plus grand de ſes maux eſt de ſe reconnaître;
Il gémit de ſe voir, & ſur lui retombé,
Dans un affreux ſilence il demeure abſorbé.
Sous ce tourment nouveau ſes organes s'affaiſſent;
Dans ſon eſprit troublé les fantômes renaiſſent.
O ciel!.. la haîne encor lançait des traits perdus
Sur ce génie hélas! qui déja n'était plus;
Et toi dans les lueurs de ta raiſon éteinte,
Tu repouſſais encor leur mépriſable atteinte.

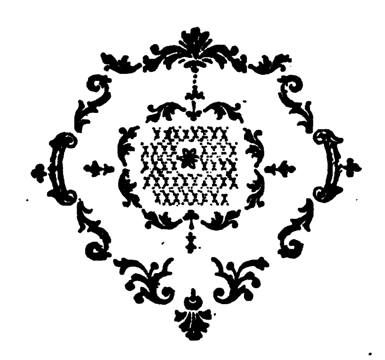
Cet état que ma main retrace avec effort,
L'affront de la nature & le crime du ſort,
Ce long cours d'infortune a-t-il enfin ſon terme?
Avant que de tes jours la carrière ſe ferme,
Un moment doit venir qui va les illuſtrer.
La fortune déja te laiſſe reſpirer.
On briſe tes liens; ton ame conſolée
Semble après un long trouble à la paix rappellée.
Cette ame ſe ranime en un corps affaibli;
Tes écrits, tes talens qu'on laiſſait dans l'oubli,
Sont enfin regardés d'un coup-d'œil plus propice,
Et tu verras du-moins le jour de la juſtice.
Rome t'appelle, Rome!.. On la vit autrefois
Sous l'orgueil des faiſceaux fouler l'orgueil des Rois;
Le char de ſes Conſuls & leur pompe guerrière
Du haut du Capitole inſultait à la terre.
Ce même Capitole où montaient ſes héros,
T'offre un plus doux triomphe & des lauriers plus beaux.

Il verra ſur ta tête avant le tems blanchie,
La couronne des arts, la palme du génie.
Des mains d'un Souverain les feſtons & les fleurs
Deſcendront ſur ton front vieilli par les douleurs.
Ils auraient dû toujours embellir ta carrière.
Viens, triomphe... que dis-je ? ô pompe menſongère!
O deſtin qui t'entraîne à ton dernier écueil!
Il montrait la couronne, il ouvre le cercueil.
Un ſi beau jour ſe change en d'affreuſes ténèbres,
L'étendart de la gloire en des linceuls funèbres.
Tu meurs! & l'Univers que tu viens de quitter,
Au char qui t'attendait ne t'a point vu monter.
Les peuples que dans Rome aſſembla cette fête,
N'ont point vu les lauriers ceindre & parer ta tête.
Tu meurs! & des deſtins il faut ſubir la loi...
Une autre apothéoſe eſt digne encor de toi.
O grande ombre! deſcends, parais dans ce Lycée (1);
Viens, la gloire l'habite & s'y voit encenſée.
Ici des morts fameux l'auguſte majeſté
A reçu les tributs de la poſtérité.
Ici, plus d'une fois, la voix de l'Eloquence
Aux mânes du grand homme offrit leur récompenſe.
C'eſt ici qu'elle eſt pure, & qu'après deux mille ans,
L'ombre de Marc-Aurèle obtint un digne encens.

---

(1) L'Académie Françaiſe, pour laquelle cette Pièce fut compoſée. Elle obtint le premier *acceſſit*, lorſque les *Conſeils à un jeune Poëte* remportèrent le prix. L'Auteur ne voulut pas l'imprimer alors pour ne pas trop irriter l'envie, que cette double victoire affligeait aſſez. Ses ennemis affectèrent de prendre ce ménagement pour de la timidité. Ils prétendirent qu'il n'oſait pas imprimer ſa Pièce, & lui adreſſèrent à ce ſujet les défis les plus plaiſans du monde. Pauvres gens!

Viens t'asseoir en ces lieux : de cet Aréopage
Le Chantre de Henri t'apportera l'hommage.
Les favoris du goût, oracles de sa loi,
Par l'heureux don de plaire immortels comme toi,
Te couvriront des fleurs qu'on offre à leur image,
Et Boileau même enfin te rendra son suffrage.





De Tibulle.

Heureux l'homme d'une imagination tendre & fléxible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer, qui occupe ses heures de loisir à peindre ses momens d'ivresse, & arrive à la gloire en chantant ses plaisirs! C'est pour lui que le travail de produire devient une nouvelle jouissance. Pour parler à notre ame, il n'a besoin que de répandre la sienne. Il nous associe à son bonheur, en nous racontant ses illusions & ses souvenirs; & ses chants pleins des douceurs de sa vie, ses chants, qui ne semblaient faits que pour l'amour qui repose, ou pour l'oreille de l'amitié confidente, sont entendus de la dernière postérité.

Tel a été Tibulle, l'un des Ecrivains du siècle d'Auguste, qui a mis dans ses vers le plus d'élégance & de charme. Il est plein d'esprit, de délicatesse & de goût; & le principal mérite de ses Pièces tenant à son expression, à son harmonie, comme il arrive communément aux Poètes qui ne traitent pas

de gands ſujets, il eſt très-difficile à traduire ſur-tout en proſe. Ce n'eſt pas que je le croie facile à traduire en vers; il s'en faut de beaucoup; je veux dire qu'avec du talent on peut remplacer des vers par des vers; mais quelle proſe peut lutter contre l'excellente Poéſie?

La verſion qu'en a donnée M. l'Abbé de Longchamps, peut plaire à ceux qui ne connaîtront pas l'original. Elle a de la nobleſſe & du nombre; mais elle n'a ni molleſſe ni grace, & ſemble par conſéquent oppoſée au caractère de Tibulle. Le Traducteur, au lieu de ſaiſir, autant qu'il eſt poſſible, l'expreſſion du Poète, qui eſt toujours celle du ſentiment, ne paraît occupé que de cadencer des phraſes.

Te ſpectem ſuprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu.
Flebis & arſuro poſitum me, Delia, lecto,
Triſtibus & lacrimis oſcula mixta dabis.
Flebis; non tua ſunt dura præcordia ferro,
Vincta, nec in tenero ſtat tibi corde ſilex.

On peut traduire ainſi ces vers, en ſuivant de très-près les tournures du latin: Que je te regarde encore, ô ma Délie! quand ma dernière heure ſera venue, que je te preſſe en mourant, de ma main défaillante; tu pleu-

reras ſur le bûcher funèbre où je ſerai étendu ; tu mêleras des baiſers aux larmes de ta douleur ; tu pleureras ; ton cœur n'eſt pas dur comme la pierre, ni inflexible comme l'acier.

M. l'Abbé de Longchamps traduit : » *Mon* » *bonheur, à moi, ſera de contempler* Délie à ma » dernière heure, *ſatisfait en expirant*, de la » ſerrer encore de ma main défaillante. *Tu* » *répandras des larmes*, & Tibulle étendu ſur » le bûcher funèbre, *recueillera* des baiſers » *noyés* dans les pleurs de ſa Délie. Oui, *tu* » *dois en répandre*, *ton cœur m'en eſt garant ;* ce » tendre cœur n'eſt point un dur *caillou*, un » acier inflexible «.

Obſervez que cette verſion nuit également à l'original, & par ce qu'elle lui ôte, & par ce qu'elle lui donne. Le Traducteur retranche d'abord la formule de ſouhait, *te ſpectem*, *te teneam*, que je te regarde, que je te preſſe. Ce mouvement eſt celui de l'amour. Tibulle ne dit point, mon *bonheur* ſera de *contempler* Délie. Il ne parle point d'un *bonheur* dont il n'eſt pas ſûr ; il exprime le vœu de ſon cœur. *Contempler* n'eſt pas le mot propre. On *regarde* en mourant, ce qu'on aime ; on ne le *contemple* pas. Ces nuances ſont légères ;

mais c'eſt de toutes ces nuances que ſe compoſe le ſtyle, ſur-tout dans les ſujets délicats. *Tu répandras des larmes ;... oui, tu dois en répandre.* Cela vaut-il les deux *flebis* ſi tendrement répétés ? Etait-il ſi difficile de traduire, tu pleureras, & de ſentir tout ce que cette répétition a de grace ? *Ton cœur m'en eſt garant*, n'eſt point dans le latin, non plus que *ſatisfait en expirant*, non plus que *Tibulle recueillera des baiſers noyés dans les larmes.* Non-ſeulement c'eſt faire languir la phraſe par des inutilités traînantes, & détruire la préciſion, un des principaux caractères de Tibulle, mais encore c'eſt défigurer par le mauvais goût les beautés de l'original. Tibulle peut-il *recueillir* des baiſers quand il ſera ſur le bûcher ? & qu'eſt-ce que des baiſers *noyés dans les larmes ?* & pourquoi mettre *Délie* & *Tibulle* au lieu de toi & moi ? Eſt-ce la même choſe pour l'amour ? Que de fautes dans ſix vers ! Mais auſſi croit-on que ce ſoit une entrepriſe légère que de traduire des Ecrivains d'un goût ſi excellent, des modèles de perfection ? Ne faut-il pas y penſer plus d'une fois avant de toucher à ces monumens ſacrés pour tous les connaiſſeurs ſenſibles. La jeuneſſe du Traducteur peut ſeule

lui servir d'excuse ; mais ce qui est une excuse pour l'Auteur, n'en est pas une pour l'Ouvrage.

Dans son Discours préliminaire, il met Tibulle au *second rang des Poètes Erotiques*. Il prétend qu'*on ne saurait contester à Properce la supériorité du génie.* En convenant que *Tibulle a peut-être mieux atteint le but de l'Elégie*, il met *Properce au-dessus, non pas comme Poète élégiaque, mais comme beau génie.* Eh ! mon Dieu ! ne cessera-t-on point de répéter des mots que chacun explique à sa manière & que personne ne définit ? Voilà Tibulle qui *a mieux atteint le but de l'Elégie*, & Properce, qui comme lui n'a fait que des Elégies, est au-dessus de lui *comme beau génie !* Eh ! tâchons de nous entendre. Il me semble que *le génie* consiste à bien faire ; & si *le génie* ne sert pas à cela, ce n'est pas trop la peine d'en avoir. Serons-nous toujours dupes des termes ? M. l'Abbé de Longchamps trouve Properce *plus serré, plus varié, plus abondant, plus pittoresque.* Je n'en crois pas un mot, ni moi, ni aucun des Gens de Lettres que je connaisse, un seul excepté. Tous les hommes qui lisent, tous ceux qui goûtent la Poésie, & qui ont aimé, savent par cœur

les vers de Tibulle. Un homme de Lettres s'est donné la peine & le plaisir de le traduire pour sa Maitresse. Je ne crois pas que cela soit jamais arrivé à Properce. C'est qu'en effet, Tibulle est le Poète des Amans. Il est dans la Poésie tendre & galante ce qu'est Virgile dans la Poésie héroïque. M. l'Abbé de Longchamps le trouve *monotone*, & ajoute que *ce vice est peut-être inhérent à la perfection dans le genre qui n'est que tendre.* Tant pis pour qui trouve Tibulle *monotone ;* à *l'égard d'une monotonie inhérente à une perfection*, cela est beaucoup trop subtil pour moi.

Le Traducteur ne fait pas non plus assez d'attention à l'exactitude du sens. Dans la première Elégie dont j'ai tiré ce que j'ai cité ci-dessus, il traduit ces vers :

Quid Tyrio recubare toro sine amore secundo
Prodest, cum fletu nox vigilanda venit?
Nam neque tum plumæ nec stragula picta soporem,
Nec sonitus placidæ ducere possit aquæ.

» Si l'amour ne le foule avec nous, ce lit » de pourpre nous sauvera-t-il des ennuis d'une » longue insomnie ? Riches duvets, tapis brillans, murmure enchanteur des fontaines, le

» ſommeil d'un Amant n'eſt jamais votre ou-
» vrage «.

Ce n'eſt point-là ce que dit Tibulle. Il eſt fort loin de prétendre que le bruit des eaux, la molleſſe des duvets, ne puiſſe *jamais* endormir un Amant comme tout autre homme. Le Traducteur n'a pas pris garde au commencement du vers, *nam neque tum*, qui déſigne une circonſtance particulière. Tibulle dit : Que ſert-il d'être couché ſur la pourpre, quand il faut veiller dans les pleurs, privé de l'objet de ſes amours ? alors les tapis brillans, le duvet, le doux murmure des eaux, rien ne rappelle le ſommeil.

La différence eſt grande, comme on le voit, entre ces deux ſens. Et quelle affectation marquée dans le Traducteur, de s'éloigner ſans ceſſe des tournures de l'original, & d'y ſubſtituer une paraphraſe infidèle ! *Fletu nox vigilanda*, veiller dans les pleurs, eſt remplacé par *les ennuis d'une longue inſomnie.* Ce tour intéreſſant, *quid prodeſt ?* que ſert ? &c. eſt effacé ; & M. l'Abbé de Longchamps, qui croit apparemment que les figures de Rhétorique tiennent lieu de ſentiment, ne manque pas de prêter au Poète une apoſtrophe : Riches

duvets, tapis brillans, murmure enchanteur des fontaines, le sommeil d'un Amant *n'est jamais votre ouvrage. N'est jamais votre ouvrage!* c'est bien de cela qu'il est question; & l'on fait parler à Tibulle ce langage de collége! Dans la même page, le Traducteur lui fait encore présent d'une autre apostrophe tout aussi bien placée. Il est évident qu'il veut être plus Poëte dans sa prose, que Tibulle dans ses vers, & l'on sait que les apostrophes & les figures de toute espèce, multipliées & exagérées, sont la poésie & l'éloquence de nos jours, parce que cette manière d'écrire est prodigieusement aisée. Ah! Traducteurs empoulés, Prosateurs phrasiers, Versificateurs enluminés, quand saurez-vous que vos apostrophes & vos exclamations, & vos métaphores, & vos grands mots, sont bien loin, ah! bien loin de valoir une expression heureuse & vraie, un mouvement du cœur, un trait de sensibilité; & si vous ne voulez pas l'apprendre, du moins ne traduisez jamais Tibulle.



IMITATION de la première Élégie de TIBULLE.

QU'UN autre, pourfuivant la gloire & la fortune,
Troublé d'une crainte importune,
Empoifonne fa vie & perde fon fommeil ;
Que dévouant à Mars fa pénible carrière,
La trompette finiftre & le cri de la guerre
Retentiffent à fon réveil ;
Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée,
Puiffé-je fans rien craindre & fans rien envier,
Cacher tranquillement près d'un humble foyer
Ma pauvreté défoccupée !
Que fouriant à mes loifirs,
Toujours la flatteufe efpérance
M'offre dans le lointain la champêtre abondance,
Ornant l'étroit enclos qui borne mes defirs.
Que des biens que j'attends l'agréable promeffe
Suffife à mes amufemens.
Je foignerai ma vigne & mes arbres naiffans ;
Armé de l'aiguillon, de mes boeufs indolens
J'irai gourmander la pareffe.
Qu'avec plaifir fouvent j'emporte dans mon fein
L'agneau s'égarant fur la rive ;
Le chevreau qu'en courant fa mère inattentive
A délaiffé fur le chemin !
J'offrirai de mes biens les ruftiques prémices

Au

Aux Dieux de la vendange, aux Dieux du Laboureur.
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur,
Vous recevez toujours mes premiers ſacrifices.
J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès.
Je préſente des fruits ſur l'autel de Pomone,
Et des épis que je moiſſonne
J'aſſemble & forme une couronne,
Que ma main va ſuſpendre au temple de Cérès.

Vous, jadis les gardiens d'un plus ample héritage,
Avant que des deſtins j'euſſe éprouvé l'outrage,
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs,
O Pénates conſolateurs!
Jadis le ſang d'une géniſſe
Vous payait le tribut de mon nombreux troupeau;
Aujourd'hui le ſang d'un agneau
Eſt mon plus riche ſacrifice.
Vous l'aurez cet agneau, le plus beau de mes dons.
Vous verrez du hameau la folâtre jeuneſſe,
Autour de la victime exprimant l'allégreſſe,
Demander en chantant des vins & des moiſſons.
Ah! prêtez à leurs chants une oreille facile,
Et ne dédaignez pas notre ſimplicité.
Le premier vaſe aux Dieux autrefois préſenté,
Fut paitri d'une ſimple argile.

Je n'ai point regretté le bien de mes ayeux,
Content de mon champêtre aſyle,
Content de repoſer ſur la couche tranquille,
Où le ſommeil ferme mes yeux.

O qu'il eſt doux, lorſque la pluie
A petit bruit tombe des Cieux,
De céder à l'attrait d'un ſommeil gracieux !
Qu'il eſt plus doux encor, la nuit, près de Délie,
De ſe ſentir preſſé dans ſes bras amoureux,
Et d'entendre mugir l'aquilon en furie !
Ce ſont là les plaiſirs que je demande aux Dieux.
Qu'il ſoit riche, celui que des travaux ſans nombre
Ont comblé de tréſors ſi chèrement payés ;
Je ſuis pauvre, & je vais chercher le frais & l'ombre,
Aſſis près d'un ruiſſeau qui murmure à mes pieds,

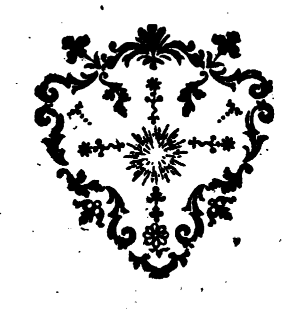
Ah ! périſſe tout l'or de la ſuperbe Aſie,
Si, pour l'aller ravir, il faut quitter Délie ;
S'il faut lui coûter quelques pleurs.
Que Meſſala prétende aux lauriers des vainqueurs,
Et que des ennemis les dépouilles brillantes,
Ornent de ſon Palais les portes triomphantes.
Moi, je ſuis dans les fers d'une jeune beauté ;
Je vis ſous les loix de Délie.
Pourvu que je te voie, ô maitreſſe chérie !
Je renonce à la gloire, à la poſtérité ;
Il n'eſt point d'honneurs que j'envie ;
Rien ne vaut mon obſcurité.

Oui, j'irais avec toi, ſur un mont ſolitaire,
Conduire un troupeau ſur mes pas ;
Je conſens à n'avoir d'autre lit que la terre,
Pourvu que tu ſois dans mes bras.
Eh ! d'un lit ſomptueux l'éclatante parure
N'en écarte pas les ennuis.

La pourpre & le duvet, les eaux & leur murmure
Ne font pas la douceur des nuits.
Qu'importe à nos desirs la couche la plus belle,
Lorsqu'on y veille dans les pleurs,
Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidèlle,
Qui porte ses amours ailleurs?
Hélas! sans les amours comment souffrir la vie?
Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chère Délie!
Goûtant le bonheur d'être à toi,
Pourrait te préférer une gloire frivole?
Les triomphes du Capitole
Valent-ils un regard que tu jettes sur moi?
Ah! que ma paupière mourante
Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment;
Que par un dernier mouvement,
Je presse encor tes mains de ma main défaillante.
Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher.
Tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Répandront sur moi quelques larmes,
Tu n'as pas un cœur de rocher;
Tu pleureras, Délie; & l'amant jeune & tendre,
Et l'amante, objet de ses vœux,
Te verront honorer ma cendre,
Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.
Mais garde d'outrager ta belle chevelure,
De blesser de ton front l'ivoire ensanglanté.
Aux mânes d'un amant c'est faire trop d'injure,
Que d'attenter à ta beauté.

Hâtons-nous, dérobons à la Parque inflexible

Le moment de jouir, d'aimer & d'être heureux.
Le tems entraîne tout dans sa course insensible.
La mort viendra bientôt de son voile terrible
Couvrir nos amours & nos jeux.
Le tems n'épargne point les amans & les belles;
Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans.
Il ne repose point ses inconstantes aîles
Sur une tête à cheveux blancs.
Je suis encor à lui; je vis sous sa puissance.
Content du peu qui m'est resté,
Je coule en paix mes jours sans chercher l'opulence
Et sans craindre la pauvreté.





RÉPONSE d'HORACE à M. DE V.

1773.

AU plus gai des vieillards, au plus grand des Poètes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des Champs Élysiens, salut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux-esprits, hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton Epître charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante ;
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elysée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin;
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin,
D'être un prodige en tout : Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs & les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux ?

Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.
Vos modernes esprits, vantés dans vos Journaux,
Avec peu de respect ont traité nos héros.
Des soupers du Sophi (1) l'admirateur grotesque,
Hérissant de grands mots son Cynisme burlesque,
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en style de Pradon.
Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte,
En Bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine se plaint, que rêvant un beau jour
Au** près de Psyché crut remplacer l'Amour.
Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A su qu'Aliboron l'osait nommer son maître (2).
Il ne s'attendait pas à ce ton familier:
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point sur-tout de ce *plat Secrétaire* (3),
Sous un nom qu'il dément très-mal-adroit faussaire.
Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
Que son style à ce point n'est pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte,

---

(1) M. L**, fameux par ses métaphores, s'écrie quelque part avec un enthousiasme très plaisant: *Vive le Sophi! vive le grand homme qui mange avec ses amis! qui satisfait par le plus délicieux de tous les mélanges, son appétit & son cœur!*

(2) M. F**, qui aime beaucoup les figures de Rhétorique, quoiqu'il n'ait été que Régent de sixième, répète souvent dans ses Feuilles, *Mânes de Despréaux! ô mon Maître!* &c.

(3) L'Auteur d'une prétendue Épître de Boileau à M. de Voltaire, laquelle n'était digne ni de son titre, ni de son adresse.

Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un Roi (1)?
D'un Roi! de ce nom seul mon ombre est offensée!
L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard,
Au milieu du Sénat, tomber le Grand César.
Octave Triumvir fut un tyran coupable;
Mais il fut quarante ans Magistrat équitable.
J'ai loué ses vertus, & non pas ses forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ses bienfaits;
J'applaudis à ses loix, je louai sa police;
Je célébrai, peut-être avec quelque justice,
Cet esprit qui joignait tant de talens divers,
Qui commandait au monde, & se connut en vers.
Que dis-je? il posséda cet art si difficile.
Que ses vers sont touchans, quand il pleure Virgile!
C'est un Dieu qui l'inspire, ou bien c'est l'amitié:
Quel tribut par les Grands plus rarement payé?
Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible,
Qu'il aime les neuf Sœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le son de la louange & celui des beaux vers!
Qui veut être loué, mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux su que toi? qui l'a mieux fait connaître?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,

(1) Le gouvernement d'Auguste fondé sur les loix, partagé avec le Sénat, conservant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeller *une Magistrature suprême*, bien plutôt qu'*une Royauté*. Ses successeurs en firent un despotisme abominable.

D'un plus rapide élan fut jamais emporté !
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Par-tout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie ;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie ;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec où Romain, ici chacun t'admire :
A l'Elyſée en pleurs Racine a lu Zaïre ;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus.
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands ſous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le Chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liſte de ſes Rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
Souvent avec Homère il parle de ton ſtyle.
Ils diſent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il nè t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loiſir :
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaiſir.
Né ſous un ciel heureux, j'en ſentis l'influence :
J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & ſervaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table

Un ami qui nous plaît, un convive agréable;
Non comme un Maître dur qui se fait obéir;
Il vint charmer ma vie, & non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Où sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour;
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes sens & mon ame amollie;
Qu'au loin, des instrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux;
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup, je demandais ma lyre.
Je chantais l'espérance & les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les désirs,
La piquante gaîté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la Beauté.

Quelquefois élevant ma voix & ma pensée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens;
Ou, choqué des travers & des vices du tems,
J'exerçai sur les sots ma gaîté satyrique:
J'esquissai même un jour un code poétique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaisir fut toujours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de Secrétaire.

Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa Cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui :
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le sais, eut plus de complaisance ;
A la Cour autrefois il attacha son sort.
Nous connaissons ici ton *Salomon du Nord*,
Et sa prose éloquente, & ses rimes hardies.
D'Argens, qu'il désolait par ses plaisanteries,
Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens,
Sa chère un peu guerrière, & ses soupers charmans ;
Ou cessant d'être Roi, pour être plus aimable,
Laissant la liberté présider à sa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les sots,
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raison ; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe ?
De la société perdre tous les appas ?
L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité souvent masque l'insuffisance ;
On s'enferme avec art dans un noble silence ;
Mais qui sait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient si beaux ! qui pouvait les troubler ?
C'est donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie ;
Qui, des biens & des maux sombre calculateur,

Jadis si tristement nous parla du bonheur ?
Il fut jaloux & vain : mais pardonne à ses mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom, par toi seul, jusqu'à nous est venu.
Quant à Monsieur F..., il nous est plus connu :
Au *Bedlam* (1) de Pluton, fustigés par Mégère,
Visé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel siècle n'a pas vu de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la sottise ?
Quelquefois on les lit; toujours on les méprise;
Laisse ces vils serpens qui sifflent sur tes pas :
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muse enchanteresse ?
Tu crains d'être au-dessous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la postérité :
C'est bien-là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avouerai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie;
Et si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris;
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent : c'est mon plus bel éloge.

Mais toi, qui des confins du pays Allobroge
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrais toi seul garantir la durée ?
Ah ! trop heureux Français ! vous faites plus que nous.

(1) Nom de l'*Hopital des Fous* de Londres.

Quand la terre asservie était à nos genoux;
La langue des vainqueurs devint celle du monde:
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, règne sur l'Univers.
Vos Drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir;
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre?
Des intérêts des Rois votre langue est l'arbitre:
Disputant contre Orlof, l'Orateur du Divan,
Osman plaide en français les droits de son Sultan;
Et dans Fokiani, le Turc & la Russie
Décident en français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter?
Qu'on la maintienne au moins, en sachant t'imiter,
Qu'on se garde à jamais de bannir de la Scène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien;
Daigne d'un Etranger excuser l'entretien:
Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.



TRADUCTION

LIBRE ET ABRÉGÉE

DU

PREMIER ET DU SEPTIÈME LIVRE

DE

LA PHARSALE.

RÉFLEXIONS

SUR

LUCAIN.



RÉFLEXIONS SUR *LUCAIN.*

J'AI commencé par écrire contre Lucain, & je traduis la Pharſale. Eſt-ce une contradiction dans mes principes ? eſt-ce un changement dans mes idées ? eſt-ce une réparation que je veux faire à ſes mânes ? Je dois rendre compte de mes raiſons & de mon deſſein.

Je n'ai jamais cru qu'on dût comparer Lucain à Virgile. Adorateur de ce dernier, qui eſt le Dieu de la poéſie latine, comme Racine eſt celui de la poéſie françaiſe, j'ai crié au ſacrilège avec tout l'enthouſiaſme de la jeuneſſe, quand j'ai cru voir que l'on prétendait oppoſer l'Auteur de la Pharſale à celui de l'Enéïde, & les eſſais informes d'un jeune homme, mort à vingt-ſept ans, à des chefs-d'œuvre mûris par les années, tels que le ſecond, le cinquième & le ſixième Livre de Virgile, que je regarde comme les morceaux les plus parfaits dont le génie des Anciens ait fait préſent à la poſtérité. J'ai été bien raſſuré dans la ſuite.

L'Auteur très-estimable que j'avais osé combattre, a depuis expliqué (1) ses idées de maniere à ne laisser aucun doute sur la pureté de ses principes & sur son juste respect pour le grand homme qui n'est venu jusqu'à nous qu'avec le titre de Prince des Poètes. Et qui n'a pas fait ses délices de la lecture de Virgile ? L'étude de ses Ouvrages fait une partie de l'éducation, par-tout où il y a des hommes instruits. Ses vers sont dans la mémoire de tous les Amateurs des Lettres & de la belle Poésie, & ses écrits, comme ceux de Racine, sont en même-tems le meilleur modèle de style, & le désespoir de quiconque sait écrire en vers.

Il faut avouer que Lucain est loin de tant de gloire & de tant d'avantages. Il n'a guères été connu jusqu'ici que des Littérateurs, & la plupart même l'ont peu lu, par une raison qui le condamne évidemment; c'est qu'il est très-pénible à lire. Dans le dernier siècle, un esprit encore plus boursoufflé que le sien, l'a paraphrasé en vers français, & lui donna quelque vogue malgré Boileau, parce qu'alors on

(1) Dans la Préface d'une très-bonne traduction de la Pharsale, abrégée & écrite en prose.

aimait autant les vers qu'on en est aujourd'hui rassasié, & parce que le bon goût ne faisant que de naître, l'enflure du style & la déclamation Espagnole étaient encore à la mode. Mais bientôt le progrès des Lettres & l'ascendant des grands modèles firent tomber *la Pharsale aux Provinces si chère*; comme a dit Despréaux; & malgré la prédilection de Corneille, & quelques vers heureux de Brébeuf, Lucain est demeuré à-peu-près inconnu au plus grand nombre des Lecteurs.

Cependant il a traité un très-beau sujet; il étincelle de beautés fortes & originales, & souvent il s'élève au sublime; M. Marmontel l'a observé, & personne ne peut le nier. Pourquoi donc, tandis qu'on relit cent fois Virgile, les plus laborieux Littérateurs ne peuvent-ils, sans beaucoup d'efforts & de fatigue, lire Lucain jusqu'au bout? Quelle leçon plus frappante à présenter, sur-tout aujourd'hui, aux jeunes gens toujours si facilement dupes de ce qui a un air de grandeur, & qui s'imaginent, avec un peu d'effervescence dans la tête & quelques traits heureux, pouvoir attirer l'attention de leur siècle & de la postérité? Quel exemple plus imposant que celui de Lucain, peut leur démontrer qu'avec beaucoup d'esprit & même de

talent, on peut manquer de cet art d'écrire, qui est le fruit d'un goût naturel, perfectionné par le travail & par le tems, & qui est indispensablement nécessaire pour être lu ? En effet, pourquoi Lucain l'est-il si peu, quoiqu'il ait des beautés réelles, & même d'un ordre supérieur ? C'est que son imagination qui le porte au grand, n'a point cette flexibilité qui varie les formes du style, le ton & les mouvemens de la phrase, & la couleur des objets ; c'est qu'il manque de ce jugement sain qui écarte l'exagération dans les peintures, l'enflure dans les idées, la fausseté dans les rapports, le mauvais choix, la longueur & la superfluité dans les détails ; c'est que jettant tous ses vers dans le même moule, & les faisant tous ronfler sur le même ton, il est également monotone & pour l'esprit & pour l'oreille. Il résulte que la plupart de ses beautés sont comme étouffées parmi tant de défauts, & que souvent le Lecteur impatienté se refuse à la peine de les chercher & à l'ennui de les attendre.

Mais ces mêmes beautés, débarrassées des longueurs qui surchargent le Poëme de la Pharsale, & des fautes de toute espèce qui le défigurent, ne pourraient-elles pas produire un grand effet ? Je l'ai cru, & j'ai osé le ten-

ter. D'abord j'ai pensé qu'on pouvait réduire à-peu près à la moitié l'Ouvrage de Lucain. Chacun de ses Livres, qui contiennent depuis sept cens jusqu'à mille vers, peut, en élaguant tout ce qui est inutile ou de mauvais goût, n'en conserver que quatre ou cinq cens. Voilà le premier service à lui rendre. Moins long de moitié, il est de moitié meilleur; & je voudrois être aussi sûr de reproduire toutes ses beautés en le traduisant, que je le suis de lui ôter beaucoup de défauts en l'abrégeant.

Je ne borne point-là les libertés que j'ai cru pouvoir prendre. Quand on traduit un Ecrivain tel que Virgile, on n'a d'autre travail que celui d'atteindre, autant qu'il est possible, au mérite de sa diction, & ce travail est pénible; car il faut lutter contre la perfection de l'Auteur & la supériorité de son idiôme. Il n'en est pas de même de Lucain. Il a de l'élévation dans les idées, de la noblesse & de la force dans l'expression, des coups de pinceau énergiques & fiers; mais sa diction demande à être presque continuellement réformée, & la différence des langues, qui est un obstacle pour une version exacte, offre ici des facilités pour une imitation libre. En laissant à Lucain le ton de composition qui lui est naturel, & la manière

qui le caractérise, je m'efforce de tems en tems de lui donner un peu plus de variété & de molleſſe dans les tournures. Je ſupprime ici un vers inutile, là un mot qui gâte une phraſe; ailleurs une idée fauſſe, ou une image dégoûtante; & c'eſt ainſi qu'indépendamment de la partie de ſon Ouvrage que je retranche entierement, je crois pouvoir encore améliorer celle que je conſerve, en mettant à profit les lumières que le bon goût du ſiècle de Louis XIV peut nous fournir, pour juger un eſſai informe du ſiècle d'Auguſte. Je ne crains point qu'on m'accuſe de vouloir par-là me mettre au-deſſus de l'Ecrivain que je m'honore de traduire, & dont je reſpecte le génie mâle & républicain, en tâchant de lui ôter ſes fautes.

Je vais rendre ſenſible par un exemple, le genre de travail que j'ai fait ſur Lucain. Je choiſis un morceau du premier Livre, la deſcription des prodiges qui annonçaient les horreurs de la guerre civile, prête à éclater entre Céſar & Pompée. Comme je veux que ceux même qui ne ſavent pas le latin, puiſſent me juger, d'après les notions d'un goût naturel, ſur ce que j'ai cru pouvoir me permettre de ſuppreſſions & de changemens, je don-

nerai, à la suite des vers de Lucain, une version en prose fidèle; & en la comparant à l'imitation abrégée que j'en ai faite en vers, chacun pourra décider, en se consultant lui-même, si cette manière de procéder dans tout l'Ouvrage, peut le faire lire avec plaisir.

Tum ne qua futuri
Spes saltem trepidas mentes levet, addita fati
Pejoris manifesta fides, Superique minaces,
Prodigiis terras implerunt, æthera, pontum.
Ignota obscuræ viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, cœloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris & terris mutantem regna cometen.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno,
Et varias ignis denso dedit aëre formas.
Nunc jaculum longo, nunc sparso lumine lampas,
Emicuit cœlo: tacitum sine nubibus ullis
Fulmen, & Arctoïs rapiens de partibus ignem
Percussit Latiale caput; stellæque minores
Per vacuum solitæ noctis decurrere tempus,
In medium venere diem; cornuque coacto,
Jam Phœbe toto fratrem cum redderet orbe,
Terrarum subitâ percussa expalluit umbrâ.
Ipse caput medio Titan cum ferret Olympo,
Condidit ardentes atrâ caligine currus,
Involvitque orbem tenebris, gentesque coëgit
Desperare diem: quâlem fugiente per ortus
Sole Thyesteæ noctem duxere Mycenæ.

Ora ferox Sicula lavavit Mulciber Ætna ;
Nec tulit in cœlum flammas , sed vertice prono
Ignis in Hesperium cecidit latus. Atra Carybdis
Sanguineum fundo torsit mare : flebile sævi
Latravere canes. Vestali raptus ab arâ
Ignis , & ostendens confectas flamma Latinas
Scinditur in partes , geminoque cacumine surgit ,
Thebanos imitata rogos : tum cardine tellus
Subsedit , veteremque jugis nutantibus Alpes
Discussere nivem. Thetys majoribus undis
Hesperiam Calpen , summumque implevit Atlanta.
Indigetes flevisse Deos , Urbisque laborem
Testatos sudore Lares , delapsaque templis
Dona suis , dirasque diem fœdasse volucres
Accipimus , sylvisque feras sub nocte relictis
Audaces mediâ posuisse cubilia Româ.
Tum pecudum faciles humana ad murmura linguæ ,
Monstrosique hominum partus numeroque modoque
Membrorum , matremque suus conterruit infans :
Diraque per populum Cumanæ carmina vatis
Vulgantur. Tum quos sectis Bellona lacertis
Sæva movet , cecinere Deos , crinemque rotantes
Sanguinei populis ulularunt tristia Galli.
Compositis plenæ gemuerunt ossibus urnæ.
Tum fragor armorum , magnæque per avia voces
Auditæ nemorum , & venientes cominus umbræ.
Quique colunt junctos extremis mœnibus agros ,
Diffugiunt : ingens Urbem cingebat Erynnis ,
Excutiens pronam flagranti vertice pinum ,
Stridentesque comas : Thebanam qualis Agaven
Impulit , aut sævi contorsit tela Lycurgi

Eumenis : aut qualem jussu Junonis iniqua
Horruit Alcides, viso jam Dite, Megaram.
Insonuere tubæ, & quanto clamore cohortes
Miscentur, tantum nox atra silentibus auris
Edidit; & medio visi consurgere Campo,
Tristia Syllani cecinere oracula manes;
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolæ fracto Marium fugere sepulchro.

Voilà bien la composition d'un jeune homme qui charmé d'avoir à traiter un morceau brillant, s'efforce d'y mettre tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, & semble vouloir ne laisser rien à dire après lui. Les bons Critiques en Littérature latine s'appercevront aisément de tous les défauts de cette description trop longue de la moitié, de tous les vices de ce style péniblement ampoulé, surchargé d'épithètes & d'expressions bizarres & recherchées. Il y a pourtant un vers d'une tournure & d'une harmonie qui semble Virgilienne :

Compositis plenæ gemuerunt ossibus urnæ.

Il y a d'ailleurs des traits d'une beauté frappante; mais d'ailleurs ces prodiges accumulés sans choix & sans mesure, manquent leur effet pour en vouloir trop faire, & au lieu d'être le tableau d'un grand Peintre, ne forment plus qu'une lourde caricature, dans la-

quelle il y a des coups de crayon vigoureux. Une verſion fidèle de ces vers mettra tout le monde à portée d'en juger. J'aurais voulu me ſervir de l'élégante traduction de M. Marmontel; mais lui-même abrège & corrige ſon original, & il faut ici le montrer en entier.

» Les deſtins, loin de permettre aux eſprits » tremblans de ſe raſſurer par l'eſpérance, » donnèrent des ſignes manifeſtes d'un avenir » encore plus ſiniſtre, & les Dieux menaçans » remplirent de prodiges les cieux, la terre & » les mers. On vit dans l'obſcurité des nuits » briller des aſtres inconnus; le ciel embrâſé, » des traits de feu ſillonnant les airs, & la » chevelure formidable de cet aſtre qui change » les Empires. De fréquens éclairs étincelaient » dans la trompeuſe ſérénité des cieux. De » l'épaiſſeur des nuages ſortaient des flammes » ſous diverſes formes, tantôt ſemblables à un » javelot, tantôt à la lumière d'une lampe. La » foudre, ſans nuage & ſans bruit, partit des » régions du Nord & tomba ſur le Capitole. » Les étoiles accoutumées à décrire leur car» rière nocturne, parurent en plein jour. La » lune, dont le diſque arrondi réfléchiſſait » alors la pleine image du ſoleil, pâlit tout-à» coup, comme frappée de l'ombre de la terre,

» Le soleil lui-même, au plus haut de sa course,
» enveloppa de noires vapeurs son char en-
» flammé, plongea le monde dans les ténèbres,
» fit craindre aux nations de ne plus revoir le
» jour; comme autrefois Mycène vit cet astre
» reculer pour le festin d'Atrée. Le farouche
» Vulcain ouvrit les bouches de l'Etna, & le
» Volcan, au lieu de lancer ses feux dans les
» airs, roula des flots de bitume du côté de
» l'Italie. Le noir goufre de Carybde engloutit
» une mer de sang. Les chiens de Scylla pous-
» sèrent des hurlemens lamentables. Le feu de
» Vesta s'échappa des autels, & la flamme du
» sacrifice des fêtes Latines se partagea en s'élan-
» çant, comme celle du bûcher des deux frères
» Thébains. La terre chancela sur son axe, &
» les Alpes ébranlées rejettèrent les neiges anti-
» ques qui les couvraient. Thétis porta ses va-
» gues grossies sur le mont fendu par Hercule,
» & jusqu'au sommet de l'Atlas. Les statues
» de nos demi-Dieux versèrent des larmes;
» les Dieux Lares attestèrent par leur sueur les
» angoisses de Rome. Les offrandes tombèrent
» de la voûte des Temples; les oiseaux de
» mauvais augure souillèrent le jour. Les hô-
» tes des forêts, sortis de leur repaire, vin-
» rent jusqu'au milieu de Rome. Les bêtes

» firent entendre un langage humain. Les fem-
» mes engendrèrent des monſtres, & la mère
» fut épouvantée de l'enfant qu'elle avait mis
» au jour. Les oracles menaçans de la Sybille
» de Cumes coururent de bouche en bouche;
» les Miniſtres ſacrés de Bellone & de Cybêle
» armés & furieux, les membres déchirés, les
» cheveux épars, hurlèrent lugubrement au
» milieu des peuples. Les urnes funéraires
» gémirent. On entendit un grand bruit d'ar-
» mes & de voix dans la profondeur des fo-
» rêts, & l'on vit s'approcher des ombres. Les
» peuples voiſins de Rome abandonnèrent les
» campagnes. L'effroyable Erinnys courait au-
» tour des murs, ſecouant ſa torche enflam-
» mée & ſa chevelure de ſerpens; telle que
» cette Euménide qui pourſuivait la malheu-
» reuſe Agavé, ou tournait les armes de Ly-
» curgue contre lui-même; ou telle que Mé-
» gère, qui déchaînée par l'implacable Ju-
» non, fit frémir Alcide qui avait vu les En-
» fers. Au milieu des ténèbres & du ſilence
» de la nuit, on entendit le ſon des trompettes,
» & un bruit égal aux clameurs des com-
» battans dans la fureur de la mêlée. L'om-
» bre de Scylla ſortit de la terre, & rendit
» d'effrayans oracles. Les Laboureurs, aux

» bords du Téveron, virent Marius lever » sa tête, de son sépulchre brisé, & s'enfuirent » épouvantés «.

Il fallait que les défauts de cette description fussent bien sensibles, puisque Brébeuf, qui ordinairement charge l'enflure & allonge la longueur de Lucain, en a pourtant ici retranché quelque chose. Comme ce Poète traducteur est entre les mains de fort peu de gens, on ne sera peut-être pas fâché de voir un échantillon de sa manière d'écrire; & malheureusement on sentira que dans ses vers martelés & hérissés de chevilles, il laisse à Lucain toutes ses fautes, & ne rend aucune de ses beautés.

Même ne voit-on pas que le ciel en colère,
Pour leur faire sentir plus long-tems leur misère,
Pour étouffer l'espoir d'un traitement plus doux,
Par cent monstres divers exprime son courroux?
Des prodiges affreux & des spectres horribles
Sont d'un malheur prochain des présages visibles.
Au travers de la nuit, on voit dedans les cieux
Eclater des flambeaux inconnus à nos yeux.
On voit parmi les airs des torches enflammées,
Des javelots brûlans, des lampes allumées.
Cet astre malheureux qui change les états,
Dispense sa lumière & l'horreur ici-bas,
Et d'un sombre ascendant l'influence secrète

Fait d'un feu lumineux *un* (1) sinistre comète.
Le Dieu de la clarté dans le plus haut des cieux,
Sous une épaisse nuit enveloppe ses yeux.
La lune au plus haut point de lumière & de force,
D'avecque le soleil souffre un triste divorce,
Et la terre couvrant ses noires actions,
De ce flambeau sacré fait mourir les rayons.
L'Apennin agité jusques dans ses racines,
A cru s'ensévelir dans ses propres ruines ;
Et sur nous la Sicile a vomi de ses flancs
Des orages de soufre & des cailloux brûlans.
Ces demi-Dieux, que Rome a placés sur les astres,
Ont senti nos malheurs & pleuré nos désastres.
Les carreaux de la foudre, en frappant les autels,
Ont d'avec les humains banni les immortels,
Et nos Dieux familiers, nos démons tutélaires,
Par des sueurs de sang expliquent nos misères.
Ces sinistres oiseaux, l'orfraie & les hiboux,
Endurent le soleil & vivent parmi nous.
La nature produit mille formes hideuses,
D'affreux enfantemens, des couches monstrueuses.
A ces tristes objets les sens sont interdits,
Et la mère frémit en regardant son fils.
La cendre des tombeaux pousse des voix humaines
Et l'on entend gémir des urnes toutes pleines.
Une Furie armée & d'ongles & de dents,
Fait alentour des murs siffler mille serpens,
Et roulant en sa main une torche allumée,
Empoisonne les airs de sa noire fumée.

(1) C'est un solécisme. *Comète* a toujours été féminin.

Marius & Scylla, ces monstres odieux,
Reviennent des Enfers se montrer à nos yeux,
Et donnent par leurs cris un funeste présage
Que Rome va bientôt achever leur ouvrage.

On voit que Brébeuf, dans sa diction gonflée d'épithètes & pleine de barbarismes, ne s'occupe qu'à paraphraser les idées de son original, & ne songe point à rendre ses expressions & ses images lorsqu'elles sont heureuses. On ne retrouve ici ni cette furie qui court la torche à la main autour des murs de Rome, ni ces monts qui secouent les neiges éternelles dont ils sont couverts, ni cette image sublime de Marius s'élevant de sa tombe; tout a disparu, & ces étincelles du génie de Lucain se perdent dans ce fatras de Brébeuf. Observons en passant que c'est pourtant à cet Ecrivain que Rousseau, (celui qu'on a voulu appeller *grand*, & qui du moins ne l'était pas par la justice) affectait de comparer sans cesse M. de Voltaire; il trouvait une conformité merveilleuse entre ce style & celui de la Henriade.

Voici maintenant comme j'ai essayé de rendre dans notre langue les beautés de ce morceau, en abrégeant beaucoup l'Auteur latin, & lui prétant quelquefois, ce me semble, un peu de force poétique.

Les Dieux mêmes, les Dieux qui pour mieux nous punir,
Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,
De prodiges sans nombre avaient rempli la terre ;
Le désordre du monde annonçait leur colère.
Des astres inconnus éclairèrent la nuit,
Et dans un ciel serein la foudre retentit.
Le soleil, se cachant sous des vapeurs funèbres,
Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phœbé pâlit soudain, & perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain frappant l'Etna de ses pesans marteaux,
Réveilla le Cyclope au fond de ses cachots :
L'Etna s'ouvre & mugit : de sa cime béante
Descend à flots épais une lave brûlante.
L'Apennin rejetta de ses sommets tremblans
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla, qui heurle sous les ondes,
Roule des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des Dieux,
Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
On entendait gémir des urnes sépulcrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpens, & l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,
Courait autour des murs une affreuse Euménide ;
La terre s'ébranlait sous sa course rapide.
Le Tybre sur ses bords voyait de nos héros
S'agiter à grand'bruit les antiques tombeaux.
Jusques dans nos remparts des ombres s'avancèrent.

Les mânes de Scylla dans les champs s'élevèrent,
D'une voix lamentable annonçant le malheur.
Du soc de la charrue, on dit qu'un Laboureur
Entr'ouvrit une tombe, & saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir pâle & sanglant sur son tombeau brisé.

Peut-être les connoisseurs ne seront pas fâchés de rapprocher de cette description de Lucain le même sujet traité par Virgile, & de comparer à la sagesse de l'homme mûr l'intempérance de style plus excusable dans un jeune homme. Il est question des prodiges qui suivirent la mort de César.

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quanquam illo tellus quoque & æquora ponti,
Obscœnique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa.
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit. Insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens; & simulacra modis pallentia miris,
Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ.
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt,
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.

Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum Rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit ; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparère minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, & altè
Per noctem resonare lapis ululantibus urbes.
Non aliàs cælo ceciderunt plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsêre cometæ.

Je me sers de l'elégante traduction de M. l'Abbé de Lille, qui a si souvent approché de la perfection de son original, & qui l'a quelquefois égalée. Il s'adresse au soleil.

Lorsque le Grand César eut terminé sa vie,
Tu partageas le deuil de ma triste patrie ;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers.
Une éternelle nuit menaça l'Univers.
Que dis-je ? tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux, le ciel, la terre & l'onde,
Les hurlemens des chiens & le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient ;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitaient.
On vit errer la nuit des spectres lamentables ;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables.
L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs.
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.

Le

Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traîne & roule à grand bruit, forêts, bergers, troupeaux.
Le Prêtre environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes.
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups heurlans dans l'ombre épouvantent nos murs.
Sans cesse l'éclair brille, & le tonnerre gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Après avoir fait connoître le style de Lucain dans la poésie descriptive, je voudrais mettre tous les lecteurs à portée de juger de la manière dont il raconte, & justifier ainsi à leurs yeux les nombreux retranchemens que je me suis permis dans le Poëme. Je vais prendre un des plus beaux momens de la Pharsale; celui où César voulant passer d'Epire en Italie sur une barque, fut assailli par une tempête, & prononça ce mot fameux, adressé au Pilote qui tremblait : *Que crains-tu? tu portes César & sa fortune.* On va voir comment Lucain a traité ce morceau historique : j'en vais donner une traduction exacte. Comme je n'écris ceci que pour ceux qui ne savent pas le latin, il est inutile de transcrire l'original.

» La nuit avait suspendu les allarmes de la » guerre & amené les instans du repos pour ces

» malheureux soldats, qui du moins dans leur
» humble fortune ont un sommeil profond.
» Tout le camp étoit tranquille, & la sentinelle
» venait d'être relevée à la troisième veille.
» César s'avance d'un pas inquiet, dans le vaste
» silence de la nuit; plein de ses projets témé-
» raires, dignes à peine du dernier de ses sol-
» dats, il marche sans suite; sa fortune seule
» est avec lui. Il franchit les tentes des gardes
» endormis, & tout bas il se plaint de leur
» échapper si aisément; il parcourt le rivage
» & trouve une barque attachée par un cable
» à un rocher miné par le tems; il apperçoit
» la demeure tranquille du Pilote qui n'était
» pas éloignée; c'était une cabane formée d'un
» tissu de joncs & de roseaux, & que la barque
» renversée défendait du côté de la mer. César
» frappe à coups redoublés & ébranle la ca-
» bane. Amyclas se lève de son lit qui n'était
» qu'un amas d'herbes; quel est le malheureux,
» dit-il, que le naufrage a jetté près de ma
» demeure? Quel est celui que la fortune oblige
» d'y chercher du secours? En disant ces mots,
» il se hâte de rallumer quelques étincelles de
» feu, & se prépare à ouvrir sans rien craindre;
» il sait que les cabanes ne sont pas la proye de
» la guerre. O précieux avantage d'une pauvreté

» tranquille ! O toît simple & champêtre ! O » présent des Dieux jusqu'ici méconnu ! Quels » murs, quels temples n'auraient pas tremblé, » frappés par la main de César ? La porte s'ou- » vre ; attends-toi, dit-il, à des récompenses » que tu n'oserais espérer : tu peux tout préten- » dre, si tu veux m'obéir & me transporter en » Italie ; tu ne seras pas obligé de nourrir ta » vieillesse du revenu de ta barque & du tra- » vail de tes mains. Ne te refuse pas aux Dieux » qui veulent te prodiguer les richesses. Ainsi » parlait César : couvert de l'habit d'un soldat, » il ne pouvait perdre le ton d'un maître. » Amyclas lui répond : beaucoup de raisons » m'empêcheraient de me confier cette nuit à la » mer ; le soleil en se couchant était environné » de nuages ; ses rayons partagés semblaient » appeller d'un côté le vent du midi, & de » l'autre le ventre du nord, & même au milieu » de sa course sa lumière était faible & pou- » vait être regardée d'un œil fixe ; la lune n'a » point jetté une clarté brillante, son croissant » n'était point net & serein, sa rougeur présa- » geait un vent violent, & devenue pâle, elle » se cachait tristement dans les nuages. Le gé- » missement des fôrets, le bruit des flots qui » battent le rivage, les dauphins qui s'en ap-

» prochent, ne m'annoncent rien d'heureux.
» J'ai remarqué avec inquiétude que le plon-
» geon cherche le fable, que le héron ofe éle-
» ver dans l'air fes aîles mouillées, & que la
» corneille fe plongeant quelquefois dans
» l'eau, comme fi elle fe préparoit à la pluye,
» rafe les rivages d'un vol incertain. Mais fi de
» grands intérêts l'exigent, j'oferai me mettre
» en mer; j'aborderai où vous me l'ordonnez, ou
» les vents & les flots s'y oppoferont. Il dit,
» & déliant la barque, il déploye la yoile. A
» peine fut-elle agitée, que non-feulement les
» étoiles errantes parurent fe difperfer & tracer
» divers fillons, mais même celles qui font
» immobiles femblèrent s'ébranler: une affreufe
» obfcurité couvrait la furface des mers; on
» entendait bouillonner les vagues amoncelées
» & menaçantes, & déja maîtrifées par les vents,
» fans favoir encore auquel elles allaient obéir.
» Le Pilote tremblant dit à Céfar: Vous voyez
» ce qu'annoncent les menaces de la mer: je
» ne fais fi elle eft agitée par le vent d'orient
» ou d'occident; mais ma barque eft battue de
» tous les côtés; le Ciel & les nuages fem-
» blent en proye au vent du midi; fi j'en crois
» le bruit des flots, ils font pouffés par celui du
» nord. Nous n'avons aucun efpoir d'aborder

» aujourd'hui en Italie, ni même d'y être pouſ-
» ſés par le naufrage; le ſeul moyen de ſalut
» qui nous reſte, c'eſt de renoncer à notre
» deſſein & de retourner ſur nos pas. Rega-
» gnons le rivage, de peur que bientôt il ne
» ſoit trop loin de nous. Céſar ſe croyant au-
» deſſus de tous les périls, comme il était au-
» deſſus de toutes les craintes, répond au Nau-
» tonnier: Ne crains point le courroux des flots,
» abandonne ta voile au vent furieux. Si les
» aſtres te défendent de voguer vers l'Italie,
» vogue ſous mes auſpices. Tu n'aurais aucun
» effroi, ſi tu connaiſſais celui que tu portes.
» Sache que les Dieux ne m'abandonnent ja-
» mais, & que la fortune me ſert mal, lorſ-
» qu'elle ne prévient pas mes vœux. Avance
» au travers des tempêtes & ne crains rien
» ſous ma ſauve-garde. Cette tourmente qui
» menace les Cieux & les mers, ne menace
» point la barque où je ſuis; elle porte Céſar,
» & Céſar la garantit de tous les périls. La
» fureur des vents ne tardera pas à ſe rallentir.
» Ce navire rendra le calme à la mer. Ne te
» détourne point de ton chemin; évite les côtes
» les plus prochaines; & ſache que tu arriveras
» au port de Brinde, lorſqu'il n'y aura pour
» nous d'autre eſpoir de ſalut que d'y arriver.

» Tu ignores tout ce qu'apprête tout ce grand
» bruit ; si la fortune ébranle le Ciel & les
» mers, c'est qu'elle cherche à me servir. Comme
» il parlait encore, un coup de vent vint frap-
» per le navire, brisa les cordages & fit voler
» les voiles au-dessus du mât ébranlé ; la bar-
» que retentit de cette violente secousse ;
» bientôt tous les orages réunis viennent fondre
» sur elle des bouts de l'univers. Le Vent du
» couchant lève le premier sa tête de l'océan
» atlantique, & entasse les flots les uns sur
» les autres comme un amas de rochers. Le
» froid Borée court à sa rencontre & repousse
» la mer qui, long-temps suspendue, ne sait
» de quel côté tomber ; mais la fureur de l'A-
» quilon l'emporta : il fit tournoyer les flots,
» & les sables découverts parurent former des
» gués. Borée ne pousse point les flots contre
» les rochers ; il les brise contre ceux qu'en-
» traîne son rival, & la mer soulevée pour-
» rait combattre contre elle-même sans le
» secours des vents. Celui d'orient ne demeure
» pas oisif, & celui du midi surchargé de nua-
» ges, ne resta pas dans les antres d'Eole ; cha-
» cun d'eux soufflant avec violence du côté qu'il
» défendait, la mer se contint dans ses limi-
» tes ; au lieu que les tempêtes mêlent souvent

» les flots de différentes mers, tels que ceux
» de la mer Egée & de la mer de Toscane, ceux
» de la mer Ionienne & du Golfe Adriatique.
» Combien de fois ce jour vit les montagnes
» couvertes de flots! combien de hauteurs parurent
» s'abymer dans la mer? Toutes les eaux
» du monde abandonnent leurs rivages. L'océan
» lui-même si rempli de monstres, &
» qui entoure ce globe, semblait se confondre
» dans une seule mer. Ainsi jadis le Roi de
» l'Olympe seconda du trident de son frère
» ses foudres fatiguées, & la terre parut réunie
» au partage de Neptune, lorsqu'il l'inonda
» de ses eaux, & qu'il ne voulut d'autre
» rivage que la hauteur des Cieux. De
» même en ce jour la mer se serait élevée
» jusqu'aux astres, si Jupiter ne l'eût accablée
» du poids des nuages. Ce n'était point une
» nuit ordinaire qui se répandit sur le monde,
» les ténèbres pâles & affreuses de l'enfer couvraient
» profondément les eaux & le ciel;
» l'air était affaissé sous les eaux, & les flots
» allaient se grossir dans les nues. La lumière
» effrayante des éclairs s'éteignait dans cette
» nuit, & ne jetait qu'un sillon obscur. La
» demeure des Dieux est ébranlée, l'axe du
» monde retentit, les pôles chancellent & la

» nature craignit le cahos. Les élémens sem-
» blent avoir rompu les liens qui les unis-
» saient, & tout prêts à ramener la nuit éter-
» nelle qui confond les Cieux & les Enfers. S'il
» reste aux humains quelque espoir de salut;
» c'est parce qu'ils voyent que le monde n'est
» pas encore brisé par ces secousses terribles.
» Les Nochers tremblans élevés sur la cime des
» vagues, regardent les abymes de la mer
» d'aussi haut qu'on la découvre des sommets
» de Leucate, & lorsque les flots viennent à
» se rouvrir, à peine le mât du navire paraît-
» il au-dessus d'eux; tantôt ses voiles touchent
» aux nues, tantôt sa quille touche à la terre.
» La mer est d'un côté abaissée jusqu'aux sables,
» & de l'autre elle est amoncelée & paraît toute
» entière dans les vagues. La crainte confond
» toutes les ressources de l'art, & le Pilote ne
» sait à quels flots il doit céder, & quels il
» doit repousser. L'opposition des vents le sau-
» va; les vagues luttant avec une force égale
» soutinrent le navire; & repoussé toujours du
» côté où il tombait, il est balancé sous l'ef-
» fort des vents. Le Nautonnier ne craignait
» pas d'être jetté vers l'Isle de Sason entourée
» de gués, ni sur les côtes du Thessalie hérif-
» sées de roches, ni dans le détroit redouté

» d'Ambracie ; il ne craignait que d'aller heur-
» ter contre les monts Cérauniens.

» César crut avoir trouvé des périls dignes
» de son destin. C'est donc, se dit-il à lui-
» même, un grand effort pour les Dieux de
» détruire César, puisqu'assis dans une barque
» fragile, ils m'attaquent avec la mer & les
» tempêtes. Si la gloire de ma perte est réser-
» vée à Neptune, si on me refuse de mourir
» dans un champ de bataille, ô Dieux ! je rece-
» vrai sans crainte le trépas que vous voudrez
» me donner. Quoique la Parque en précipi-
» tant ma dernière heure, m'enlève aux plus
» grands exploits, j'ai cependant assez vécu pour
» ma gloire. J'ai dompté les Nations du Nord ;
» j'ai vaincu Rome par l'effroi de mon nom ;
» Rome a vu Pompée au-dessous de moi ; ses
» Citoyens obéissans m'ont donné les faisceaux
» qu'ils m'avaient refusés pendant que je com-
» battais pour la Patrie ; tous les titres de la
» puissance Romaine m'ont été prodigués.
» Que tous les humains ignorent, hors toi seu-
» le, ô ! fortune confidente de tous mes vœux !
» que César, quoique Consul & Dictateur,
» meurt trop-tôt, puisqu'il n'est pas encore maî-
» tre du monde. Je n'ai pas besoin de funérail-
» les. O Dieux ! laissez dans les flots mon ca-

» davre défiguré ; je ne demande ni tombeau
» ni bûcher, pourvu que de tous les côtés de
» l'univers on attende César en tremblant.
» A peine avait-il dit ces mots, qu'une
» vague énorme enleva la barque sans la ren-
» verser, & la porta sur un rivage où il n'y
» avait ni écueils, ni rochers. Tant de gran-
» deurs, tant de royaumes, sa fortune enfin,
» tout lui fut rendu en touchant la terre «.

Il n'y a point de Lecteur qui en lisant ce morceau, ne reconnaisse tous les défauts du style de Lucain, & ne puisse juger de ce que j'ai dû lui ôter en traduisant son ouvrage. Il n'y en a point sans doute qui n'ait été blessé de tant d'hyperboles portées jusqu'à l'extravagance, de tant de prolixité dans les détails poussés jusqu'au plus intolérable excès, de cette enflure gigantesque qui contredit sans cesse la raison & la vérité. Quoi de plus déplacé que les fanfaronades de César, substituées au mot sublime que l'histoire lui fait prononcer ? Combien le Pilote doit trouver ce langage ridicule, jusqu'au moment où César se nomme ! Un inconnu qui vous dit : je commande à la fortune, doit passer pour fou ; mais celui qui au milieu d'une tempête peut dire, en faisant connaître à-la-fois & son nom & son caractère : *Que crains-*

tu ? *tu portes César* ? en impose à tout mortel qui connaît ce nom, & lui fait oublier le péril.

Le goût n'est pas moins blessé de cette longue énumération que fait le Pilote de tous les présages du mauvais temps. César dans des circonstances si pressantes a-t-il le loisir d'entendre tout ce verbiage ? Je ne dis rien de la tempête. Si Lucain écrivait toujours aussi mal, il ne faudrait pas le traduire. Ebranler la terre & le ciel, soulever toutes les mers du globe, faire craindre à la nature de retomber dans le cahos, & tout cela pour décrire le danger d'une barque battue d'un orage dans la mer d'Epire, c'est là sans doute un étrange abus des figures ; c'est sur-tout manquer le but principal. Une description si longue & si empoulée vous fait oublier César, & c'est de César sur-tout qu'il fallait nous occuper. Quand la flotte d'Enée est assaillie par la tempête, douze vers suffisent à Virgile pour faire un tableau de l'expression la plus vive & la plus frappante. Un orage décrit avec la même vérité & la même force eût suffi pour nous faire trembler sur le sort d'un grand homme, prêt à voir un moment d'imprudence anéantir de si hautes destinées. Combien le tableau aurait été encore plus frappant, si dans cet endroit de

ſon Poëme, comme dans beaucoup d'autres, il eût employé la fiction dont il a été partout trop avare ; s'il nous eût repréſenté l'Olympe attentif & partagé, les Dieux obſervant avec curioſité ſi l'ame de Céſar éprouverait un moment de trouble & de frayeur ; incertains eux-mêmes ſi les flots n'engloutiraient point le maître qui menaçait le monde, & ſi Neptune n'effacerait pas du livre des deſtins le jour de Pharſale & l'eſclavage de Rome !

Quoique le vice eſſentiel de Lucain ſoit ordinairement de paſſer la meſure en tout, il ne faut pas croire qu'il la paſſe toujours au même degré ; ſi cela était, Lucain, comme je l'ai déja obſervé, ne mériterait pas d'être traduit. Il a des morceaux où les beautés l'emportent de beaucoup ſur les défauts, ſur-tout dans la peinture des caractères. Tel eſt, par exemple, l'Eloge funèbre de Pompée prononcé par Caton ; tel eſt le portrait de Caton lui-même, & le tableau de ſes nôces avec Marcie, & ſa marche dans les ſables d'Afrique, & ſa réponſe au beau diſcours de Labiénus ſur l'oracle de Jupiter Ammon. Ce ſont ces beautés d'un caractère mâle & neuf, qui ont rendu Lucain digne des regards de la poſtérité. M. de Voltaire, dans l'Eſſai ſur la Poéſie Epique,

en a cité un fragment très-intéressant; c'est l'endroit où César fait abattre la forêt de Marseille. M. de Voltaire s'est servi de la traduction de Brébeuf; & ce qu'il y a de remarquable, c'est le seul passage de cette traduction qui puisse être lu de suite. Dans le reste, on trouve de tems en tems de beaux vers & même qu'on a retenus, par exemple, les quatre vers fameux sur l'invention de l'écriture, & ces deux-ci tirés de la réponse de Caton à Labiénus:

> Est-il d'autre séjour pour ce Monarque auguste,
> Que les cieux, que la terre & que le cœur du juste!

Les vers sur l'écriture sont tellement consacrés, que dans une traduction de Lucain, il ne faut pas, je crois, tenter de les refaire; mais quoique les deux que je viens de citer, soient aussi d'une tournure très-heureuse, j'avoue qu'en traduisant le morceau en entier, j'ai osé les faire autrement. Je crois devoir rapporter ici tout ce discours de Caton & celui de Labiénus. Après avoir montré Lucain dans ses défauts, il faut donner une idée de cette poésie fortement pensée, & de cette éloquence philosophique, dont aucun Poëte latin ne lui avait donné le modèle.

Caton se trouve avec son armée près du Temple de Jupiter Ammon, dans la Lybie, Temple célèbre par ses oracles. Labiénus, un de ses Lieutenans, lui adresse ce discours, dans lequel, ainsi que dans la réponse de Caton, il n'y a rien à retrancher.

Sors obtulit, inquit,
Et fortuna viæ, tam magni Numinis ora,
Consiliumque Dei : tanto Duce possumus uti
Per Syrtes, bellique datos cognoscere casus.
Nam cui crediderim Superos arcana daturos,
Dicturosque magis quam sancto vera Catoni ?
Certe vita tibi semper directa supernas
Ad leges, sequerisque Deum. Datur ecce loquendi
Cum Jove libertas. Inquire in fata nefandi
Cæsaris, & patriæ venturos excute mores.
Jure suo populis uti, legumque licebit,
An bellum civile perit ? tua pectora sacrâ
Voce reple : duræ saltem virtutis amator,
Quære quid est virtus, & posce exemplar honesti.
Ille Deo plenus, tacitâ quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis e pectore voces :
Quid quæri Labiene jubes ? an liber in armis
Occubuisse velim potius, quam regna videre ?
An sit vita nihil, sed longam differat ætas ?
An noceat vis ulla bono ? fortunaque perdat
Opposita virtute minas ? laudandaque velle
Sit satis, & nunquam successu crescat honestum ?
Scimus, & hoc nobis non altius inseret Ammon.
Hæremus cuncti Superis, Temploque tacente

Nil facimus non sponte Dei : nec vocibus ullis
Numen eget, dixitque semel nascentibus auctor
Quidquid scire licet. Steriles ne elegit arenas,
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum ?
Estne Dei sedes nisi terra, pontus & aër,
Et cælum & virtus ! Superos quid quærimus ultrà ?
Jupiter est quodcumque vides ; quocumque moveris.
Sortilegis egeant dubii, semperque futuris
Casibus ancipites : me non oracula certum,
Sed mors certa facit : pavido fortique cadendum est.
Hoc satis est dixisse Jovem. Sic ille profatur :
Servatâque fide Templi discedit ab aris,
Non exploratum populis Ammona relinquens.

Je ne me permets point d'examiner cette âpre diction, que les Critiques latins trouveront bien peu Virgilienne. Il est bien sûr que ce n'est pas-là le style du siècle d'Auguste ; mais il n'est pas aussi sûr que nous soyons en tout des juges compétens de cette différence : c'était à Quintilien d'en juger, & je n'examine ici que le fonds des choses, que l'on peut apprécier dans toutes les langues.

La fortune, dit-il, qui nous mène en ces lieux,
Nous offre la présence & les conseils des Dieux.
Ils vont dans ces déserts nous frayer une route ;
Ils vont sur nos destins vous éclairer sans doute,
Vous qui leur ressemblez, qui marchez si près d'eux !
S'il est vrai qu'en ce Temple aux mortels curieux,
Dans les secrets du sort ils permettent de lire,

A l'ame de Caton n'auraient-ils rien à dire ?
Digne d'un entretien si saint, si redouté ;
Venez, osez parler à la Divinité.
Demandez-lui le sort de César & de Rome :
Sachez si l'Univers existe pour un homme ;
S'il sera libre un jour : à la vertu soumis,
Demandez ce qu'elle est, quel en sera le prix ;
Revenez, (s'il est vrai que Jupiter réponde)
Plein des secrets du ciel & des destins du monde.

Caton, rempli du Dieu qu'il porte dans son sein,
Fixe Labiénus, & d'un regard serein,
D'une voix qui paraît sortir d'un sanctuaire :
Dans le Temple d'Ammon, dit-il, qu'irais-je faire ?
Qu'ai-je, Labiénus, à demander aux Dieux ?
Si je saurai mourir & libre & vertueux ?
Si je dois préférer la mort à l'esclavage ?
Si vers des jours sans fin ce monde est un passage ?
S'il suffit d'être juste, ou bien si le succès
Condamne les vertus, consacre les forfaits ?
Non, quand sur mes devoirs mon cœur s'est fait entendre,
La voix des immortels n'a plus rien à m'apprendre.
L'homme guidé par eux, mais sans l'appercevoir,
Apprit d'eux en naissant tout ce qu'il faut savoir.
Il le trouve en lui-même, & non pas dans leur Temple.
Ces Maîtres tout-puissans que l'Univers contemple,
Ne se font-ils jamais entendre qu'aux Autels ?
N'est-ce qu'en ces déserts qu'il parlent aux mortels ?
Ont-ils choisi ces bords pour leur asyle unique,

Caché

Caché la vérité (1) dans les fables d'Afrique ?
Nous sommes entourés de la Divinité.
Les Dieux n'ont qu'un seul Temple, & c'est l'immensité.
Ils n'ont qu'un Sanctuaire, & c'est le cœur du juste;
Serait-il donc pour eux un séjour plus auguste ?
Ah! laissons au vulgaire à consulter le sort :
L'oracle le plus sûr pour l'homme, c'est la mort.
Du lâche & du vaillant la mort est le partage;
Le ciel l'annonce à tous : en faut-il davantage ?
Il dit, & loin d'Ammon il détourne ses pas,
Respectant son oracle, & ne l'éprouvant pas.

Rien n'est plus connu que le mot de Quintilien, qui range Lucain parmi les Orateurs, plutôt que parmi les Poètes : *Oratoribus magis quam Poëtis annumerandus.* C'est faire l'éloge de ses discours, & c'est en effet dans cette partie qu'il semble supérieur, quoiqu'il n'y soit pas toujours aussi parfait que dans la scène qu'on vient de lire entre Caton & Labiénus, & qu'en faisant parler ses personnages, il ne soit pas encore exempt de cette déclamation qui gâte son style, quand il les fait agir; mais en général, ils sont empreints de l'énergie républicaine. Il en a peu qui soient

(1) M. de Voltaire a imité ce passage dans Sémiramis :
Comme si loin de nous le Dieu de l'Univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.

aussi beaux que le discours de Brutus, lorsqu'il vient délibérer avec Caton sur le parti qu'il faut prendre entre César & Pompée, & la réponse du Héros d'Utique.

Omnibus expulsæ terris, olimque fugatæ
Virtutis jam sola fides, quam turbine nullo
Excutiet fortuna tibi; tu mente labantem
Dirige me, dubium certo tu robore firma.
Namque alii magnum, vel Cæsaris arma sequantur:
Dux Bruto Cato solus erit. Pacemne tueris,
Inconcussa tenens dubio vestigia mundo?
An placuit, ducibus scelerum, populique furentis
Cladibus immistum civile absolvere bellum?
Quemque suæ rapiunt scelerata in prælia causæ:
Hos polluta domus, legesque in pace timendæ;
Hos ferro fugienda fames, mundique ruinæ
Permiscenda fides: nullum furor egit in arma.
Castra petunt magna victi mercede: tibi uni
Per se bella placent. Quid tot durasse per annos
Profuit immunem corrupti moribus ævi?
Hoc solum longæ pretium virtutis habebis:
Accipient alios, facient te bella nocentem.
Ne tantum, ô Superi! liceat feralibus armis,
Has etiam movisse manus: nec pila lacertis
Missa tuis cæca telorum in nube ferantur:
Nec tanta incassum virtus eat. Ingeret omnis
Se belli fortuna tibi: quis nolit ab isto
Ense mori, quamvis alieno vulnere labens,
Et scelus esse tuum? melius tranquilla sine armis
Otia solus ages, sicut cœlestia semper

Inconcussa suo volvuntur sidera lapsu ;
Fulminibus terræ propior succenditur aër,
Imaque telluris ventos, tractusque coruscos
Flammarum accipiunt : nubes excedit olympus
Lege Deûm. Minimas rerum discordia turbat :
Pacem summa tenent. Quam lætæ Cæsaris aures
Accipient tantum venisse in prælia civem !
Nam prælata suis nunquam diversa dolebit
Castra Ducis Magni. Nimium placet ipse, Catoni
Si bellum civile placet. Pars magna Senatûs,
Et Duce privato gesturus prælia Consul,
Sollicitant, proceresque alii : quibus adde Catonem
Sub juga Pompeii ; toto jam liber in orbe
Solus Cæsar erit. Quod si pro legibus arma
Ferre juvat patriis, libertatemque tueri,
Tunc neque Pompeii Brutum, neque Cæsaris hostem,
Post bellum victoris habe.

Je n'ai retranché, en traduisant ce discours, que deux ou trois vers qui sentent la déclamation.

O toi ! de la vertu seul & dernier modèle,
De son culte oublié soutien toujours fidèle,
Puisqu'elle est dans ton cœur, je viens la consulter.
Tes devoirs sont les miens : ose me les dicter.
D'autres iront servir ou César ou Pompée :
Moi, je suivrai Caton : mon cœur & mon épée
Ne seront qu'à toi seul : à toi seul j'appartiens.
La terre est partagée entre deux Citoyens.
Au milieu des débats qui divisent le monde,
Veux-tu demeurer seul en une paix profonde ?

De l'un des deux rivaux complice & défenseur ;
Veux-tu des factions justifier l'horreur ?
Vois tous ces vils Romains : leur rage forcenée,
Par l'intérêt du moins semble déterminée.
A la rigueur des loix l'un veut se dérober ;
Dans la chûte commune un autre veut tomber ;
Chacun dans ses forfaits envisage un salaire ;
Mais Caton librement aura choisi la guerre.
C'est en vain qu'au milieu d'un siècle corrompu,
Du poison de ses mœurs tu sauvas ta vertu.
De tout ce peuple à toi, quelle est la différence !
Il va combler sa honte, & la tienne commence.
Tu joins une main pure à de coupables mains.
Est-ce donc là le sort du plus grand des Romains ?
Est-ce là tout le prix d'une longue innocence ?
O vous de la vertu modèle & récompense !
Dieux, amis de Caton ! permettrez-vous hélas !
Qu'il livre tant de gloire au hasard des combats ?
Laisse le trouble au monde, & demeure tranquille ;
Que la paix chez toi seul trouve encore un azile.
Des astres éternels balancés dans les Cieux,
Rien n'interrompt jamais le cours majestueux.
Le tonnerre menace & gronde sur nos têtes ;
Mais l'Olympe s'élève au-dessus des tempêtes.
Eh ! quoi ! l'heureux César s'applaudirait enfin
D'avoir mis à Caton les armes dans la main ?
Sans peine il te verra dans le parti contraire ;
Il a tout obtenu, si tu lui fais la guerre.
Qu'il en va triompher ! Ce superbe mortel
Peut se croire innocent, s'il te voit criminel.
Et le Peuple & les Grands, que le danger consterne,
Des Consuls dégradés, un Sénat subalterne,

D'un Citoyen sans titre ont suivi les drapeaux ;
Pompée avec orgueil commande à ses égaux ;
Et si Caton s'y joint, des Souverains du Tibre,
Des fiers enfans de Mars, César seul sera libre!
Ah! si tu veux encore rappellant ta fierté,
Combattre pour nos loix & pour ta liberté ;
Alors je suis à toi, je t'offre mon épée,
Non pas contre César, non pas contre Pompée.
Va, laissons-les tous deux épuiser leur fureur ;
Ami, réservons-nous pour punir le vainqueur.

Réponse de Caton :

Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur.
Sed quo fata trahunt, virtus secura sequetur.
Crimen erit Superis & me fecisse nocentem.
Sidera quis, mundumque velit spectare cadentem
Expers ipse metus? quis, cum ruat arduus æther,
Terra labet, misto coëuntis pondere cœli,
Complosas tenuisse manus? gentesne furorem
Hesperium ignotæ, Romanaque signa sequentur,
Deductique fretis alio sub sidere reges!
Otia solus agam! procul hunc arcete furorem.
O Superi! motura Dacas ut clade Getasque
Securo me Roma cadat! ceu morte parentem
Natorum orbatum, longum producere funus
Ad tumulum jubet ipse dolor; juvat ignibus atris
Inseruisse manus, constructoque aggere busti,
Ipsum atras tenuisse faces; non ante revellar,
Exanimem quam te complectar Roma, tuumque
Nomen, libertas! & inanem prosequar umbram!
Sic eat: immites Romana piacula Divi

Plena ferant : nullo fraudemus sanguine bellum.
O ! utinam cœlique Deis, Erebique liceret
Hoc caput in cunctas damnatum exponere pœnas !
Devotum hostiles Decium pressere catervæ ;
Me geminæ figant acies ; me barbara telis
Rheni turba petat : cunctis ego pervius hastis
Excipiam medius totius vulnera belli !
Hic redimat sanguis populos ; hâc cæde luatur,
Quidquid Romani meruerunt pendere mores.
Ad juga cur faciles populi, cur sæva volentes
Regna pati pereunt ? me solum invadite ferro,
Me frustra leges & inania jura tuentem :
Hic dabit, hic pacem jugulus finemque laborum
Gentibus Hesperiis : post me regnare volenti
Non opus est bello. Quin publica signa, ducemque
Pompeium sequimur ? nec si fortuna favebit,
Hunc quoque totius sibi jus promittere mundi,
Nunc bene compertum est ; ideò me milite vincat,
Ne sibi se vicisse putet.

On trouve dans ce discours ce qui est bien rare dans Lucain, des traits d'une expression qui semble digne de Virgile ; ceux-ci, par exemple :

Non ante revellar,
Exanimem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas ! & inanem prosequar umbram !

Oui, la guerre est horrible entre des Citoyens ;
Mais aux destins de Rome il faut unir les miens ;
Il faut suivre du sort l'arrêt irrévocable ;
C'est le crime des Dieux, s'ils me rendent coupable.
Et quel homme jamais, si le Ciel écroulé,

Tombait avec fracas sur ce globe accablé,
Verrait sans s'émouvoir ce désastre terrible,
De la destruction spectateur insensible?
Quand les Rois étrangers, les peuples inconnus,
Des marais de l'Euxin, des cimes du Taurus,
Quand l'Orient armé nous sert & nous seconde,
Quand on va décider la querelle du monde,
Je serais seul tranquille! Ah! croira-t-on jamais,
Lorsque Rome combat, que Caton soit en paix,
Que l'abandonnant seul, alors qu'elle chancelle,
Caton ait craint ô Dieux! de tomber avec elle?
Non; privé de son fils, un père malheureux
Conduit jusqu'au tombeau ses restes douloureux;
Il pleure, il se repaît de ces pompes fatales;
Il porte dans ses mains les torches sépulcrales,
Allume le bûcher, s'y jette avec son fils.....
O Patrie! ô mes Dieux, ô Romains trop chéris!
Si tu n'es plus qu'un nom, ô liberté sacrée!
Je m'attache à ton ombre; & toi, Rome adorée!
Je t'embrasse expirante, & lorsque tu péris,
Rien ne m'arrachera de tes derniers débris.
Puisse les immortels rassembler sur ma tête
Les fléaux redoutés que leur vengeance apprête!
Puissé-je mériter le sort de Décius!
Epuisez tous vos traits sur moi seul confondus,
Citoyens aveuglés! Romains prenez ma vie,
Que mon sang plaise au Ciel, qu'il coule & qu'il expie
Cet amas de forfaits dont ce peuple pervers
A fatigué long-temps les Dieux & l'Univers!
Pourquoi des Rois soumis & des peuples dociles
Viennent-ils s'immoler dans nos guerres civiles?

O Chefs ambitieux ne pourſuivez que moi,
Qui ſuis ſeul Citoyen, qui ne veux point de Roi;
En qui reſpire encore la liberté Romaine :
Quand je ne ſerai plus, vous règnerez ſans peine.
Brutus, Pompée au moins n'a pas manifeſté
De coupables deſſeins contre la liberté.
Quoiqu'il puiſſe arriver, enchaînons ſa victoire.
S'il triomphe, ſans doute il n'oſera pas croire
Que Caton de nos loix l'organe & le garant,
Ait été ſon ſoldat, pour en faire un tyran.

Je joins ici la fameuſe Harangue de Céſar à ſes vétérans révoltés, dont je n'ai cru devoir retrancher qu'une comparaiſon qui ſent plus le Rhéteur que le Général.

Qui modo in abſentem vultu, dextraque furebas
Miles, habes nudum, promptumque ad vulnera pectus.
Hic fuge, ſi belli placet, enſe relicto.
Detegit imbelles animos nil fortiter auſa
Seditio; tantumque fugam meditata juventus.
Vadite, meque meis ad bella relinquite fatis:
Invenient hæc arma manus, vobiſque relictis
Tot reddet fortuna viros, quot tela vacabunt.
Anne fugam Magni tanta cum claſſe ſequuntur
Heſperiæ gentes, nobis victoria turbam
Non dabit, impulſi tantùm quæ præmia belli
Auferat, & veſtri rapta mercede laboris,
Lauriferos nullo comitetur vulnere currus?
Vos defecta ſenes, exhauſtaque ſanguine turba
Cernetis noſtros, jam plebs Romana, triumphos.
Cæſaris an curſus veſtra ſentire putatis

Damnum posse fuga? veluti si cuncta minentur
Flumina quos miscent pelago subducere fontes,
Non magis ablatis unquam decresceret æquor,
Quam nunc crescit aquis: an vos momenta putatis
Ulla dedisse mihi? nunquam sic cura Deorum
Se premit, ut vestra morti, vestraque saluti
Fata vacent: Procerum motus hæc cuncta sequuntur.
Humanum paucis vivit genus. Orbis Iberi
Horror & Arctoï nostro sub nomine miles,
Pompeïo certe fugeres Duce. Fortis in armis
Cæsareis Labienus erat: nunc transfuga vilis,
Cum duce prælato terras atque æquora lustrat.
Nec melior mihi vestra fides, si bella nec hoste,
Nec duce me geritis. Quisquis mea signa relinquit,
Nec Pompeïanis tradit sua partibus arma,
Hic nunquam vult esse meus. Sunt ista profecto
Curæ castra Deis, qui me committere tantis,
Non nisi mutato voluerunt milite bellis.
Heu! quantum fortuna humeris jam pondere fessis
Amolitur onus! Sperantes omnia dextras
Exarmare datur, quibus hic non sufficit orbis.
Jam certè mihi bella geram: discedite castris,
Tradite nostra viris ignavi signa Quirites.
At paucos quibus hæc rabies auctoribus arsit
Non Cæsar, sed pœna tenet: procumbite terræ,
Infidumque caput, feriendaque tendite colla.
Et tu quo solo stabunt jam robore castra,
Tiro rudis, specta pœnas, & disce ferire;
Disce mori.

Vos cris ont éclaté: j'ai su votre courroux.
Vous menaciez César: César est devant vous.

Si vous aimez mieux fuir que de vaincre Pompée ,
Frappez , voilà mon sein : laissez-y votre épée.
C'est peu de me trahir & de m'abandonner ,
Le crime est trop vulgaire : osez m'assassiner ,
Ou si ma gloire enfin vous devient importune ,
Allez & laissez moi seul avec ma fortune.
A de plus dignes bras laissez vos boucliers ;
Je perds des déserteurs & j'aurai des guerriers.
Mon rival a bien pu rassembler à sa suite
Tant de peuples armés pour escorter sa fuite ,
Et je n'en verrais point venir sous mes drapeaux
Briguer à mes côtés le prix de vos travaux !
Ils me refuseraient d'achever ma victoire ,
De ceindre mes lauriers , de s'unir à ma gloire ;
Tandis que dans la foule & bien loin de mon char ,
Vous verrez triompher les soldats de César !
Eh ! quoi donc ! auriez-vous cet orgueil téméraire ,
De croire votre vie à César nécessaire ?
Pensez-vous , quand les Dieux ont pesé mes projets ,
Que vos obscurs destins entrent dans leur décrets ?
Notre propre ascendant nous fait ce que nous sommes ;
La terre est enchaînée au destin des grands hommes.
Terribles sous mon nom , vous répandiez l'effroi ;
Vous fuiriez sous Pompée , ayant vaincu sous moi.
Labiénus , long-tems redouté dans la guerre ,
Tremble & fuit sur les pas du chef qu'il me préfère.
Et vous , pour n'aller pas vous joindre à l'ennemi ,
Pensez-vous en effet me trahir à demi ?
Non , non , vous vous trompez , c'est combler votre offense ;
C'est ne vouloir jamais rentrer en ma puissance.

Les Dieux n'ont pas voulu dans de si grands débats,
Me laisser entouré d'infidèles soldats.
Je rends grace à leurs soins, à cet heureux présage.
De quel pesant fardeau leur bonté me soulage !
Je vaincrai donc pour moi ; je désarme des mains
A qui j'avois promis les trésors des humains.
Fuyez, vils Plébéïens ; & vous dont l'insolence
Osa de ces mutins enhardir la licence,
Auteurs de la révolte, objets de mon couroux,
Perfides, demeurez, & tombez à genoux.
Abaissez sous la hache une tête coupable.
Et vous, jeunes guerriers, mon appui véritable,
Préparez leur supplice, armez-vous sans frémir ;
Apprenez à frapper, apprenez à mourir.

On a reproché à Lucain de manquer de sensibilité, d'avoir trop peu de ces émotions dramatiques qui nous charment dans Homère & dans Virgile. Ce n'est pas que Lucain n'ait dans son Poëme des momens susceptibles de pathétique ; mais la roideur de son style s'y refuse le plus souvent, & dans ce genre, il indique plus qu'il n'achève. On verra dans les deux Chants que je donne ici au Public, que j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de mettre dans ma traduction un peu de cette mollesse & de cette flexibilité qui manquent à l'original, & de mêler, dès que j'en trouve l'occasion, quelques teintes douces & inté-

ressantes, aux touches fières & vigoureuses des tableaux que j'imite. Cependant Lucain n'est pas absolument dépourvu de ces morceaux de sentiment qui rapprochent l'Epopée de l'intérêt de la Tragédie. Par exemple, la séparation de Pompée & de Cornélie, lorsqu'il envoya son épouse dans l'isle de Lesbos, & les discours qui accompagnent leurs adieux, sont d'un ton naturel & touchant. Il est juste de faire connaître ce dont Lucain est capable en cette partie.

Nocte sub extremâ, pulso torpore quietis,
Dum fovet amplexu gravidum Cornelia curis
Pectus, & aversi petit oscula grata mariti,
Humentes mirata genas, percussaque cæco
Vulnere, non audet flentem deprendere Magnum.
Ille gemens, non tunc vitâ mihi carior, inquit,
Dum tædet vitæ, læto sed tempore conjux!
Venit mœsta dies, & quam nimiumque parumque
Distulimus. Jam totus adest in prælia Cæsar.
Cedendum est bellis, quorum tibi tuta latebra
Lesbos erit: desiste preces tentare, negavi
Jam mihi; nec longos à me patiere recessus.
Præcipites aderunt casus. Properante ruina,
Summa cadunt. Satis est audisse pericula Magni;
Meque tuus decepit amor, civilia bella
Si spectare potes. Nam me, jam Marte parato,
Securos cepisse pudet cum conjuge somnos,
Eque tuo, miserum quatient cum classica mundum,

Surrexisse sinu. Vereor civilibus armis
Pompeïum nullo tristem committere damno.
Tutior interea populis, & tutior omni
Rege late, positamque procul fortuna mariti
Non totâ te mole premat. Si Numina nostras
Impulerint acies, maneat pars optima Magni;
Sitque mihi, si fata premant, victorque cruentus,
Quo fugisse velim. Vix tantum infirma dolorem
Cepit, & attonito cesserunt pectore sensus.
Nil mihi de fatis thalami Superisque relictum est
Magne, queri. Nostros non rumpit funus amores,
Nec diri fax summa rogi; sed sorte frequenti
Plebeïâque nimis, careo dimissa marito.
Hostis ad adventum rumpamus fœdera tædæ;
Placemus Socerum. Sic est tibi cognita, Magne,
Nostra fides. Credisne aliquid mihi tutius esse
Quam tibi? Nonne olim casu pendemus ab uno?
Fulminibus me, sæve, jubes, tantæque ruinæ
Absentem præstare caput! secura videtur
Sors tibi, cum facias etiam nunc vota, perisse,
Ut nolim servire malis! sed morte parata
Te sequar ad manes. Feriat dum mœsta remotas
Fama procul terras, vivam tibi nempe superstes?
Adde quod assuescis fatis, tantumque dolorem,
Crudelis me ferre doces. Ignosce fatenti;
Posse pati timeo. Quod si sunt vota, Deisque
Audior, eventus rerum sciet ultima conjux!
Sollicitam rupes, jam te victore, tenebunt,
Et puppim, quæ fata feret tam læta, timebo!
Nec solvent audita metus mihi prospera belli;
Cum vacuis projecta locis à Cæsare possim

Vel fugiente capi. Clarescent littora tanti
Nominis exilio, postquaque ibi conjuge Magni,
Quis Mitylenaeas poterit nescire latebras?
Hoc precor extremum, si nil tibi victa relinquent
Tutius arma fuga, cum te commiseris undis,
Quolibet infaustam potius deflecte carinam.
Littoribus quaerêre meis,

Le sommeil avoit fui des yeux de Cornélie.
Plongé dans la tristesse & dans la rêverie,
Son époux se refuse à ses embrassemens;
Il répond à sa voix par des gémissemens;
Il pleure, elle s'arrête, & de terreur frappée,
Tremble d'appercevoir les pleurs du grand Pompée.
Toi qui m'étais, dit-il, plus chere que mes jours,
Alors que la fortune en illustrait le cours,
Voici l'instant fatal qu'éloignait ma tendresse.
L'impétueux César nous assiége & nous presse.
Du crime & des combats détourne tes regards.
Va, demeure à Lesbos, à l'abri des hasards.
N'oppose point tes pleurs au destin qui commande;
Mon cœur s'est refusé ce que le tien demande.
Les Dieux pour peu d'instans me séparent de toi;
Bien-tôt ils vont juger & l'univers & moi.
La chûte des grandeurs est rapide & soudaine.
Ne vois point les périls où la guerre m'entraîne.
L'aspect de mes dangers doit porter dans ton cœur,
Si ce cœur sait aimer, trop de trouble & d'horreur.
Moi-même, en ma faveur quand j'ébranle le monde,
Dois-je être à tes côtés, dans une paix profonde?
Et quand l'airain sinistre annonce le trépas,

M'arracher de ton sein pour aller aux combats ?
Non, je n'ai point le droit dans ma triste carrière,
De mêler les plaisirs aux travaux de la guerre.
Va donc, & loin de moi, cherche en d'autres climats,
Un azile assuré, que tant de Rois n'ont pas.
Va, s'il faut que l'orage éclate sur ma tête,
Que la tienne du moins soit loin de la tempête,
Et si je suis vaincu, qu'il soit un lieu pour moi,
Qui décide ma fuite, en m'appellant vers toi.
Son épouse, à ces mots interdite, éplorée :
Dieux, témoins des douleurs dont je suis déchirée !
Dieux ! je n'ai point, dit-elle, à me plaindre de vous.
Ce n'est point le trépas qui m'ôte mon époux.
Mon désastre est plus grand : c'est son ordre barbare,
Oui, c'est Pompée, ô ciel ! c'est lui qui nous sépare ?
Il veut rompre les nœuds d'un hymen trop fatal ;
Il veut par un divorce appaiser son rival.
Me connais-tu, cruel ? ah ! quand ta voix m'exile,
Crois-tu donc, loin de toi, que j'accepte un azile ?
Va, ton sort est le mien : veux-tu que dans Lesbos,
Eprouvant à la fois, & craignant tous les maux,
J'attende pour mourir, que le monde en allarmes,
M'ait enfin confirmé le malheur de tes armes ?
Ah ! peut-être bien-tôt, tandis que des destins,
L'univers attendra les arrêts incertains,
Croyant suivre tes pas sur le rivage sombre,
Ton épouse trompée ira chercher ton ombre.
Permets qu'auprès de toi, par un plus noble effort,
J'apprenne de Pompée à triompher du sort.
Je réponds de mon cœur ; oui, j'aurai le courage,
De souffrir tous les maux que ta douleur présage.

Eh ! quoi ! si mon époux demeure enfin vainqueur,
Je serai la dernière à savoir ton bonheur !
D'un triomphe brillant il goûtera les charmes,
Et moi je languirai dans le deuil & les larmes.
Je frémirai de crainte, en voyant vers le port
S'avance le vaisseau qui m'apprendra ton sort.
Eh ! que dis-je ? César, pour venger sa défaite,
Peut enlever ta femme au fond de sa retraite ?
Il peut, même en fuyant, m'arracher de ces lieux,
Que mon exil funeste aura rendus fameux.
Toi du moins, s'il fallait te résoudre à la fuite,
Si jamais jusques-là ta fortune est réduite,
Des rives de Lesbos garde-toi d'approcher ;
Va, c'est auprès de moi qu'on viendra te chercher.

Terminons ces citations par un morceau plein de cette imagination poétique trop rare dans Lucain, & qui, par cette raison, paraîtra plus précieux aux Amateurs de la Poésie Epique, que les discours loués par Quintilien : c'est cet endroit du neuvième Livre de la Pharsale, où César parcourt les ruines de Troye. Le Poète n'a dans aucun endroit de son Ouvrage autant de grace & de charme, & ce qui n'est pas plus commun chez lui, il s'est contenu dans de justes bornes.

Cæsar ut Emathiâ satiatus clade recessit,
Cætera curarum projecit pondera, soli
Intentus genero ; cujus vestigia frustra

Terris

Terris sparsa legens, fama duce, tendit in undas,
Threïciasque legit fauces, & amore notatum
Æquor, & Heroas lacrymoso littore turres,
Quâ pelago nomen Nepheleïas abstulit Hellé.

. . . .

Sigæasque petit famæ mirator arenas.
Et Simoentis aquas, & Graïo nobile busto
Rhœtion, & multum debentes vatibus umbras.
Circuit exustæ nomen memorabile Trojæ,
Magnaque Phœbæi quærit vestigia muri.
Jam silvæ steriles & putres robore trunci
Assaraci pressere domos, & templa Deorum
Jam lassâ radice tenent: ac tota teguntur
Pergama dumetis: etiam periere ruinæ.
Aspicit Hesiones scopulos, sylvasque latentes,
Anchisæ thalamos; quo Judex sederit antro;
Unde puer raptus cælo; quo vertice Naïs
Luserit Œnone: nullum est sine nomine saxum.
Inscius in sicco serpentem pulvere rivum
Transierat, qui Xantus erat; securus in alto
Gramine ponebat gressus: Phryx incola manes
Hectoreos calcare vetat. Discussa jacebant
Saxa, nec ullius faciem servantia sacri;
Herceas, monstrator ait, non respicis aras!
O sacer & magnus vatum labor! omnia fato
Eripis, & populis donas mortalibus ævum.
Invidiâ sacræ, Cæsar, ne tangere famæ;
Nam si quid Latiis fas est promittere Musis;
Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores,
Venturi me teque legent; Pharsalia nostra
Vivet, & à nullo tenebris damnabitur ævo.

Cependant de César la haîne encor trompée,
A perdu sur les mers la trace de Pompée.
Il vogue, mais en vain, vers ces bords qu'a jamais
L'amour rendit fameux par les maux qu'il a faits,
Au détroit dont Hellé n'atteignit point la rive,
Ou de l'amant d'Héro gémit l'ombre plaintive.
La renommée alors, & l'orgueil de son nom (1),
L'appellent aux débris de l'antique Ilion,
Aux sables de Sigée, aux roseaux du Scamandre,
Au rocher qui d'Ajax a conservé la cendre,
A ces grands monumens, dont le nom respecté,
Doit aux chants des neuf Sœurs son immortalité.
Ses regards cherchent Troye, au moins dans ses ruines;
Ces remparts qu'ont jadis bâtis des mains divines.
Sous la ronce & la mousse ils sont ensévelis.
D'informes rejettons, des troncs déja vieillis,
Ont remplacé ces murs, qui du tems sont la proye;
Le tems a dévoré jusqu'aux débris de Troye.
Le héros parcourait ces bords réligieux.
» Voici, lui disait-on, l'antre mystérieux,
» Où Cypris soupira pour le père d'Enée.
» On vit sur cette roche Hésione enchaînée.
» Ici le fils de Tros aux Cieux fut transporté.
» Dans cette grotte assis pour juger la Beauté,
» Là, Paris à Vénus décernait la couronne;
» C'est ici qu'il trompa la trop crédule Enone.
L'antiquité respire en cette région,
Tout bocage a ses dieux, tout rocher a son nom.
Sur un lit sablonneux une eau faible serpente;
César, sans le savoir, avait passé le Xante.

(1) On sait que César prétendait descendre d'Enée & de Vénus.

Plus loin, sur le gazon il s'avançait encor :
» Hélas! ne marchez point sur le tombeau d'Hector.
Il foulait une pierre avec indifférence :
» C'est l'autel où Priam a péri sans défense.
Art des vers! art divin! Poètes, fils du Ciel!
Tout ce que vous chantez devient donc immortel!
Ne porte point d'envie à tant de renommée,
César; si des neuf Sœurs l'Italie est aimée,
Aussi long-tems qu'Homère aux siècles à venir,
Transmettra d'Ilion l'éclatant souvenir,
Nos neveux dans mes chants liront aussi ta gloire,
Et Pharsale & ton nom vivront dans la mémoire.

On a loué avec raison dans Lucain le mérite de dessiner fièrement des caractères Romains. Il faut cependant excepter de cet éloge le caractère de César trop souvent défiguré par la main partiale d'un Républicain, qui ne pouvait pardonner à César la destruction de la liberté & la fondation d'un Empire dont avait hérité Néron. Il eût mieux fait sans doute de se borner à déplorer le malheureux usage de ses talens & de ses rares qualités, qu'il fut forcé de tourner contre son pays, après s'en être servi pour le défendre & l'illustrer. Il est certain que César était perdu, s'il eût renvoyé son armée avant de passer le Rubicon. La haîne de ses ennemis servit la fortune qui le conduisait. L'aveugle partialité du Sénat en fa-

veur de Pompée, la faibleſſe de Cicéron pour cette ancienne Idole qu'il avoit décorée, & la vieille haîne de l'auſtère Caton contre le voluptueux Céſar, pouſsèrent hors de toute meſure ce premier corps de la République, dont toutes les démarches alors furent autant de fautes. Le Sénat conſentait à flatter l'orgueil de Pompée qui voulait être le premier de l'Etat, & condamnait en même-temps la fierté de Céſar qui refuſait d'être le ſecond. La ſituation entre ces deux hommes puiſſans était ſans doute délicate; mais s'il y avait un parti ſage, c'étoit ſans doute de tenir la balance entre eux, afin de les contenir l'un par l'autre; la faire pencher abſolument d'un côté, c'était rendre la rupture inévitable, & néceſſiter une guerre qui devait finir par donner un Maître à Rome. Quand on conſidère les motifs de la conduite du Sénat, on n'y trouve pas plus de juſtice que de prudence; la préférence qu'ils donnaient à Pompée n'avait pour fondement que leur averſion pour un chef du parti du peuple, & l'animoſité des anciennes querelles de Marius & de Sylla ſubſiſtait dans ce corps, qui, après de ſi terribles exemples, aurait dû oublier toutes ces fatales diſtinctions de Patriciens & de Plébeïens, ne chérir que la liberté

& ne haïr que la tyrannie. Au contraire ils pardonnaient à Pompée un pouvoir illégal & excessif, parce qu'il était le chef du parti des Grands & Prince du Sénat. César qui croyait valoir au moins Pompée, ne voulait pas souffrir qu'il y eût dans Rome un Citoyen assez puissant pour l'opprimer. Toutes les propositions qu'il fit, étant encore à la tête de ses légions & avant de passer le Rubicon, ne tendaient évidemment qu'à établir l'égalité & à le mettre en sûreté contre ses ennemis. Il demandait le triomphe & le Consulat; mais Pompée accoutumé depuis dix ans à régner paisiblement dans Rome pendant que César conquérait les Gaules, ne put soutenir l'idée d'y voir rentrer César triomphant, revêtu de tout l'éclat & armé de tout le crédit que devaient lui donner dix années de victoires, ses talens & sa renommée. Le Sénat accoutumé à la domination tranquille de Pompée, qu'il regardait comme son ouvrage, ne vit l'approche de César qu'avec effroi. On lui refusa tout ce qu'il demandait légalement, en même tems qu'on mettait entre les mains de Pompée des commandemens & des forces extraordinaires. Il semblait que l'on ne voulût tout prodiguer à l'un qu'afin d'accabler plus aisément l'autre, &

ce qui paraîtrait inconcevable, si l'on ne voyait de pareilles inconséquences dans l'histoire de tous les Gouvernemens, on poussait à bout un homme dont on croyait avoir tout à craindre, sans prendre aucune mesure pour le repousser & le combattre. César qui se sentait en état de se faire justice, & qui n'en pouvait plus attendre de ses Concitoyens, n'eut pas la dangereuse magnanimité de se remettre entre les mains de ses ennemis. Il osa tout ce qu'il pouvait, & l'on sait quelle en fut la suite. Il paraît que la supériorité constante qu'il porta dans toute cette guerre jusqu'au jour de Pharsale, fut sur-tout celle de son caractère; c'était par là sur-tout qu'il l'emportait sur Pompée; car du côté des talens militaires on l'a peut-être trop rabaissé devant César, en ne jugeant que par l'évènement. Sa fuite précipitée de l'Italie en Epire, montre en effet qu'il n'avait rien préparé pour la guerre; mais toute sa campagne de Thessalie jusqu'à la *journée* de Pharsale, est estimée des juges de l'art, & le combat de Durazzo, où il mit César à deux doigts de sa perte, prouve du moins qu'il était digne de se mesurer avec lui. Il avait sans doute de grands avantages, une flotte nombreuse, des vivres en abondance, & tout le

pays à ses ordres; mais on sait aussi qu'il en profita si bien, que César était perdu sans ressource, si les Sénateurs de la suite de Pompée, las d'une guerre qui les éloignait trop longtemps des délices de Rome, n'eussent forcé leur Général à livrer bataille. C'est alors qu'il commit une grande faute, & qu'un moment de faiblesse lui fit perdre le fruit d'une très-belle campagne & de quarante ans de gloire. Voilà ce que produit le défaut de caractère, & ce que n'eût jamais fait César. Pompée dès lors ne fit plus que des fautes; les vétérans de son rival devaient avoir de l'ascendant sur cette foule d'alliés qui suivaient Pompée, & même sur cette jeunesse de Rome, plus brave qu'aguerrie; mais d'ailleurs Pompée en consentant à la bataille & en la donnant, ne fit rien qui fût digne d'un Général ni d'un grand homme. On combattait encore lorsqu'il prit la fuite, & cette fuite fut honteuse & désespérée: il lui restait de grandes ressources & il n'en saisit aucune; il pouvait se jetter sur sa flotte qui était formidable, prolonger la guerre sur mer, & remettre en balance ce qui semblait avoir été décidé à Pharsale. Il préféra de se retirer en Egypte à la merci d'un Roi enfant, conduit par des Ministres barba-

res : il y trouva la mort, pendant que César laissait la vie à tous ceux qui tombèrent entre ses mains. On sait jusqu'où il porta la clémence, & l'histoire n'a point démenti sur ce point l'éloquence de Cicéron. On n'en est que plus révolté, lorsque Lucain se plaît à le représenter comme un tyran féroce & un vainqueur sanguinaire ; il le peint se rassasiant de carnage, observant ceux des siens dont les épées sont plus ou moins teintes de sang, & ne respirant que le crime & la destruction. La Poésie n'a point le droit de dénaturer ainsi un caractère connu, & de contredire les faits; c'est un mensonge & non pas une fiction. Il n'est permis de calomnier un grand homme ni en prose, ni en vers.

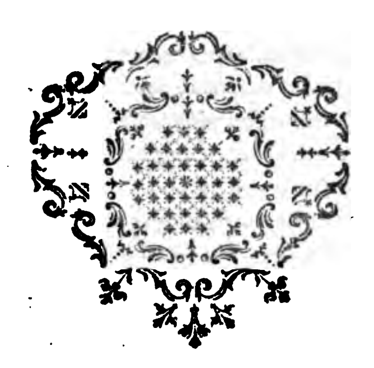
Quand on se représente Pompée jettant son manteau de pourpre pour s'enfuir du champ de bataille où l'on se bat encore pour lui, & qu'on songe qu'à la journée de Munda, César voyant ses vétérans s'ébranler après six heures de combat, prit le parti de se jetter seul au milieu des ennemis, ramena ainsi ses troupes à la charge, & retrouva la victoire en exposant sa vie ; on conçoit aisément lequel de ces deux hommes devait l'emporter sur l'autre.

Il n'y a guères de sujet plus grand, plus riche, plus capable d'élever l'ame, que celui qu'avait choisi Lucain. Les personnages & les évènemens en imposent à l'imagination, & devaient enflammer la sienne ; mais il avait plus de hauteur dans les idées que de talent pour peindre & pour imaginer. On a demandé souvent si son sujet lui permettait la fiction ; on peut répondre d'abord que sans fiction il n'y a point d'Epopée, parce que l'histoire ne doit pas être écrite en vers. Il est bien vrai que les fables de l'Odyssée figureraient mal à côté d'un entretien de Caton & de Brutus ; mais c'eût été l'ouvrage du génie & du goût de choisir le genre de merveilleux convenable au sujet ; les Dieux pouvaient se trouver entre César & Pompée ; les Destins auraient pu être pour quelque chose dans ces grands démêlés où était intéressé le sort du monde ; les Dieux & les Romains pouvaient agir ensemble sur une même scène, & être dignes les uns des autres, & enfin le fantôme de la Patrie en pleurs qui apparaît à César sur les bords du Rubicon ; cette fiction si belle, & malheureusement la seule qu'on trouve dans la Pharsale, prouve assez quel parti Luçain aurait pû tirer de la fable sans nuire à l'intérêt de l'histoire.

Tout le monde ſait qu'il eſt mort à vingt-ſept ans, & cela ſeul demande grace pour tous ſes défauts. Le déſir de faire revivre ſes beautés & de les faire paſſer dans notre langue, eſt le ſeul motif qui ait pû m'animer dans un travail ingrat & dans une entrepriſe toujours périlleuſe, celle de mettre un moderne en comparaiſon avec un ancien. Si les deux chants que je donne ici comme un eſſai, plaiſent à ceux qui ne peuvent pas lire l'original, & ſi les connoiſſeurs en poéſie Latine & Françaiſe ne ſont pas mécontens de la forme ſous laquelle je leur préſente Lucain, j'aurai peut-être le courage d'achever la traduction de tout le Poëme. Je mets ici en regard avec la verſion françaiſe le texte latin complet, afin qu'on juge des retranchemens que j'ai cru néceſſaires. On peut trouver dans ce que j'ai ſupprimé des détails à regretter; mais je prie que l'on conſidère que le premier devoir eſt de marcher toujours au but; *ſemper ad eventum feſtinet.* C'eſt ſous ce point de vue qu'il faut examiner mon travail. Je m'en rapporte à ceux qui ne connaiſſent en liſant d'autre intérêt que celui de leur plaiſir & du progrès des Arts. A l'égard des autres, ce n'eſt pas la peine d'en parler.

N. B. La plupart des morceaux de tra-

duction insérés dans les réflexions qu'on vient de lire, avaient déja paru en différens tems, mais tous ont été corrigés avec soin.





PHARSALIA.

LIBER PRIMUS (1).

Bella per Emathios plus quam civilia campos,
Jusque datum sceleri canimus, populumque potentem
In sua victrici conversum viscera dextra :
» *Cognatasque acies : & rupto fœdere regni*
» *Certatum totis concussi viribus orbis,*
» *In commune nefas* «, *infestisque obvia signis*
Signa, pares aquilas, & pila minantia pilis.
Quis furor, ô cives? quæ tanta licentia ferri,
Gentibus invisis Latium præbere cruorem?
Cumque superba foret Babylon spolianda trophæis
Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos!
Heu, quantum potuit terræ pelagique parari
Hoc, quem civiles hauserunt, sanguine, dextræ!
Unde venit Titan, & nox ubi sidera condit,
Quaque dies medius flagrantibus æstuat horis,
Et qua bruma rigens, ac nescia vere remitti,
Astringit Scythicum glaciali frigore pontum :
Sub juga jam Seres, jam barbarus isset Araxes,
Et gens si qua jacet nascenti conscia Nilo.

(1) On a marqué par des guillemets tout ce qui n'est pas traduit.



LA PHARSALE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & la querelle impie,
Où triompha le crime aux champs de Theſſalie;
Où Rome de ſa chûte accablant les humains,
Dans ſes flancs déchirés plongea ſes propres mains;
Guerre affreuſe, où s'armait pour l'intérêt d'un homme,
Et l'aigle contre l'aigle, & Rome contre Rome.
Fallait-il, ô patrie! à cent peuples rivaux,
Etaler en ſpectacle & tes fers & tes maux?
Babylone arborait en ſa ſuperbe enceinte,
L'injurieux trophée où ta honte eſt empreinte;
De Craſſus, qui du Parthe aſſouvit la fureur,
L'ombre errait indignée, attendant un vengeur;
Et toi, tu vas chercher, trahiſſant ſa mémoire,
Des combats ſans triomphe & des ſuccès ſans gloire;
Ou t'abreuvant du ſang de tes propres guerriers,
Tu baignes de tes pleurs tes coupables lauriers.
Ah! des bornes de l'Inde, où l'aſtre qu'elle adore,
S'échappe rayonnant du Palais de l'Aurore,
Juſqu'aux ſombres climats, où quittant l'univers,
De ſon char qui s'abaiſſe, il deſcend dans les mers;
Des champs Mauruſiens, où les fleuves Numides
Roulent des flots brûlans dans des déſerts arides,

» Tunc, ſi tantus amor belli tibi Roma nefandi,
» Totum ſub Latias leges cum miſeris orbem,
» In te verte manus : nondum tibi defuit hoſtis.
At nunc ſemirutis pendent quod mœnia tectis
Urbibus Italiæ, lapſiſque ingentia muris
Saxa jacent ; nullaque domus cuſtode tenentur,
Rarus & antiquis habitator in urbibus errat :
Horrida quod dumis, multoſque inarata per annos
Heſperia eſt, deſuntque manus poſcentibus arvis ;
Non tu, Pyrrhe ferox, nec tantis cladibus auctor
Pœnus erit : nulli penitus diſcindere ferro
Contigit : alta ſedent civilis vulnera dextræ.
» Quod ſi non aliam venturo fata Neroni
» Invenere viam, magnoque æterna parantur
» Regna Deis, cœlumque ſuo ſervire Tonanti,
» Non niſi ſævorum potuit poſt bella gigantum :
» Jam nihil, ô Superi, querimur : ſcelera ipſa, nefaſque
» Hac mercede placent : diros Pharſalia campos
» Impleat : & Pœni ſaturentur ſanguine manes :
» Ultima funeſta concurrant prælia Munda.
» His, Cæſar, Peruſina fames, Mutinæque labores
» Accedant fatis : & quas premit aſpera, claſſes,
» Leucas : & ardenti ſervilia bella ſub Ætna.
» Multum Roma tamen debet civilibus armis,
» Quod tibi res acta eſt. Te, cum ſtatione peracta
» Aſtra petes ſerus, prælati regia cœli
» Excipiet gaudente polo : ſeu ſceptra tenere.
» Seu te flammigeros Phœbi conſcendere currus,
» Telluremque nihil mutato ſole timentem
» Igne vago luſtrare juvet : tibi numine ab omni
» Cedetur : juriſque tui natura relinquet

Jusques aux flancs du Nord, par l'aquilon glacés,
Qu'un zéphir bienfaisant n'a jamais caressés ;
Tout serait sous le joug, & les noirs Garamantes,
Et du Scyte indompté les peuplades errantes.
L'Euphrate de ta gloire & le terme & l'écueil,
Aurait vû de ses flots humilier l'orgueil ;
L'Atlas de tes exploits n'eût point borné la course,
Et le Nil n'aurait pu te dérober sa source.

Hélas ! si l'Italie offre de toutes parts,
Et des murs abattus, & des débris épars ;
Si la ronce importune & les herbes stériles,
Croissent impunément dans l'enceinte des villes ;
Si Cérès de nos champs pleurant le deshonneur,
Y redemande en vain la main du laboureur ;
Qui donc de nos ayeux a flétri l'héritage ?
Ce n'est pas toi, Pirrhus, ce n'est pas toi, Carthage.
De nos fiers ennemis, de nos rivaux jaloux,
Rome n'a point reçu de si funestes coups ;
Elle n'eut pas jadis à pleurer tant d'injures :
La main de ses enfans seule a fait ses blessures.

» *Quis Deus esse velis, ubi regnum ponere mundi.*
» *Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe :*
» *Nec polus adversi calidus qua mergitur Austri ;*
» *Unde tuam videas obliquo sidere Romam.*
» *Ætheris immensi partem si presseris unam,*
» *Sentiet axis onus. Librati pondera cæli*
» *Orbe tene medio : pars ætheris illa sereni*
» *Tota vacet, nullæque obstent à Cæsare nubes.*
» *Tunc genus humanum positis sibi consulat armis,*
» *Inque vicem gens omnis amet : pax missa per orbem*
» *Ferrea belligeri compescat limina Jani.*
» *Sed mihi jam numen : nec, si te pectore vates*
» *Accipiam, Cirrhæa velim secreta moventem*
» *Sollicitare Deum Bacchumque avertere Nysa.*
» *Tu satis ad dandas Romana in carmina vires.*
Fert animus causas tantarum expromere rerum ;
Immensumque aperitur opus, quid in arma furentem
Impulerit populum, quid pacem excusserit orbi.
Invida fatorum series summisque negatum
Stare diu ; nimioque graves sub pondere lapsus,
Nec se Roma ferens. » *Sic, cum compage soluta*
» *Sæcula tot mundi suprema coegerit hora,*
» *Antiquum repetent iterum chaos omnia ; mistis*
» *Sidera sideribus concurrent : ignea pontum*
» *Astra petent : tellus extendere littora nolet,*
» *Excutietque fretum : fratri contraria Phœbe*
» *Ibit, & obliquum bigas agitare per orbem*
» *Indignata, diem poscet sibi : totaque discors*
» *Machina divulsi turbabit fœdera mundi.*
» *In se magna ruunt. Lætis hunc numina rebus*
» *Crescendi posuere modum. Nec gentibus ullis*

Une

Une immense carrière est ouverte à mes pas.
Je veux suivre le cours de ces fameux débats.
Comment s'est allumée une coupable guerre ?
Quel pouvoir a produit les troubles de la terre ?
Le sort, le sort jaloux d'abaisser les grandeurs,
Qui marque tôt ou tard un terme à ses faveurs,
Qui fit toute puissance, & fragile & bornée ;
Rome enfin par son poids a sa chûte entraînée.

» Commodat in populum, terræ, pelagique potentem;
» Invidiam fortuna suam. Tu causa malorum
» Facta tribus Dominis communis Roma, nec unquam
» In turbam missi feralia fœdera regni.
» O male concordes, nimiâque cupidine cæci,
» Quid miscere juvat vires, orbemque tenere
» In medio? Dum terra fretum, terramque levabit
» Aër, & longi volvent Titana labores,
» Noxque diem cœlo totidem per signa sequetur;
» Nulla fides regni sociis, omnisque potestas
» Impatiens consortis erit. Nec gentibus ullis
» Credite, nec longè fatorum exempla petantur:
» Fraterno primi maduerunt sanguine muri.
» Nec pretium tanti tellus, pontusque furoris
» Tunc erat: exiguum Dominos commisit asylum «.
Temporis angusti mansit concordia discors,
Paxque fuit non sponte Ducum. Nam sola futuri
Crassus erat belli medius mora. Qualiter undas
Qui secat, & geminum gracilis mare separat Isthmos;
Nec patitur conferre fretum: si terra recedat,
Ionium Ægæo frangat mare: sic, ubi sæva
Arma Ducum dirimens, miserando funere Crassus
Assyrias Latio maculavit sanguine Carras,
Parthica Romanos solverunt damna furores.
Plus illa vobis acie, quam creditis actum est
Arsacidæ: bellum victis civile dedistis.
» Dividitur ferro regnum: populique potentis,
» Quæ mare, quæ terras, quæ totum possidet orbem,
» Non cepit fortuna duos. Nam pignora juncti
Sanguinis, & diro ferales omine tædas
Abstulit ad manes, Parcarum, Julia, sæva

Craſſus gardant ſa place entre les deux rivaux,
Suſpendit quelque tems leur fureur & nos maux.
Il mit une barrière à leur haîne barbare.
Tel ſans ceſſe battu par les eaux qu'il ſépare,
Aux flots amoncelés l'Iſthme impoſant un frein,
S'élève entre deux mers qui mugiſſent en vain :
Qu'il tombe, & l'on verra ſe heurter en furie,
Les flots de l'Archipel & la mer d'Ionie.
Ainſi lorſqu'en un jour, fatal au nom Romain,
Craſſus eut ſuccombé ſous le Parthe inhumain ;
Il laiſſa par ſa mort le champ libre à la guerre.
Plus que vous ne penſiez, ce jour vous fut proſpère ;
O Parthes! échappés aux traits de leurs vainqueurs,
Les Romains contre eux-même ont tourné leurs fureurs,
Et des deux concurrens aigris par la contrainte,

Intercepta manu. Quod si tibi fata dedissent
Majores in luce moras, tu sola furentem
Inde virum poteras, atque hinc retinere parentem;
Armatasque manus excusso jungere ferro,
Ut generos soceris mediæ junxêre Sabinæ.
Morte tua discussa fides, bellumque movere
Permissum est ducibus: stimulos dedit æmula virtus.
Tu nova ne veteres obscurent acta triumphos,
Et victis cedat piratica laurea Gallis,
Magne, times: te jam series, ususque laborum
Erigit, impatiensque loci fortuna secundi.
Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem,
Pompeïusve parem. Quis justius induit arma,
Scire nefas: magno se judice quisque tuetur:
Victrix causa Deis placuit, sed victa Catoni.
Nec coïere pares: alter vergentibus annis
In senium, longoque togæ tranquillior usu
Dedidicit jam pace ducem: famæque petitor
Multa dare in vulgus: totus popularibus auris
Impelli, plausuque sui gaudere theatri:
Nec reparare novas vires; multumque priori
Credere fortunæ: stat magni nominis umbra.
Qualis frugifero quercus sublimis in agro
Exuvias veteres populi, sacrataque gestans
Dona ducum, nec jam validis radicibus hærens,
Pondere fixa suo est: nudosque per aëra ramos
Effundens, trunco, non frondibus efficit umbram:
At quamvis primo nutet casura sub Euro,
Tot circum sylvæ firmo se robore tollant,
Sola tamen colitur. Sed non in Cæsare tantum
Nomen erat; nec fama ducis: sed nescia virtus

La haîne déchaînée éclate enfin ſans crainte.
Seul & dernier lien d'une infidèle paix,
Julie a vu trancher les nœuds qu'elle avait faits.
Chez les Dieux des Enfers, Julie infortunée
Emporta les flambeaux de ſon triſte hymenée.
Malheureuſe ! ah ! du moins ſi le Ciel de tes jours,
Par un trépas ſi prompt, n'eût abrégé le cours,
Tu pouvais enchaîner la diſcorde ſanglante,
Entre un père, un époux, te jetter ſuppliante,
Comme on vit autrefois, au milieu des combats,
Les filles des Sabins, leur enfans dans les bras,
Arrêter de deux camps les fureurs animées,
Et par les nœuds du ſang rapprocher deux armées.

Pompée avec chagrin voit ſes travaux paſſés,
Par de plus grands exploits, tout prêts d'être effacés.
Par dix ans de combats la Gaule aſſujettie,
Semble faire oublier le vainqueur de l'Aſie;
Et des braves Gaulois le hardi conquérant,
Pour la ſeconde place eſt déſormais trop grand.
De leurs prétentions la guerre enfin va naître;
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître.
Le fer doit décider; & ces rivaux fameux,
D'un ſuffrage impoſant s'autoriſent tous deux.
Les Dieux ſont pour Céſar, & Caton ſuit Pompée:
L'un contre l'autre enfin, prêts à tirer l'épée,
Dans le champ du combat ils n'entraient pas égaux.
Pompée oublia trop la guerre & les travaux.
La voix de ſes flatteurs endormit ſa vieilleſſe.
De la faveur publique il ſavoura l'ivreſſe;
Et livré tout entier aux vains amuſemens,

Stare loco : ſoluſque pudor non vincere bello,
Acer , & indomitus ; quo ſpes , quoque ira vocaſſet ,
Ferre manum , & nunquam temerando parcere ferro.
Succeſſus urgere ſuos : inſtare favori
Numinis : impellens quicquid ſibi ſumma petenti
Obſtaret : gaudenſque viam feciſſe ruina.
Qualiter expreſſum ventis per nubila fulmen
Ætheris impulſi ſonitu , mundique fragore
Emicuit , rupitque diem , populoſque paventes
Terruit , obliqua præſtingens lumina flamma :
In ſua templa furit : nullaque exire vetante
Materia , magnamque cadens , magnamque revertens
Dat ſtragem late , ſparſoſque recolligit ignes.
Hæ ducibus cauſæ ſuberant : ſed publica belli
Semina , quæ populos ſemper merſere potentes.
Namque ut opes nimias mundo fortuna ſubacto
Intulit , & rebus mores ceſſere ſecundis ,
Prædaque & hoſtiles luxum ſuaſere rapinæ :
Non auro , tectiſve modus , menſaſque priores
Aſpernata fames : cultus geſtare decoros
Vix nuribus , rapuere mares : fœcunda virorum
Paupertas fugitur , totoque arceſſitur orbe ,
Quo gens quæque perit. Tunc longos jungere fines
Agrorum & quondam duro ſulcata Camilli
Vomere , & antiquos Curiorum paſſa ligones ,
Longa ſub ignotis extendere rura colonis.
Non erat is populus , quem pax tranquilla juvaret ,
Quem ſua libertas immotis paſceret armis.
Inde iræ faciles , & quod ſuaſiſſet egeſtas ,
Vile nefas : magnumque decus , ferroque petendum ,
Plus patria potuiſſe ſua : menſuraque juris

Aux jeux de son Théâtre, aux applaudissemens,
Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière,
Ce besoin d'ajouter à sa gloire première;
Et fier de son pouvoir, sans crainte & sans soupçon,
Il vieillit en repos à l'ombre d'un grand nom.
Tel un vieux chêne, orné de dons & de guirlandes,
Et du peuple & des chefs étalant les offrandes,
Miné dans sa racine & par les ans flétri,
Tient encor par sa masse au sol qui l'a nourri.
Ses longs rameaux noircis s'étendent sans feuillage,
Mais son tronc dépouillé répand un vaste ombrage.
D'une forêt pompeuse il s'élève entouré,
Mais seul, près de sa chûte, il est encor sacré.
César a plus qu'un nom, plus que sa renommée.
Il n'est point de repos pour cette ame enflammée.
Attaquer & combattre, & vaincre & se venger,
Oser tout, ne rien craindre, & ne rien ménager,
Tel est César. Ardent, terrible, infatigable;
De gloire & de succès toujours insatiable,
Plus il obtient des dieux, plus il demande encor.
Rien ne remplit ses vœux, ne borne son essor.
L'obstacle & le danger plaisent à son courage,
Et c'est par des débris qu'il marque son passage.
Tel échappé du sein d'un nuage brûlant,
S'élance avec l'éclair un foudre étincelant.
De sa clarté rapide il éblouit la vue,
Il fait des vastes Cieux retentir l'étendue,
Frappe le voyageur, par l'effroi renversé,
Embrase les autels du Dieu qui l'a lancé;
De la destruction laisse par-tout la trace,
Et rassemblant ses feux, remonte dans l'espace.

Vis erat : hinc leges , & plebiscita coacta ;
Et cum Consulibus turbantes jura Tribuni :
Hinc rapti pretio fasces , sectorque favoris
Ipse sui populus , lethalisque ambitus urbi ,
Annua venali referens certamina Campo :
Hinc usura vorax , avidumque in tempore fœnus ;
Et concussa fides , & multis utile bellum.
Jam gelidas Cæsar cursu superaverat Alpes ,
Ingentesque animo motus , bellumque futurum
Ceperat ; ut ventum est parvi Rubiconis ad undas ,
Ingens visa duci patriæ trepidantis imago ,
Clara per obscuram vultu mœstissima noctem ,
Turrigero canos effundens vertice crines ,
Cæsarie lacera , nudisque adstare lacertis ,
Et gemitu permista loqui : quo tenditis ultrà ?
Quo fertis mea signa , viri ? si jure venitis ,
Si cives , hucusque licet. Tunc perculit horror
Membra ducis , riguere comæ , gressumque coërcens
Languor in extrema tenuit vestigia ripa.
Mox ait : O magnæ qui mœnia prospicis urbis.
Tarpeja de rupe tonans , Phrygiique Penates
Gentis Iuleæ , & rapti secreta Quirini ,
Et residens celsa Latialis Jupiter Alba ,
Vestalesque foci , summique ô Numinis instar
Roma , fave cœptis : non te furialibus armis
Persequor : en adsum victor terrâque marique ,
Cæsar , ubique tuus , (liceat modo) nunc quoque miles.
Ille erit , ille nocens qui me tibi fecerit hostem.
Inde moras solvit belli , tumidumque per amnem
Signa movet propere. Sic cum squalentibus arvis
Æstiferæ Libyes , viso leo cominus hoste ,

Mais n'accusons encor César ni le destin :
Rome, de tes malheurs, le germe est dans ton sein,
Et du couroux des Dieux, précurseur & ministre,
Le Luxe de ta perte est l'instrument sinistre.
Quand des plus grands Etats, des plus fiers Souverains,
La richesse captive eut passé dans ses mains,
De ses mâles ayeux Rome dégénérée,
Apprit à dédaigner la pauvreté sacrée,
L'antique pauvreté, si féconde en héros,
Le soc des Curius, leurs rustiques travaux;
Et sur le monde esclave exerçant ses caprices,
Du bout de l'univers elle appella les vices.
On porta sans rougir aux plus honteux excès,
Le faste de la table & celui des Palais,
La pompe efféminée & la molle parure.
L'ardeur d'accumuler sans frein & sans mesure,
Peupla de vastes champs par la fraude obtenus,
D'esclaves laboureurs à leur maître inconnus.
Se pouvait-il que Rome à ce point infectée,
Demeurât toujours libre & toujours respectée?
La brigue audacieuse usurpa tous les droits.
On affecta l'orgueil d'être au-dessus des loix.
Sur la force & le crime on fonda la puissance,
Et plus que les forfaits on craignit l'indigence.
Les Tribuns, les Consuls déchirèrent l'Etat.
Rome de ses faisceaux avilissant l'éclat,
Se vendit elle-même en vendant son suffrage;
Vingt fois le champ de Mars fut souillé de carnage.
La dévorante usure & la nécessité,
Le besoin du pillage & de l'impunité,
A tant de Citoyens sans mœurs & sans azile,

Subsedit dubius, totam dum colligit iram;
Mox ubi se sæva stimulavit verbere caudæ,
Erexitque jubam, & vasto grave murmur hiatu
Infremuit: tum torta levis si lancea Mauri
Hæreat, aut latum subeant venabula pectus,
Per ferrum tanti securus vulneris exit.

Fonte cadit modico, parvisque impellitur undis
Puniceus Rubicon, cum fervida canduit æstas:
Perque imas serpit valles, & Gallica certus
Limes ab Ausoniis disterminat arva colonis.
Tunc vires præbebat hyems, atque auxerat undas
Tertia jam gravido pluvialis Cynthia cornu,
Et madidis Euri resolutæ flatibus Alpes.
Primus in obliquum sonipes opponitur amnem,
Excepturus aquas. Molli tum cætera rumpit
Turba vado fracti faciles jam fluminis undas.
Cæsar ut adversam superato gurgite ripam
Attigit, Hesperiæ vetitis & constitit arvis,
Hic, ait, hic, pacem, temerataque jura relinquo;
Te, fortuna, sequor: procul hinc jam fœdera sunto.
Credidimus fatis, utendum est judice bello.
Sic fatus, noctis tenebris rapit agmina ductor
Impiger, & torto Balearis verbere fundæ
Ocyor, & missa Parthi post terga sagitta:
Vicinumque minax intravit Ariminum, ut ignes
Solis lucifero fugiebant astra relicto.
Jamque dies primos belli visura tumultus
Exoritur: seu sponte Deûm, seu turbidus Auster
Impulerat, mœstam tenuerunt nubila lucem.
Constitit ut capto jussus deponere miles
Signa foro, stridor lituum, clangorque tubarum

Ne laissaient d'autre espoir que la guerre civile.
Plein de vastes projets, & roulant dans son cœur
Les soins de sa vengeance & ceux de sa grandeur,
Déjà César menacé, & Rome & l'Italie;
Des Alpes sous ses pas la cîme est applanie.
Il vole, il va franchir ce fleuve respecté,
La barrière des loix & de la liberté.
Tout-à-coup dans la nuit s'élève à son passage,
De la Patrie en pleurs la gémissante image,
La grande ombre de Rome arrête ses regards,
Les bras nuds, le front pâle & les cheveux épars,
Désolée, & traînant des vêtemens funèbres,
Poussant de longs sanglots dans l'horreur des ténèbres.
» Que voulez-vous, dit-elle, où portez-vous vos pas?
» Etes-vous mes enfans? Etes-vous mes soldats?
» Arrêtez. C'est ici que je dois les connaître,
» Encore un pas de plus, & vous cessez de l'être «.
Le fantôme à ces mots disparaît dans la nuit.
César frémit, s'arrête, & demeure interdit.
Le remords quelque tems l'enchaîne à ce rivage.
Il se ranime enfin, & bravant ce présage:
» O Jupiter! dit-il, qui daignes habiter
» Ce Capitole auguste où je croyais monter!
» Et vous, Dieux des Troyens apportés par Enée,
» Dieux, auteurs de ma race & de ma destinée!
» Feux sacrés de Vesta qui brûlez sous leurs yeux!
» Et toi, qui pour mon cœur es plus que tous ces Dieux,
» Rome, reçois César & sois-lui favorable.
» Il ne veut point sur toi lever sa main coupable.
» De trente nations il revient triomphant.
» César, si tu le veux, est encor ton enfant.

Non pia continuit cum rauco classica cornu.
Rupta quies populis, stratisque excita juventus
Diripiunt sacris affixa Penatibus arma,
Quæ pax longa dabat, nudo jam crate fluentes
Invadunt clypeos, curvataque cuspide pila,
Et scabros nigræ morsu rubiginis enses.

Ut notæ fulsere aquilæ, Romanaque signa,
Et celsus medio conspectu in agmine Cæsar,
Diriguere metu, gelidos pavor alligat artus,
» *Et tacito mutos volvunt sub pectore questus.*
» *O male vicinis hæc mœnia condita Gallis!*
» *O tristi damnata loco! pax alta per omnes,*
» *Et tranquilla quies populos: nos præda furentum,*
» *Primaque castra sumus. Melius fortuna dedisses*
» *Orbe sub Eoo sedem, gelidaque sub Arcto,*
» *Errantesque domos, Latii quam claustra tueri.*
» *Nos primi Senonum motus, Cimbrumque ruentem*
» *Vidimus, & Martem Libyes, cursumque furoris*
» *Teutonici. Quoties Romam fortuna lacessit,*
» *Hac iter est bellis. Gemitu sic quisque latenti,*
» *Non ausus timuisse palam: vox nulla dolori*
» *Credita: sed quantum, volucres cum bruma coërcet,*
» *Rura silent, mediusque jacet sine murmure pontus;*
» *Tanta quies. Noctis gelidas lux solverat umbras:*
» *Ecce faces belli, dubiæque in prælia menti*
» *Urgentes addunt stimulos, cunctasque pudoris «*
Rumpunt fata moras: justos fortuna laborat
Esse ducis motus, & causas invenit armis.
Expulit ancipiti discordes urbe Tribunos
Victo jure minax jactatis curia Gracchis.
Hos jam mota ducis, vicinaque signa petentes

» Mais de ses ennemis l'injustice l'opprime ;
» N'impute qu'à leur rage & tes maux & son crime «.
Il dit, & le premier se jette dans les flots ;
Il atteint l'autre rive, y plante ses drapeaux.
Ainsi près de Barca, dans l'aride Nubie,
Un lion, à l'aspect d'une troupe ennemie,
S'arrête dans sa course, observe les chasseurs,
Et semble quelque tems recueillir ses fureurs.
Mais dès qu'il a senti sa rage renaissante,
Il agite en grondant sa crinière ondoyante.
Un rugissement sourd dont tremblent les déserts,
Sort de sa gueule horrible, & frappe au loin les airs.
Alors si l'Africain le blesse de sa lance,
Plus formidable encore, il bondit, il s'élance,
Et bravant tous les traits dont il se sent percer,
Déchire l'ennemi qui vient de le blesser.
Le Rubicon naissant, borne de l'Italie (1),
Par les feux de l'été quand son urne est tarie,
Dans le creux des vallons & parmi des roseaux,
Roule en un lit étroit ses indigentes eaux.
Mais alors les torrens & les neiges fondues,
Du haut des Appennins à grand bruit descendues,
Précipitaient sa course & reculaient ses bords.
Les escadrons serrés, unissant leurs efforts,
Repoussent le courant, & le Fleuve docile
Au reste de l'armée ouvre un gué plus facile.
» C'est ici que j'abjure & les loix & la paix ;
» Je te suis, ô fortune ! & j'attends tes bienfaits ;

(1) Non pas de l'Italie proprement dite, qui n'est bornée que par les Alpes & par la mer, mais de la Province d'Italie, que le Rubicon séparait de la Lombardie, nommée alors Gaule Cisalpine.

Audax venali comitatur Curio lingua :
Vox quondam populi, libertatemque tueri
Ausus, & armatos plebi miscere potentes.
Utque ducem varias volventem pectore curas
Conspexit : Dum voce tua potuêre juvari,
Cæsar, ait, partes, quamvis nolente Senatu,
Traximus imperium, tunc, cum mihi Rostra tenere
Jus erat, & dubios in te transferre Quirites.
Sed postquam leges bello siluêre coactæ,
Pellimur è patriis Laribus, patimurque volentes
Exilium : tua nos faciet victoria cives.
Dum trepidant nullo firmatæ robore partes,
Tolle moras : semper nocuit differre paratis.
Par labor atque metus pretio majore petuntur.
Bellantem geminis tenuit te Gallia lustris,
Pars quota terrarum ! Facilis si prælia pauca
Gesseris eventu, tibi Roma subegerit orbem.
Nam neque te longi remeantem pompa triumphi
Excipit, aut sacras poscunt Capitolia lauros :
Livor edax tibi cuncta negat : gentesque subactas
Vix impune feres : socerum depellere regno
Decretum est genero. Partiri non potes orbem :
Solus habere potes. Sic postquam fatus, & ipsi
In bellum prono tantum tamen addidit iræ,
Accenditque ducem, quantum clamore juvatur
Eleus sonipes, quamvis jam carcere clauso
Immineat foribus, pronusque repagula laxet.
Convocat armatos extemplo ad signa maniplos :
Utque satis trepidum turba coëunte tumultum
Composuit vultu, dextraque silentia jussit :
Bellorum, ô socii ! qui mille pericula Martis

» (dit César). Il n'est plus ni traité, ni refuge.
» Ce Fleuve traversé, le glaive est notre Juge «.
Il dit, & se livrant au sort qui le conduit,
Il marche avec les siens dans l'ombre de la nuit.
Il s'avance plus prompt que la flèche rapide,
Que décoche le Parthe en sa fuite perfide.
Il atteint Rimini vers cette heure où les cieux
S'éclairent par degrés d'un jour pâle & douteux.
Le soldat dans la place arborant l'aigle altière,
Fait retentir soudain la trompette guerrière.
A ce bruit menaçant qui l'arrache au sommeil,
Le Citoyen frappé d'un sinistre réveil,
Saisit le fer oisif qui pend à ses murailles,
Et qui depuis long-tems n'a point vu les batailles;
Il prend son javelot que la paix a rouillé,
Et son casque terni, par le tems dépouillé.
Mais dès qu'il voit César & les aigles Romaines,
Il s'arrête, son sang est glacé dans ses veines.
Il gémit, mais tout bas, & renferme en son cœur
Sa surprise muette & sa morne terreur.
　Cependant on prépare une excuse à ton crime;
O César! contre toi croyant tout légitime,
Un Sénat emporté que rien n'arrête plus,
Menace deux Tribuns du trépas de Gracchus.
Loin de nos murs troublés la peur les précipite;
Et l'ardent Curion accompagne leur fuite;
Curion à l'Etat plus fidèle autrefois,
Long-tems la voix du peuple & l'organe des loix,
Mais qui séduit par l'or, démentant sa constance,
Prodigua pour César sa vénale éloquence.
Il arrive au moment où César agité

Mecum (ait) experti decimo jam vincitis anno ;
Hoc cruor Arctoïs meruit diffusus in arvis,
Vulneraque, & mortes, hyemesque sub Alpibus actæ ?
Non secus ingenti bellorum Roma tumultu
Concutitur, quam si Pœnus transcenderet Alpes
Annibal : implentur valido tirone cohortes :
In classem cadit omne nemus : terrâque marique
Jussus Cæsar agi. Quid ? si mihi signa jacerent
Marte sub adverso, ruerentque in terga feroces
Gallorum populi ? Nunc, cum fortuna secundis
Mecum rebus agat, Superique ad summa vocantes,
Tentamur ! veniat longa dux pace solutus
Milite cum subito, partesque in bella togatæ,
Marcellusque loquax, & nomina vana Catones.
Scilicet extremi Pompeïum, emptique clientes
Continuo per tot satiabunt tempora regno ?
Ille reget currus nondum patientibus annis ?
Ille semel raptos nunquam dimittet honores ?
Quid jam jura querar totum suppressa per orbem ;
Ac jussam servire famem ? Quis castra timenti
Nescit mista foro, gladii cum triste minantes
Judicium insolita trepidum cinxere corona,
Atque auso medias perrumpere milite leges,
Pompeïana reum clauserunt signa Milonem ?
Nunc quoque, ne lassum teneat privata senectus ;
Bella nefanda parat suetus civilibus armis,
Et docilis Syllam scelerum vicisse magistrum.
» *Utque feræ tigres nunquam posuêre furorem,*
» *Quas nemore Hyrcano, matrum dum lustra sequuntur,*
» *Altus cæsorum pavit cruor armentorum ;*
» *Sic & Syllanum solito tibi lambere ferrum*

Eſt de ſa propre audace encore épouvanté.
Tant que l'on m'a permis, dit-il, de te défendre;
Tant que ma voix dans Rome a pu ſe faire entendre,
Maître de la tribune, & vantant tes exploits,
Près du peuple Romain j'ai maintenu tes droits.
Aujourd'hui qu'on viole un ſi ſaint caractère,
Je fuis, & je m'impoſe un exil volontaire.
Ta victoire, Céſar, nous fera Citoyens.
Le Sénat eſt encor ſans forces, ſans ſoutiens;
Paraîs, & fais briller tes enſeignes terribles.
Toujours aux grands deſſeins les délais ſont nuiſibles.
Vois quel champ s'eſt ouvert à tes exploits nouveaux.
La Gaule t'a coûté deux luſtres de travaux.
La Gaule eſt-elle un prix digne de ton courage?
Avec moins de péril on t'offre davantage;
Et de quelques combats le ſuccès peu douteux
Te ſoumet les Romains, & le monde avec eux.
Ne crois pas que par toi Rome victorieuſe,
Te ſuive à nos autels dans ta marche pompeuſe;
Couronne tes exploits & conduiſe ton char
Au Capitole orné des lauriers de Céſar.
On te refuſe tout, oui, tout, & tu dois croire
Que Pompée eſt bien loin de pardonner ta gloire.
Ce rival qui t'inſulte & qui tient Rome aux fers,
Ne veut point avec toi partager l'Univers.
Tu peux y régner ſeul. —Ce diſcours, ce préſage
Enflamment de Céſar l'impatient courage.
Tel aux champs d'Olympie un courſier généreux,
Accoutumé long-tems à vaincre dans les jeux,
Devançant le ſignal, penché vers la carrière,
Agite ſes liens & heurte la barrière,

» Durat, Magne, sitis : nullus semel ore receptus
» Pollutas patitur sanguis mansuescere fauces «.
Quem tamen inveniet tam longa potentia finem ?
Quis scelerum modus est ? ex hoc jam te, improbe, regna
Ille tuus saltem doceat discedere Sylla.
Post Cilicasne vagos, & lassi Pontica regis
Prælia, barbarico vix consummata veneno,
Ultima Pompeïo dabitur provincia Cæsar ?
Quod non, victrices aquilas deponere jussus,
Paruerim ? mihi si merces erepta laborum est,
His saltem longi, non me duce, præmia belli
Reddantur : miles sub quolibet iste triumphet.
Conferet exanguis quo se post bella senectus ?
Quæ sedes erit emeritis ? quæ rura dabuntur,
Quæ noster veteranus aret ? quæ mœnia fessis ?
An melius fient piratæ, Magne, coloni ?
Tollite jampridem victricia, tollite signa :
Viribus utendum est, quas fecimus. Arma tenenti
Omnia dat, qui justa negat : nec numina desunt.
Nam neque præda meis, neque regnum quæritur armis :
Detrahimus dominos urbi servire paratæ.
» Dixerat : at dubium non claro murmure vulgus
» Secum incerta fremit : pietas patriique penates
» Quanquam cæde feras mentes animosque tumentes
» Frangunt ; sed diro ferri revocantur amore,
» Ductorisque metu. Summi tum munera pili
» Lælius, emeritique gerens insignia doni,
» Servati civis referentem præmia quercum,
» Si licet, exclamat, Romani maxime rector
» Nominis, & fas est veras expromere voces,
» Quod tam lenta tuas tenuit patientia vires

Et par les cris perçans, poussés de tout côté,
Son orgueilleux instinct est encore excité.
A la voix de César on s'assemble, on s'empresse;
Il parle, on fait silence, & le tumulte cesse.
Soldats, dit-il, ô vous dont j'éprouvai la foi!
Vous qui depuis dix ans triomphez avec moi,
Voilà de vos travaux, voilà la récompense!
Lorsque vos longs efforts, vos bras, votre vaillance,
Ont vaincu l'Océan, les Alpes, les hivers,
Voilà donc quels lauriers, quels prix vous sont offerts!
On dirait à l'effroi qui trouble ma patrie,
Qu'un nouvel Annibal menace l'Italie.
Le Sénat contre nous arme de toute part;
On parle de poursuivre & de punir César.
Quand les Dieux qui pour vous ont fixé la victoire,
Allaient mettre en vos mains le fruit de tant de gloire,
C'est ainsi que César dans Rome est attendu!
Et que serait-ce donc, si j'eusse été vaincu?
Ah! qu'il vienne, ce Chef dont l'oisive vieillesse
A langui si long-tems au sein de la mollesse,
Et ces guerriers en toge, & ces nouveaux soldats,
Les Catons, ces grands noms qui ne m'imposent pas.
Ce n'est donc point assez que depuis trente années,
Il ait vu tant d'honneurs charger ses destinées;
Que seul du joug des loix il ait pu s'affranchir;
Qu'il ait affamé Rome afin de l'asservir;
Qu'un triomphe inoui permis à sa jeunesse,
De son orgueil précoce ait fait naître l'ivresse;
Qu'enfin il ait placé, pour comble d'attentats,

» *Conquerimur. Deeratne tibi fiducia nostri?*
» *Dum movet hic calidus spirantia corpora sanguis;*
» *Et dum pila valent fortes torquere lacerti,*
» *Degenerem patiere togam, regnumque Senatus?*
» *Usque adeo miserum est civili vincere bello?*
» *Duc age per Scythiæ populos, per inhospita Syrtis*
» *Littora, per calidas Libyæ sitientis arenas.*
» *Hæc manus, ut victum post terga relinqueret orbem,*
» *Oceani tumidas remo compescuit undas,*
» *Fregit & Arctoo spumantem vortice Rhenum.*
» *Jussa sequi tam posse mihi, quam velle necesse est.*
» *Nec civis meus est, in quem tua classica Cæsar*
» *Audiero. Per signa decem felicia castris,*
» *Perque tuos juro quocumque ex hoste triumphos;*
» *Pectore si fratris gladium, juguloque parentis*
» *Condere me jubeas, plenæque in viscera partu*
» *Conjugis, invita peragam tamen omnia dextra.*
» *Si spoliare Deos, ignemque immittere templis,*
» *Numina miscebit castrensis flamma Monetæ:*
» *Castra super Tusci si ponere Tibridis undas,*
» *Hesperios audax veniam metator in agros.*
» *Tu quoscumque voles in planum effundere muros;*
» *His aries actus disperget saxa lacertis:*
» *Illa licet penitus tolli quam jusseris urbem,*
» *Roma sit* «. *His cunctæ simul assensere cohortes;*
Elatasque alte, quæcumque ad bella vócaret,
Promisere manus. It tantus ad æthera clamor,
Quantus, piniferi Boreas cum Thracius Ossæ
Rupibus incubuit; curvato robore pressæ
Fit sonus, aut rursus redeuntis in æthera sylvæ.
» *Cæsar ut acceptum tam prono milite bellum*

Dans l'asyle des loix l'appareil des combats;
Il n'est point satisfait de son règne tranquille;
Il veut, il veut vieillir dans la guerre civile,
En recueillir les fruits, en goûter les horreurs,
Et de Sylla son Maître imiter les fureurs.
Malheureux! ce Sylla qui prit soin de t'instruire,
Aurait dû t'enseigner comme on quitte l'Empire.
Quoi! pour avoir enfin achevé le trépas
D'un barbare accablé de trente ans de combats,
Pour avoir fait céder à ton heureux génie
Tous ces lâches brigands des mers de Cilicie,
Te serait-il encor donné par les destins,
D'ajouter ma défaite à des titres si vains?
Pensais-tu qu'à ta voix mes mains obéissantes
Baisseraient devant toi mes aigles triomphantes?
Je ne veux rien pour moi, mais qu'au moins mes soldats
Jouissent des honneurs qu'on ne m'accorde pas.
Quand ils ont prodigué leur sang & leur jeunesse,
Quel est enfin l'asyle ouvert à leur vieillesse?
Dans les champs d'Italie aimes-tu mieux placer
Les brigands qu'autrefois ton bras sut disperser?
Allons, c'est trop long-tems endurer un outrage.
Le fer n'est pas en vain dans les mains du courage.
Suivez-moi, saisissons un moment fortuné.
En nous refusant tout, on nous a tout donné.
Les Dieux feront pour moi, la justice est mon guide.
De l'or ni du pouvoir je ne suis point avide.
Rome que des Tyrans sont prêts à maîtriser,
Leur demande des fers, & je cours les briser.
Un transport unanime à ce discours éclate.

» *Fataque ferrre videt, ne quo languore moretur*
» *Fortunam, sparsas per Gallica rura cohortes*
» *Evocat, & Romam motis petit undique signis.*
» *Deseruere cavo tentoria fixa Lemano,*
» *Castraque quæ Vogesi curvam super ardua rupem*
» *Pugnaces pictis cohibebant Lingonas armis.*
» *Hi vada liquerunt Isara, qui gurgite ductus*
» *Per tam multa suo, famæ majoris in amnem*
» *Lapsus, ad æquoreas nomen non pertulit undas.*
» *Solvuntur flavi longa statione Rutheni:*
» *Mitis Atax Latias gaudet non ferre carinas,*
» *Finis & Hesperiæ promoto limite Varus:*
» *Quaque sub Herculeo sacratus nomine portus*
» *Urget rupe cava pelagus: non Corus in illum*
» *Jus habet, aut Zephyrus: solus sua littora turbat*
» *Circius, & tuta prohibet statione Monœci.*
» *Quaque jacet littus dubium, quod terra, fretumque*
» *Vindicat alternis vicibus, cum funditur ingens*
» *Oceanus, vel cum refugis se fluctibus aufert.*
» *Ventus ab extremo pelagus sic axe volutet,*
» *Destituatque ferens: an sidere mota secundo*
» *Tethyos unda vagæ lunaribus æstuet horis:*
» *Flammiger an Titan, ut alentes hauriat undas,*
» *Erigat Oceanum, fluctusque ad sidera tollat:*
» *Quærite, quos agitat mundi labor: at mihi semper*
» *Tu, quæcumque movet tam crebros causa meatus,*
» *Ut Superi voluêre, late. Tunc rura Nemossi*
» *Qui tenet, & ripas Aturi, qua littore curvo*
» *Molliter admissum claudit Tarbellicus æquor;*
» *Signa movet, gaudetque amoto Santonus hoste:*
» *Et Biturix, longisque leves Suessones in armis:*

Les ſoldats furieux maudiſſant Rome ingrate,
Frappent leurs boucliers, pouſſent des cris perçans.
L'air n'eſt pas ébranlé de ſons plus menaçans,
Quand les chênes d'Oſſa battus par la tempête,
Et courbant tour-à-tour & redreſſant leur tête,
Mêlent au bruit des vents l'un à l'autre oppoſés,
Le cri de leurs rameaux en longs éclats briſés.

» *Optimus excusso Leucus Rhemusque lacerto;*
» *Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis :*
» *Et docilis rector rostrati Belga covini :*
» *Arvernique ausi Latio se fingere fratres,*
» *Sanguine ab Iliaco populi, nimiumque rebellis*
» *Nervius, & cæsi pollutus sanguine Cotta :*
» *Et qui te laxis imitantur Sarmata braccis*
» *Vangiones : Batavique truces, quos ære recurvo*
» *Stridentes acuere tubæ : qua Cinga pererrat*
» *Gurgite : qua Rhodanus raptum velocibus undis*
» *In mare fert Ararim : qua montibus ardua summis*
» *Gens habitat cana pendentes rupe Gebennas :*
» *Pictones immunes subigunt sua rura ; nec ultrà*
» *Instabiles Turonas circumsita castra coërcent.*
» *In nebulis, Meduana, tuis marcere perosus*
» *Andus, jam placida Ligeris recreatur ab unda;*
» *Inclyta Cæsareis Genabos dissolvitur alis.*
» *Tu quoque lætatus converti prœlia, Trevir :*
» *Et nunc tonse Ligur, quondam per colla decora*
» *Crinibus effusis toti prælate Comatæ :*
» *Et quibus immitis placatur sanguine diro*
» *Teutates, horrensque feris altaribus Hesus;*
» *Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.*
» *Vos quoque qui fortes animas, belloque peremtas*
» *Laudibus in longum, vates, dimittitis ævum,*
» *Plurima securi fudistis carmina, Bardi.*
» *Et vos barbaricos ritus, moremque sinistrum*
» *Sacrorum, Druidæ, positis repetistis ab armis;*
» *Solis nosse Deos, & cœli numina vobis,*
» *Aut solis nescire datum : nemora alta remotis*
» *Incolitis lucis. Vobis auctoribus, umbræ*

» *Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi*
» *Pallida regna petunt : regit idem spiritus artus*
» *Orbe alio : longæ (canitis si cognita) vitæ*
» *Mors media est. Certe populi, quos despicit Arctos,*
» *Felices errore suo, quos ille timorum*
» *Maximus, haud urget leti metus. Inde ruendi*
» *In ferrum mens prona viris, animæque capaces*
» *Mortis, & ignavum rediture parcere vitæ.*
» *Et vos crinigeros bellis arcere Caycos*
» *Oppositi, petitis Romam, Rhenique feroces*
» *Deseritis ripas, & apertum gentibus orbem* «.
Cæsar, ut immensæ collecto robore vires
Audendi majora fidem fecere, per omnem
Spargitur Italiam, vicinaque mœnia complet.
Vana quoque ad veros accessit fama timores,
Irrupitque animos populi, cladem que futuram
Intulit, & velox properantis nuntia belli,
Innumeras solvit falsa in præconia linguas.
Est qui, tauriferis ubi se Mevania campis
Explicat, audaces ruere in certamina turmas
Afferat, & qua Nar Tyberino illabitur amni,
Barbaricas sævi discurrere Cæsaris alas :
Ipsum omnes aquilas, collataque signa ferentem,
Agmine non uno, densisque incedere castris.
Nec, qualem meminere, vident : majorque, ferusque
Mentibus occurrit, victoque immanior hoste.
Hunc inter Rhenum populos Alpesque jacentes,
Finibus Arctoïs, patriaque à sede revulsos
Pone sequi, jussamque feris à gentibus Urbem,
Romano spectante, rapi. Sic quisque pavendo
Dat vires famæ : nulloque auctore malorum

César voit près de lui ſes forces raſſemblées.
De la Saône & du Var ſes aigles appellées
Ont pris vers l'Italie un eſſor triomphant.
Accru de toutes parts, plus fier & plus puiſſant,
Il marche, & les Cités s'ouvrent à ſon paſſage.
Rome de ſes remparts voit approcher l'orage.
La renommée encor groſſiſſant les dangers,
Et prompte à ſe répandre en échos menſongers,
A de juſtes terreurs joint des allarmes vaines.
On dit qu'aux bords du Nar, & dans ces riches plaines,
Qui de l'Apulien nourriſſent les troupeaux,
Vingt peuples alliés, déployant leurs drapeaux,
Vont ſervir de César les vengeances atroces;
Qu'il traîne ſur ſes pas des Nations féroces,
Des Guerriers abreuvés dans les ſources du Rhin,
Et ceux que le Jura recèle dans ſon ſein;
Que pour les arracher à leur climat ſauvage,
Le pillage de Rome eſt promis à leur rage;
Que bientôt ſous les yeux des malheureux Romains,
Rome doit être en proie à de barbares mains.

Quæ finxere, timent. Nec solum vulgus inani
Percussum terrore pavet : sed curia, & ipsi
Sedibus exiliere Patres, invisaque belli
Consulibus fugiens mandat decreta Senatus.
Tum quæ tuta petant; & quæ metuenda relinquant,
Incerti, quo quemque fugæ tulit impetus, urgent
Præcipitem populum, serieque hærentia longa
Agmina prorumpunt. Credas aut tecta nefandas
Corripuisse faces, aut jam quatiente ruina
Nuantes pendere domos, sic turba per urbem
Præcipiti lymphata gradu, velut unica rebus
Spes foret afflictis patrios excedere muros,
Inconsulta ruit. Qualis cum turbidus Auster
Reppulit à Libycis immensum Syrtibus æquor;
Fractaque veliferi sonuerunt pondera mali,
Desilit in fluctus deserta puppe magister,
Navitaque, & nondum sparsa compage carinæ,
Naufragium sibi quisque facit : sic urbe relicta
In bellum fugitur. Nullum jam languidus ævo
Evaluit revocare parens, conjuxve maritum
Fletibus, aut patrii, dubiæ dum vota salutis
Conciperent, tenuere Lares : nec limine quisquam
Hæsit, & extremo tunc forsitan urbis amatæ
Plenus abit visu : ruit irrevocabile vulgus.
O faciles dare summa Deos, eademque tueri
Difficiles! urbem populis, victisque frequentem
Gentibus, & generis, coeat si turba, capacem
Humani, facilem venturo Cæsare prædam,
Ignavæ liquere manus. Cum pressus ab hoste
Clauditur externis miles Romanus in oris,
Effugit exiguo nocturna pericula vallo;

César lui-même alors n'eſt plus dans leur mémoire,
Tel qu'ils l'ont vu jadis en ſa naiſſante gloire.
Son cœur eſt plus cruel, ſes traits ſont plus affreux;
Le Vainqueur des Gaulois eſt farouche comme eux;
Il s'avance implacable, il va punir en Maître.
Ainſi la crainte ajoute aux maux qui la font naître;
On croit ce qu'on redoute; & leurs cœurs allarmés
Confirment tous les bruits que l'erreur a ſemés.
Tout paraît entraîné par un même délire;
Et les Pères des loix, les ſoutiens de l'Empire,
Remettant aux Conſuls le pouvoir du Sénat,
Ordonnent en fuyant qu'on défende l'Etat.
Tous ſans ſavoir encore où choiſir un aſyle,
Quel refuge eſt plus sûr, quel parti plus utile,
Sénateurs, Plébéïens, l'un par l'autre heurtés,
Précipitent leurs pas au haſard emportés.
L'épouvante eſt par-tout; & ce nombreux cortège
S'empreſſe vainement aux portes qu'il aſſiège.
On dirait que leurs toits par le feu conſumés,
Vont tomber ſur leur tête en débris enflammés;
Ou qu'on va voir la terre entr'ouvrant ſes abîmes,
Engloutir dans ſon ſein de vivantes victimes;
Tant ce peuple égaré, courant de toutes parts,
Se hâte avec effroi de quitter ſes remparts.

Quand le brûlant Auſter repouſſe avec furie
La mer qui vient couvrir les Syrtes de Lybie,
Quand le pâle Nocher entouré du trépas,
Entend le mât qui crie & ſe briſe en éclats;
Paſſagers, Matelots, même avant que l'orage
Ait briſé du vaiſſeau le fragile aſſemblage,
S'élancent dans les flots, & ſe livrant au ſort,

Et subitus rapti munimine cespitis agger
Præbet securos intra tentoria somnos.
Tu tantum audito bellorum murmure, Roma,
Desereris; nox una tuis non credita muris.
Danda tamen venia est tantorum danda pavorum:
Pompeïo fugiente timent. Tum ne qua futuri
Spes saltem trepidas mentes levet, addita fati
Pejoris manifesta fides, Superique minaces,
Prodigiis terras implerunt, æthera, pontum.
Ignota obscuræ viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, cæloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris & terris mutantem regna cometen.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno:
» *Et varias ignis denso dedit aëre formas.*
» *Nunc jaculum longo, nunc sparso lumine lampas,*
» *Emicuit cælo: tacitum sine nubibus ullis*
» *Fulmen, & Arctoïs rapiens de partibus ignem*
» *Percussit Latiale caput: stellæque minores*
» *Per vacuum solitæ noctis decurrere tempus,*
» *In medium venere diem; cornuque coacto,*
Jam Phœbe toto fratrem cum redderet orbe,
Terrarum subita percussa expalluit umbra.
Ipse caput medio Titan cum ferret Olympo,
Condidit ardentes atra caligine currus,
Involvitque orbem tenebris, gentesque coëgit
Desperare diem: » *qualem fugiente per ortus*
» *Sole Thyestea noctem duxere Mycenæ.*
» *Ora ferox Siculæ laxavit Mulciber Ætnæ;*
» *Nec tulit in cælum flammas, sed vertice prono*
» *Ignis in Hesperium cecidit latus*«. *Atra Charybdis*

Préviennent le naufrage, & vont chercher la mort.
Telle était Rome alors, & l'insensé vulgaire
Court & se précipite au-devant de la guerre.
Nul ne s'arrête au moins dans ces derniers instans,
Pour embrasser un père accablé par les ans,
Pour recueillir les pleurs d'une épouse chérie,
Pour adresser des vœux au Dieu de la patrie.
Nul ne retourne encor ses regards éperdus,
Vers ces murs que peut-être ils ne reverront plus.
O destin! qu'aisément tu fondes les puissances!
Que tu les défends mal! quoi! ces remparts immenses,
Où tant de Nations qui vivent dans nos fers,
Viennent se rassembler des bouts de l'Univers,
Où de tant de grandeurs la pompe se déploie,
Sont pour l'heureux César une facile proie!
Dans des climats lointains, à cent périls livrés,
D'ennemis imprévus nos Guerriers entourés,
Elèvent de leurs mains, comme un abri tranquille,
D'un rempart de gazon l'édifice fragile.
C'est assez, le soldat se croit en sûreté,
Et s'endort sous la tente avec sécurité.
Toi, Rome, on t'abandonne au premier bruit des armes!
Et tes lâches enfans en proie à leurs allarmes
N'osent pas dans tes murs demeurer une nuit!
Pardonnons cependant l'effroi qui les poursuit;
Pardonnons aux terreurs dont leur ame est frappée;
Ils ont droit de tout craindre, ils ont vu fuir Pompée.
Les Dieux mêmes, les Dieux qui pour mieux nous punir,
Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,

Sanguineum fundo torsit mare : » flebile sævi
» Latravere canes. Vestali raptus ab arâ
» Ignis, & ostendens confectas flamma Latinas
» Scinditur in partes, geminoque cacumine surgit ;
» Thebanos imitata rogos « : tum cardine tellus
Subsedit, veteremque jugis nutantibus Alpes
Discussere nivem. » Thetys majoribus undis
» Hesperiam Calpen, summumque implevit Atlanta.
» Indigetes flevisse Deos, Urbisque laborem
» Testatos sudore Lares, delapsaque templis
» Dona suis, dirasque diem fœdasse volucres
» Accipimus, sylvisque feras sub nocte relictis
» Audaces mediâ posuisse cubilia Româ.
» Tum pecudum faciles humana ad murmura linguæ ;
Monstrosique hominum partus numeroque modoque
Membrorum, matremque suus conterruit infans :
» Diraque per populum Cumanæ carmina vatis
» Vulgantur. Tum quos sectis Bellona lacertis
» Sæva movet, cecinere Deos, crinemque rotantes
» Sanguinei populis ulularunt tristia Galli «.
Compositis plenæ gemuerunt ossibus urnæ.
Tum fragor armorum, magnæque per avia voces
Auditæ nemorum, & venientes cominus umbræ.
» Quique colunt junctos extremis mœnibus agros ;
» Diffugiunt « : ingens Urbem cingebat Erynnis,
Excutiens pronam flagranti vertice pinum,
Stridentesque comas : » Thebanam qualis Agaven
» Impulit, aut sævi contorsit tela Lycurgi
» Eumenis : aut qualem jussu Junonis iniquæ
» Horruit Alcides, viso jam Dite, Megæram.
» Insonuere tubæ, & quanto clamore cohortes

De prodiges sans nombre avaient rempli la terre :
Le désordre du monde annonçait leur colère.
Des astres inconnus éclairèrent la nuit,
Et dans un ciel serein la foudre retentit.
Le soleil se cachant sous des vapeurs funèbres,
Fit craindre aux Nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phœbé pâlit soudain, & perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain frappant l'Etna de ses pesans marteaux,
Réveilla le Cyclope au fond de ses cachots.
L'Etna s'ouvre & mugit : de sa cime béante
Descend à flots épais une lave brûlante.
L'Apennin rejetta de ses sommets tremblans
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla qui heurle sous les ondes,
Roula des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des cieux,
Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
On entendait gémir des urnes sépulchrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpens, & l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,
Courait autour des murs une affreuse Euménide :
La terre s'ébranlait sous sa course rapide.
Le Tybre sur ses bords voyait de nos héros
S'agiter à grand bruit les antiques tombeaux.
Jusques dans nos remparts des ombres s'avancèrent.
Les mânes de Sylla dans les champs s'élevèrent,
D'une voix lamentable annonçant le malheur.

» *Miſcentur, tantum nox atra ſilentibus auris*
» *Edidit* «; *& medio viſi conſurgere Campo,*
Triſtia Syllani cecinere oracula manes;
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas,
Agricolæ fracto Marium fugere ſepulchro.
» *Hæc propter placuit Thuſcos de more vetuſto*
» *Acciri vates, quorum qui maximus ævo*
» *Aruns incoluit deſertæ mœnia Lunæ,*
» *Fulminis edoctus motus, venaſque calentes*
» *Fibrarum, & monitus volitantis in aëre pennæ.*
» *Monſtra jubet primum, quæ nullo ſemine diſcors*
» *Protulerat natura, rapi, ſterilique nefandos*
» *Ex utero fœtus infauſtis urere flammis.*
» *Mox jubet & totam pavidis à civibus Urbem*
» *Ambiri: & feſto purgantes mœnia luſtro,*
» *Longa per extremos pomœria cingere fines*
» *Pontifices, ſacri quibus eſt permiſſa poteſtas.*
» *Turba minor ritu ſequitur ſuccincta Gabino,*
» *Veſtalemque chorum ducit vittata ſacerdos,*
» *Trojanam ſoli cui fas vidiſſe Minervam.*
» *Tum qui fata Deûm, ſecretaque carmina ſervant,*
» *Et lotam parvo revocant Almone Cybellen:*
» *Et doctus volucres Augur ſervare ſiniſtras:*
» *Septemvirque epulis feſtis, Titiique ſodales:*
» *Et Salius læto portans ancilia collo:*
» *Et tollens apicem generoſo vertice Flamen.*
» *Dumque illi effuſam longis anfractibus urbem*
» *Circumeunt, Aruns diſperſos fulminis ignes*
» *Colligit, & terræ mœſto cum murmure condit,*
» *Datque locis nomen ſacris, tunc admovet aris*
» *Electa cervice marem. Jam fundere Bacchum*

Du soc de la charrue, on dit qu'un Laboureur
Entr'ouvrit une tombe, & saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir pâle & sanglant sur son tombeau brisé.

» *Cœperat, obliquoque molas inducere cultro :*
» *Impatiensque diu non grati victima sacri,*
» *Cornua succincti premerent cum torva ministri,*
» *Deposito victum præbebat poplite collum.*
» *Nec cruor emicuit solitus : sed vulnere largo*
» *Diffusum rutilo nigrum pro sanguine virus.*
» *Palluit attonitus sacris feralibus Aruns :*
» *Atque iram Superum raptis quæsivit in extis.*
» *Terruit ipse color vatem : nam pallida tetris*
» *Viscera tincta notis, gelidoque infecta cruore*
» *Plurimus asperso variabat sanguine livor.*
» *Cernit tabe jecur madidum : venasque minaces*
» *Hostili de parte videt. Pulmonis anheli*
» *Fibra latet, parvusque secat vitalia limes.*
» *Cor jacet : & saniem per hiantes viscera rimas*
» *Emittunt : produntque suas omenta latebras.*
» *Quodque (nefas) nullis impune apparuit extis,*
» *Ecce videt capiti fibrarum increscere molem*
» *Alterius capitis, pars ægra & marcida pendet :*
» *Pars micat, & celeri venas movet improba pulsu.*
» *His ubi concepit magnorum fata malorum,*
» *Exclamat : Vix fas Superi quæcumque monetis*
» *Prodere me populis : neque enim tibi, summe, litavi*
» *Jupiter, hoc sacrum : cæsique in viscera tauri*
» *Inferni venere Dei : non fanda timemus :*
» *Sed venient majora metu. Dii visa secundent,*
» *Et fibris sit nulla fides, sed conditor artis*
» *Finxerit ista Tages. Flexu sic omnia Tuscus*
» *Involvens, multaque tegens ambage canebat.*
» *At Figulus, cui cura Deos, secretaque cœli*
» *Nosse fuit, quem non stellarum Ægyptia Memphis*

» *Æquaret visu numerisque moventibus astra,*
» *Aut hic errat (ait) nulla cum lege per ævum*
» *Mundus, & incerto discurrunt sidera motu :*
» *Aut, si fata movent, orbi, generique paratur*
» *Humano matura lues. Terræne dehiscent ?*
» *Subsidentque urbes ? an tollet fervidus aër*
» *Temperiem ? Segetes tellus infida negabit ?*
» *Omnis an infusis miscebitur unda venenis ?*
» *Quod cladis genus, ô Superi ? qua peste paratis*
» *Sævitiam ? extremi multorum tempus in unum*
» *Convenere dies. Summo si frigida cœlo*
» *Stella nocens nigros Saturni accenderet ignes ;*
» *Deucalioneos fudisset Aquarius imbres,*
» *Totaque diffuso latuisset in æquore tellus.*
» *Si sævum radiis Nemeæum Phœbe Leonem*
» *Nunc premeres, toto fluerent incendia mundo,*
» *Succensusque suis flagrasset curribus æther :*
» *Hi cessant ignes. Tu qui flagrante minacem*
» *Scorpion incendis cauda, chelasque peruris,*
» *Quid tantum, Gradive, paras ? nam mitis in alto*
» *Jupiter Occasu premitur, Venerisque salubre*
» *Sidus hebet, motuque celer Cyllenius hæret,*
» *Et cœlum Mars solus habet. Cur signa meatus*
» *Deseruere suos, mundoque obscura feruntur ?*
» *Ensiferi nimium fulget latus Orionis ?*
» *Imminet armorum rabies : ferrique potestas*
» *Confundet jus omne manu : scelerique nefando*
» *Nomen erit virtus : multosque exibit in annos*
» *Hic furor. Et Superos quid prodest poscere finem ?*
» *Cum Domino pax ista venit. Duc Roma malorum*

» *Continuam seriem : cladem que in tempora multa*
» *Extrahe, civili tantum jam libera bello* «.

Terruerant satis hæc pavidam præsagia plebem :
Sed majora premunt. Nam qualis vertice Pindi
Edonis Ogygio decurrit plena Lyæo :
Talis & attonitam rapitur matrona per urbem,
Vocibus his prodens urgentem pectora Phœbum.

Quo feror ? ô Pæan ! qua me super æthera raptam
Constituis terræ ? Video Pangæa nivosis
Cana jugis, latosque Æmi sub rupe Philippos.
Quis furor hic, ô Phœbe, doce : quæ tela, manusque
Romanæ miscent acies, bellumque sine hoste est ?
Qua diversa feror ? Primos me ducis in ortus,
Quæ mare Lagei mutatur gurgite Nili.
Hunc ego, fluminea deformis truncus arena
Qui jacet, agnosco : dubiam super æquora Syrtim,
Arentemque feror Libyen, quo tristis Erinnys
Transtulit Emathias acies. Nunc desuper Alpis
Nubiferæ colles, atque aëriam Pyrenen
Arripimur. Patriæ sedes remeamus in urbis :
Impiaque in medio peraguntur bella Senatu.
Consurgunt partes iterum, totumque per orbem
Rursus eo : nova da mihi cernere littora ponti,
Telluremque novam : vidi jam, Phœbe, Philippos.
Hæc ait : & lasso jacuit defecta furore.

Finis Libri primi.

Ces présages affreux, ces sinistres menaces,
Ces signes, précurseurs des publiques disgraces,
Glaçaient tous les esprits, quand parmi tant d'horreur,
Un prodige nouveau vint croître la terreur.
Comme on voit tout-à-coup la Ménade troublée,
Du haut du Cithéron descendre échevelée,
Telle dans les accès d'un délire soudain,
Et pleine d'Apollon qu'elle repousse en vain,
Une femme s'élance, & d'un Dieu tourmentée,
Elle crie, Apollon, où m'as-tu transportée?
Je foule sous mes pieds le Pangée & l'Hœmus.
Quels flots de sang Romain! qui les a répandus?
O douleur! est-ce toi? toi, Rome infortunée!
A quels affreux combats je te vois entraînée!..
Où vais-je? quels climats à mes yeux inconnus!
Est-ce ici le Palais des enfans de Lagus?
Quel est ce tronc informe, étendu sur la rive?
Ah! je te reconnais, ombre auguste & plaintive?...
Tu m'emportes, ô Dieu! sur les bords Africains!
Quel démon poursuivant les malheureux Romains?
Des débris de Pharsale a semé la Lybie?...
Que deviens-je? déja je revois l'Hespérie,
Les Alpes, l'Apennin, théâtres du trépas,
Et vers Rome sanglante on rappelle mes pas.
Dans le Sénat, ô Dieux! les glaives étincellent,
Les fureurs des combats par-tout se renouvellent.
Me faudra-il encor parcourir l'Univers,
Voir les mêmes forfaits & les mêmes revers?
Grace, grace, Apollon, ma carrière est remplie;
Hélas! j'ai déja vu les champs de Thessalie.

Elle dit, & le Dieu qu'exhalait son transport,
S'échappe de son sein, & la livre à la mort.

Fin du premier Chant.

N. B. Les retranchemens les plus considérables que j'ai faits, portent sur trois morceaux : le premier est l'apostrophe à Néron, qui est dégoûtante d'adulation ; le second est l'inutile description des contrées de la Gaule que César vient de quitter, hors-d'œuvre très-déplacé, puisqu'il retarde la marche de César à Rome, & qu'il importe fort peu de décrire la Gaule au moment où César en sort ; le dernier est un sacrifice de l'Augure Aruns & une prophétie de Figulus, détails froids après le tableau des prodiges. Voilà mes raisons ; c'est au Lecteur à en juger.



PHARSALIA.

LIBER SEPTIMUS.

SEGNIOR Oceano, quam lex æterna vocabat,
Luctificus Titan nunquam magis æthera contra
Egit equos, currumque polo rapiente retorsit:
Defectusque pati voluit, raptæque labores
Lucis, & attraxit nubes, non pabula flammis,
Sed ne Thessalico purus luceret in orbe.
At nox felicis Magno pars ultima vitæ,
Sollicitos vana decepit imagine somnos.
Nam Pompeïani visus sibi sede theatri,
Innumeram effigiem Romanæ cernere plebis,
Attollique suum lætis ad sidera nomen
Vocibus, & plausu cuneos certare sonantes.
Qualis erat populi facies, clamorque faventis,
Olim cum juvenis, primique ætate triumphi,
Post domitas gentes, quas torrens ambit Iberus,
Et quæcumque fugax Sertorius impulit arma,
Vespere pacato, pura venerabilis æque
Quam currus ornante toga, plaudente Senatu,
Sedit adhuc Romanus Eques. » Seu fine bonorum
» Anxia venturis ad tempora læta refugit:
» Sive per ambages solitas contraria visis
» Vaticinata quies, magni tulit omina planctus:



LA PHARSALE.

CHANT SEPTIÈME.

LE Dieu qui ſur le monde épanche la lumière,
Jamais d'un pas plus lent n'entra dans ſa carrière.
Il détourna ſon char dans l'Olympe emporté,
D'une pâleur ſiniſtre il voilà ſa clarté.
Il parut s'arrêter en ſa courſe fatale,
Refuſer ſes rayons aux horreurs de Pharſale;
Refuſer aux mortels ce jour infortuné.
Cependant au ſommeil encore abandonné,
Près du terme où l'attend la fortune ennemie,
Où des jours du bonheur la meſure eſt remplie,
Pompée était ſéduit par un ſonge flatteur.
Il croyait, au milieu d'un peuple adorateur,
Entendre de ſon nom retentir ſon théâtre;
Il recevait l'encens d'une foule idolâtre;
Tel qu'en ſes premiers ans Rome le vit jadis,
Vainqueur déja fameux de l'Ebre & du Bétis,
De la commune loi diſpenſé par la gloire,
Monter avant le tems au char de la victoire,
Y traîner enchaînés les Ibères vaincus,
Les Peuples & les Rois qu'arma Sertorius,
Et ceindre ſur ſon front ces palmes fortunées,
Qu'embelliſſait l'éclat de ſes jeunes années.

» *Seu vetito patrias ultra tibi cernere sedes ;*
» *Sic Romam fortuna dedit. Ne rumpite somnos ,*
» *Castrorum vigiles , nullas turba verberet aures.*
» *Crastina dira quies , & imagine mœsta diurna ,*
» *Undique funestas acies feret , undique bellum.*
» *Unde pares somnos populi , noctemque beatam ?*
» *O felix ! si te vel sic tua Roma videret.*
» *Donassent utinam Superi , patriaque , tibique*
» *Unum , Magne , diem , quo fati certus uterque*
» *Extremum tanti fructum caperetis amoris.*
» *Tu velut Ausonia vadis moriturus in urbe :*
» *Illa rati semper de te sibi conscia voti ,*
» *Hoc scelus haud unquam fatis hærere putavit ,*
» *Sic se dilecti tumulum quoque perdere Magni.*
» *Te misto flesset luctu , juvenisque senexque ,*
» *Injussusque puer : lacerasset crine soluto*
» *Pectora femineum , ceu Bruti funere , vulgus.*
» *Nunc quoque tela licet paveant victoris iniqui ,*
» *Nunciet ipse licet Cæsar tua funera , flebunt :*
» *Sed dum thura ferent , dum laurea serta Tonanti.*
» *O miseri ! quorum gemitus edêre dolorem ,*
» *Qui te non pleno pariter planxere theatro* «.
Vicerat astra jubar , cum misto murmure turba
Castrorum fremuit , fatisque trahentibus orbem ,
Signa petit pugnæ. Miseri pars maxima vulgi
Non totum visura diem , tentoria circum
Ipsa ducis queritur : magnoque accensa tumultu
» *Mortis vicinæ properantes admovet horas.*
» *Dira subit rabies : sua quisque , ac publica fata*
» *Præcipitare cupit* « *: segnis , pavidusque vocatur ,*
Ac nimium patiens soceri Pompeïus , & orbis

Le jour brillait enfin ; les Chefs & le Soldat
Demandent à grands cris le fignal du combat.
Rien ne peut plus calmer leur rage impatiente.
De Pompée en tumulte ils affiègent la tente,
Accufent hautement fa timide lenteur.
Ce Conful vertueux, cet illuftre Orateur,
Digne appui de nos loix, ame républicaine,
Lui qui porta fi haut l'éloquence Romaine,
Qui de Catilina confondant les deffeins,

Indulgens regno, qui tot simul undique gentes
Juris habere sui vellet, pacemque timeret.
Nec non & reges, populique queruntur Eoi
Bella trahi, patriaque procul tellure teneri.
» *Hoc placet, ô Superi, cum vobis vertere cuncta*
» *Propositum, nostris erroribus addere crimen.*
» *Cladibus irruimus, nocituraque poscimus arma:*
» *In Pompeïanis votum est Pharsalia castris* «.
Cunctorum voces Romani maximus auctor
Tullius eloquii, cujus sub jure, togaque
Pacificas sævus tremuit Catilina secures,
Pertulit, iratus bellis, cum rostra forumque
Optaret, passus tam longa silentia miles.
Addidit invalidæ robur facundia causæ.
» *Hoc pro tot meritis solum te, Magne, precatur:*
» *Uti se fortuna velis, proceresque tuorum*
» *Castrorum, Regesque tui cum supplice mundo*
» *Affusi, vinci socerum patiare rogamus* «.
Humani generis tam longo tempore bellum
Cæsar erit? merito, Pompeïum vincere lente
Gentibus, indignum est, à transcurrente subactis.
» *Quo tibi fervor abit? aut quo fiducia fati?*
» *De Superis ingrate times? causamque Senatus,*
» *Credere Dis dubitas? ipsæ sua signa revellent,*
» *Prosilientque acies, pudeat vicisse coactum* «.
Si duce te jusso, si nobis bella geruntur,
Sit juris quocumque velint concurrere campo.
» *Quid mundi gladios à sanguine Cæsaris arces?*
Vibrant tela manus: vix signa morantia quisquam
Expectat: propera, ne te tua classica linquant.
Scire Senatus avet, miles te Magne, sequatur,

Opposi-

Opposa les faisceaux au fer des assassins,
Cicéron, que d'un camp l'appareil importune,
Puissant par la parole, & grand dans la tribune,
Interprète avoué de Rome & du Sénat,
S'avance, & croit plaider la cause de l'Etat.
» Ah! c'est trop différer le triomphe de Rome.
» Le monde encor long-tems doit-il combattre un homme?
» Le monde qu'autrefois tu traînas à ton char,
» Se plaint que son Vainqueur n'ose vaincre César;
» Qu'il retient trop long-tems si loin de leur patrie,
» Et les enfans de Rome & les Princes d'Asie;
» Que son orgueil se plaît à mener sur ses pas
» Le Sénat pour armée & des Rois pour soldats.
» Rome a le droit du-moins de choisir la journée,
» Où sa querelle enfin doit être terminée.
» Sache en la défendant reconnaître sa loi.
» Voyons si tu combats ou pour elle ou pour toi.
» Il n'est plus de délais: déja brille l'épée.
» On attend le signal: on saura si Pompée
» Voit tant de Sénateurs qui suivent ses drapeaux,
» Ou comme ses soldats, ou comme ses égaux.
Le héros s'apperçut que les Dieux en colère
Avaient trompé ses soins & condamné la terre.
Il gémit. » Ah! (dit-il) puisqu'il me faut céder,
» Puisque je dois combattre & non plus commander,
» Le ciel veut aux humains rendre ce jour funeste,
» J'obéis. O patrie! ô Rome que j'atteste!
» Souviens-toi que Pompée, épargnant l'Univers,
» N'a pas voulu marquer l'instant de tes revers.
» C'est toi qui l'as choisi. Regarde cette armée,

An comes. Ingemuit Rector, sensitque Deorum
Esse dolos, & fata sua contraria menti.
Si placet hoc, inquit, cunctis, si milite Magno,
Non duce tempus eget, nil ultra fata morabor.
Involvat populos una fortuna ruina,
Sitque hominum magna lux ista novissima parti.
Testor, Roma, tamen Magnum, quo cuncta perirent,
Accepisse diem. Potuit tibi vulnere nullo
Stare labor belli: potuit sine cæde subactum,
Captivumque ducem violatæ tradere Paci.
» Quis furor, ô cæci, scelerum? Civilia bella
» Gesturi, metuunt, ne non cum sanguine vincant.
Abstulimus terras, exclusimus æquore toto,
Ad præmaturas segetum jejuna rapinas
Agmina compulimus, votumque effecimus hosti,
Ut mallet sterni gladiis, mortesque suorum
Permiscere meis » belli pars magna peracta est
» His, quibus effectum est, ne pugnam tiro paveret:
» Si modo virtutis stimulis, iræque calore
» Signa petunt. Multos in summa pericula misit
» Venturi timor ipse mali. Fortissimus ille est,
» Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
» Et differre potest. Placet hæc tam prospera rerum
» Tradere fortunæ? gladio permittere mundi
» Discrimen? pugnare ducem, quam vincere, malunt.
Res mihi Romanas dederas, fortuna, regendas:
Accipe majores, & cæco in Marte tuere.
» Pompeïi nec crimen erit, nec gloria bellum.
» Vincis apud Superos votis me Cæsar iniquis:
» Pugnatur. Quantum scelerum, quantumque malorum
» In populos lux ista feret! quot regna jacebunt!

» Réduite au désespoir, par la faim consumée,
» Dévorant des moissons le germe à peine éclos ;
» Je leur ai su fermer & la terre & les eaux.
» Encor quelques momens, le besoin nous les livre ;
» Et ne se flattant plus de vaincre ni de vivre,
» Ils doivent souhaiter comme un bienfait du sort,
» D'ensanglanter au moins leur défaite & leur mort.
» Ton triomphe était sûr, si tu savais l'attendre,
» Dieux ! vous m'avez donné les Romains à défendre ;
» Vous m'avez quarante ans confié leurs destins ;
» Je vous rends ce dépôt aggrandi dans mes mains.
» Que le sort aujourd'hui m'élève ou m'humilie,
» J'ai toujours à pleurer le sang de la patrie.
» La fortune réserve en ce jour plein d'horreur,
» Tous les maux aux vaincus, tout le crime au vainqueur «.
Il dit : & des soldats ne retient plus la rage.
Ainsi du gouvernail renversé par l'orage,
Un pilote, à la poupe inutile fardeau,
Cède, & laisse les vents emporter son vaisseau.

» Sanguine Romano quam turbidus ibit Enipeus !
» Prima velim caput hoc funesti lancea belli,
» Si sine momento rerum, partisque ruina
» Casurum est, feriat : neque enim victoria Magno
» Lætior «. Aut populis invisum, hac clade peracta,
Aut hodie Pompeïus erit miserabile nomen.
Omne malum victi, quod sors feret ultima rerum ;
Omne nefas victoris erit. Sic fatur, & arma
Permittit populis, frænosque furentibus ira
Laxat : & ut victus violento navita Coro
Dat regimen ventis, ignavumque arte relicta
Puppis onus trahitur » trepido confusa tumultu
» Castra fremunt, animique truces sua pectora pulsant
» Ictibus incertis. Multorum pallor in ore
» Mortis venturæ est, facièsque simillima fato.
» Advenisse diem, qui fatum rebus in ævum
» Conderet humanis, & quæri Roma quid esset,
» Illo Marte palam est. Sua quisque pericula nescit,
» Attonitus majore metu. Quis littora ponto
» Obruta, quis summis cernens in montibus æquor,
» Ætheraque in terras dejecto sole cadentem,
» Tot rerum finem, timeat sibi ? Non vacat ullos
» Pro se ferre metus : Urbi, Magnoque timetur «.
Nec gladiis habuere fidem, nisi cotibus asper
Exarsit mucro. Tunc omnis lancea saxo
Erigitur : tendunt nervis melioribus arcus :
Cura fuit lectis pharetras implere sagittis.
Auget eques stimulos, frænorumque aptat habenas.
Si liceat Superis hominum conferre labores,
Non aliter, Phlegra rabidos tollente Gigantes,
Martius incaluit Siculis incudibus ensis :

Bientôt tout est réglé pour cette heure fatale,
Et l'œil des immortels s'arrête sur Pharsale.
Un grand spectacle s'ouvre, & l'on va dans ce jour
Du sort des Nations décider sans retour,
Décider si César vaincra les Dieux du Tybre,
Et si Rome à jamais doit être esclave ou libre.
Déja de soins guerriers tout s'occupe à-la-fois.
L'un raffermit son arc, ou remplit son carquois;

Et rubuit flammis iterum Neptunia cuspis ;
Spiculaque extenso Pæan Pythone recoxit ,
Pallas Gorgoneos diffudit in ægida crines ,
Pallenea Jovi mutavit fulmina Cyclops.

Non tamen abstinuit venuros prodere casus
Per varias fortuna notas. Nam Thessala rura
Cum peterent , totus venientibus obstitit æther :
Inque oculis hominum fregerunt fulmina nubes :
Adversasque faces , immensoque igne columnas ,
» Et trabibus mistis avidos typhonas aquarum
» Detulit , atque oculos ingesto fulgure clausit «.
Excussit cristas galeis , capulosque solutis
Perfudit gladiis , ereptaque pila liquavit :
Æthereoque nocens fumavit sulfure ferrum.
» Nec non innumero cooperta examine signa ,
Vixque revulsa solo , majori pondere pressum
Signiferi mersere caput ; rorantia fletu ,
Usque ad Thessaliam Romana , & publica signa ,
» Admotus Superis discussa fugit ab ara
» Taurus , & Emathios præceps se jecit in agros ;
» Nullaque funestis inventa est victima sacris.

» At tu , quos scelerum Superos ? quas rite vocasti
» Eumenidas , Cæsar ? Stygii quæ numina regni ?
» Infernumque nefas & mersos nocte furores ?
» Impia tam sæve gesturus bella litasti ?
» Jam dubium monstrisne Deum , nimione pavori
» Crediderint : multis concurrere visus Olympo
» Pindus , & abruptis mergi convallibus Æmus ,
» Edere nocturnas belli Pharsalia voces ,
» Ire per Ossæam rapidus Bœbeïda sanguis :
» Inque vicem vultus tenebris mirantur opertos ,

L'autre aiguise l'épée, ou redresse la lance.
L'on voit les bataillons dans un espace immense,
Se mouvoir sous le casque, & l'ardent cavalier
D'aiguillons plus piquans anime son coursier.
Si l'on peut comparer, sans être téméraire,
Les immortels à l'homme & l'Olympe à la terre,
Ainsi lorsqu'autrefois les Titans orgueilleux
S'élevaient menaçans jusqu'au trône des Dieux,
La nature & le ciel parurent en allarmes;
Aux forges de Lemnos Mars reporta ses armes.
Vulcain au Dieu des mers ouvrant ses arsenaux,
Fit rougir le trident remis sous les marteaux.
Minerve s'avançant sur les pas de Bellone,
Irrita les serpens de l'horrible Gorgone,
Et le noir Pyracmon se plongeant dans les feux,
De foudres plus brûlans arma le Roi des cieux.
Cependant des Destins annonçant les menaces,
La voix des élémens présageait nos disgraces.
L'air poussé par les vents en épais tourbillons,
Renverse les drapeaux, heurte les bataillons.
La foudre gronde au loin dans la nuë enflammée.
Des colonnes de feu se brisent sur l'armée.
Les traits de Jupiter tombant sur les Romains,
Viennent fondre l'acier qui fume dans leurs mains.
L'Aigle, que de la terre un long effort détache,
Semble s'y replonger sous le bras qui l'arrache.
Tous les Dieux des Romains répandirent des pleurs,
Indignés de passer du côté des Vainqueurs,
De n'être désormais, sous l'ascendant d'un homme,
Que les Dieux de César & non plus ceux de Rome.

» *Et pallere diem, galeisque incumbere noctem,*
» *Defunctosque patres, & cunctas sanguinis umbras*
» *Ante oculos volitare suos. Sed mentibus unum*
» *Hoc solamen erat, quod voti turba nefandi*
» *Conscia, quæ patrum jugulos, quæ pectora fratrum*
» *Sperabat, gaudet monstris, mentisque tumultu,*
» *Atque omen scelerum subitos putat esse furores.*
» *Quid mirum populos quos lux extrema manebat*
» *Lymphato trepidasse metu? Præsaga malorum,*
» *Si data mens homini est: Tyriis qui Gadibus hospes*
» *Adjacet, Armeniumque bibit Romanus Araxem:*
» *Sub quocumque die, quocumque est sidere mundi,*
» *Mœret, & ignorat causas, animumque dolentem*
» *Corripit: Emathiis quid perdat nescit in arvis.*
» *Euganeo, si vera fides memorantibus, Augur*
» *Colle sedens, Aponus terris ubi fumifer exit,*
» *Atque Antenorei dispergitur unda Timavi,*
» *Venit summa dies, geritur res maxima, dixit:*
» *Impia concurrunt Pompeii & Cæsaris arma:*
» *Seu tonitrus, ac tela Jovis præsaga notavit:*
» *Aëra seu totum discordi obsistere cœlo,*
» *Prospexitque polos: seu lumen in æthere mœstum,*
» *Solis in obscuro pugnam pallore notavit.*
» *Dissimilem certe cunctis, quos explicat, egit*
» *Thessalicum natura diem: si cuncta perito*
» *Augure mens hominum cœli nova signa notasset,*
» *Spectari toto potuit Pharsalia mundo* «.

O summos hominum, quorum fortuna per orbem
Signa dedit, quorum fatis cœlum omne vacavit.
Hæc & apud seras gentes, populosque nepotum,
Sive sua tantum venient in secula fama,

O nation choisie ! ô grandeur ! ô Romains !
Peuple en tout distingué du reste des humains,
Toi seul tiens la nature attentive, étonnée,
Et tu vois tout le ciel plein de ta destinée !

Sive aliquid magnis nostri quoque cura laboris
Nominibus prodesse potest : cum bella legentur,
Spesque metusque simul, perituraque vota movebunt :
Attonitique omnes veluti venientia fata,
Non transmissa legent, & adhuc tibi, Magne, favebunt.
Miles ut adverso Phœbi radiatus ab ictu
Descendens totos perfudit lumine colles,
Non temere immissus campis, stetit ordine certo
Infelix acies. Cornus tibi cura sinistri,
Lentule, cum prima, quæ tum fuit optima bello,
Et quarta legione, datur : tibi numina pugnax
Adverso, Domiti, dextri frons tradita Martis.
At medii robur belli fortissima densant
Agmina quæ Cilicum terris deducta tenebat
Scipio, miles in hoc, Libyco dux primus in orbe.
At juxta fluvios, & stagna undantis Enipei,
Cappadocum montana cohors, & largus habenis
Ponticus ibat eques. Sicci sed plurima campi
Tetrarchæ, regesque tenent, magnique tyranni,
Atque omnis Latio quæ servit purpura ferro.
Illuc, & Lybie Numidas, & Creta Cydonas
Misit : Ituræis cursus fuit inde sagittis :
Inde truces Galli solitum prodistis in hostem :
Illic pugnaces commovit Iberia cetras.
Eripe victori gentes, & sanguine mundi
Fuso, Magne semel, totos consume triumphos.
Illo forte die Cæsar statione relicta,
Ad segetum raptus moturus signa, repente
Conspicit in planos hostem descendere campos,
Oblatumque videt votis sibi mille petitum
Tempus, in extremos quo mitteret omnia casus.

Lorſqu'on rappellera ces illuſtres revers ;
Soit que la renommée, inſtruiſant l'Univers,
En porte à l'avenir l'immortelle mémoire ;
Soit qu'un jour mes travaux dignes de quelque gloire,
Mes vers par nos neveux appris & répétés,
Mêlent auſſi mon nom aux noms que j'ai chantés ;
Je vois à ces récits tous les cœurs en allarmes,
S'intéreſſer encore au deſtin de tes armes.
Par l'eſpoir, par l'effroi, je les vois agités ;
Ils voudraient retenir des coups déja portés,
Et dans ſes vains ſouhaits la terre encor trompée,
Se range du parti de Rome & de Pompée.
Du fer & de l'airain le terrible appareil
Réfléchiſſait au loin les rayons du ſoleil,
Et de tant de guerriers l'armure étincelante
Renvoyait ſur les monts la lumière ondoyante.
A leur poſte appellés, marchent les bataillons.
Là Lentulus ſe place avec deux légions.
Ici Domitius qu'anime la vengeance,
Pour la ſeconde fois contre Céſar s'avance.
Et toi, fier Scipion, ſoldat en ce grand jour,
Qui dois pour ton malheur commander à ton tour,
Tu conduis les guerriers qu'arma la Cilicie.
L'Archer de Capadoce & celui de Syrie,
Et le Crétois léger armé de javelots,
Aux bords de l'Enipée ont planté leurs drapeaux.
Au milieu de la plaine avec pompe s'étale
De ſoldats couronnés cette foule Royale,
Ces Tyrans alliés qu'entraînent nos deſtins,
Tous ces eſclaves Rois qui ſuivent les Romains.
Les farouches Gaulois, nos rivaux dans la guerre,

Æger quippe mora, flagransque cupidine regni,
Cœperat exiguo tractu civilia bella
Ut lentum damnare nefas. Discrimina postquam
Adventare ducum, supremaque prælia vidit,
Casuram & fati sensit nutare ruinam,
Illa quoque in ferrum rabies promptissima, paulum
Languit, & casus audax spondere secundos
Mens stetit in dubio, cum nec sua fata timere,
Nec Magni sperare sinunt : formidine mersa,
Prosilit hortando melior fiducia vulgo.
O domitor mundi, rerum fortuna mearum,
Miles, adest toties optatæ copia pugnæ.
Nil opus est votis : jam fatum accersite ferro.
In manibus vestris, quantus sit Cæsar, habetis.
Hæc est illa dies, mihi quam Rubiconis ad undas
Promissam memini, cujus spe movimus arma,
In quam distulimus vetitos remeare triumphos.
Hæc eadem est hodie, quæ pignora, quæque penates
Reddat, & emerito faciat vos Marte colonos.
» *Hæc, fato quæ teste probet, quis justius arma*
» *Sumpserit, hæc acies victum factura nocentem est.*
» *Si pro me patriam ferro, flammisque petistis,*
» *Nunc pugnate truces, gladiosque exolvite culpa.*
» *Nulla manus belli, mutato Judice, pura est.*
» *Non mihi res agitur, sed vos, ut libera sitis*
» *Turba, precor, gentes ut jus habeatis in omnes.*
» *Ipse ego privatæ cupidus me reddere vitæ,*
» *Plebeïaque toga modicum componere civem :*
» *Omnia dum vobis liceant, nihil esse recuso.*
» *Invidia regnate mea* «. *Nec sanguine multo*
Spem mundi petitis : Graïis delecta juventus

Retrouvent aujourd'hui leur fameux adverſaire ;
Et l'Eſpagnol qu'ombrage un épais bouclier,
Et le Numide agilè & changeant de courſier,
Marchent tous réunis ſous un aſtre contraire ;
Et Céſar dans Pharſale aura vaincu la terre.

Des bornes de ſon camp Céſar ce même jour
Sortait pour enlever les moiſſons d'alentour ;
Lorſqu'il voit l'ennemi dans la plaine deſcendre,
Et de Pompée au loin les légions s'étendre.
Il voit qu'il touche enfin à ce moment heureux,
Au moment tant de fois devancé par ſes vœux.
Il brûlait de combattre, & ſa fougue indocile
S'indignait des lenteurs de la guerre civile.
Mais à l'inſtant fatal qui va tout décider,
Que le ciel a choiſi, qu'on ne peut retarder,
Où ſa fortune enfin ſi long-tems balancée,
Peut être ſans retour tout-à-coup renverſée,
Cette ame impatiente & prompte à ſe flatter,
Qui de ſon aſcendant n'a jamais ſu douter,
S'arrête cependant de quelqu'effroi frappée,
Et pèſe ſon deſtin & celui de Pompée.
L'un lui défend de craindre, & l'autre d'eſpérer.
A la fortune enfin forcé de ſe livrer,
Il s'adreſſe aux ſoldats, & plein de confiance,
Leur inſpire en ces mots ſa ſuperbe aſſurance.
» Compagnons de ma gloire & de mes longs travaux,
» O Guerriers ! ſur mes pas devenus des héros,
» Enfin voici le jour où j'ai ſu vous conduire,
» Qu'aux bords du Rubicon je voyais déja luire.
» Plus de vœux à former, plus de maux à ſouffrir,

Gymnasiis aderit, studioque ignava palæstrâ,
Et vix arma ferens, & mista dissona turba
Barbaries; non illa tubas, non agmine motô
Clamorem latura suum. Civilia pauca
Bella manus facient: pugnæ pars magna levabit
His orbem populis, Romanumque obteret hostem.
Ite per ignavas gentes, famosaque regna,
Et primo ferri motu prosternite mundum:
Sitque palam, quas tot duxit Pompeïus in urbem
Curribus, unius gentes non esse triumphi.
Armeniosne movet, Romana potentia cujus
Sit ducis? aut emptum minimo vult sanguine quisquam
Barbarus Hesperiis Magnum præponere rebus?
Romanos odere omnes, dominosque gravantur,
Quos novere magis. Sed me fortuna meorum
Commisit manibus, quorum me Gallia testem
Tot fecit bellis. » Cujus non militis ensem
» Agnoscam? cœlumque tremens cum lancea transit,
» Dicere non fallar, quo sit vibrata lacerto «.
Quod si signa ducem nunquam fallentia vestrum
Conspicio, faciesque truces, oculosque minaces,
Vicistis: videor fluvios spectare cruoris,
Calcatosque simul Reges, sparsumque Senatus
Corpus, & immensa populos in cæde natantes.
» Sed mea fata moror, qui vos in tela ruentes
» Vocibus his teneo. Veniam date bella trahenti;
» Spe trepido «: haud unquam vidi tam magna daturos,
Tam prope me Superos: camporum limite parvo
Absumus à votis. Ego sum, cui Marte peracto,
Quæ populi, Regesque tenent, donare licebit.
» Quone poli motu, quo cœli sidere verso,

» Vous vouliez le combat, & l'on vient vous l'offrir.
» Les biens qui vous sont dûs, les riches récompenses,
» Objets de vos efforts & de vos espérances,
» Le fer vous les promet : César & ses destins
» Et Rome & l'Univers, tout est entre vos mains.
» Et que pourriez-vous craindre ? Est-ce cette jeunesse
» Qui n'a vu de combats que les jeux de la Grèce,
» Ce ramas d'étrangers, ce méprisable essaim,
» Que l'Orient barbare a vomi de son sein,
» Qui ne connaît encore en sa fureur grossière,
» Ni la voix de son Chef, ni les loix de la guerre ?
» Croyez qu'en cette armée il est peu de Romains.
» Ces nombreux alliés tomberont sous vos mains.
» Moissonnez sans remords cette foule ennemie ;
» C'est en purger le monde, & servir la patrie.
» Et qu'importe à ces Rois que l'on mène au combat,
» La cause de Pompée & celle du Sénat ?
» Qu'importe à l'habitant de Grèce & de Syrie,
» Que Pompée ou César commande en Italie ?
» Ils nous haïssent tous, & le plus odieux
» Est celui que le sort a placé plus près d'eux.
» Mais moi, qui près de vous combattis dix années,
» Qu'avec joie en vos mains j'ai mis mes destinées,
» Moi qui vis les Gaulois sous vos coups terrassés,
» Moi qui vous connais tous, & que vous connaissez !
» Qui de vous, compagnons, dans le cours de la guerre,
» N'a pas reçu de moi quelque don militaire ?
» Et qui ne m'a pas eu dans nos nombreux combats,
» Pour juge & pour témoin des exploits de son bras ?
» Allez, & renversez du premier coup d'épée

» *Thessalica tantum, Superi, permittitis ora?*
Aut merces hodie bellorum, aut pœna paratur.
» *Cæsareas spectate cruces, spectate catenas,*
» *Et caput hoc positum rostris, effusaque membra;*
» *Septorumque nefas, & clausi prælia campi.*
Cum duce Syllano gerimus civilia bella,
» *Vestri cura movet. Nam me secura manebit*
» *Sors quæsita manu : fodientem viscera cernet*
» *Me mea, qui nondum victo respexerit hoste* «.
O Dii, quorum curas abduxit ab æthere tellus,
Romanusque labor, vincat, quicumque necesse
Non putat in victos sævum distringere ferrum,
» *Quique suos cives, quod signa adversa tulerunt,*
» *Non credit fecisse nefas. Pompeïus in arcto*
» *Agmina vestra loco vetita virtute moveri*
» *Cum tenuit, quanto satiavit sanguine ferrum* « !
Vos tamen hoc oro, juvenes, ne cædere quisquam
Hostis terga velit : civis, qui fugerit, esto.
» *Sed dum tela micant, non vos pietatis imago*
» *Ulla, nec adversa conspecti fronte parentes*
» *Commoveant : vultus gladio turbate verendos.*
» *Sive quis infesto cognata in pectora ferro*
» *Ibit, seu nullum violabit vulnere pectus,*
» *Ignoti jugulum tanquam scelus imputet hostis* «.
Sternite jam vallum fossasque implete ruina,
Exeat ut plenis acies non sparsa maniplis.
Parcite ne castris : vallo tendetis in illo,
Unde acies peritura venit. Vix cuncta locuto
Cæsare, quemque suum munus trahit, armaque raptim
Sumpta viris. Celeres capiunt præsagia belli;
Calcatisque ruunt castris : stant ordine nullo,

» Tous

» Tous ces triomphes vains dont s'enivra Pompée.
» Montrez que ces pays subjugués en courant,
» Ces Rois qu'il a vaincus, & qui l'ont fait si grand,
» Ces lâches Nations à son char entraînées,
» Ne valent pas ensemble une de vos journées.
» Ah ! si j'en crois ces yeux où je lis tant d'ardeur,
» Si j'en crois vos regards, soldats, je suis vainqueur.
» Je le suis, & déja je vois dans la poussière
» Les Peuples & les Rois, le Sénat, Rome entière.
» Jamais à mes désirs les Dieux n'ont tant promis.
» Encor quelques momens, tous mes vœus sont remplis.
» Le monde est à César, & César vous le donne.
» Mais si votre valeur ici vous abandonne,
» Sachez quel traitement vous gardent les Vainqueurs.
» Vous êtes réservés aux haches des Licteurs.
» Pompée à la vengeance instruit dès son jeune âge,
» De la proscription a fait l'apprentissage.
» Dieux, dont les yeux sur nous ont paru se tourner,
» Faites vaincre le Chef qui saura pardonner.
» Ah ! Romains, épargnez le sang de la patrie.
» A l'ennemi qui fuit, soldats, laissez la vie.
» Il ne doit point mourir, dès qu'on n'en craint plus rien,
» Et qui se rend à vous n'est plus qu'un Citoyen.
» C'est trop vous retenir ; entrez dans la carrière.
» Brisez de votre camp l'inutile barrière.
» Marchez sur ses débris dispersés au hasard.
» Désormais la victoire est votre seul rempart.
» Mes soldats avec moi n'en connaissent point d'autre ;
» Le camp de l'ennemi ce soir sera le vôtre «.
Il dit. On obéit : ce signal orgueilleux

Arte ducis nulla : permittunt omnia fatis.
Si totidem Magni soceros , totidemque petentes
Urbis regna sua funesto in Marte locasset ,
Non tam præcipiti ruerent in prælia cursu.
Vidit ut hostiles in rectum exire catervas
Pompeïus , nullasque moras permittere bello ,
Sed Superis placuisse diem : stat corde gelato ,
Attonitus : tantoque duci sic arma timere ,
Omen erat. Premit inde metus , totumque per agmen
Sublimi provectus equo : Quem flagitat , inquit ,
Vestra diem virtus , finis civilibus armis ,
Quem quæsistis , adest. Totas effundite vires ,
Extremum ferri superest opus , unaque gentes
Hora trahit. Quisquis patriam , carosque penates ,
Qui sobolem , ac thalamos , desertaque pignora quærit ,
Ense petat : medio posuit Deus omnia campo.
Causa jubet melior Superos sperare secundos :
Ipsi tela regent per viscera Cæsaris , ipsi
Romanas sancire volent hoc sanguine leges.
Si socero dare regna meo , mundumque pararent ,
Præcipitare meam fatis posuere senectam.
Non iratorum populis urbique Deorum est
Pompeïum servare ducem. Quæ vincere possent
Omia contulimus. Subiere pericula clari
Sponte viri , sacraque antiquus imagine miles.
Si Curios his fata darent , reducesque Camillos
Temporibus , Deciosque caput fatale voventes ,
Hinc starent. Primo gentes oriente coactæ ,
Innumeræque urbes , quantas in prælia nunquam
Excivere manus. Toto simul utimur orbe.
» *Quicquid signiferi comprensum limite cœli*

Leur paraît un présage avoué par les Dieux.
Sur les fossés comblés en foule l'on s'avance.
A leur marche rapide, à leur impatience,
On dirait qu'assurés de vaincre ou de périr,
Tous ont comme César le monde à conquérir.
Pompée à cet aspect, de douleur immobile,
Et voyant tout délai désormais inutile,
Semble frappé du ciel & pénétré d'horreur.
Pompée est étonné de sentir la terreur.
Dans l'ame d'un héros ces étranges allarmes,
Sont un pressentiment du malheur de ses armes.
Mais il cache aux soldats ses soucis dévorans;
Sur un coursier superbe il parcourt tous les rangs.
» L'instant (dit-il aux siens) qui doit finir la guerre,
» Et qui va rendre enfin le repos à la terre,
» L'instant que vous hâtiez, il est venu, Romains,
» C'en est fait, & ce jour est celui des destins.
» Si vos biens, vos enfans, si Rome & la patrie,
» Ont conservé leurs droits sur votre ame attendrie,
» Vous voyez à quel prix on vient vous les offrir;
» Sur le champ de bataille il faut les conquérir.
» Tout est pour les vainqueurs. A mes armes propice,
» Le Ciel doit de ma cause appuyer la justice.
» Il doit venger les loix & punir les forfaits;
» Dans le sein de César il conduira vos traits.
» S'il voulait des Romains achevant la disgrace,
» Abandonner le monde à sa coupable audace,
» Aurait-il pris le soin de prolonger mes jours?
» Les a-t-il conservés pour en flétrir le cours?
» Non, votre attente en moi ne sera point trompée;
» Il aime l'Univers, s'il lui laisse Pompée.

» *Sub Noton, & Borean hominum sumus, arma movemus.*
» *Nonne superfusis collectum cornibus hostem*
» *In medium dabimus? Paucas victoria dextras*
» *Exigit : at plures tantum clamore caterva*
» *Bella gerent. Cæsar nostris non sufficit armis* «.
Credite pendentes summis è mœnibus urbis,
Crinibus effusis, hortari in prælia matres.
Credite grandævum, vetitumque ætate Senatum
Arma sequi, sacros pedibus prosternere canos :
Atque ipsam domini metuentem occurrere Romam.
Credite qui nunc est, populum, populumque futurum
Permistas afferre preces. Hæc libera nasci,
Hæc vult turba mori. Si quis post pignora tanta
Pompeïo locus est, cum prole, & conjuge supplex,
Imperii salva si majestate liceret,
Volverer ante preces. Magnus, nisi vincitis, exul,
Ludibrium soceri, vester pudor, ultima fata
Deprecor, ac turpes extremi cardinis annos,
Ne discam servire senex. Tam mœsta locuti
Voce ducis flagrant animi, Romanaque virtus
Erigitur, placuitque mori, si vera timeret.
Ergo utrinque pari concurrunt agmina motu
Irarum : metus hos, regni spes excitat illos.
» *Hæ facient dextræ, quicquid non expleat ætas*
» *Ulla, nec humanum reparet genus omnibus annis,*
» *Ut vacet à ferro. Gentes Mars iste futuras*
» *Obruet, & populos ævi venientis in orbem*
» *Erepto natale feret. Tunc omne Latinum*
» *Fabula nomen erit : Gabios, Vejosque, Coramque*
» *Pulvere vix tectæ poterunt monstrare ruinæ,*
» *Albanosque lares, Laurentinosque penates*

» J'ai fait ce que j'ai pu ; je vois sous mes drapeaux
» Les illustres enfans de nos premiers Héros,
» Tous vengeurs du Sénat, soldats de la patrie.
» Si leurs nobles ayeux que Rome déïfie,
» Camille, Scipion, revivaient parmi nous,
» Tous ils suivraient Pompée, ils combattraient pour vous.
» Appellés dans mon camp des bornes de l'Asie,
» Des sommets du Taurus, des champs de la Mésie,
» Cent peuples de ce jour partagent le hasard ;
» Du poids de l'univers j'accablerai César.
» Voyez aux bords du Tybre, & dans Rome en allarmes,
» Vos mères, vos enfans, les yeux baignés de larmes,
» Les bras tendus vers vous & les cheveux épars ;
» Voyez nos Sénateurs, ces augustes vieillards,
» Que l'âge a dérobés aux dangers de la guerre,
» Courber vers vous leurs fronts souillés dans la poussière,
» Et la patrie en butte aux armes des pervers,
» Qui vous crie à genoux de la sauver des fers.
» Enfin jettez les yeux sur les races futures ;
» Des Romains qui naîtront entendez les murmures.
» Vous seuls êtes pour eux garants de l'avenir,
» Et vous les trahissez, s'ils naissent pour servir.
» Près de ces grands devoirs que Rome vous impose,
» Près de tels intérêts le mien est peu de chose.
» J'épargne à vos regards l'aspect humiliant
» De votre propre Chef à vos pieds suppliant.
» Mais voyez-y tomber mes fils & mon épouse.
» Si vous n'êtes vainqueurs, la fortune jalouse

» *Rus vacuum, quod non habitet nisi nocte coacta*
» *Invitus, questusque Numam jussisse, Senator.*
» *Non ætas hæc carpsit edax, monimentaque rerum*
» *Putria destituit : crimen civile videmus,*
» *Tot vacuas urbes. Generis quo turba redacta est*
» *Humani ? toto populi qui nascimur orbe,*
» *Nec muros implere viris, nec possumus agros.*
» *Urbs nos una capit : vincto fossore coluntur*
» *Hesperiæ segetes : stat tectis putris avitis*
» *In nullos ruitura domus : nulloque frequentem*
» *Cive suo Romam, sed mundi fæce repletam,*
» *Cladis eo dedimus, ne tanto in tempore bellum*
» *Jam posset civile geri : Pharsalia tanti*
» *Causa mali. Cedant feralia nomina Cannæ,*
» *Et damnata diu Romanis Allia fastis.*
» *Tempora signavit leviorum Roma malorum :*
» *Hunc voluit nescire diem. Proh tristia fata !*
» *Aëra pestiferum tractu, morbosque fluentes,*
» *Insanamque famem, permissasque ignibus urbes,*
» *Mœniaque in præceps laturos plena tremores*
» *Hi possent explere viri : quos undique traxit*
» *In miseram fortuna necem, dum munera longi*
» *Explicat eripiens ævi, populosque, ducesque,*
» *Constituit campis : per quos tibi Roma ruenti*
» *Ostendat quam magna cadas. Quo latius orbem*
» *Possedit, citius per prospera fata cucurrit.*
» *Omne tibi bellum gentes dedit omnibus annis :*
» *Te geminum Titan procedere vidit in axem,*
» *Haud multum terræ spatium restabat Eoæ,*
» *Ut tibi nox, tibi tota dies, tibi curreret æther,*
» *Omniaque errantes stellæ Romana viderent ».*

» Dans l'opptobre & l'exil leur prépare un tombeau ;
» Et l'on verrait Pompée après un sort si beau,
» Pleurant ses jours flétris, sa vieillesse avilie,
» Esclave en cheveux blancs, au terme de sa vie «.
Il voit à ce discours les soldats attendris,
Pour Rome & pour leur Chef d'un nouveau zèle épris.
Tous frappés des revers que présage sa crainte,
Demandent que leur mort en détourne l'atteinte.
Tout s'ébranle à-la-fois ; l'un vers l'autre emportés,
Marchent les deux partis à pas précipités.
L'un combat pour régner, l'autre pour être libre.
O jour le plus affreux qu'ait à pleurer le Tybre !
Rome, combien le sang versé par tes forfaits
T'aurait valu de gloire & donné de sujets !
Ah ! si des Nations ton aigle redoutée,
Sur le Gange & l'Indus n'est pas encor portée,
Si le Parthe deux fois vainqueur de tes Héros,
A dérobé son sceptre à l'orgueil des faisceaux,
Et se vante aujourd'hui dans une paix profonde,
D'être excepté des droits que Rome a sur le monde ;
Si l'ombre de Crassus qui périt sous leurs traits,
Erre encor sans vengeance aux sables de Carrès ;
Si le soc jusqu'ici n'a pas tracé des Villes,
Aux Daces vagabonds, aux Scythes indociles ;
Pharsale en est la cause ; & ce jour destructeur
A marqué le premier un terme à ta grandeur,
Arrêté tes destins dans leur course prospère,
Et sauvé de ton joug le reste de la terre.
Il t'a ravi bien plus ; ah ! cette liberté
Si chère à nos ayeux, qui leur a tant coûté,
Est au-delà du Rhin aujourd'hui retirée,

Sed retro tua fata tulit par omnibus annis
Emathiæ funesta dies. Hac luce cruenta
Effectum ut Latios non horreat India fasces,
Nec vetitos errare Dacas in mœnia ducat:
Sarmaticumque premat succinctus Consul aratrum:
Quod semper sævas debet tibi Parthia pœnas,
Quod fugiens civile nefas, redituraque nunquam
Libertas, ultra Tigrim, Rhenumque recessit,
Ac toties nobis jugulo quæsita, negatur,
Germanum, Scythicumque bonum: nec respicit ultra
Ausoniam: vellem, populis incognita nostris:
» *Vulturis ut primum lævo fundata volatu*
» *Romulus infami complevit mœnia luco,*
» *Usque ad Thessalicas servisses Roma ruinas* «.
De Brutis, fortuna queror. Quid tempora legum
Egimus, aut annos à Consule nomen habentes?
» *Felices Arabes, Medique, Eoæque tellus,*
» *Quam sub perpetuis tenuerunt fata Tyrannis.*
» *Ex populis, qui regna ferunt, sors ultima nostra est,*
» *Quos servire pudet. Sunt nobis nulla profecto*
» *Numina: cum cæco rapiantur sæcula casu,*
» *Mentimur regnare Jovem: spectabit ab alto*
» *Æthere Thessalicas, teneat cum fulmina, cædes?*
» *Scilicet ipsa petet Pholoen? petet ignibus Oëten,*
» *Immeritæque nemus Rhodopes, pinusque minantes?*
» *Cassius hoc potius feriet caput? Astra Thyestæ*
» *Abstulit, & subitis damnavit noctibus Argos:*
» *Tot similes fratrum gladios, patrumque gerenti*
» *Thessaliæ dabit ille diem? Mortalia nulli*
» *Sunt curata Deo. Cladis tamen hujus habemus*
» *Vindictam, quantam terris dare numina fas est.*

Et de nous à jamais par des mers ſéparée.
O honte ! elle appartient aux Scythes, aux Germains,
Et ne retourne plus les yeux vers les Romains.
Trop heureux ſi jamais nous ne l'avions connue !
Hélas ! Pourquoi Brutus nous l'avait-il rendue ?

» *Bella pares Superis facient civilia Divos :*
» *Fulminibus manes, radiisque ornabit, & astris,*
» *Inque Deûm templis jurabit Roma per umbras* «.
Ut rapido cursu fati suprema morantem
Consumpsere locum : parva tellure diremti,
Inde manum spectant, vultusque agnoscere quærunt,
Quo sua pila cadant, aut quæ sibi fata minentur,
Facturi quæ monstra forent. Videre parentes
Frontibus adversis, fraternaque cominus arma,
Nec libuit mutare locum : tamen omnia torpor
Pectora constrinxit : gelidusque in viscera sanguis
Perculsa pietate coit : totæque cohortes
Pila parata diu tensis tenuere lacertis.
Dii tibi non mortem, quæ cunctis pœna paratur,
Sed sensum post fata tuæ dent, Crastine, morti,
Cujus torta manu commisit lancea bellum,
Primaque Thessaliam Romano sanguine tinxit.
» *O præceps rabies, cum Cæsar tela teneret,*
» *Inventa est prior ulla manus* « ! *Tunc stridulus aër*
Elisus lituis, conceptaque classica cornu :
Tunc ausæ dare signa tubæ : tunc æthera tendit,
Extremique fragor convexa irrumpit Olympi :
Unde procul nubes, quo nulla tonitrua durant.
Excepit resonis clamorem vallibus Æmus,
Peliacisque dedit rursus geminare cavernis :
Pindus agit fremitus, Pangæaque saxa resultant,
Oetææque gemunt rupes, vocesque furoris
Expavere sui tota tellure relatas.
Spargitur innumerum diversis missile votis.
» *Vulnera pars optat, pars terræ figere tela,*
» *Ac puras servare manus. Rapit omnia casus,*

Enfin ne laiſſant plus que peu d'eſpace entr'eux,
Les partis oppoſés ſe meſurent des yeux.
Chacun voit l'ennemi que ſon bras peut atteindre,
Celui qu'il peut frapper & celui qu'il doit craindre,
Là le crime ſe montre à leurs yeux interdits.
Là frère contre frère & père contre fils,
Demeurent dans le rang où le deſtin les place.
Ils frémiſſent pourtant & tout leur ſang ſe glace.
Ils baiſſent leurs regards, & leurs traits retenus
Quelque tems dans leurs mains s'arrêtent ſuſpendus.
Barbare Craſtinus ! que le ciel te puniſſe
Non point par le trépas qu'il faut que tout ſubiſſe,
Mais par ces longs remords qui dans les cœurs pervers
Survivront à la vie & feront les enfers.
Le premier trait partit de ta main forcenée ;
De Pharſale par toi commença la journée.
Mille cris élancés ſuivent ce trait fatal,
Et l'airain belliqueux donne enfin le ſignal.
On l'entendit au loin ſur les monts du Pangée,
Sur la cime d'Oſſa de neiges aſſiégée.
L'Hémus le répéta dans ſes ſombres vallons ;
Pélion le redit dans ſes antres profonds.
Cet effroyable bruit que l'écho multiplie,
De rochers en rochers remplit la Theſſalie,
Va juſques ſur l'Olympe, & vers ces noirs ſommets,
Où la foudre des Dieux n'a retenti jamais,
Redeſcend en grondant ſur la rive infernale,
Et revient plus affreux dans les champs de Pharſale.

Atque incerta facit, quos vult, fortuna nocentes.
Sed quota pars cladis jaculis, ferroque volanti
Exacta est? Odiis solus civilibus ensis
Sufficit, & dextras Romana in viscera ducit.
Pompeii densis acies stipata catervis,
Junxerat in seriem nexis umbonibus arma;
Vixque habitura locum dextras, ac tela movendi
Constiterat, gladiosque suos compressa tenebat.
Præcipiti cursu vesanum Cæsaris agmen
In densos agitur cuneos: perque arma, per hostem
Quærit iter, qua torta graves lorica catenas
Opponit, tutoque latet sub tegmine pectus.
Hac quoque perventum est ad viscera: totque per arma
Extremum est quod quisque ferit. Civilia bella
Una acies patitur, gerit altera: frigidus inde
Stat gladius; calet omne nocens à Cæsare ferrum.
Nec fortuna diu rerum tot pondera vergens,
Abstulit ingentes fato torrente ruinas.
Ut primum toto diduxit cornua campo
Pompeïanus eques, bellique per ultima fudit:
Sparsa per extremos levis armatura maniplos
Insequitur, sævasque manus immittit in hostem.
Illic quæque suo miscet gens prælia telo:
Romanus cunctis petitur cruor: inde sagittæ,
Inde faces, & saxa volant, spatioque solutæ
Aëris, & calido liquefactæ pondere glandes.
Tunc & Ituræi, Medique, Arabesque, soluto
Arcu turba minax, nusquam rexere sagittas,
Sed petitur solus, qui campis imminet aër:
Inde cadunt mortes: sceleris sed crimine nullo
Extremum maculant chalybem, stetit omne coactum

C'eſt alors que les traits lancés de toute part,
Volent avec la mort & frappent au haſard.
Plus altéré de ſang, plus fait pour le carnage,
Bientôt le glaive ſeul peut ſuffire à la rage.
Les ſoldats de Pompée en leurs rangs affermis,
Se forment un rampart de boucliers unis.
Mais ſous ce mur d'airain enchaînés, immobiles,
Leur bras ne peut mouvoir leurs armes inutiles.
Dans un eſpace étroit l'un par l'autre preſſés,
Tous de leur propre fer craignent d'être bleſſés.
L'ennemi plus ardent, plus fier, plus intrépide,
Et s'animant encor dans ſa courſe rapide,
S'élance avec fureur, & le fer inhumain,
S'efforçant d'entr'ouvrir ces barrières d'airain,
Frappe à coups redoublés ſur ces peſantes maſſes,
Se fait jour, & malgré l'épaiſſeur des cuiraſſes,
Malgré les boucliers que briſe ſon effort,
Se trempe dans le ſang & va porter la mort.
Un parti fait la guerre, & l'autre la repouſſe.
Là le glaive eſt oiſif & la valeur s'émouſſe.
Ici le fer cruel, le fer enſanglanté,
Dans les flancs ennemis eſt ſans ceſſe porté.
La défenſe eſt timide, & l'attaque eſt terrible.
Le Sort tenant alors ſa balance inviſible,
Fut prompt à déclarer ſa haîne & ſes faveurs;
Qu'il lui faut peu de tems pour frapper les grandeurs!
Les nombreux eſcadrons qui marchent ſous Pompée,
Cette foule étrangère au loin développée,
Ouvraient un cercle immenſe, & dans leurs longs replis
Menaçaient d'enfermer leurs vaillans ennemis.

Circa pila nefas : ferro ſubtexitur æther ,
Noxque ſuper campos telis conſerta pependit.
Tum Cæſar metuens , ne frons ſibi prima labaret
Incurſu , tenet obliquas poſt ſigna cohortes .
Inque latus belli qua ſe vagus hoſtis agebat ,
Immittit ſubitum non motis cornibus agmen.
Immemores pugnæ , nulloque pudore timendi
Præcipites fecere palam , civilia bella
Non bene barbaricis unquam commiſſa catervis.
Ut primum ſonipes transfixus pectora ferro ,
In caput effuſi calcavit membra regentis :
Omnis eques ceſſit campis , glomerataque pubes
In ſua converſis præceps ruit agmina frenis.
Perdidit inde modum cædes , ac nulla ſecuta eſt
Pugna : ſed hinc jugulis , hinc ferro bella geruntur.
Nec valet hâc acies tantum proſternere , quantum
Inde perire poteſt. Utinam Pharſalia campis
Sufficiat cruos iſte tuis , quem barbara fundunt
Pectora , » non alto mutentur ſanguine fontes.
» Hic numerus totos tibi veſtiat oſſibus agros :
» Aut ſi Romano compleri ſanguine mavis ,
» Ictu parce precor : vivant Galatæque , Syrique
» Cappadoces , Gallique , extremique orbis Iberi ,
» Armenii , Calices : nampoſt civilia bella
» Hic populus Romanus erit. Semel ortus in omnes
» It timor , & fatis datus eſt pro Cæſare curſus «.
Ventum erat ad robur Magni , mediaſque catervas ,
Quod totos errore vago perfuderat agros ;
Conſtitit hic bellum , fortunaque Cæſaris hæſit.
Non illic regum auxiliis collecta juventus
Bella gerit , ferrumque manus movere togatæ :

Là s'avancent armés par une même haîne,
Les peuples qu'a ſoumis la puiſſance Romaine,
Tous brûlant de venger leur honte & leurs malheurs,
Tous prêts à s'enivrer du ſang de leurs vainqueurs.
De l'arc des Syriens part la flèche homicide ;
Le Crétois lance un dard, & la fronde Numide
Balance au loin la pierre, ou décoche en ſifflant
Un plomb qui fend les airs & s'embrâſe en volant.
Un nuage de traits dérobant la lumière,
Suſpendit ſur Pharſale une nuit paſſagère.
Mais ces traits étrangers ne ſont point criminels.
L'Orient peut haïr ſes oppreſſeurs cruels.
Il a droit de frapper ; ſa cauſe eſt légitime ;
Aux enſeignes de Rome appartient tout le crime.
   L'intrépide Céſar ſoutient ſans s'émouvoir,
Ce choc tumultueux qu'il avait ſu prévoir.
Il fait marcher ſoudain une troupe éprouvée,
Qu'au moment du péril il avait réſervée.
Elle avance à ſa voix d'un pas ferme & preſſé.
Le barbare en déſordre eſt bientôt repouſſé.
Peu fait pour réſiſter à la valeur Romaine,
De ſes débris ſanglans il couvre au loin la plaine.
Tout fuit, & l'on put voir qu'en ces triſtes combats,
Où des Concitoyens la guerre arme le bras,
Des intérêts ſi grands, des querelles ſi chères,
Sont bien mal dépoſés en des mains étrangères.
Ils jettent éperdus leurs armes, leurs drapeaux.
Le courſier belliqueux, percé de javelots,
Se renverſe ſanglant ſur le guerrier qu'il porte.
La honte parle en vain ; la terreur eſt plus forte.
Le barbare effrayé tend la gorge au ſoldat ;

Ille locus fratres habuit, locus ille parentes.
Hic furor, hic rabies, hic sunt tua crimina Cæsar.
Hanc fuge mens partem belli tenebrisque relinque,
Nullaque tantorum discat, me vate, malorum,
Quam multum bellis liceat civilibus, ætas.
Ah potius pereant lacrymæ, pereantque querelæ.
Quicquid in hac acie gessisti, Roma, tacebo.
Hic Cæsar, rabies populi, stimulusque furoris,
Ne qua parte sui pereat scelus, agmina circum
It vagus, atque ignes animis flagrantibus addit.
» *Inspicit & gladios, qui toti sanguine manent,*
» *Qui niteant primo tantum mucrone cruenti,*
» *Quæ presso tremat ense manus, quis languida tela,*
» *Quis contenta ferat, quis præstet bella jubenti,*
» *Quem pugnare juvet, quis vultum cive perempto*
» *Mutet: obit latis projecta cadavera campis.*
» *Vulnera multorum totum fusora cruorem*
» *Opposita premit ipse manu* » *quacumque vagatur*
Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum,
Bistonas aut Mavors agitans, si verbere sævo
Palladia stimulet turbatos ægide currus,
Nox ingens scelerum, & cædes oriuntur, & instar
Immensæ vocis gemitus, & pondere lapsi
Pectoris arma sonant, confractique ensibus enses.
Ipse manu subicit gladios, ac tela ministrat,
Adversosque jubet ferro confundere vultus.
Promovet ipse acies: impellit terga suorum:
Verbere conversæ cessantes excitat hastæ.
In plebem vetat ire manus, monstratque Senatum.
Scit cruor imperii qui sit, quæ viscera legum:
Unde petat Romam, libertas ultima mundi.

Ce

Ce n'eſt plus qu'un maſſacre, & non pas un combat :
D'un côté, l'on égorge, & de l'autre on expire.
A donner tant de morts le fer ne peut ſuffire.
Puiſſe du moins ce ſang, mépriſable à nos yeux,
Couler ſeul dans Pharſale, & contenter les Dieux !
Mais l'on atteint enfin ce centre formidable,
Des forces de l'Etat ce dépôt reſpectable,
Les vrais enfans de Rome, & les ſoutiens des loix.
Ce n'eſt plus ce ramas d'alliés & de Rois,
Cette foule impuiſſante aiſément diſſipée ;
C'eſt Rome combattant ſous les yeux de Pompée :
C'eſt le Sénat entier rangé ſous l'étendard :
Là s'arrête un moment la victoire & Céſar.
Là frémit la nature à l'aſpect des victimes.
Trop coupable Céſar, c'eſt-là que ſont tes crimes.
O toi, qui m'as dicté ces funeſtes accens,
Maitreſſe de ma voix, maitreſſe de mes ſens,
Muſe, épargne un Romain, épargne un cœur ſenſible,
Ne me commande pas cette peinture horrible.
Rome, dût l'avenir t'accorder moins de pleurs,
Je tairai tes forfaits, je tairai tes fureurs ;
Et périſſent mes vers, s'il faut qu'à la mémoire
Je tranſmette avec eux cette exécrable hiſtoire !
C'eſt-là qu'on voit Céſar dans le feu du combat,
De la voix & des yeux animant le ſoldat,
Quereller le remords, gourmander la foibleſſe,
Du carnage échauffer la ſanguinaire ivreſſe,
Encourager le bras qui ſemble balancer,
Et promettre le prix du ſang qu'il faut verſer.
Il vole dans les rangs, il eſt dans la mêlée.
Telle les yeux en feu, ſanglante, échevelée,

Quo steterit ferienda loco. Permista secundo
Ordine nobilitas, venerandaque corpora ferro
Urgentur : cadunt Lepidos, caduntque Metellos,
Corvinosque simul, Torquataque nomina legum,
Sæpe duces, summosque hominum ; te Magne, remoto.
Illic plebeïa contectus casside vultus,
Ignotusque hosti, quod ferrum, Brute, tenebas ?
O decus imperii, spes ô suprema Senatus,
Extremum tanti generis per sæcula nomen,
Ne rue per medios nimium temerarius hostes,
» *Nec tibi fatales admoveris ante Philippos,*
» *Thessalia periture tua. Nil proficis istic*
» *Cæsaris intentus jugulo : nondum attigit arcem*
» *Juris, & humanum culmen, quo cuncta reguntur,*
» *Egressus, meruit fatis tam nobile letum :*
» *Vivat, & ut Bruti procumbat victima, regnet «.*
Hic patriæ perit omne decus : jacet aggere magno
Patritium campis commista plebe cadaver.
Mors tamen eminuit clarorum in strage virorum
Pugnacis Domiti ; quem clades fata per omnes
Ducebant. Nusquam Magni fortuna sine illo
Succubuit : victus toties à Cæsare, salva
Libertate perit : tunc mille in vulnera lætus
Labitur, ac venia gaudet caruisse secundâ.
Viderat in crasso versantem sanguine membra
Cæsar, & increpitans ; jam Magni deseris arma,
Successor Domiti : sine te jam bella geruntur.
Dixerat : ast illi suffecit pectora pulsans
Spiritus in vocem, morientiaque ora resolvit :
Non te funesta scelerum mercede potitum,
Sed dubium fati Cæsar, generoque minorem

Bellone à son aspect fait pâlir les guerriers :
Tel la lance à la main & poussant ses coursiers,
Tout dégouttant de sang, le fier Dieu de la guerre,
Roule son char d'airain qui fait trembler la terre.
Tel paraissait César : la mort est sur ses pas.
Du fer autour de lui jaillissent les éclats.
L'épée avec fracas se brise sur l'épée.
On marche dans le sang dont la terre est trempée.
On entend retentir la chûte des guerriers,
Tombant sur un amas d'armes, de boucliers ;
Ces accens de menace & de plainte & de rage,
Tous ces cris confondus dans un vaste carnage.
L'audacieux César entouré de la mort,
Semble seul du combat soutenir tout l'effort.
Il dirige les coups, il commande au courage.
» *Soldat*, (dit-il aux siens) *soldat, frappe au visage* ».
Il craint d'un vieux respect le dangereux pouvoir.
Il veut que ses Romains portent sans s'émouvoir
Sur des fronts révérés la pointe de leur lance.
Sur d'obscurs Plébéiens il perdrait sa vengeance ;
Elle s'adresse ailleurs ; il voit dans le Sénat
La liberté, les loix, & l'ame de l'Etat.
Là de l'Empire entier la perte se consomme ;
Là coule par torrens le plus pur sang de Rome.
Chevaliers, Sénateurs, tous ces fameux Romains,
O Pompée ! après toi les premiers des humains,
Les fils des Métellus, des Sylla, des Lépides,
Expirent renversés sous des mains parricides.
Egaré dans la foule, ô Brutus ! où vas-tu ?
Toi, dernier de ce nom qu'illustra la vertu,
De Rome qui succombe espérance dernière,

Aspiciens, Stygias, Magno duce, liber ad umbras
Et securus eo : te sævo Marte subactum,
Pompeïoque graves pœnas, nobisque daturum,
Cum moriar, sperare licet. Non plura locutum
Vita fugit, densæque oculos pressere tenebræ.
Impendisse pudet lacrimas in funere mundi
Mortibus innumeris, ac singula fata sequentem
» *Quærere, letiferum per cujus viscera vulnus*
» *Exierit, quis fusa solo vitalia calcet;*
» *Ore quis adverso, demisso faucibus ense,*
» *Expulerit moriens animam; quis corruat ictu,*
» *quis steterit, dum membra cadunt : qui pectora telis*
» *Transmittant, aut quos campis affixerit hasta :*
» *Quis cruor emissus perruperit aëra venis,*
» *Inque hostis cadat arma sui : quis pectora fratris*
» *Cædat, & ut notum possit spoliare cadaver,*
» *Abscisum longe mittat caput : ora parentis*
» *Quis laceret, nimiaque probet spectantibus ira*
» *Quem jugulat, non esse patrem. Mors nulla querela*
» *Digna sua est, nullosque hominum lugere vacamus.*
» *Non istas habuit pugna Pharsalia partes,*
» *Quas aliæ clades : illic per fata virorum,*
» *Per populos hic Roma perit : quod militis illic,*
» *Mors hic gentis erat : sanguis ibi fluxit Achæus,*
» *Ponticus, Assyrius : cunctos hærere cruores*
» Romanus, *campisque vetat consistere torrens* «.
Majus ab hac acie, quam quod sua sæcula ferrent,
Vulnus habent populi : plus est quam vita salusque
Quod perit : in totum mundi prosternimur ævum.
Vincitur his gladiis omnis quæ serviet ætas.
Proxima quid soboles, aut quid meruere nepotes

Héros encor caché sous un destin vulgaire,
Ah! ne prodigue pas des jours qui sont si chers:
Le glaive que tu tiens vengera l'Univers.

Le plus infortuné des défenseurs du Tybre,
Ce guerrier généreux, jaloux de mourir libre,
Ce fier Domitius qu'un courage obstiné,
De défaite en défaite a sans cesse traîné,
Qui d'un nouveau pardon évitant l'infamie,
Ne veut pas à César devoir deux fois la vie,
Vient tomber près de lui dans les flots de son sang.
» Eh! bien, toi, qui voulais ma dépouille & mon rang,
» (dit César) ç'en est fait, ton attente est trompée.
» Il faut quitter enfin le parti de Pompée.
» Ce jour verra sans toi décider notre sort «.
Le Romain se soulève en combattant la mort,
Cherche un reste de force, & sa voix défaillante
Brave encor de César la hauteur insultante.
» Oui, je meurs, lui dit-il; mais j'ai cette douceur
» De descendre aux enfers sans t'avoir vu vainqueur,
» Sans avoir vu César au-dessus de Pompée.
» Ta tête par les loix peut être encore frappée.
» Du fruit de tes forfaits tu n'as pas à jouir,
» Et je me fie aux Dieux du soin de te punir «.
Il dit; & sa grande ame un moment consolée,
Dans ce dernier effort est bientôt exhalée.
Décrirai-je le sort de tant de malheureux?
Le trait qui les atteint, leur trépas douloureux?
Quand le monde est frappé, lorsque Rome succombe,
Hélas! sur qui gémir? quelle mort, quelle tombe,

In regnum nasci ? pavide num gessimus arma ?
Teximus aut jugulos ? alieni pœna timoris
In nostra cervice sedet. Post prælia natis
Si dominum fortuna dabas, & bella dedisses !

Jam Magnus transisse Deos, Romanaque fata
Senserat infelix : tota vix clade coactus
Fortunam damnare suam, stetit aggere campi
Eminus, unde omnes sparsas per Thessala rura
Aspiceret clades, quæ bello obstante latebant.
» *Tot telis sua fata peti, tot corpora fusa,*
» *Ac se tam multo pereuntem sanguine vidit.*
» *Nec, sicut mos est miseris, trahere omnia secum*
» *Mersa juvat, gentesque suæ miscere ruinæ :*
» *Ut Latiæ post se vivat pars maxima turbæ,*
» *Sustinuit dignos etiam nunc credere votis*
» *Cœlicolas, volvitque sui solatia casus :*
» *Parcite, ait, Superi, cunctas prosternere gentes :*
» *Stante potest mundo, Romaque superstite, Magnus*
» *Esse miser. Si plura juvant mea vulnera, conjux*
» *Est mihi, sunt nati ; dedimus tot vulnera fatis.*

Les tributs de nos pleurs doivent-ils honorer ?
Ah ! c'eſt le genre humain que nous devons pleurer.
Quelle ſuite de maux d'un ſeul jour eſt l'ouvrage !
Ce jour a préparé des ſiècles d'eſclavage,
Le trône des Tyrans, le règne des forfaits ;
Les Romains en un jour ſont vaincus pour jamais.
Ce qui dut naître libre eſt né pour être eſclave.
Injurieux arrêt du deſtin qui nous brave !
L'avons-nous mérité ? Devons-nous aujourd'hui
Expier la défaite & la honte d'autrui ?
Avons-nous mal ſervi Pompée & la patrie ?
Avons-nous pris la fuite aux champs de Theſſalie ?
Quoi ! nous portons un joug forgé par d'autres mains !
Nous ne le briſons pas ! fortune des Romains,
Qui pour la ſervitude aujourd'hui nous fais naître,
Rends-nous la guerre encore, elle vaut mieux qu'un maître.

Pompée en ce moment de toutes parts preſſé,
Voit que pour ſon rival le ſort a prononcé.
Il voit d'une hauteur ſes innombrables pertes,
De ſes vaſtes débris les campagnes couvertes.
Il cède à ſon deſtin, ſans accuſer les Dieux ;
Il porte ſur ſon front un deuil majeſtueux ;
Et ſa douleur auguſte eſt celle d'un grand homme,
De Pompée en un mot, plaignant le ſort de Rome.
Du champ de ſa défaite il ſauve ſa vertu ;
Il peut le regarder ſans en être abbatu.
Sur un char de triomphe, en un jour de victoire,
Il parut autrefois au-deſſus de la gloire ;
Il paraît dans Pharſale au-deſſus du malheur.

» Civiline parum est bello, si meque, meosque
» Obruat? exigua clades sumus, orbe remoto?
» Omnia quid laceras? quid perdere cuncta laboras?
» Jam nihil est fortuna meum. Sic fatur: & arma,
» Signaque, & afflictas omni jam parte catervas
» Circuit, & revocat matura in fata ruentes,
» Seque negat tanti. Nec deerat robur in enses
» Ire duci, juguloque pati, vel pectore letum;
» Sed timuit strato miles ne corpore Magni
» Non fugeret, supraque ducem procumberet orbis:
» Cæsaris aut oculis voluit subducere mortem.
» Ne quicquam, infelix, socero spectare volenti
» Præstandum est ubicumque caput. Sed tu quoque conjux
» Causa fugæ, vultusque tui: fatisque probatum
» Te præsente mori «. Tunc magnum concitus aufert
A bello sonipes, non tergo tela paventem,
Ingentesque animos extrema in fata ferentem.
Non gemitus, non fletus erat, salvaque verendus
Majestate dolor, qualem te, Magne, decebat
Romanis præstare malis. Non impare vultu
Aspicis Emathiam: nec te videre superbum
Prospera bellorum, nec fractum adversa videbunt.
Quamque fuit læto per tres infida triumphos,
Tam misero fortuna minor. » Jam pondere fati
» Deposito securus abis: nunc tempora læta
» Respexisse vacat: spes nunquam implenda recessit;
» Quid fueris nunc scire licet. Fuge prælia dira,
» Ac testare Deos, nullum qui perstet in armis,
» Jam tibi, Magne, mori: ceu flebilis Africa damnis,
» Et ceu Munda nocens, Pharioque à gurgite clades,
» Sic & Thessalicæ post te pars maxima pugnæ.

» *Non jam Pompeïi nomen populare per orbem,*
» *Nec studium belli : sed par quod semper habemus,*
» *Libertas, & Cæsar erunt : teque inde fugato*
» *Ostendet moriens, sibi se pugnasse, Senatus.*
» *Nonne juvat pulsum bellis cessisse, nec istud*
» *Prospectare nefas, spumantes cæde catervas?*
» *Respice turbatos incursu sanguinis amnes,*
» *Et soceri miserere tui. Quo pectore Romam*
» *Intrabit factus campis felicior istis?*
» *Quicquid in ignotis solus regionibus exul,*
» *Quicquid sub Phario positus patiere tyranno;*
» *Crede Deis, longo fatorum crede favori.*
» *Vincere pejus erat. Prohibe lamenta sonare,*
» *Flere veta populos : lacrymas, luctusque remitte.*
» *Tam mala Pompeïi, quam prospera mundus adoret.*
» *Aspice securus vultu non supplice reges :*
» *Aspice possessas urbes, donataque regna,*
» *Ægyptum, Lybiamque, & terras elige morti «.*
Vidit prima tuæ testis Larissa ruinæ
Nobile, nec victum fatis caput : omnibus illa
Civibus effudit totas per mœnia vires,
Obvia ceu læto : præmittunt munera flentes :
Pandunt templa, domos : socios se cladibus optant.
Scilicet immenso superest ex nomine multum;
Teque minor solo, cunctas impellere gentes
Rursus in arm potes, rursusque in fata redire.
Sed quod opus victo populis, aut urbibus, inquit?
Victori præstate fidem. Tu Cæsar in alto
Cædis adhuc cumulo patriæ per viscera vadis :
At tibi jam populos donat gener. Avehit inde
Pompeïum sonipes : gemitus, lacrymæque sequuntur :

Il fuit, il ſe dérobe aux armes du vainqueur.
Lariſſe de ſa fuite eſt le premier aſyle.
En foule répandus hors des murs de la Ville,
Ces braves Citoyens dans leurs nobles tranſports,
Apportent à ſes pieds leurs armes, leurs tréſors,
Jaloux de partager la gloire de ſa chûte.
Ainſi Pompée alors à tant de maux en butte,
A pour dernier ſoutien, au comble des revers,
La grandeur de ce nom qui remplit l'Univers.
Il voit qu'on s'arme encor pour ce nom que l'on aime,
Qu'il n'eſt encor tombé qu'au-deſſous de lui-même.
Mais quoiqu'il ſoit flatté d'un ſpectacle ſi doux,
» Je ſuis vaincu, dit-il, peuples, ſongez à vous.

Plurimaque in sævos populi convicia divos.
Nunc tibi vera fides quæsiti, Magne, favoris
Contigit, ac fructus. Felix se nescit amari.
Cæsar ut Hesperio vidit satis arva natare
Sanguine, parcendum ferro, manibusque suorum
Jam ratus, ut viles animas, perituraque frustra
Agmina permisit vitæ. Sed castra fugatos
Ne revocent, pellatque quies nocturna pavorem;
Protinus hostili statuit succedere vallo,
Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror,
Non veritus grave ne fessis, ac Marte subactis
Hoc foret imperium. Non magno hortamine miles
In prædam ducendus erat: victoria nobis
Plena, viri, dixit, superest pro sanguine merces,
Quam monstrare meum est: nec enim donare vocabo
Quod sibi quisque dabit. Cunctis en plena metallis
Castra patent: raptum Hesperiis è gentibus aurum
Hic jacet: Eoasque premunt tentoria gazas.
Tot Regum fortuna simul, Magnique coacta
Expectat dominos: propera præcedere miles
Quos sequeris: quascumque tuas Pharsalia fecit,
A victis rapiantur opes. Nec plura locutus
Impulit amentes, aurique cupidine cæcos
Ire super gladios, supraque cadavera patrum,
Et cæsos calcare duces. Quæ fossa, quis agger
Sustineat pretium belli, scelerumque petentes?
Scire volunt, quanta fuerint mercede nocentes.
» *Invenere quidem spoliato plurima mundo,*
» *Bellorum in sumptus congestæ pondera massæ:*
» *Sed non implerunt cupientes omnia mentes.*
» *Quicquid fodit Iber, quicquid Tagus expulit auri,*

» Donnez-vous au vainqueur «. Tout ce peuple en allârmes
Lui répond par des cris, des sanglots & des larmes.
On veut le retenir; mais vainement, il part;
Il part, donnant déja des Etats à César.
C'est alors qu'il jouit de l'amour qu'il inspire.
Il doit à ses malheurs d'avoir vu son empire,
Au fond de tous les cœurs par l'amour imprimé;
L'homme toujours heureux sait-il s'il est aimé?
César victorieux fait cesser le carnage,
Lui-même des soldats il désarme la rage.
Il épargne à leurs bras des meurtres superflus;
Il ne veut pas verser tout le sang des vaincus.
Mais avant que la nuit ait dissipé leur crainte,
Du camp qui les rappelle il veut forcer l'enceinte,
Savant à profiter de ces heureux instans,
Où le premier succès en promet de plus grands;
Sûr d'exciter des siens l'avarice effrénée,
Que malgré le travail d'une telle journée,
Il n'est aucun soldat que n'entraîne soudain
Le signal du pillage & l'attrait du butin.
» La pompe d'Orient, ses dépouilles brillantes,
» (dit-il) l'or de vingt Rois amassé sous les tentes,
» Tout appartient, soldats, à qui peut s'en saisir.
» Pour peu que vous tardiez, on va vous prévenir.
» Perdrez-vous le butin où César vous envoie?
» Laissez-vous les vaincus enlever votre proie «?
Il parlait. Elancés à travers les mourans,
Sur des membres épars, sur des débris sanglans,
Sur les corps entassés de leurs fils, de leurs pères,

» *Quodque legit dives summis Arimaspus arenis ;*
» *Ut rapiant, parvo scelus hoc venisse putabunt,*
» *Cum sibi Tarpejas victor desponderit arces,*
» *Cum spe Romanæ promiserit omnia prædæ,*
» *Decipitur, quod castra rapit* «. *Capit impia plebes*
Cespite patricio somnos : vacuumque cubile
Regibus infandus miles premit : inque parentum,
Inque toris fratrum posuerunt membra nocentes.
Quos agitat vesana quies : somnique furentes
Thessalicam miseri versant in pectore pugnam.
Invigilat cunctis sævum scelus, armaque tota
Mente agitant, capuloque manus absente moventur.
Ingemuisse putes campos, terramque nocentem
Inspirasse animas, infectumque aëra totum
Manibus, & superam Stygia formidine noctem.
Exigit à meritis tristes victoria pœnas,
Sibilaque & flammas infert sopor : umbra perempti
Civis adest : sua quemque premit terroris imago.
Ille senum vultus, juvenum videt ille figuras :
Hunc agitant totis fraterna cadavera somnis :
Pectore in hoc pater est ; omnes in Cæsare manes.
Haud alios nondum Scythica purgatus in ara,
Eumenidum vidit vultus Pelopeus Orestes :
Nec magis attonitos animi sensere tumultus,
Cum fureret, Pentheus, aut cum desisset, Agave.
Hunc omnes gladii, quos aut Pharsalia vidit,
Aut ultrix visura, dies, stringente Senatu,
Illa nocte premunt : hunc infera monstra flagellant.
» *Et quantum pœna misero mens conscia donat,*
» *Quod Styga, quod manes, infestaque Tartara somnis*

Ils volent. Quels remparts, quels murs, quelles barrières ?
Arrêteraient les pas du soldat forcené ?
Le salaire du crime est enfin décerné.
Ils sauront à quel prix ils ont été coupables.
César veut assouvir des cœurs insatiables.
O nuit ! qu'à peine encore osé-je retracer ?
Digne du jour affreux que tu viens remplacer !
O destin des vaincus ! La soldatesque impie
Dort sous les pavillons des Monarques d'Asie.
Un farouche assassin dans l'ivresse plongé,
Presse le lit sanglant de son frère égorgé.
Mais tous ils sont punis ; leur sommeil les tourmente.
Le crime veille encore dans leur ame tremblante.
Pharsale les poursuit, Pharsale est dans leur cœur.
L'un jette en sommeillant des accès de fureur ;
L'autre s'agite en vain ; lève sa main trompée,
Menace, se débat & saisit son épée.
De nuages affreux les astres sont couverts,
L'air paraît infecté de la nuit des Enfers.
La vengeance poursuit ces assassins profanes,
Et la terre contre eux a soulevé les mânes.
Le Vieillard voit son fils, le glaive dans le flanc,
Expirant par degrés & baigné dans son sang.
Le fils épouvanté croit voir son triste père,
Retirant de son sein la lance meurtrière.
Ces fantômes vengeurs errent de toute part,
Et viennent tous ensemble environner César.
Il les voit, les entend : tel le fils des Atrides
Voyait autour de lui marcher les Euménides.
Telle poussant en vain de lamentables cris,

» *Pompeïo vivente videt ! Tamen omnia passo ,*
» *Postquam clara dies Pharsalica damna retexit ,*
» *Nulla loci facies revocat feralibus arvis*
» *Hærentes oculos. Cernit propulsa cruore*
» *Flumina , & excelsos cumulis æquantia colles*
» *Corpora , sidentes in tabem spectat acervos ,*
» *Et Magni numerat populos : epulisque paratur*
» *Ille locus , vultus ex quo , faciesque jacentum*
» *Agnoscat. Juvat Emathiam non cernere terram ,*
» *Et lustrare oculis campos sub clade latentes.*
» *Fortunam , Superosque suos in sanguine cernit.*
» *Ac ne læta furens scelerum spectacula perdat ,*
» *Invidet igne rogi miseris , cæloque nocenti*
» *Ingerit Emathiam. Non illum Pœnus humator*
» *Consulis , & Libyca succensæ lampade Cannæ*
» *Compellunt , hominum ritus ut servet in hostes :*
» *Sed meminit nondum satiata cædibus ira ,*
» *Cives esse suos. Petimus non singula busta ,*
» *Discretosque rogos , unum da gentibus ignem ;*
» *Non interpositis urantur corpora flammis.*
» *Aut generi si pœna juvat , nemus extrue Pindi :*
» *Erige congestas Oetæo robore sylvas.*
» *Thessalicam videat Pompeïus ab æquore flammam.*
» *Nil agis hac ira : tabesne cadavera solvat ,*
» *An rogus , haud refert : placido natura receptat*
» *Cuncta sinu , finemque sui sibi corpora debent.*
» *Hos , Cæsar , populos , si nunc non usserit ignis ,*
» *Uret cum terris , uret cum gurgite ponti.*
» *Communis mundo superest rogus , ossibus astra*
» *Misturus. Quocumque tuam fortuna vocabit ,*
» *Hæ quoque eunt animæ. Non altius ibis in auras ,*

L'insensée

L'insensée Agavé voyait par-tout son fils.
César est agité d'une terreur égale;
Il voit étinceler les glaives de Pharsale,
Les glaives que des loix le vengeur & l'appui,
Brutus dans le Sénat doit tourner contre lui.
Fatale Thessalie! ah! terre infortunée!
Quel crime as-tu commis? quel Dieu t'a condamnée
A servir de théâtre aux fureurs des Romains?
Deux fois, hélas! tu vis nos combats inhumains
Ensanglanter tes champs & désoler tes villes.
Deux fois tu vis l'horreur de nos guerres civiles.
Ah! que jamais nocher accueilli dans tes ports,
N'ose attacher son ancre à tes funestes bords!
Qu'il craigne, en abordant, de trouver sur tes rives
Et des spectres errans & des urnes plaintives!
Que jamais le pasteur n'aille avec ses troupeaux
Profaner le gazon qui croît sur nos tombeaux!
Qu'au fond de tes vallons religieux & sombres,
Couverts de monumens, habités par des ombres,
Jamais le laboureur ne creuse des sillons,
Où du sang des Romains germeraient les moissons!
Que dis-je! en quels climats, en quel coin de la terre,
N'avons-nous pas porté notre coupable guerre?
Et Leucate & Modène, & les bords Africains,
Coûtent-ils moins de sang, moins de honte aux Romains?
Ah! Rome en tant de lieux déchirée, avilie,
N'a rien à reprocher aux champs de Thessalie.

Fin du septième Chant.

» *Non meliore loco Stygia ſub nocte jacebis.*
» *Libera fortunæ mors eſt : capit omnia tellus*
» *Quæ genuit : cælo tegitur, qui non habet urnam.*
» *Tu cui dant pœnas inhumato funere gentes,*
» *Quid fugis hanc cladem ? quid olentes deſeris agros ?*
» *Has trahe, Cæſar, aquas : hôc, ſi potes, utere cœlô.*
» *Sed tibi tabentes populi Pharſalica rura*
» *Eripiunt, campoſque tenent victore fugato.*
» *Non ſolum Hæmonii funeſta ad pabula belli*
» *Biſtonii venere lupi, tabemque cruentæ*
» *Cædis odorati Pholoen liquere leones.*
» *Tunc urſi latebras, obſcœni tecta, domoſque*
» *Deſeruere canes, & quicquid nare ſagaci*
» *Aëra non ſanum, motumque cadavere ſentit.*
» *Jamque diu volucres civilia caſtra ſecutæ*
» *Conveniunt. Vos, quæ Nilo mutare ſoletis*
» *Threicias hyemes, ad mollem ſerius auſtrum*
» *Iſtis, aves. Nunquam ſe tanto vulture cœlum*
» *Induit, aut plures preſſerunt aëra pennæ.*
» *Omne nemus miſit volucres, omniſque cruenta*
» *Alite ſanguineis ſtillavit roribus arbor.*
» *Sæpe ſuper vultus victoris, & impia ſigna*
» *Aut cruor, aut alto defluxit ab æthere tabes;*
» *Membraque dejecit jam laſſis unguibus ales.*
» *Sic quoque non omnis populus pervenit ad oſſa,*
» *Inque feras diſcerptus abit : non intima curant*
» *Viſcera, nec totas avide ſorbere medullas :*
» *Deguſtant artus. Latiæ pars maxima turbæ*
» *Faſtidita jacet ; quam ſol, nimbique, dieſque*
» *Longior Emathiis reſolutam miſcuit arvis «.*
Theſſalica infelix, quo tanto crimine tellus

Læsisti Superos, ut te tot mortibus unam ;
Tot scelerum fatis premerent ? quod sufficit ævum,
Immemor ut donet belli tibi damna vetustas ?
Quæ seges infesta surget non decolor herba ?
Quo non Romanos violabis vomere manes ?
Ante novæ venient acies, scelerique secundo
Præstabis nondum siccos hoc sanguine campos.
» *Omnia majorum vertamus busta licebit,*
» *Et stantes tumulos, & qui radice vetusta*
» *Effudere suas, victis compagibus, urnas :*
» *Plus cinerum Hæmoniæ sulcis telluris aratur,*
» *Pluraque ruricolis feriuntur dentibus ossa* «.
Nullus ab Emathio religasset littore funem
Navita, nec terram quisquam movisset arator,
Romani bustum populi : fugerentque coloni
Umbrarum campos, gregibus dumeta carerent ;
Nullusque auderet pecori permittere pastor
Vellere surgentem de nostris ossibus herbam,
» *Ac, velut impatiens hominum, vel solis iniqui*
» *Limite, vel glacie nuda, atque ignota jaceres,*
» *Si non prima nefas belli, sed sola tulisses.*
» *O Superi, liceat terras odisse nocentes* «.
Quid totum premitis, quid totum absolvitis orbem ?
Hesperiæ clades, & flebilis unda Pachyni,
Et Mutina, & Leucas puros fecere Philippos (1).

(1) Je n'ai retranché de ce Livre que des déclamations & des longueurs.

Finis Libri septimi.



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

FIN de la Table.

ERRATA.

PAGE 8, vers 18, *accrus & affermis*, lisez *raffermis*.
Page 12, vers 12, *qui sembleroit*, lisez *semblerait*.
Même page, *fit connoître*, lisez *connaître*.
Page 14, vers 9, *régnez encore*, lisez *encor*.
Même page, *sur ce foible univers*, lisez *faible*.
Page 24, vers premier, *& préparant pour soi*, lisez *pour toi*.
Page 34, vers 23, *s'il en a fait des bons*, lisez *de bons*.
Page 35, vers 2, *devroit être acheté*, lisez *devrait*.
Page 41, vers 15, *qu'on devroit animer*, lisez *devrait*.
Page 42, vers 5, *ce luxe, des états*, lisez *Etats*.
Page 67, vers 8, *il est pour l'illustrer*, lisez *s'illustrer*.
Page 134, vers 17, *& trompa*, lisez *& qui trompa*.
Page 235, lignes 16 & 17, *le cinquième & le sixième Livres de l'Enéïde*, lisez *le quatrième*.
Page 261, vers premier, *ora ferox Siculu*, lisez *Sicula*.
Page 317, vers 19, *de gloire & de sucès*, lisez *succès*.

De l'Imprimerie de CLOUSIER. 1778.